N° 615 35e Année. Tome CLXIX 1er Février 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (VIe) — (R. C. Seine 80.493.)

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes

Avec une étude de JEAN DE COURS et une Bibliographie
Portrait de l'auteur par THÉO VAN RYSSELBERGHE

Un vol. in-16. Prix.. **7** fr. **50**

Il a été tiré :

150 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 150, à.. **15** fr. »

CHARLES GUÉRIN

Premiers et Derniers Vers

Un vol. in-16. Prix.. **7** fr. »

Il a été tiré :

13 exemplaires sur vieux Japon à la forme, marqués à la presse de A à M, à **75** fr.. (*épuisés*)

149 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 149, à.. **35** fr. »

275 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 150 à 424, à.. **15** fr. »

ACTUALITÉ

Correspondance
de Madame Lafarge

Publiée et annotée par M. BOYER D'AGEN, avec des illustrations

TOME I : *Madame Lafarge. Abbé Brunel. Frédéric Lacombe. Delafont. Charles Lachaud. Fragments.* TOME II : *Madame Lafarge. Charles Lafarge. Raymond Pontier. Maurice, Gustave et Adèle Collard. Alexandre Dumas. Emile de Girardin. Jacques Jasmin. Babaud-Laribière. Lavillemarais. Théophile Mercier. Orfila. Raspail. Divers.* Deux vol. in-18.. **11,50**

BULLETIN FINANCIER

La livre à 96,115, le dollar à 22,80, sans oublier la lire à 101,20 et le florin à 845, ilà ce que l'on a vu et ce qu'il aura fallu voir, pour que s'émeuve enfin le Gouvernement qu'il prenne les décisions héroïques que l'on sait. Les mesures arrêtées en vue la défense du franc ont produit une impression favorable qui s'est traduite aussitôt r un brusque recul des changes et une large reprise des rentes françaises. Les emunts de guerre ont remonté en moyenne de deux à trois points, le 3 % perpétuel inscrit à 54,95 et le 6 % à 82,20 ; les différents types du Crédit National, comme ailleurs un grand nombre de valeurs à revenu fixe, participent à cette amélioration.

La Banque de France a porté successivement le taux de son escompte à 5 1/2 puis à % et élevé simultanément le taux des avances sur titres à 7 % au lieu de celui de 1/2 qui n'avait présenté aucun changement depuis avril 1920. Cette restriction du édit ainsi que les nouvelles mesures fiscales envisagées sont particulièrement sévères ur les valeurs mobilières, néanmoins la Bourse s'est vite remise de son premier ouvement de mauvaise humeur, aidée en cela par les disponibilités qui restent tou-urs abondantes.

Bien que ne conservant pas entièrement la totalité de leurs gains, nos grandes banques ogressent à nouveau. Le Crédit Lyonnais passe de 1635 à 1700, la Banque de Paris 1645 à 1675. La Banque Nationale du Crédit gravite autour de 800, le Comptoir Escompte et la Société Générale se maintiennent à leurs précédents niveaux. En rentes rangères, bonne tenue des rentes roumaines et russes. Nos chemins de fer sont fermes ec d'insignifiantes variations, sauf l'Orléans qui gagne 50 fr. à 1,050 ; les char bon-ges assez agités sont fermes et après des sautes de cours assez importantes ne s'écar-nt guère finalement de leur niveau antérieur.

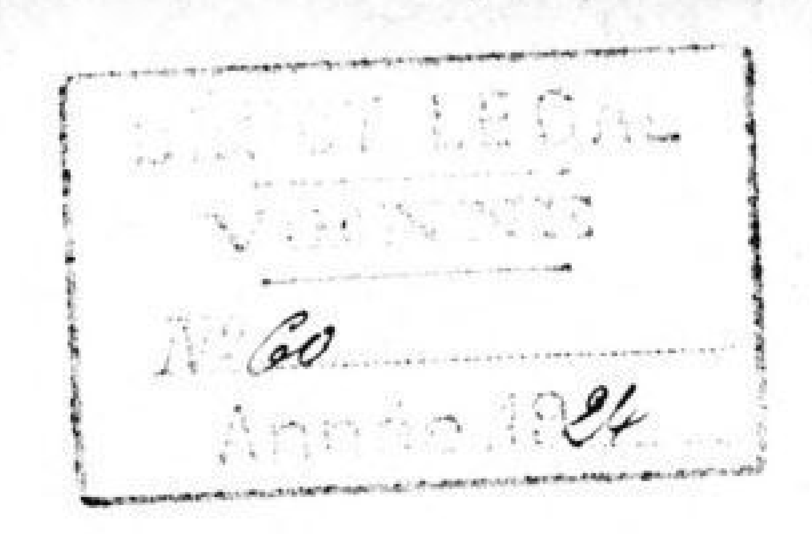
Les valeurs de cuivre, de zinc et de plomb, restent bien orientées ; Montecatini se tient 206, le Laurium français à 550 contre 429. Les affaires de produits chimiques sont oins activement traitées, mais les cours de la plupart d'entre elles restent bien défen-s : Kuhlmann 725, Gafsa 985 ; hausse de l'air liquide à 590, de Pathé-Cinéma à 580 -droit.

Toujours recherchées par une clientèle fidèle, les valeurs d'électricité ont un marché s plus brillants. Notons particulièrement l'envolée des forces motrices du Haut-Rhin 940, recommandées ici depuis le cours de 620. Les constructions électriques de France ogressent à 300 et valent certainement mieux ; la part nantaise d'Electricité fait un nou-au bond à 1810. Un autre groupe très achalandé est celui des filatures où l'on relève importantes plus-values. C'est d'abord Dollfus à 3200 venant de 2890, puis le Comptoir l'Industrie linière qui semble se recueillir à 1420. Si nous passons à l'intéressant oupement des valeurs diverses, nous constaterons la hausse générale de tout ce qui uche à l'alimentation : Quilmès 3520 ; Debray 1910 ; Cusenier 6600 ; Sucreries Bré-liennes 745, puis la reprise de Bergougnan, des Magasins Modernes, de la part Haut-gooué, grande vedette passant en quelques séances de 2000 à 3900 fr.

Au marché en banque et malgré la détente des changes, on reste bien disposé sur caoutchoucs, les mines sud-africaines et quelques affaires coloniales. On recherche ction Extrême-Orient à 1700 fr. Valeurs de pétrole en réaction plus ou moins sen-bles ; Industrielles russes animées.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.



LES LETTRES FRANÇAISES ET L'INCONSCIENT

—

L'Inconscient n'est pas un domaine nouveau pour les littératures étrangères ; elles l'ont toujours exploré et exploité. Mais, depuis vingt ans, une véritable révolution s'est préparée dans la pensée humaine, car le désir précipite l'homme à la poursuite de l'espace en même temps qu'à la conquête de son moi le plus profond et le siècle de la vitesse est aussi le siècle de la Psychanalyse.

Au contact de cette jeune science, les littératures ont renouvelé leur technique et leurs méthodes d'investigation ; certaines croyances millénaires ont été ébranlées et l'on a vu luire, comme une clarté consolante, l'espoir d'arriver à la connaissance et à la culture de nos forces psychiques jusqu'alors ignorées et rebelles...

Cependant, la France garde en face de cette évolution une attitude singulière; bien que plusieurs psychanalistes éminents soient des Suisses de langue française, leurs théories se sont répandues et ont gagné le monde avant d'être connues dans notre pays. Depuis deux ans il est vrai, Freud a été traduit en français, il a défrayé les conversations, mais ce succès de scandale ne prouve pas qu'on ait compris, dans les salons parisiens, l'importance et la véritable signification des recherches psychanalytiques.

Et c'est surtout au point de vue littéraire que la pensée française semble obstinée à se tenir à l'écart du mouvement contemporain. On se plaint cependant du manque d'originalité de notre théâtre, on constate avec amertume que, parmi les romanciers, il n'y eut jamais tant de talent, mais jamais aussi une telle carence de pensée philosophique et de conception originale de la vie.

Les auteurs étrangers qui ont mis en œuvre la « dynamique affective » sont accueillis avec faveur et il suffit de signaler le succès de certaines pièces d'importation au théâtre de l'Œuvre, à la Comédie des Champs-Élysées et même à l'Odéon, pour discerner dans le public un très vif désir d'élargissement de notre psychologie conventionnelle.

Mais, nous n'acceptons ces innovations qu'autant qu'elles émanent des autres; un auteur français n'aurait pas le droit de manquer aux usages établis. Notre République des lettres fait songer à une petite ville provinciale qui se meurt d'ennui. Une colonie exotique y apporte en passant des mœurs et des distractions nouvelles : la petite ville s'éveille et s'amuse, les jeunes filles secouent leur timidité, les parents abandonnent un instant leurs préjugés. Mais, dès que les étrangers sont partis, chacun retombe dans sa réserve défiante.

Derrière cette volonté obstinée et quelque peu vieillotte de ne pas faire un effort d'adaptation, de ne pas admettre une évolution de nos idées psychologiques, se dissimulent, sans doute, ces deux idées clairement conçues par les uns, restées presque instinctives chez les autres :

1° L'étude de l'Inconscient est contraire à la tradition des lettres françaises ;

2° Elle conduirait notre littérature à une évolution tout à fait incompatible avec les traits les plus caractéristiques de notre race.

Et, je suppose que l'on pourrait ainsi développer cette thèse :

Après le Moyen âge, après la magnifique mais éphémère floraison de la Renaissance, notre esprit national s'est ressaisi. La discipline classique a voulu éviter l'aventure ; prudemment elle a rétréci et limité son ambition; elle a prétendu trouver le fondement solide de la Raison et ne bâtir que sur les principes les plus évidents, elle a renforcé, en matière littéraire, les principes cartésiens. Elle ne s'est pas contentée de dire : « N'admettre rien qui ne soit parfaitement démontré », elle a proclamé : « N'admettre rien qui ne soit parfaitement démontré, non pas par les faits qui n'ont aucune importance, mais par la Raison qui est souveraine. »

Et, dans l'ordre extérieur, elle proscrit le merveilleux qui rompt l'enchaînement logique des phénomènes ; dans l'ordre intérieur, elle proscrit l'Inconscient qui rompt l'enchaînement rationnel des passions ; elle crée ainsi un monde artificiel comparable à un jardin à la française, défendu par des grilles solides, et dans lequel n'évoluent que des personnages bien connus, soumis à une hiérarchie et à un protocole.

La culture classique a conçu une Vérité limitée, une Vérité conventionnelle. Un mot de Boileau nous renseigne parfaitement : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. » C'est dire qu'à la Vérité tout court, il faut substituer une Vérité selon le cerveau de Boileau et de ses contemporains ; et cette tendance fut puissamment développée par la vie en société. L'homme du monde doit, avant tout, accepter les conventions mondaines, ignorer les sautes d'humeur, oublier sa personnalité, son moi haïssable, son moi inconscient, tuer en lui tout ce qui n'est pas l'être strictement rationnel.

C'est grâce à cette discipline que le génie français a trouvé sa véritable originalité, c'est cette discipline qui a modelé notre langue et qui en a fait un admirable instrument de propagande et d'échange d'idées ; c'est elle qui nous a enseigné le sens de l'équilibre et de la mesure. L'in-

conscient n'a apporté aux littératures étrangères que de fausses richesses et, c'est vers nous, vers notre conception étroite mais sûre, que tous les peuples se tournent dans leur désir de clarté et de belle santé morale. Abandonner notre étroite conception psychologique, ce serait renoncer à notre tradition séculaire ; le triomphe de l'Inconscient aurait pour résultat la création d'œuvres trop individuelles, l'étude exclusive des êtres d'exception, le dédain des idées générales ; la psychologie ainsi comprise échapperait à toute loi et à toute critique, elle deviendrait incohérente.

Je voudrais répondre successivement à ces objections, je voudrais montrer que ceux qui invoquent la tradition française contre l'Inconscient comprennent cette tradition d'une façon trop étroite. Je voudrais montrer ensuite qu'à la condition d'éliminer de la *dynamique affective* certains éléments indésirables, la nouvelle conception psychologique reste tout à fait compatible avec les qualités maîtresses de notre esprit, avec ce goût de la simplicité et de la clarté, avec ce sens de la généralité, qui ont fait la gloire de nos lettres.

§

Et tout d'abord à quelle période de notre histoire littéraire doit-on chercher la véritable tradition française ? Ne peut-on pas remonter pour la découvrir aux romans de la Table ronde et au cycle breton ? Faut-il, au contraire, admettre que notre littérature n'a commencé qu'avec Descartes et Boileau ? Cette proposition est bien téméraire et cependant, même en l'acceptant, nous croyons arriver à démontrer que la thèse d'un rationalisme français incurable n'est pas aussi solide que beaucoup se l'imaginent.

Il ne faut pas, en effet, oublier qu'il y eut, au cœur même du grand siècle, un poète qui fut le poète de l'ins-

tinct et aussi parfois le poète de la pathologie et c'est... Racine !

Sous la férule de Boileau, le génie triompha : Racine traduisit l'homme tout entier, l'homme obéissant à des mobiles inconnus de lui-même, se comportant parfois d'une façon illogique et inexplicable et il exprima en des vers d'une belle ordonnance ces vérités que nous croyons aujourd'hui découvrir et qui nous semblent trop audacieuses.

C'est à ce point de vue que j'ai étudié quatre pièces dans l'œuvre de Racine : *Britannicus, Iphigénie, Phèdre, Athalie.* J'ai respecté l'ordre chronologique, bien qu'*Iphigénie* indique un retour très net vers la psychologie conventionnelle. Il eût donc semblé plus simple de laisser de côté *Iphigénie* et de faire, dans *Andromaque,* une riche moisson d'états morbides et de sentiments déviés ou *sublimés.* Mais précisément, je n'ai pas voulu trop prouver ; en étudiant *Iphigénie,* j'aurai l'occasion de comparer les œuvres où Racine accepte la vérité conventionnelle et celles où il s'en affranchit plus ou moins.

§

Dans *Britannicus,* Racine suit scrupuleusement Tacite et Tacite, en bon romain, ne s'est point embarrassé des problèmes de l'Inconscient ; de plus, le sujet même du drame, tel que Racine l'a limité, ne prête pas beaucoup à cette étude. Suivant sa propre formule, Racine a voulu peindre « le monstre naissant ». Mais il suffit de relire le drame pour se rendre compte que le monstre est déjà parfait. Si Néron hésite encore à se révéler tout entier, ce n'est pas par scrupule, mais parce qu'il a peur. En le prenant à ce moment de son évolution, Racine n'a pas eu à nous expliquer pourquoi Néron devient un monstre ; il n'a pas eu à nous montrer la lutte sournoise des instincts qui, sans oser encore s'avouer à la conscience, cherchent cependant à se satisfaire.

Le véritable sujet du drame n'est point la genèse des mauvais désirs,mais la recherche des moyens de les satisfaire. Le sujet ainsi limité pouvait se traiter avec une psychologie purement superficielle, mais cependant Racine décrit Néron avec toute la science d'un psychiatre. On ne peut mieux caractériser un désir anormal et morbide que dans ce récit où Néron raconte l'éveil de sa passion pour Junie :

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit, je l'ai vue arriver en ces lieux
Triste, levant au ciel ses yeux baignés de larmes
Qui brillaient à travers les flambeaux et les armes,
Belle sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
. . . .
Que veux-tu ? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Ranimaient à mes yeux ses timides douceurs...

Sous l'harmonie des mots, on découvre tous les éléments de l'érotisme maladif, tel que pourrait le décrire un médecin moderne, le *désir curieux* du blasé, l'excitation visuelle de *voyeur*,le sadisme *des yeux baignés de pleurs* et jusqu'à cette espèce de traumatisme qui accompagne toujours l'éclosion d'une *psychose* : « Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence »; tout ce fantastique impressionnant qui va créer la réceptivité et déchaîner le torrent irrésistible du sadisme. Car le sadisme est le trait dominant de la psychologie sexuelle de Néron, tout son désir d'excitation se trouve lié au goût des larmes d'autrui :

Je me fais de sa peine une image charmante...

et n'oublions pas cette scène où,caché derrière un rideau, il oblige Junie à désespérer Britannicus. Pour la seconde fois, il unit au sadisme le goût du voyeur et cela nous fait pénétrer un peu le secret de sa déformation pathologique ; l'impérieuse Agrippine,en l'obligeant longtemps à dissimuler, forgea ainsi cette âme cruelle et lâche.

Il convient de remarquer aussi la violence excessive du désir qui en souligne le caractère névrotique. On craint quand Junie lui a échappé que Néron ne se tue :

Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.

Sans doute beaucoup de lecteurs n'aperçoivent pas immédiatement les rapports de la psychologie morbide avec l'Inconscient et il est bon d'indiquer dès à présent qu'une littérature dite pathologique essaye, par l'étude des anomalies, d'atteindre les secrets de l'âme ; nous aurons à juger plus loin cette tentative et il sera intéressant de constater que les modernes écrivains psychopathologues avec des fastidieuses redites, des descriptions exagérément réalistes, un vocabulaire technique, à la fois pédant et grossier, ne nous renseignent pas d'une façon plus précise que Racine, en des vers si mesurés.

§

Cinq ans plus tard, Racine écrit *Iphigénie*; il se débat entre son instinct de grand artiste et la contrainte que lui impose la discipline classique. Il est en pleine période de sa vie de courtisan, il pense à ceux qui doivent l'applaudir et il supprime presque totalement dans son œuvre l'élément irrationnel.

Il ne faut pas oublier qu'entre toutes les pièces de Racine, c'est *Iphigénie* qui a toujours provoqué les irrévérencieuses plaisanteries des contempteurs du grand siècle et, si l'on veut écouter attentivement cette tragédie, on est obligé de reconnaître qu'elle offre une certaine saveur comique que l'auteur n'a certainement pas souhaitée et il n'est pas impossible de découvrir les causes de ce résultat inattendu.

Remarquons, tout d'abord, que par la technique extérieure, *Iphigénie* surpasse peut-être toutes les œuvres littéraires françaises ; à chaque instant sonnent d'admirables vers dont la vigueur fait oublier Euripide, dont

le raffinement et la délicatesse n'ont jamais été atteints dans notre langue, même par La Fontaine et Verlaine ; on peut dire que rien n'égale ce mélange de force et de subtilité. D'autre part, les scènes se combinent ingénieusement, l'intérêt grandit à mesure qu'on se rapproche du dénouement qui reste jusqu'au bout incertain.

D'où provient donc l'inopportune saveur comique ? Remarquons, en premier lieu, que les trois héros, Agamemnon, Ulysse et Achille, ont des psychologies simplistes et sans arrière-plan ; ils manquent de caractère et surtout d'intelligence. Le grand roi est vaniteux et versatile et la lutte en quelque sorte toute intellectuelle entre l'ambition et l'amour paternel n'est guère vraisemblable ; ce ne sont pas des puissances du même ordre et que l'on puisse représenter sur le même plan. L'ambition est le produit le plus lucide du cerveau humain ; l'amour paternel, plus instinctif et, en quelque sorte, plus animal, appelle à son secours toutes les tendances profondes de l'être, les sourdes angoisses, les souvenirs du passé, un état de mélancolie et de rêverie ; l'ambition est un point brillant, l'amour une clarté toujours un peu diffuse. Parce qu'il manque d'affectivité inconsciente, Agamemnon n'est point vrai.

Ulysse, ordinairement fertile en ruses, n'imagine dans cette aventure qu'une combinaison bien puérile. Parce qu'il manque d'imagination, produit de l'Inconscient, Ulysse n'est point vrai.

Enfin Achille reste, suivant la tradition, bouillant et plein de fougue, mais est-il possible qu'il mette si longtemps à comprendre le complot qui se trame autour de lui et le rôle qu'il y joue ? Parce qu'il manque de finesse et de flair, forme de l'Inconscient, Achille n'est point vrai.

Qu'on ne dise pas que ce sont des hommes primitifs ! Les sauvages sont certainement plus perceptifs. Qu'on ne dise pas que ce sont des gens du XVIIe siècle. A la cour de Louis XIV, les intrigants devaient être plus habiles que

cet Ulysse, les capitaines plus résolus que cet Agamemnon, et les jeunes héros, aussi mondains et braves que cet Achille devaient bien vite apprendre à flairer la trahison ourdie, contre eux.

Tous ces personnages seraient d'excellents héros de comédie, mais leurs phrases pompeuses cachent mal leur nullité.

Il n'est pas jusqu'au courrier, le fidèle Eurybate, qui, comme dans une opérette, n'arrive toujours trop tard. Vraiment, avec de pareils chefs et de semblables agents de liaison, l'armée grecque est, comme on dit vulgairement, « mal embarquée ».

Les femmes ne sont pas très supérieures aux hommes. Clytemnestre manque de perspicacité. Est-il vraisemblable qu'une femme ne soit pas rendue plus prévoyante et plus défiante par l'instinct maternel ?

Cependant Ériphile et Iphigénie débordent davantage la vérité conventionnelle ; Ériphile en avouant cet étrange amour conçu au milieu des flammes et du carnage :

> Le cruel souvenir de ce sanglant héros...

et en pressentant le péril, en prévoyant son destin, au moment où pourtant le sort semble décider de son triomphe et de la mort d'Iphigénie.

La façon dont Iphigénie devine l'amour secret de la captive pour Achille est remarquable. Elle ne se doutait de rien et, brusquement, une parole provoque en elle « un précipité de subconscient ». Elle comprend alors que, depuis longtemps, son Inconscient savait cet amour dont sa conscience pourtant ne se doutait pas :

> Déjà, depuis longtemps, dans vos plaintes forcées,
> J'ai dû voir et *j'ai vu* le fond de vos pensées.

Ces accents si humains révèlent de troublantes profondeurs, mais ils restent trop rares dans le drame et

n'empêchent pas l'intrigue de garder une apparence un peu factice !

Pour rester dans le rationnel, Racine est obligé d'adopter un dénouement choquant, de sacrifier la pauvre Eriphile à l'intérêt supérieur. S'il faut faire ce sacrifice, qu'on le fasse, c'est une nécessité trop politique et le vieux Calchas reste le modèle des hommes d'État passés et à venir. Il sait très bien que, pour calmer le peuple inquiet, il faut trouver une victime, frapper quelqu'un. Et qui frapper, sinon le plus faible ? Mais laissons-lui la responsabilité de son acte ; pourquoi esssayer d'excuser ce meurtre par d'incertaines généalogies ? Racine ne se souvient-il plus d'avoir été élevé par les Jansénistes ? On le croirait d'une autre école ! Mais quel dommage que la prohibition du merveilleux, — même purement symbolique,—l'ait obligé de rejeter le mystique dénouement qu'imposait la tradition ! Il devait cependant comprendre et aimer cette légende de la biche substituée à Iphigénie, gracieux symbole qui donne à la vie une simple valeur d'apparence et à la mort un sens de mystérieuse transmutation.

En résumé, dans *Iphigénie*, Racine a sacrifié au goût de la cour. Ses personnages n'ont qu'une vie tout extérieure et conventionnelle ; ils ne vivent pas en profondeur. Cette erreur nous a gâté, peut-être, cette tragédie qui pouvait être la plus belle d'entre celles de notre plus grand poète.

§

Qu'eût écrit Racine, à la fin de sa carrière, si le goût de la vie méditative et religieuse ne l'avait éloigné prématurément du théâtre ? *Phèdre*, *Esther* et *Athalie* nous permettent de le présumer.

Il est important de noter qu'au moment où il écrit *Phèdre*, Racine se dégage déjà de la vie mondaine. J'entends bien qu'à cette époque, il fréquente beaucoup la Cour, il ne l'a jamais fréquentée davantage. Mais cepen-

dant une évolution se produit secrètement en lui. Son cœur est déjà touché par la grâce ; il n'attend pour renoncer aux vanités du siècle qu'une occasion, une déception peut-être ; sa réconciliation avec Port-Royal va bientôt le prouver. Il semble que, moins soucieux des applaudissements, travaillant pour lui-même, en pleine possession de son génie, il ait tendance à faire la part plus large aux éléments d'inconscient et c'est pour cela que ses dernières tragédies sont incontestablement les plus riches et les plus lourdes de vie. Le personnage de *Phèdre* est tout baigné d'inconscient ; elle aime et elle sait que son amour coupable est *déterminé* par une force inconsciente, par une force qui n'est ni dans son intelligence, ni dans sa volonté, qu'elle conçoit même comme une puissance extérieure. Elle n'admet pas que cette force soit une combinaison du hasard, non c'est une volonté malfaisante qui a ses buts et ses moyens, la volonté de la déesse acharnée contre une race maudite. Il faut noter, à cette occasion, la recherche des ascendants ancestraux :

La fille de Minos et de Pasiphaë.

Dans cette célèbre évocation de la lignée fatale, on trouve en germe toute la doctrine des atavismes inconscients qu'illustrèrent Iung et Jeliffe.

Racine a mis également en œuvre la notion de refoulement et de substitution. On connaît cette théorie du désir refoulé qui substitue aux buts impossibles et défendus des buts, en apparence, licites. L'Inconscient trompe ainsi la Censure vigilante et arrive à se satisfaire d'une façon détournée ; avant que l'intelligence ne s'émeuve, le corps éprouve des ardeurs et des troubles qui ne donnent pas immédiatement éveil à la conscience :

Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse
J'adorais Hippolyte. . . . .
. . . .
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.

Enfin, en quelques vers, le poète montre le mécanisme de l'association des images substituées :

Dieu que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrais-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière.

— Quoi Madame ?
— Insensée, où suis-je ? et qu'ai-je dit ?

C'est bien le processus des associations érotiques inconscientes tel que l'ont révélé les études modernes. L'héroïne n'est pas tranquille. Qu'est-ce qui lui manque ? Que souhaite-t-elle ? Tout d'abord être ailleurs. Mais où ? L'idée la plus immédiate, c'est la forêt, parce que, dans le symbolisme de l'Inconscient, la forêt représente toujours un symbole sexuel : c'est un asile mystérieux, c'est l'ombre propice au rendez-vous, c'est la forêt qui cache les baisers. Mais hélas, elle ne connaît pas les baisers d'Hippolyte, pour elle il n'y a pas de baisers dans la forêt ; le seul endroit où elle puisse apercevoir son héros, où elle donne quelque pâture à sa passion, c'est la carrière que sillonne son char et brusquement son conscient comprend où sournoisement et, malgré elle, la conduisait sa rêverie. Alors, elle semble s'éveiller à sa réalité, elle pousse son cri de désespoir :

Insensée, où suis-je et qu'ai-je dit ?

Racine a noté bien souvent, ce que la science moderne a appelé le « rythme affectif », l'apparente contradiction qui résulte d'un certain rythme physiologique, allant de la surexcitation à la dépression. Ce rythme explique les jugements opposés que nous portons sur les choses, les couleurs différentes dont nous parons la nature identique à elle-même, mais qui nous apparaît tour à tour lugubre ou riante. Ce rythme physiologique se retrouve dans nos contradictions émotives, passionnelles et même intellectuelles. Il n'y a pas de passion qui, dans la même journée, ne passe par ces alternatives, et cependant

combien de soi-disant observateurs nous montrent des personnages toujours constants dont les passions se développent en ligne droite. Racine a noté ce phénomène plusieurs fois dans chacune de ses tragédies, jamais cependant aussi fortement que dans le premier acte de Phèdre : Phèdre s'est fait coiffer et parer,en une minute où son sang circulait plus généreusement dans ses veines ; elle espérait la guérison, plus exactement peut-être, elle attendait inconsciemment la satisfaction de son désir. Mais, sous l'influence d'une courte promenade, de la lumière du jour qu'elle n'avait pas revue depuis longtemps, elle est *déprimée*. Elle ne veut plus espérer et sa parure lui devient inutile et insupportable, elle s'écrie :

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !

et la réponse d'Œnone nous montre non seulement ce que la passion a de démesuré et d'inexplicable, mais même comment elle est illogique et en perpétuelle contradiction avec elle-même :

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire.

Enfin, dans le dénouement de *Phèdre*, par une exception remarquable dans son œuvre, Racine a usé du merveilleux et cela nous a valu le récit de Théramène. Le procès de ce célèbre morceau n'est plus à faire, mais nous devons au génie de Racine de tenter quelque effort pour chercher, derrière tant d'apparat inutile, la seule excuse du merveilleux à une époque où l'on ne croit plus aux miracles, je veux dire : une vérité symbolique.

Calomnié par Phèdre, condamné par son père, malgré un plaidoyer habile, vraiment trop habile pour un innocent, Hippolyte est parti et nous comprenons que le monstre appelé par Thésée va sortir effectivement de la mer pour causer la perte du jeune héros. Qu'éprouvons-nous ? Ressentiment contre la perfide épouse, ressentiment contre ce père trop crédule ; pitié pour le malheureux Hippolyte... *Mais nous avons aussi la conviction que cette*

affaire ne s'arrangera pas, qu'Hippolyte va périr ! Non pas que le monstre doive fatalement sortir de la mer à l'appel de Thésée, mais les monstres les plus redoutables sont ceux qui habitent l'âme humaine ; le monstre qui menace Hippolyte, c'est celui qu'il porte en son inconscient. Il va lui-même vers la mort, vers une sorte de trépas volontaire parce qu'il est tué par... le remords !

Évidemment, au point de vue rationnel, cette hypothèse paraît inadmissible. Comment Hippolyte aurait-il du remords puisqu'il n'est pas coupable ? Mais une connaissance, même superficielle, des lois de l'inconscient nous apprend que l'innocent reste souvent troublé par l'accusation injuste, sans doute parce que cette accusation lui révèle d'effarantes possibilités ; combien de femmes ou de jeunes filles deviennent névrotiques parce qu'*inconsciemment* elles se croient coupables, à la suite d'une agression sexuelle dont elles ont été victimes, une agression dont elles ont été seulement menacées et dans laquelle elles n'ont eu ni la moindre complicité, ni le moindre consentement. Pourquoi cela ? C'est que, dans certains cas, notre volonté luttant avec succès, il n'en est pas de même des profondeurs plus incontrôlables de nous-mêmes ; notre conscience refuse, mais notre inconscient a consenti ; de là d'inexplicables remords, de sourdes angoisses, des tristesses que l'on croit sans-cause, une appétence de la mort.

Hippolyte éprouve un remords inconscient sous le double choc de cette passion incestueuse et de la condamnation paternelle ; il a été victime d'une sorte d'agression sexuelle et il ne faut pas oublier qu'étant vierge (si l'on en croit la tradition) il est impossible qu'il n'ait pas été ému par le désir de Phèdre. Dans sa honte, il souhaite donc le trépas et c'est le remords qui le tue, lui, innocent, trop innocent ! Et c'est ainsi que l'explication symbolique rend au drame sa portée philosophique et sa véritable grandeur, tandis que la lourde fabulation nous laisse

déçus si nous n'arrivons pas à lui découvrir un sens.

§

Enfin, dans *Athalie*, Racine admet complètement la *dynamique affective*.

Le célèbre songe est une adroite combinaison de deux types de rêves, souvent étudiés par les modernes interprétateurs des symboles oniriques : 1° réminiscence d'idées refoulées (Athalie garde l'idée inconsciente que Joas vit encore et menace sa puissance de reine ambitieuse), idée que son amour pour cet enfant l'empêchera de se défendre contre le danger qu'il représente ; 2° satisfaction déguisée d'un désir, subterfuge qui lui permet d'apercevoir l'objet aimé.

A la suite de ce rêve, des menus indices, des souvenirs oubliés dont elle ne *soupçonne pas la survivance*, lui font trouver le chemin que sa raison ignore :

Dans le temple des Juifs, un *instinct* m'a poussée.

Le mot instinct est particulièrement juste et bien choisi, l'instinct étant la force agissante d'expériences antérieures, d'expériences ancestrales même, complètement oubliées par la Conscience.

Athalie n'est pas conduite par une aveugle fatalité. Tous les partisans des théories freudistes nous affirmeraient qu'elle porte en soi le souvenir inconscient que son *fils* Joas n'a pas été tué ; des indices lui ont permis de penser qu'il vit encore, mais cette idée désagréable, elle l'a refoulée, car, dans son désir de domination, elle devait oublier l'existence du descendant de ces rois dont elle a voulu anéantir la race pour asseoir définitivement sa puissance. Mais à un certain âge, — mettons vers la quarantaine pour rester dans la vérité non pas historique, mais dans la vérité psychologique, — vers la quarantaine, son instinct sexuel comme dirait Freud, son instinct maternel comme nous dirons simplement, se réveille et un

conflit s'élève entre les buts très nets de son ambition et les tendances obscures de son amour, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces forces triomphe et, finalement, les forces de l'inconscient engloutissent le sens politique, l'ambition, l'instinct même de conservation, lui persuadent de se détruire elle-même, de se jeter dans le piège grossier qui lui est tendu, comme dans un véritable suicide.

Il faut admettre cette interprétation, ou reconnaître l'incohérence absolue de la conduite d'Athalie, car aucune de ses actions ne peut s'expliquer par les motifs rationnels et nous ne pouvons nous contenter de l'explication de Mathan :

Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme.

On peut cependant objecter que Joas n'est pas le fils mais le petit-fils d'Athalie et que l'hypothèse freudiste d'une violente attraction sexuelle ne saurait se comprendre que pour le fils. Mais nous savons que Racine a toujours gardé avec la vérité historique des scrupules excessifs, préférant parfois risquer l'invraisemblance que d'ajuster à son gré les différents éléments de l'intrigue ou de modifier l'âge que de vagues traditions ou d'incertaines données imposaient à ses personnages. Aussi n'est-il pas défendu de supposer que dans la conception racinienne, Joas est bien le fils d'Athalie ; l'auteur après avoir donné à la tradition historique une satisfaction de pure forme, après avoir présenté Athalie comme la grand'mère de Joas, la fait agir comme si elle était sa mère.

Et cette thèse trouve un argument décisif dans ce fait que l'intrigue lui fut suggérée en partie par l'Ion d'Euripide et que dans *Ion*, Créuse est bien guidée par une force inconsciente vers le fils qu'elle a perdu dans les mêmes conditions qu'Athalie perdit Joas.

Que peut-on conclure de cette brève étude ?

1° Que Racine a employé les éléments d'inconscient avec une sûreté d'intuition surprenante et qu'il se trouve

d'accord avec les techniciens les plus modernes de la vie inconsciente (1).

2° Que, s'il a usé de ce ressort avec discrétion, c'est vraisemblablement parce que son génie se trouva en conflit avec le goût de son siècle et qu'il fut obligé de donner satisfaction à l'amour exagéré de la psychologie rationnelle dont chacun s'imaginait trouver en soi et par simple introspection la notion évidente. Que néanmoins, à mesure que s'est développé son génie, il a fait la part de plus en plus grande à l'inconscient et que, pour cette raison, ses dernières pièces sont les plus humaines, les plus universelles, les plus durables.

3° Que même dans ses dernières pièces, si la « touche » d'inconscient est profonde et définitive, elle n'est jamais copieuse ; quelques vers lui suffisent pour marquer définitivement ses personnages et indiquer leur secret. En cela, il a donné un exemple digne d'être médité. La plus grande partie de la vie, tout au moins pour les êtres normaux, se déroule *à la surface.* Quelle que soit l'importance des phénomènes inconscients, l'art ne peut oublier qu'il doit donner l'illusion de la vie.

4° Enfin, nous pouvons formuler cette conclusion générale : si par les différents aspects de son génie, — verve comique, tendresse, héroïsme, bon sens, idéal mesuré et humain, — Racine reste le représentant le plus complet et le plus exact du génie français, il est impossible, après l'avoir relu attentivement, d'affirmer la répugnance absolue et traditionnelle des lettres françaises pour les données de l'inconscient.

§

L'Inconscient doit intervenir dans notre littérature. Mais il reste à rechercher de quelle façon son intervention

(1) On ne pourrait pas en dire autant de Shakespeare qui a usé et abusé des différents emplois de l'inconscient, mais qui se trouve parfois en contradiction avec la science contemporaine.

se concilie avec nos qualités nationales, avec la simplicité, la clarté, le goût du raisonnement et des idées générales.

Tandis que nous avons pu nous contenter pour étudier l'œuvre de Racine d'une notion imprécise de la littérature de l'inconscient, il est indispensable maintenant de compléter cette notion, de l'analyser, indispensable aussi de jeter un coup d'œil, non seulement sur certaines productions françaises contemporaines, mais aussi sur certaines productions étrangères, pour essayer de déterminer quels éléments l'écrivain français pourra retenir, ceux qu'il aura au contraire intérêt à éliminer.

Il est d'abord une distinction qui domine tout le problème. L'Inconscient se présente en littérature sous deux formes distinctes, image que l'on aperçoit tantôt en creux, tantôt en relief, et qui sous son double aspect semble poursuivre des buts contradictoires :

1° Ce peut être une série de procédés destinés à créer dans l'âme de l'auditeur certains états affectifs ;

2° Ce peut être une tentative d'explication plus profonde et plus complète du personnage.

La première manière est le symbolisme. Cette dénomination surprendra tout d'abord parce que la définition du symbolisme reste imprécise comme la notion même de symbole, mais il ne faut pas oublier que dans son sens scientifique, le symbole est la représentation concrète que l'homme unit à un certain état affectif. Cette représentation fait naître l'état affectif immédiatement, sans passer par l'intelligence, sans passer même par la conscience (1).

(1) A la base même de toute étude sur l'inconscient, de toute étude sur la formation de la pensée humaine, il faudrait une définition du symbole à ses différents stades. La plus haute conception métaphysique est une suite de symboles. L'idée de terreur associée à l'idée d'obscurité est un symbole, l'idée de hirondelle associée à l'idée de printemps en est un autre. Mais il serait souhaitable, quand on raisonne, que l'on sût s'il s'agit d'un *symbole allusion* d'un *symbole universel*, d'un *symbole rudimentaire*, d'un *symbole épanoui*. Le *symbole rudimentaire* reste presque physiologique, exemple : obscurité = danger. Le *symbole individuel* est celui qui n'a aucune valeur générale, exemple : cheval = maladie ; association qui s'est imposée à un individu parce qu'il a vu, dans sa première enfance, un médecin arrivant sur un cheval noir chez un malade. Chacun

On peut donc au moyen de symboles susciter dans l'âme les sentiments primitifs les plus puissants: terreur, érotisme, sentiment du surnaturel, etc... Au théâtre, le procédé le plus simple pour créer l'affectivité est l'effet d'éclairage. Or, n'oublions pas que le feu et la lumière sont les symboles les moins intellectualisés, mais aussi les plus universels ; ils ont la même signification pour les Hindous, les Hottentots, ou les Lapons ; l'obscurité évoque l'idée de danger et de mort, l'éclairage bleu quelque vision mystérieuse, surnaturelle et sentimentale, sans doute parce que de tout temps le clair de lune fut propice aux rencontres amoureuses. Toute l'imagerie populaire complique un peu, — mais très peu, — ces procédés simplistes avec ses couleurs tendres, prises non pas pour leur vérité, mais pour leur signification sentimentale, ses emblèmes puérils (l'hirondelle, les costumes flous, les ailes qui évoquent les anges, la cage vide, les fleurs symboliques).

Ce procédé s'épanouit, sous une forme plus raffinée, dans le théâtre de Maeterlinck.

se forme ainsi, d'après ses impressions infantiles, son symbolisme individuel dont l'importance est prépondérante sur le développement de l'idiosyncrasie. Le *symbole universel*, au contraire du symbole individuel, a la même signification dans tous les temps ou dans tous les pays; d'une façon générale, toutes les allusions à la mort, à la faim, à la reproduction, à la position du corps, aux éléments, furent les premiers symboles universels. Puis sous l'influence des croyances animistes, anthropomorphistes, totémistes, ces symboles se bifurquent en des significations parfois totalement contradictoires. C'est une végétation chevelue et inextricable. *Le mythe épanoui* tel qu'il ressort ensuite épuré et ennobli est évidemment le résultat d'un choix parmi plusieurs versions extravagantes et fantastiques ; mais, il n'en est pas moins vrai qu'à l'origine les plus beaux mythes sont des allusions rudimentaires. Exemple de symbole universel rudimentaire : eau = naissance ; ce même symbole épanoui ! Vénus sortant de l'onde. Autre symbole universel rudimentaire : Aigle=feu. Ce même symbole épanoui : Prométhée voleur du feu et dont le cœur est rongé par l'aigle. On obtiendrait par combinaison : *rudimentaire-individuel, rudimentaire-général, épanoui-individuel, épanoui-général*. Ces distinctions pourraient être complétées par celle des symboles concrets ou des symboles purement abstraits, en marquant les différentes étapes du concret à l'abstrait. Cela permettrait peut-être de se comprendre et d'éviter des raisonnements tels que ceux que nous reprochons à Freud, dans notre étude sur : *Freud et son procédé sophistique*.

On pourrait arriver, surtout par la classification des symboles en marche vers l'abstrait, à caractériser d'une façon mathématique une civilisation, une religion, une langue, un style. L'excellente méthode analytique employée par MM. Achille Delmas et Marcel Boll dans leur étude : *la Personnalité humaine* (chez Flammarion), trouverait là son application.

Exemple : L'événement dramatique va se dérouler. Pour lui donner une répercussion plus grande dans l'âme du spectateur, il faut, à l'avance, surexciter sa sensibilité par une série de circonstances fortuites qui n'ont souvent aucun rapport nécessaire avec l'événement. Le sable craque dans l'allée du jardin sans que l'on ait vu passer personne, la lampe s'éteint sans qu'on la souffle, la porte s'ouvre sans qu'on sache pourquoi ; allusions évidentes à la mort invisible qui rôde dans le jardin, qui rentre dans la maison et semble tout près d'apparaître au public angoissé.

Ceux qui ne désirent qu'un savant dosage d'impressions nerveuses sont satisfaits, mais ceux qui attendent de l'art une interprétation du mystère de la vie peuvent penser que de pareilles pratiques ramènent l'homme aux terreurs qui l'ont opprimé pendant des siècles et qu'elles sont une véritable régression (1).

Une forme plus élevée du même procédé est l'attribution au personnage même de certains traits symboliques destinés non pas à l'expliquer (car il devient irréel et inexplicable dans la mesure même où il est défiguré par le procédé symbolique), mais destinés à créer chez l'auditeur un état d'hypersensibilité. C'est exactement le même principe que nous venons d'étudier, mais le symbole au lieu d'être fortuit, concomitant, accessoire, est *intégré* au personnage même et prend ainsi la place principale.

On connaît l'interprétation du roi Lear de Shakespeare souvent commentée par les psychanalystes.

(1) Dans le domaine des arts plastiques, nous trouvons le procédé du *sujet*. Qui n'a pas vu quelque part une peinture ou une gravure représentant une chaumine ensevelie sous la neige et autour de laquelle rôdent des loups? Un petit panache de fumée révèle qu'il y a là une pauvre existence humaine toute frissonnante. Utrillo ne fait que renouveler ce procédé simpliste. Il évoque habilement la maison du crime, la rue du coup du père François en rassemblant les différentes représentations associées en notre esprit à l'idée de misère, de désolation et d'insécurité des zones suburbaines. Ce n'est plus une idée sentimentale, comme la chaumine abandonnée, c'est une impression morbide. Comme procédé, ce n'est pas plus fort, mais comme révélation d'état pathologique, c'est pire !

Les deux filles prometteuses et ingrates, Gonerill et Régane, symbolisent la vie flatteuse et décevante ; Cornélia muette et sévère symbolise la mort. Elle se tait, elle attend, elle n'excite pas la sympathie ; cependant elle est la véritable et dernière amie ; quand tous auront abandonné le vieux Lear, seule elle restera fidèle, elle viendra le prendre pour l'emporter dans son tombeau.

Dans un petit roman qui est une satire très amusante des prétentions de la psychanalyse, le Dr Pachantoni (1) met dans la bouche d'un de ses personnages la critique du roman de Henry Bordeaux: les *Rocquevillard*:

Marguerite, qui adoucit la peine du noble vieillard, n'est pas sa fille ; non l'émotion qui domine et qui trouve chez le lecteur une si profonde résonance ne se rapporte pas à l'affection filiale d'une enfant pour son vieux père, mais à l'événement le plus tragique de la vie; Marguerite est le symbole de la mort.

Et quelques pages plus loin :

Mathurin et Rousille, dans *la Terre qui Meurt*, de René Bazin, sont deux symboles de la mort.

Il faudrait étudier certains romans allemands pour voir à quelle platitude conduit la manie symbolisante, mais déjà ces exemples nous permettent d'apprécier son influence déprimante (2). Aussi, l'écrivain moderne doit renoncer à une symbolisation factice (3); il a tout avantage, s'il veut exprimer certaines idées métaphysiques, à reprendre simplement les vieux mythes qui ont fait leurs preuves. Les symboles antiques ne sauraient s'imiter artificiellement ; ils n'ont une valeur universelle que parce qu'ils furent un produit collectif ; ils sont vrais

(1) *Science galante*, Spes, Lausanne.

(2) Dans les personnages du théâtre scandinave, il y a une partie symbolique, mais souvent aussi une partie qui déborde le symbole ; les personnages deviennent une entité, les représentants d'une théorie philosophique ou sociale et les porte-parole de l'auteur. L'entité ne saurait se confondre avec le symbole : l'entité est purement intellectuelle, le symbole est toujours d'origine affective.

(3) Il est bien entendu que cette critique de la *symbolisation* ne vaut que pour les arts qui se proposent de *créer objectivement*. Elle ne saurait viser la poésie lyrique, l'auto-affectivité ne pouvant s'exprimer que par symboles.

autant qu'irrationnels, et leur vérité illogique est à la fois simple et subtile, comme l'âme des foules primitives qui les a bercées ; le siècle qui crée les grands symboles est celui qui engendre les dieux.

§

Laissons donc de côté les recettes plus ou moins savantes selon lesquelles on prépare l'auditeur à l'émotion et étudions maintenant ce qui nous paraît l'essence même de la littérature et de l'art, je veux dire l'explication des actions humaines par les influences inconscientes.

La théorie actuellement à la mode est la théorie pansexuelle ou freudiste. On connaît les doctrines de Freud et comment il démontre que la plupart des désirs inconscients se rattachent à des désirs infantiles refoulés qui cherchent obscurément, et à notre insu, à se réaliser. On sait que, d'après le médecin viennois, le plus fréquent de ces désirs est le désir d'inceste qu'il a rendu célèbre sous le nom de complexe d'Œdipe (1).

Cette théorie peu sympathique et peu démontrée créa pourtant un mouvement littéraire inquiétant ; les disciples de Freud croient voir, dans la plupart des œuvres littéraires, une sorte de *sublimation* de ces désirs incestueux et un écrivain comme Rank a analysé le développement de l'idée de l'inceste paternel ou fraternel dans Euripide, Lope de Véga, Cervantès, Gœthe, Ibsen, etc. (2).

A vrai dire l'explication pansexuelle semble tout d'abord projeter quelque lumière sur certains personnages, sur l'énigmatique Hamlet, par exemple. Concevoir Hamlet comme un simple aboulique, un demi-fou, un sceptique, ne satisfait guère l'intelligence. Toutes ses hésitations se comprennent au contraire, s'il sent son

(1) Voir *Freud et son procédé sophistique*, Georges Dubujadoux, *Mercure de France*, septembre 1922.
(2) Rank : *Der Inzestmotiv* (Deutike 1912).

inconscient coupable du même crime que Claudius, s'il a désiré sa mère et tué son père en rêve. Mais, à vrai dire, cette explication paraît surtout séduisante quand on n'a pas le texte de Shakespeare sous les yeux. Quand on relit soigneusement le drame, on n'y voit aucune allusion qui justifie l'hypothèse du complexe d'Œdipe.

Cependant certains Français ont cru renouveler leur inspiration par l'étude de Freud et nous ne manquons pas en France d'œuvres freudistes ou à tendances freudistes (1).

M. Julien Benda nous conte, dans *les Amorandes* (2), l'histoire d'un jeune étudiant qui aime une femme plus âgée que lui. C'est une aventure banale et, s'il est besoin d'expliquer une préférence très marquée de certains jeunes gens pour des femmes un peu mûres, ne suffit-il pas de soupçonner chez eux un peu de timidité sexuelle à la recherche d'expérience, de quelque adjuvant, ou d'indulgence simplement ? Mais pourquoi faire intervenir l'hypothèse si hasardeuse du complexe d'Œdipe et laisser entrevoir sous ce désir, pour la femme âgée, une réalisation détournée d'un désir infantile et devenu inconscient pour la mère ? Non vraiment ! les quelques pénibles pages où sont exposées ces dernières découvertes n'ajoutent rien au charme du roman qui ne doit qu'à ses autres mérites de rester très attachant.

Dans son drame, *le Mangeur de rêves*, M. Lenormand a suivi de plus près encore la donnée freudiste.

Une femme se débat dans la névrose ; *le Mangeur de rêves*, sorte de désœuvré psychanalyste, veut lui faire retrouver l'épouvantable secret dont elle meurt bien qu'elle l'ignore. Toute petite encore, par amour incestueux de son père, par jalousie passionnelle, elle a volontairement provoqué la mort de sa mère. C'était dans le

(1) En Angleterre, les romans freudistes, généralement écrits par des femmes qui n'ont pas toujours très bien compris la doctrine du maître, se sont multipliés au point de devenir un véritable fléau.
(2) Chez Émile-Paul, 1922.

Sahara ; la colonne dont faisait partie le père,la mère et la petite fille avait été cernée par les pillards ; la mère s'était cachée dans une sorte de caverne, elle allait échapper, mais l'enfant, par haine, révéla le refuge aux bandits. Maintenant, le petite fille est devenue une femme, elle a oublié ces événements, mais ils vivent toujours dans son inconscient et le remords de la faute ignorée la tue lentement. Conduite par son professeur de psychologie qui voudrait la guérir en lui faisant connaître la cause de son mal, elle arrive à reconstituer l'épouvantable drame, mais la vérité est trop terrible et les prévisions du professeur ne se réalisent pas : la pauvre femme se suicide.

Malgré un certain pédantisme,cette pièce est belle; mais on peut se demander quel élément dramatique ajoute à cette aventure le complexe d'Œdipe. Il rend l'intrigue inaccessible au grand public qui se contenterait fort bien de supposer que l'enfant a causé la mort de sa mère par malveillance enfantine (la malveillance n'ayant pas besoin d'explication puisqu'elle est, sans doute, tout aussi naturelle aux enfants que la bonté). Le drame pourrait donc se construire exactement de la même façon en laissant de côté l'hypothèse freudiste.

Il est intéressant de constater que, si certains auteurs ont étudié l'amour incestueux avec une conception freudiste ou pré-freudiste (1), d'autres n'ont vu dans ce thème qu'un conflit dramatique entre la morale sociale et certaines anomalies purement accidentelles. L'idée d'inceste et l'idée d'inconscient ne sont donc pas liées fatalement puisque nous voyons l'Art tantôt les rapprocher, tantôt les dissocier. L'inconscient parcourra bien sa carrière sans ce singulier piment et, de son côté, l'inceste saura se suffire (2).

(1) Le *De Profundis* de Przybyszewski est de 1896 ; les premiers travaux de Freud (*Etude sur l'Hystérie*) sont de 1895 et ce n'est guère qu'avec l'*Analyse des rêves* en 1911 qu'il pose les bases solides de sa doctrine. Le romancier polonais a été un précurseur.

(2) Le dernier drame de Claude Anet, *la fille perdue*, corrobore cette vérité ;

Pour démontrer cette vérité, je voudrais étudier deux romans traitant de l'inceste fraternel : l'un symbolique, pathologique et tout baigné d'inconscient, le *De Profundis*, de Przybyszewski ; l'autre qui reste parfaitement conscient et équilibré, je veux parler du roman si populaire en Italie de Guido da Verona : *Celle qu'on ne doit pas aimer* (1).

Dans les deux romans, la donnée est exactement la même : un frère aime sa sœur et finalement se tue sans oser aller jusqu'au bout de son désir. Le Polonais nous mène hors de la vie réelle dans une sorte de terrifiante hallucination ; son héros n'est pas un homme, c'est un élément qui acquiert par instant une obscure conscience ; il n'agit pas, il est propulsé comme un tourbillon de lave et roule un instant sur le sol fangeux avant de se précipiter dans la mer.

Le roman italien, au contraire, est situé : les caractètères en sont vraisemblables, l'intrigue est bien conduite ; l'œuvre ne pèche que par redondance, et lyrisme intempestif.

Voici l'histoire que nous conte Guido da Verona :

Arrigo est un beau jeune homme de naissance modeste qui a vécu aux dépens de quelques femmes élégantes et a réussi à faire partie des meilleurs cercles de Milan. Un accident vient interrompre sa carrière : il aime sa jeune sœur Laura. Pourquoi ? Sans doute parce qu'il a une âme d'aventurier, elle, un cœur de courtisane ; ils sont faits pour se comprendre. Rigo, que son passé aurait dû aguerrir, s'effare devant ce désir. Il dit un jour à sa sœur : « Pourquoi t'aimé-je ? Peut-être un prêtre me le dirait. »

Elle, qui ne s'effraye pas pour si peu, répond simplement :

Tu n'es pas mon frère, je ne pense pas un instant que tu sois

supprimons dans cette œuvre tout élément d'inconscient, l'intérêt n'en subsistera pas moins tout entier. L'inconscient et l'inceste ne sont l'un pour l'autre que des alliés occasionnels et peu sûrs.

(1) *Colei che non si deve amare*, chez Baldini et Castoldi, Milan.

mon frère. Je sens que tu me désires comme un amant. Prends-moi. Ne sens-tu pas que je suis parfumée comme une gerbe de roses. Mais *ris donc,* je ne puis te voir aussi sombre, *ris* encore une fois, ris !

Mais lorsqu'il veut la prendre, elle s'évanouit de désir et, peut-être, un peu de peur (car elle est vierge bien que naturellement et par instinct un instrument de volupté).

Alors il vit subitement sur cette face évanouie, comme dans la transparence d'une eau dormante, monter la face grave de leur père taciturne et s'ouvrir, sous les paupières fermées, ses douloureux yeux pâles, etc...

Une abominable terreur le secoue : il s'enfuit. Le lendemain, quand il la revoit, il a peur ; plus le désir l'étreint, plus le spectre paternel apparaît.

Il comprit qu'il n'était qu'un faible, qui avait peur des grandes anomalies, un timide qui préférait son supplice à un bonheur impie. Une grande âme seulement est capable d'un grand péché et souvent il est plus facile de se racheter dans la terreur des fautes que d'en affronter la tragique beauté.

Pour donner à son propre désir cette étonnante et horrible liberté qui ne reconnaît pas de défense, il faut mépriser infiniment les hommes et tout ce qui obéit aux préjugés humains. Mais lui n'était que la victime de son amour, il n'en était pas le maître. Il avait regardé de ses yeux téméraires les nues où tournoie l'épervier ; mais il lui manquait l'aile pour s'abandonner au vertige désespéré; le hasard avait emprisonné dans cette âme médiocre l'amour d'un Dieu.

La petite Lauretta ne partage pas ses scrupules, ni sa grandiloquence ; tout lui semble beaucoup plus simple et tandis que, sans avoir consommé son crime, il s'enfonce vers la folie et le suicide, elle passe allègrement à d'autres aventures.

On retrouve la même situation dans le *De Profundis* (1) et il est intéressant de relever quelques traits d'une ressemblance singulière chez des esprits si différents.

(1) Voir la traduction de *De Profundis*, Félix Thumen, Petites éditions Stock.

Le héros dit à sa sœur Agaï :

Et au moment suprême une force nous sépare, nous défend d'accomplir ce dont nous sommes tellement avides. Peut-être est-ce le sang cette force... L'horrible pouvoir du sang entre parents, sens-tu cela (1) ?

— Oui, je sens... que je t'aime !

Plus loin elle lui dit :

J'aime ta tristesse. Comment serions-nous gais ? Nous avons grandi dans un pays de marécages et de boue. *Ris donc, mon adoré, ris.*

Mais à part ces quelques détails, que de différences entre les deux romans ! Chez Przybyszewski, l'amour incestueux ne naît pas un certain jour, parce que le héros trouve sa sœur désirable. Non ! C'est un désir infantile refoulé, oublié et cependant assez violent pour provoquer de profonds désordres physiologiques.

Voici ce que le frère d'Agaï éprouve avant de connaître son désir :

Une sueur froide couvrit son front, un serpent de feu sillonna son corps et sa gorge fut traversée d'aiguilles brûlantes.

Et après avoir constaté ces étranges malaises dont il ne connaît pas la cause, il lit une lettre de sa femme qui lui écrit en parlant d'Agaï : « Elle ne t'aime pas comme une sœur », et ces mots sont pour lui une révélation. Brusquement il comprend qu'il aime, il se rappelle l'impression d'enfance qui détermina son désir.

Tu te souviens de cette nuit terrible. Une effroyable tempête t'avait effrayée, et tu es venue dans mon lit pour que je te raconte des histoires... Plus tard j'ai oublié, je suis resté près de douze ans sans te voir, je n'ai plus pensé que tu étais pour moi

(1) Comparer à ce passage de Guido da Verona :
« Il comprit qu'il n'était plus maître de sa volonté, qu'il ne pouvait ni se révolter, ni obéir à son désir, parce qu'entre lui et son amour il y avait toute la puissance de cette loi humaine que les âmes les plus fortes ne réussirent pas à braver. C'était l'ignominie du péché qui, dans tous les temps, fut maudit, c'étaient les obscures lois de la procréation et du sang, c'était la force des paroles qui défendent d'appeler amante une sœur et qui arrêtent notre désir sur le seuil de la maison où s'abrita notre berceau, où le Dieu du foyer protège et perpétue la famille. »

plus qu'une sœur... *Je t'ai toujours aimée, toujours. C'est par un hasard étrange que je m'en suis rendu compte hier seulement. Je t'ai toujours désirée.*

Cette genèse du désir est strictement conforme à la théorie freudiste des désirs refoulés. Freud ne pourrait faire qu'un reproche à son précurseur ; c'est que, d'après sa doctrine, la naissance de ce désir doit se placer dans la première enfance tandis que Przybyszewski la localise vers la douzième année.

Il faut également signaler, en passant, ces images qui rappellent tellement les recherches psychanalystes sur sur le symbolisme onirique :

Nous sommes une seconde fois enfermés dans une cave moussue et sombre ! Quelle volupté ! Quelle étrange volupté !

Et aussi cette traduction du désir dans le rêve :

Il lui sembla qu'il parcourait d'interminables galeries, une infinité de salles vides et mystérieuses.

§

Mais il y a dans ce roman un autre élément que le désir incestueux, c'est l'élément pathologique. Le frère d'Agaï est fétichiste.

Tu as des gants extraordinaires ; ils rappellent le style de Rops. Tout entière tu ressembles à un dessin de Rops, tu as la même innocence insolente, provocante. Ta robe de soie me plaît beaucoup.

Et à chaque instant il traduit cette adoration fétichiste pour ses longs gants écarlates et sa robe de soie noire. Un jour qu'elle vient au rendez-vous en robe grise, il est désolé.

Sa névrose rapidement s'aggrave. Il a peur de la solitude, mais il a aussi peur des hommes, il a des hallucinations, ne distingue plus très bien le rêve de la réalité et bientôt il arrive à la dissociation psychique, au dédoublement de la personnalité. Il voit sa propre écriture et ne se

souvient pas d'avoir écrit. Son sosie se présente à lui :

A quelques pas, une forme noire glissait vers lui. Il s'arrêta cloué au sol, la forme noire s'arrêta aussi tandis qu'il la contemplait pris d'une crainte insensée et dans l'obscurité un visage apparut. C'était lui-même.

L'analyse du *De Profundis* nous a donc conduit à une troisième forme de la littérature de l'Inconscient : c'est la littérature pathologique.

Le type de cette littérature est *le Chercheur d'âmes*, de Georg Grodeck (1), « Roman psychoanalyste ».

Le héros a une jeune nièce qui se plaint d'avoir des punaises dans sa chambre. Il offre d'habiter cette chambre et il est tout d'abord troublé d'une façon extraordinaire par les punaises ; il passe son temps à tuer ces insectes; puis il est surexcité par le symbolisme sexuel qui lui paraît se dégager de toutes choses. Une partie de quilles, le jet de la boule éveillent en lui des idées érotiques et pédantes à la fois ; mais le spectacle de la locomotive surtout le met dans un état d'exaltation qu'il ne peut refréner et qu'il est obligé d'extérioriser par des mimiques et des discours ; le jeu du piston et des bielles lui paraît une évocation des rapports génitaux,il éprouve le besoin de faire partager autour de lui ses enthousiasmes ; ses discours créent des complications regrettables dans ses relations. A la fin du livre, il meurt d'accident. On croit alors comprendre que son désordre mental était causé par certain désir inconscient éprouvé pour sa nièce.

L'étude de ce fou ne nous intéresse que médiocrement. La pathologie a fait faire d'immenses progrès à la science de l'âme, de même que la dissection fit faire des progrès à l'anatomie et, par suite, à la sculpture, mais laissons les écorchés au scalpel et les fous au cabanon. La littérature s'occupe, en principe, des êtres normaux ou, tout au moins, susceptibles de participer à la vie sociale et si l'on introduit, dans l'art, un élément pathologique, ce ne

(1) *Der Seelensucher*, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1921.

peut être que la part de pathologie indispensable à la représentation exacte de l'existence moderne.

On ne conçoit plus de personnages abstraits à l'abri des réactions nerveuses. On peut signaler leurs tics et leurs angoisses, mais l'auteur agira prudemment en abandonnant ses héros au seuil de l'asile d'aliénés (1).

§

Il y a donc intérêt à ne pas abuser des histoires d'inceste et des descriptions de pathologie trop avancée. Ces explications scabreuses n'expliquent rien, elles heurtent les préjugés avec une audace qui n'a d'égale que leur débilité, elles découragent la sympathie des hommes de bonne volonté et risquent de rejeter la pensée humaine vers sa route la plus étroite.

Non seulement il est opportun d'éviter ces théories inquiétantes, mais encore il est inutile d'essayer d'imposer certaines généralisations qui n'ont qu'une valeur d'hypothèse, par exemple les idées de Iung et Jeliffe sur les influences ancestrales ou l'âme collective.

L'homme apprit d'abord à commander aux forces de la nature, à éduquer son intelligence ; il essaye actuellement de cultiver son corps, un jour il apprendra à diriger son âme même et ce sera son plus grand progrès, son étape décisive vers des destinées inconnues. Aussi la Pensée ne doit pas en user brutalement avec la science nouvelle ; elle doit couver avec une vigilance inquiète cet œuf singulier qui porte notre destin et ne pas se hâter d'en briser trop tôt la coque.

Les généralisateurs mégalomanes et les chercheurs de scandales font une œuvre impie. Il s'agit, à l'heure ac-

(1) La littérature russe fait un emploi exagéré de la pathologie. Elle réunit les plus minutieuses observations, mais sans rechercher la signification des symptômes. Ces notations n'ont qu'une valeur pittoresque et ne permettent pas de comprendre plus profondément le personnage. Pourtant cet emploi de la pathologie me semble d'une probité artistique plus grande que la représentation de personnages secondaires, anormaux, déments, bègues, aveugles ou paralytiques dont la présence n'a d'autre but que de créer une atmosphère et d'agir sur les nerfs du spectateur. Il n'est pas nécessaire que je nomme une seconde fois Maeterlinck ; on se souvient aussi que d'Annunzio n'a pas négligé ces petits moyens.

tuelle, d'être patient et de travailler. La science du « plus grand moi » est toute nouvelle et la modestie convient à la jeunesse ; l'humanité n'est pas mûre pour la révolution psychanalyste et il faut se garder des explications prétentieuses et des promesses décevantes. Contentons-nous, actuellement, de nous appuyer sur les faits peu nombreux mais nettement établis pour créer un état d'expectative bienveillante, pour influencer prudemment la pédagogie et la législation et surtout pour essayer d'attirer l'attention des lecteurs réfléchis sur les associations ignorées, qui créent en nous une pensée étrangère, sur les idées oubliées qui se développent et agissent, sur les vouloirs sournois et tenaces qui guettent comme des bêtes de proie notre volonté consciente.

Il serait souvent chimérique de rechercher l'origine, la genèse des tendances inconscientes, mais on peut constater comment elles rompent la ligne logique des actions et des pensées ; on peut localiser la masse attractive, le pôle magnétique qui détermine l'évolution souvent irrationnelle d'une existence humaine.

Des exemples de cet emploi mesuré de la *dynamique de l'inconscient* ne manquent pas dans la littérature étrangère ; une des plus remarquables réalisations reste cependant le *Petit Monde d'Autrefois*, de Fogazzaro. Je ne veux pas analyser ce roman célèbre que je suppose connu du plus grand nombre. On se souvient de l'antithèse entre les caractères des deux jeunes époux. Franco a une âme de poète, il ne s'attarde pas aux réalités, il s'évade facilement de la vie réelle ; cependant son caractère est assez souple pour s'adapter aux différentes circonstances de son existence souvent précaire. Luisa semble infiniment plus réaliste et pondérée et cependant, en de minimes circonstances, elle révèle une intransigeance singulière, presque inhumaine, et, quand l'adversité l'atteint, elle se réfugie dans un mysticisme étrange, puis dans la névrose ; une force secrète l'empêche d'arriver

à un compromis avec l'existence et on se souvient que ce caractère est pressenti par sa mère, Mme Rigey, qui avertit Franco, la veille de son mariage, en lui disant : « Je crains qu'elle ne reste pas croyante. »

Et cette confidence maternelle laisse entrevoir l'influence du père irréligieux que Luisa n'a pour ainsi dire pas connu et l'on a l'impression de retrouver en la fille la douloureuses caricature de l'esprit paternel dogmatique et chimérique à la fois.

Ces personnages ne sont pas rationnels et cependant le lecteur les accueille comme profondément vrais.

§

C'est en restant dans ces limites qu'on peut sauvegarder et même renforcer les caractères qui furent les plus particuliers de notre littérature. Un de ces caractères est le goût de l'ordre, nous pouvons même dire de la belle ordonnance qui fit accepter par nos classiques la règle aristotélicienne des trois unités. Ne parlons pas des deux premières unités : celles du temps et de l'espace, par trop désuètes et que notre sentiment moderne de la relativité et l'impossibilité de localiser la pensée humaine, dans l'espace et le temps, rendent aujourd'hui presque incompréhensibles Analysons seulement la plus essentielle de ces règles : l'unité d'action. Poussée à ses extrêmes conséquences, cette règle de l'action unique arrive non seulement à éliminer les intrigues parasites, mais même, le cas fortuit ; de la situation posée comme un postulat géométrique, des conséquences doivent résulter sans intervention extérieure ; d'un caractère donné et d'une situation donnée doit naître le conflit. Poussons plus loin cette conception : le conflit résultera des contradictions mêmes du caractère, le monde extérieur devenant en quelque sorte complètement négligeable.

Eh bien ! Cette idéale conception du sujet portant en

soi tout le drame se réalise au suprême degré dans l'étude de la *dynamique de l'inconscient* ; rien ne fut jamais si poignant que cette lutte avec l'adversaire invisible, que la résistance de la volonté entraînée par d'obscures tendances vers des fins souvent odieuses.

Nous retrouvons toute l'angoisse des drames d'Euripide, quand l'homme se débattait aux prises avec la fatalité antique ; elle surgit de nouveau cette idée de la fatalité sous une autre forme, elle surgit sous une forme scientifique qui contient en soi une consolation. Et cela nous remémore encore l'évolution de la pensée grecque qui, petit à petit, brisa le joug du destin et s'éleva vers la merveilleuse conception de liberté humaine et de justice des dieux.

Nous aussi, nous avons l'espoir d'échapper à la tyrannie de ces forces intérieures, bien plus, de les dompter, de les faire servir à des merveilleuses transformations ; d'elles nous attendons la grande révolution morale après la stérile et vaine révolution mécanique du siècle passé qui menace de nous laisser plus misérables parce que plus ou moins psychiquement malades.

Mais nous n'arriverons pas à dompter ces forces en les niant aveuglément, en essayant de pratiquer le refoulement, en renforçant ces idées malsaines et dangereuses de faute, de honte, de châtiment.

Pas plus que les magiciens n'arrivèrent par la pensée à commander aux forces naturelles, nous n'arriverons à connaître ou à diriger subjectivement nos forces inconscientes.

Mais, une fois encore, les méthodes objectives viennent à notre secours et les expériences médicales nous apprennent qu'on peut commander à la nature psychique comme à la nature physique, mais qu'on ne peut lui commander qu'en lui obéissant.

Alors au lieu de gaspiller ces énergies, de les retourner même contre nous, pour notre plus grande souffrance,

nous arriverons à les utiliser, à les canaliser, à les *sublimer* comme disent les psychanalystes, en un mot, à transformer une source de souffrance et de maladie en un jaillissement d'activité et de bonheur.

§

Un autre trait caractéristique de notre tradition littéraire est la défiance pour les singularités de l'individualisme. Or, on peut accuser avec vraisemblance les artistes d'avoir, au nom de l'Inconscient, introduit dans l'art une fantaisie sans frein et un arbitraire sans contrôle, La logique conventionnelle des passions a tout au moins l'avantage d'offrir une route jalonnée et nécessaire. Quel critère restera-t-il si le plus mince débutant peut s'abandonner à des impulsions extravagantes dont son ignorance ne sait même pas la juste interprétation. A toutes les critiques, l'*intuitiste* répond : « Voilà comment je suis. Voici mes découvertes. Quel droit avez-vous de douter de mes découvertes ? Moi je ne suis pas fait comme tout le monde, je suis une exception, un phénomène ! »

Beaucoup de gens sont un peu las de ces êtres d'exception qui s'imaginent avoir supprimé tout point de contact entre leur étrange personne et l'humanité. On craint à juste titre que le culte de l'Inconscient ne multiplie exagérément ces prétentieuses orchidées de la littérature et de l'art.

Mais cette critique qui fut jadis exacte deviendra chaque jour moins fondée. En effet, l'Inconscient n'est ni le hasard, ni la fantaisie. Sous l'influence des études médicales, philologiques, ethnologiques, religieuses, du rapprochement des différentes sciences naît une connaissance objective de l'âme.

Les quelques lois que le psychanalyste peut se permettre aujourd'hui de proclamer sont moins discutables que

ces vérités psychologiques élaborées jadis dans les salons littéraires.

La jeune science guidera l'auteur et lui permettra de contrôler les données de son observation et de son intuition, elle guidera aussi le public dans sa critique, elle lui permettra de découvrir les charlatans et les simulateurs et bientôt chacun sera persuadé que tous les hommes sont des hommes et qu'il n'y a pas plus de miracle dans le monde psychique que dans le monde physique.

En effet, l'étude de l'Inconscient nous amène à constater que les sentiments les plus complexes, voire les anomalies les plus singulières ne sont en somme que les résultantes de quelques sentiments très simples. On croit tout d'abord que l'âme humaine renferme une floraison psychologique infiniment variée, mais quand on a dégagé l'instinct de reproduction et de conservation,— dans leur sens le plus large, — on est au bout des sentiments simples et fondamentaux.

Il n'y a rien dans l'âme humaine de plus que ces instincts primordiaux refoulés, déviés, pervertis, *sublimés*, affectés du signe négatif ou positif, transposés par certains principes qu'imposa l'éducation.

C'est une grande épreuve d'humilité après laquelle les singularités individuelles nous apparaissent comme des accidents négligeables, et la découverte des origines modestes de certains sentiments que nous croyons les plus éthérés et les plus rares bien loin d'être avilissante, comme le déclarent certains adversaires de la psychanalyse, nous ramène à la grande vérité chrétienne de l'égalité et de l'identité foncière des âmes et nous explique la confiance qui, bien avant l'évolution démocratique, fut accordée aux obscures intuitions des humbles : « La voix du Peuple, c'est la voix de Dieu ! »

Et qu'est-ce donc que cette voix du Peuple, sinon la voix profonde et souveraine de l'Inconscient ?

GEORGES DUBUJADOUX.

LE CULTE POPULAIRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES EN SAVOIE

Les trois derniers jours de janvier étaient libres de saints à fêter dans les anciens calendriers liturgiques des diocèses de Grenoble (qui englobait la région de Chambéry), de Maurienne, de Tarentaise et de Genevois. C'est la raison, peut-être, pourquoi Rome a intercalé au 29 janvier la fête de saint François de Sales, lors du bref de béatification du 28 décembre 1661 (1). François était né le 21 août 1567 ; il est mort le 29 novembre 1621 : il n'y a, comme on voit, aucune coïncidence de dates. Naissance et mort ont été accompagnées de miracles qui appartiennent à des catégories hagiographiques connues. Ainsi sa conception aurait été due à une prière que sa mère avait faite à Annecy devant le Saint Suaire, momentanément apporté de Chambéry pour l'édification des fidèles (2). Et le jour même de sa mort, il apparut à ses amis soit nimbé d'une lumière éblouissante, soit assis sur un trône environné d'une « merveilleuse lumière », soit sous la forme « d'une colombe très blanche et très belle » (3). Et comme bien d'autres futurs saints, il avait prédit sa mort (4).

On ne saurait établir, comme de juste, aucune relation

(1) La canonisation solennelle eut lieu à Rome le 19 avril 1665.

(2) *Histoire*, t. I, p. 2 ; Piccard, *Saint François de Sales*, p. 20 ; et pour plus de détails, Chan. Ducis, *Le Saint-Suaire à Annecy et la naissance de saint François de Sales*, Annecy, 1883.

(3) *Histoire*, t. II, p. 261-263.

(4) *Ibidem*, t. II, p. 226, 229, 237.

entre le culte rendu par les populations savoisiennes à l'un de leurs évêques du XVII[e] siècle et quelque cérémonie, agraire ou autre, antérieure. Mais le culte de saint François de Sales fournirait un beau sujet de monographie sur la formation et l'évolution d'un culte de saint à l'époque moderne, sujet qui ne semble encore avoir tenté aucun historien des religions comparées et dont on ne peut signaler ici que quelques éléments essentiels.

Les publications sur François de Sales sont en grande majorité historiques; parmi les meilleures il faut citer au premier rang celle de Mgr Piccard, de Thonon (1), ainsi que les *Mémoires* de l'Académie Salésienne d'Annecy. D'autres, assez nombreuses aussi, sont d'un caractère hagiographique accusé, quoique tempéré par le fait que les exagérations littéraires de type classique ont été toujours réfrénées par la possibilité du recours à des sources historiques proprement dites, tant laïques que cléricales. Même l'apologie due au P. de la Rivière (2) et le *Pouvoir de saint François*, dû aux Religieuses de la Visitation d'Annecy (3), sont maintenus dans des bornes que l'Eglise *(timor Bollandistorum initium prudentiæ)* impose depuis plus de deux cents ans aux novations, ou rénovations, liturgiques et cultuelles. Mais ces publications, ainsi que la Vie du saint écrite par son neveu Charles-Auguste (4) fournissent beaucoup de traits qui montrent la cristallisation par le peuple savoyard autour d'un saint vivant de maintes vieilles croyances, traits que, n'était l'approbation de Rome, on aurait dû classer comme exemples de folklore proprement dit, sinon même de thaumaturgie.

(1) L.-E. Piccard, *Saint François de Sales et sa Famille*, Paris, Annales Salésiennes, 1911.

(2) La première édition de la *Vie de saint François*, par le P. La Rivière, parut à Lyon en 1634 ; il y en eut ensuite de nombreuses éditions ; c'est une apologie hagiographique du ton ordinaire à ce genre d'ouvrages.

(3) *Pouvoir de saint François de Sales ou Miracles et guérisons opérés par le saint évêque, tirés du procès de sa canonisation*, Annecy, Burdet, 1865 ; nouvelle édition par les Visitandines d'Annecy, 1911.

(4) *Histoire du Bienheureux François de Sales*... par son neveu Charles-Auguste de Sales, 1[re] édition, Lyon, 1634. Je cite d'après la 5[e], Paris, Vivès, 1870.

La bulle de canonisation n'a d'ailleurs admis que sept miracles, « constatés par les enquêtes les plus sévères et les plus minutieuses, avec le nom, le lieu, le temps, les témoins, toutes les circonstances de fait ».

Ce sont :

1° La résurrection de Jérôme Genin, enfant de quinze ans, noyé dans le Fier, ressuscité, après invocations au saint, au bout de vingt-six heures ;

2° La guérison subite de Claude Marmoz, aveugle-né, d'Arith-en-Bauges, après oraison et contact au mausolée de saint François à Annecy ;

3° La guérison de Jeanne-Péronne Hévraz, de Sallanches, paralytique de naissance, au moment où son père, en accomplissement de son vœu, entrait dans la ville d'Annecy pour visiter le tombeau de l'évêque ;

4° La guérison de Claude Juillard, de Mieussy, paralytique de naissance, lors de sa visite au tombeau du saint ;

5° La résurrection de Françoise de la Pesse,noyée dans la rivière de Thioux, après un vœu d'offrir un cœur en or au saint ;

6° et 7° la guérison de deux hommes perclus de naissance, Charles Moteron et Jacques Guidé (1).

Mais dans la déposition de la mère de Chaugy, le nombre des miracles reconnus vrais par le populaire est bien autrement considérable :

L'on compte d'après les relations de divers lieux, jusqu'à 37 morts ressuscités, 19 sourds et muets ayant reçu l'usage de l'ouïe et de la parole, 12 lépreux rendus à la santé, 20 aveugles illuminés, 34 personnes guéries de maux d'yeux incurables, 102 paralytiques entièrement rétablis, 14 guéris de la goutte ou

(1) Hamon, *Vie de saint François*, t. II, p. 499 et *Histoire*, t. II, p. 350-352 ; pour le texte complet des dépositions,*Pouvoir*, éd. de 1911, p. 30-50 (Françoise de la Pesse) ; 50-68 (Jérôme Genin) ; 89-91 (Claude Marmoz) ; 116-120 (Claude Juillard); 165-169 (Jeanne-Péronne Hévraz) ; les guérisons de Moteron et de Guidi ne sont pas citées dans le *Pouvoir* comme insérées dans le procès de canonisation, ni dans les divers documents complémentaires ; je suis l'orthographe du *Pouvoir*, qui est plus « savoyarde » que celle même de la Bulle de canonisation, reproduite en entier, *Histoire*, t. II, p. 325-361.

de la podagre, plus de 600 personnes guéries de fièvres pestilentielles ; enfin plusieurs bourgs et villages préservés de la peste pendant les années 1628, 1630, par les vœux qu'ils firent et qu'ils vinrent rendre au tombeau du Serviteur de Dieu. Peu après, j'ai encore pu compter 52 personnes guéries de plaies, d'ulcères incurables, 19 épileptiques et 32 estropiés parfaitement rétablis, 10 personnes préservées d'un naufrage imminent, 87 femmes en travail d'enfant délivrées du péril évident de mort, 37 frénétiques rétablis en leur bon sens, 93 démoniaques délivrés de la possession du démon et un grand nombre d'autres merveilles dont les relations ne sont pas écrites (1).

Une autre religieuse, la sœur Marie-Judith Gilbert, qui devait répondre aux commissaires apostoliques délégués à Annecy pour l'enquête de béatification au sujet de la guérison miraculeuse dont elle avait été elle-même l'objet, affirma qu'elle

avait vu des relations qui font foi de plus de cent miracles insignes, tels que des morts ressuscités, des aveugles-nés rendus à la lumière, des paralytiques de naissance guéris, des démoniaques sans nombre délivrés de la possession des démons ; en outre, des guérisons miraculeuses de fièvres et autres maladies désespérées des médecins, jusqu'à cinq et six mille bien comptés (2).

On remarquera que parmi les miracles retenus par Rome ne se trouve aucun de ceux qui ont été accomplis par le saint de son vivant et pour lesquels on possède des témoignages directs qu'a utilisés Charles-Auguste de Sales, qui fut d'ailleurs témoin oculaire de la plupart des actions de son oncle de 1615 à 1621 (3). On voit dans cette biographie familiale que François était sur un grand nombre de points bien de son siècle, et nullement aussi éloigné des croyances populaires qu'on s'imagine à ne lire que ses œuvres célèbres. Alors que son père voulait le marier à une riche héritière, comme saint Bernard son

(1) *Pouvoir*, éd. de 1911, p. XVIII-XIX.
(2) *Ibidem*, p. XX.
(3) *Histoire*, préface, p. XXIV-XXV.

compatriote et bien d'autres héros de légendes hagiographiques et de romans,

> une chose merveilleuse lui arriva en passant le bois de Sonnas, par laquelle il fut entièrement tiré de la profession laïque et séculière. C'est que son cheval, bronchant contre des bosses de terre ou de racines d'arbres, le mit à bas, sans toutefois l'offenser ; son espée mesme se destacha de son costé, et par une plus grande merveille, estant sortie de sa gaine, fit avec icelle la figure de la croix. Ce prodige l'estonna tant soit peu, non pas toutes-fois qu'il empeschat la grande liberté d'esprit qu'il possédoit ; car il n'attribuait pas beaucoup à ces cas de fortune, et jamais personne n'a peu le blasmer de la moindre superstition ; mais ce qui lui bailla à penser, c'est qu'en ce voyage la mesme chose luy arriva encore par deux autres fois, et toujours son espée luy représenta la figure de la croix. Alors il ne peut pas se tenir de dire au sieur Deage, qui estoit aussi bien en admiration de cet événement : « Dieu ne veut pas que j'embrasse ce genre de vie que mon père prétend ; et certes, je n'y ai pas d'inclination. Il adjousta à cela... » d'autres arguments (1).

Sans doute, c'est là une petite histoire comme il s'en raconte un peu dans toutes les familles et qui sert aux âmes simples à s'expliquer les résolutions formées par un caractère plus complexe et mieux trempé. L'incident est présenté d'une manière vraisemblable, et l'on peut être assuré que si François ne croyait pas aux présages, du moins toute sa famille et ses serviteurs y croyaient (2).

Je tiens à rappeler, avant que de continuer, que je ne considère pas l'*Histoire* rédigée par Charles-Auguste du point de vue historique, mais seulement quant à son sens psychologique et folklorique ; et c'est dans ce même sens que j'analyse les dépositions recueillies dans le *Pouvoir* par les Visitandines. Le neveu du saint a été un reflet exact des manières de voir et de croire de son entourage familial et national; d'Eglise lui-même, il ne donne que des détails qui lui paraissent orthodoxes et qui parais-

(1) *Histoire* t. I, p. 52-53.

(2) Sur sa, familiarité avec ses domestiques, ses fermiers et les paysans en général, cf. Piccard, *loc. cit. passim*, d'où ressort que, pendant son enfance au moins, François a été très « peuple ».

saient tels au reste de la Savoie, et même de la France, témoin la conviction qu'il montre en François et qu'il partage, que la sorcellerie, la magie, les diableries de toute sorte sont des réalités. J'étudierai ailleurs l'activité de saint François comme exorciste, dont son neveu et le dossier de béatification donnent maints exemples typiques, pour citer seulement ici une occasion où cette activité est en relation avec la croyance aux *servans* (1). Au cours d'une de ses tournées pastorales,

estant en Thone [de nos jours Thônes] logé dans la maison du sieur Hercule du Perron, que le sieur curé Pierre Critain tenait de louage, toute la nuict on n'entendit que de bruit et tintamarres par la maison. Le jour estant venu, il demanda d'où procedoit ce fracas, et que cela vouloit dire. Le curé luy respondit « que c'estoit un esprit follet, de ceux qu'on appelle lutins, qui sembloit quelquefois de vouloir renverser toute la maison et d'autres fois s'occupoit à mille folastreries, comme à sonner des orgues qu'il y avoit, sans que personne en vist rien, ny que personne remuast le soufflet. Le Carême passé..., ce lutin avait dérangé puis remis les papiers d'un prédicateur capucin... Il ne seroit jamais faict de raconter les badineries et importunitez que cet esprit faict tous les jours. Le sainct Evesque, ayant ouy ce récit, se fist apporter une estole et de l'eau beniste, fist des exorcismes, et le chassa de telle sorte que jamais depuis on n'a entendu le moindre bruit dans ceste maison (2).

Jusqu'à quel point le saint évêque croyait-il vraiment aux maisons hantées et aux servans, voilà ce que l'on ne saurait décider au juste : mais il a agi en public comme s'il y croyait, ce qui n'était pas fait pour supprimer la vieille croyance populaire. Sans doute ne la regardait-il pas comme très dangereuse pour la vraie foi, ou bien voyait-il vraiment dans ces lutins une forme de ce diable contre lequel il avait tant lutté lors de son apostolat du Chablais. Contre d'autres coutumes il s'insurgea, comme en font foi ses *Instructions synodales*, tandis que d'au-

(1) C'est le nom donné en Savoie et dans la Suisse romande (*Sarvan*) au « lutin du foyer » ou « génie domestique » des Romains et des Gallo-Romains.
(2) *Histoire*, t. II, p. 12-13.

tres encore, il réussit à les remplacer tant bien que mal au moyen de pieux subterfuges, telle la coutume des Valentins dont il est parlé ailleurs, ou celle du jeu du change qu'il rendit pieuse, de mondaine qu'elle était jusque-là (1). Par contre il maintint certaines « bénédictions », sans doute celle des montagnes, des maisons, des récoltes, ou même du sel de saint Antoine, « l'usage desquelles il creust devoir estre retenu par le peuple, selon la louable coustume qui en estoit receue » (2).

A dessein ou inconsciemment, saint François se substitua en personne à divers protecteurs que le peuple invoquait avant lui et dont il a, non seulement après sa mort, mais même de son vivant, déplacé le culte. Dans la liste des miracles dressée par la mère de Chaugy on remarque « 87 femmes qui ont fait d'heureuses couches après l'avoir invoqué ». Revenu à Annecy après sa mission en Italie, une nuit,

l'homme de Dieu...entendit de sa chambre les cris d'une femme en mal de l'enfant. Ayant appris que c'estoit la Pernette Moirod, femme de Charles Trombert, citoyen et marchand d'Anicy, duquel la maison étoit contigue ; touché de miséricorde et compassion, il tira d'une boite une certaine ceinture qu'il avoit apportée de Laurette, et ayant appellé son frere le chanoine, Jean François de Sales, luy dit : « Mon frère, je vous prie de porter ceste ceinture à la femme du sieur Trombert que j'entends estre au travail de l'enfantement : dictes aux matrones qui sont auprès d'elle qu'elles la ceignent avec, cependant que je prieray Dieu icy, afin qu'elle délivre heureusement. » La ceinture fut donc portée, et luy se mit à prier, quand voilà qu'à la mesme heure la femme fist l'enfant presques sans douleur. Les matrones dirent que c'estoit une espèce de miracle ; et le bruit en courut par toute la ville, qu'une telle femme avoit été délivrée par les prières du serviteur de Dieu, le seigneur prévost de Saint Pierre ; toutesfois avec moins d'admiration, parce qu'il estoit desja tenu pour sainct d'un chacun (3).

Sans doute, et conformément à la doctrine, l'écrivain,

(1) Voir *Œuvres complètes*, édition des Visitandines d'Annecy, t. VI, p. 23.
(2) *Histoire*, t. I, p. 373.
(3) *Ibidem*, t. I, p. 276-277.

futur successeur de son oncle à l'évêché d'Annecy, indique que saint François a agi comme intercesseur et en se servant d'une ceinture sanctifiée par Notre-Dame de Lorette ; mais il indique aussi que le bon peuple d'Annecy a attribué le miracle directement au saint vivant et non pas à Dieu ni à la Vierge. De nos jours encore, les femmes enceintes ou dont les couches menacent d'être, ou sont, laborieuses viennent implorer saint François à Annecy, au lieu d'aller, comme avant le milieu du XVIIe siècle, porter leur demande dans quelque sanctuaire de leur paroisse. Fait bien signalé par Henry Bordeaux : « On voit encore, dans les vallées de Savoie, des oratoires dédiés à Notre-Dame de Délivrance. Les jeunes femmes s'y agenouillaient avec dévotion pour solliciter l'honneur maternel. Ces oratoires sont aujourd'hui délaissés (1). » Ce n'est pas, du moins en Haute-Savoie, parce que les couches se font plus facilement ou parce qu'il y a des médecins et des sages-femmes diplomées, mais parce que, dans les cas difficiles, les femmes ont eu, à partir du milieu du XVIIe siècle, davantage confiance en saint François de Sales et s'adressèrent à lui, mais non plus à Notre-Dame de Délivrance, ni à Notre-Dame de Liesse. Ce qui range notre saint compatriote dans la classe des saints *délivreurs*, avec saint Liénard, saint Pierre ès Liens, etc.

Il a remplacé de même des guérisseurs locaux de fièvres après avoir redonné «la santé au prieur du monastère de Talloires, malade d'une fièvre pestilentielle, selon que le mesme Père en a eu depuis une ferme créance» (2); et à la petite Perrine Antoine Decrouz :

Le neufviesme jour du mois d'octobre, par dimanche, il estoit allé visiter les malades du fauxbourg de Bœuf. A son retour, en passant sous les arcs de la grande rue de Nostre Dame, il rencontra la Perrine Gard, femme de Jacques Decrouz, notaire et bourgeois, laquelle portoit une sienne petite fille nommée Per-

(1) Piccard, *loc. cit.*, Préface, p. v.
(2) *Histoire*, t. II, p. 236.

rine Antoine, qui pour lors trembloit misérablement de la fièvre au plus fort de l'accès. Il l'interrogea quelle maladie la petite avoit. Elle luy respondit : « Hélas, monseigneur, il y a trois mois qu'elle est tourmentée de la fièvre quotidienne ». Alors le sainct Evesque la toucha doucement à la jouë et dit en luy baillant sa sainte bénédiction : « Dieu vous guarisse, ma fille », et passa outre. A la mesme heure la fille s'escria : « O ma mère, je suis guarie : Monseigneur m'a touchée » ; comme en effect elle fust entièrement guarie. Duquel miracle furent tesmoings tous ceux qui l'accompagnaient et suyvoient en grand nombre et le bruit en fust tout aussi tout espanché au long et au large (1).

Rien d'instructif comme ce passage, joli d'ailleurs, et qui fait tableau pour qui se représente l'ancien Annecy : François dit certes « Dieu vous guarisse » et ne s'attribue pas un pouvoir qu'il sait bien n'appartenir même pas aux saints, ni à la Vierge, mais à Dieu seul, selon la doctrine. Mais la petite fille, sa mère, tous les Annéciens, sont persuadés que celui qui a vraiment guéri de la fièvre, c'est le saint évêque en personne, et ceci par la vertu du simple attouchement direct, méthode qui appartient aux pratiques les plus anciennes de l'humanité. On voit aussi combien vite s'est répandue dans la petite ville cette annonce d'un nouveau « miracle » et comment François était en son pays, dès son vivant, un saint réellement « populaire », dans tous les sens du mot.

Lui-même semble avoir été embarrassé par cette tendance populaire et unanime à transposer à sa personne des croyances incrustées depuis de longs siècles. Ceci ressort des commentaires de son neveu en présence de certains événements, par exemple du retour à la vie de l'enfant mort sans baptême, du changement de mauvais vin en bon vin et de la multiplication du vin et du pain. Ce sont là trois thèmes bien connus des hagiographes et des folkloristes, et qu'on serait un peu étonné de voir apparaître dans la biographie d'un Savoyard du XVIIe siè-

(1) *Histoire*, t. III, p. 236, quelques variations de détail dans la déposition au procès, *Pouvoir*, p. 25-26.

cle, n'était qu'on sait par ailleurs que nos campagnes ont conservé longtemps des survivances très archaïques et que ces mêmes thèmes avaient cours depuis longtemps dans le pays.

Il y avoit à Tonon, aux faubourgs de sainct Bon, une femme obstinée en l'hérésie de Calvin, laquelle avoit eu les jours passez un enfant de son mary. Comme l'on différoit de le porter au baptesme, il arriva qu'il mourut sans l'avoir receu ; de quoy ceste mère extrêmement affligée se fondoit en larmes, et remplissoit toute la maison de lamentations. Toutes fois, voyant qu'il n'y avoir point de remède, elle se résolut d'aller trouver le sieur Bouverat, prestre, à fin d'avoir une place au cemetière pour son enfant. En chemin elle rencontra l'homme apostolique, qui avoit beaucoup travaillé pour la convertir ; elle se jeta à ses pieds, renouvellant ses pleurs, et s'escria : « O mon Père ! je me rendray catholique, si vous faites par vos prières que mon enfant vive, à fin qu'il puisse estre baptizé. » Alors le bienheureux François fleschit les genoux, et pria Dieu sur la foy de ceste femme ; et à la mesme heure l'enfant retourna en vie. Ses parents en rendirent grâces à Dieu, et le portèrent à baptesme, depuis lequel il vescut encore deux jours ; et à cette occasion, renonçans à l'hérésie, embrassèrent la religion catholique. Le mesme sieur Pierre Bouverat et George Rolland, outre plusieurs autres, furent tesmoins oculaires de ce miracle, duquel le bruit courut aussi tost par toute la ville et lieux circonvoisins, mesmes que le Père Chérubin en prescha publiquement en la chaire de l'église, pour la confusion des hérétiques. Et plusieurs, après qu'ils se furent bien informez comme le tout estoit passé, ne différèrent point d'imiter ces bonnes gens et se tourner du coté de l'Eglise (1).

Le retour momentané à la vie des enfants morts sans baptême est pourtant rarement un privilège des saints, mais bien plutôt de la Vierge. Rien qu'en Savoie nous le trouvons certifié à partir de 1530 pour la chapelle de Notre-Dame de Lorette dans l'église de Sainte Marie Egyptienne à Chambéry (2) ; dès avant 1665, selon le

(1) *Histoire*, t. I, p. 202-203 ; pour d'autres cas salésiens de résurrection d'enfants mort-nés, voir la note 1 de la p. 623.

(2) La chapelle de Notre-Dame de Lorette, placée près de la grande porte de l'église de Sainte-Marie l'Egyptienne fondée au xv[e] siècle et où s'opérait le miracle des enfants morts sans baptême qui ressuscitaient juste le temps nécessaire

procès-verbal de Mgr d'Arenthon, et pendant tout le XVIII[e] siècle, selon Besson, pour Notre-Dame du Rhône à Seyssel (1); aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, d'après les registres de baptêmes, pour Notre-Dame de Grâce à Moutiers (2) ; pour Notre-Dame de Liesse en 1535 (3) et, avant même, pour Notre-Dame de Pitié, en 1524 (4) à Annecy, toutes deux déplacées à partir du XVII[e] siècle par saint François de Sales. De nos jours la coutume est certifiée pour une chapelle (sans nom de patron donné) à Montaimont-en-Maurienne (5), Notre-Dame de Briançon (6) et Notre-Dame de Mont-Provent au col de Châtillon-en-Faucigny, où l'on conserve des certificats de 1820 et de 1863 (7). Sauf à Montaimont, où je suis dans le doute et à Saint-Genis d'Aoste où l'on invoque la bienheureuse Philippe de Chantemilan (8), tous ces *sanctuaires à répit* savoyards sont placés sous l'invocation de la Vierge. Que si l'on se reporte aux *Acta Sanctorum*, on trouve cependant le miracle dévolu aussi aux saints Claude, Cunégonde, Edme, Etienne, Léonce, Thomas d'Aquin, Viventius, etc. ; mais les sanctuaires à répit primitifs étaient ceux de Notre-Dame. Les assemblées synodales de Besançon interdirent à plusieurs reprises (notamment en 1592 et en 1656) une pratique que les

pour être baptisés, ne fut construite qu'en 1530 par Humbert Vesperis, chanoine ; cf. Chapperon, *Chambéry*, p. 144.

(1) Besson, *Mémoires pour servir*, etc., p. 165 ; Grobel, *Notre-Dame de Savoie*, p. 165 ; Fenouillet, *Histoire de Seyssel*, p. 153-154.

(2) Grobel, *loc. cit.*, p. 55.

(3) Quand les sœurs de sainte Claire, chassées de Genève, furent de retour à Annecy, « le prince les conduisit à Notre-Dame de Liesse... les sœurs dirent un *Salve Regina* de belle voix. A ce même instant un enfant mort-né de deux jours fit miraculeusement grand signe de vie et reçut son baptême en présence d'un monde infini, et toutes les cloches sonnèrent pour ce miracle » ; Grobel, *loc. cit.*, p. 16-17 citant la *Relation*.

(4) Besson, *Mémoires*, etc., p. 128 ; Grobel, *loc. cit.*, p. 461.

(5) Pilot de Thorey, *Cout. Dauph.*, t.II, p.439 indique plusieurs sanctuaires à répit du Dauphiné, notamment Notre-Dame des Faisces (*fasciae*, langes) à Ribiers; Burlet, *Culte de Dieu*, p. 315, signale à Montaimont deux chapelles de la Vierge et dix consacrées à divers saints ; mes documents sur cette commune ne confirment pas la persistance de la coutume depuis une trentaine d'annés.

(6) Raverat, *Savoie*, p. 374 ; mais Grobel, *loc. cit.*, n'en parle pas.

(7) Grobel, *loc. cit.*, p. 393-394, que complète Feige, *Sanctuaire de Notre-Dame du Mont Provent*, Annecy, 1894, p. 19-21, qui donne le texte des procès-verbaux.

(8) P. Saint-Olive, *Le Merveilleux au XV[e] siècle*, Grenoble, 1913, p. 4.

évêques et la majorité des prêtres de la Bourgogne et de la Franche-Comté considéraient comme superstitieuse, pratique interdite plus anciennement encore, dès 1452, par le Synode de Langres (1).

Il paraît difficile d'admettre que saint François, dont les contemporains et les biographes s'accordent à reconnaître la grande érudition théologique, ait ignoré l'attitude prise dans divers diocèses français, sinon à Rome même, à l'égard des croyances et coutumes relatives à la résurrection momentanée des nouveau-nés non encore baptisés. Il est vrai que dans son apostolat du Chablais il devait employer tous les moyens utiles à sa cause et, en bon diplomate qu'il était déjà et qu'il se montra toujours, courir le risque même de se substituer à la Vierge afin d'obtenir des conversions : qu'il obtint en effet, nul ne doutant à cette époque, même pas les protestants, de la possibilité de ce « miracle ». En tout cas le recours au saint subsista dans ce but après sa mort, comme on peut voir dans les dépositions de miracles publiées par le *Pouvoir* (2).

D'ailleurs il n'a jamais fait bon interroger François de Sales sur ce qu'il pensait lui-même de ce « pouvoir ». C'est du moins ce que son neveu laisse entendre assez clairement :

Il y a en la province de Foucigny un village qui porte le nom de sainct Joyre, ou bien (comme quelques-uns veulent) de sainct George. Le bien-heureux François, passant de fortune par la un jour de ces mois d'esté, et estant accueilly d'une soif fort pressante à cause des extrêmes chaleurs ; et non pas luy tant seulement, mais tous ses serviteurs, qui alloyent sechant, il fust d'advis de s'arrester jusques à ce que le gros de la chaleur fust passé et qu'il y eust un peu d'ombre par les montagnes. Il n'y avoit qu'un seul hoste nommé Louyis Danton, auquel, le saint evesque ayant demandé du vin, il apprit de luy qu'il n'y en avoit

(1) P. Saintyves, *Les résurrections d'enfants morts-nés et les sanctuaires à répit*, Rev. d'Ethnogr. et de Soc., 1911, p. 70-71, qui donne le texte de l'interdiction promulguée à Langres.
(2) *Pouvoir*, p. 121-122 ; 236 ; 255 ; 278-279.

point sinon de poussé et de corrompu, duquel il estoit sur le point de faire du ciment : « Mais bien plustot, Monseigneur, disoit l'hoste, je vous conseillerois de boire de l'eau : car si vous beuviez de ce vin, peut-estre, et sans peut-estre, vous en seriez malade. » Toutesfois le Sainct : « N'importe, luy dit-il : faictes nous voir quel vin c'est, je vous prie », ce qu'il demanda par deux ou trois fois. Alors Danton luy apporta un peu de ce vin corrompu au fonds d'un verre ; le bien-heureux en gousta, et en luy rendant le verre : « Tenez ! dit-il, voilà de très bon vin, et ne doutez pas d'en bailler à nos gens. » Si jamais personne fust étonné, ce fut cet hoste, qui beut dans le même verre après son bien-heureux Evesque, et treuva que c'estoit un tres-excellent et très-puissant vin. Il en bailla aussitôt aux serviteurs tout autant qu'ils en eurent de besoing pour chasser leur soif, lesquels craignans mesme de n'en treuver pas d'aussi bon là où ils alloyent coucher, en remplirent des flacons et cantines, qu'ils portèrent avec eux ; et le sainct Evesque estant departy, l'hoste mit ce vin en vente, et le débita tout dans deux jours à seize sols le pot ; tant il estoit puissant (1).

Ce dernier détail, ajouté aux autres, était de nature à faire accepter le miracle par tous les Savoyards, et je suis persuadé que la bonne aubaine de maître Danton a dû, dans tout le Faucigny, lui valoir, non pas seulement des écus, mais autant d'envieux. Car

il n'y eust personne qui ne recogneust fort bien que c'estoit un vray miracle ; mais l'humble prélat (*comme c'estoit sa coutume en toutes les merveilles quil faisoit*) n'en dit jamais le moindre mot depuis (2).

C'est ce trait de caractère, ou de diplomatie, interprété par Charles-Auguste comme un signe d'humilité chrétienne, qui me faisait poser plus haut la question : François croyait-il, ou non, à son don des miracles ? Quoi qu'il en soit, en voici un autre qui rentre dans la même catégorie hagiographique que le précédent :

Plusieurs personnes de qualité, tant ecclésiastiques que laï-

(1) *Histoire*, t. II, p. 177-178 ; *Pouvoir*, p. 16.
(2) Même réticence, *Pouvoir*, p. 10 : guérison d'un paralytique : « le saint Evêque ne fit presque point de semblant de tout cela et se comporta en cette occasion comme s'il n'y eust pas pensé ».

ques, estoyent venues de divers endroits de Faucigny, de Gex et de Chablais, pour traicter de diverses affaires avec le sacré Prélat, et presque toutes avaient vescu aux despens du monastère et de la communauté (de l'Abbaye de Sixt). De sorte que l'on fist deux cent quarante repas... C'est pourquoy il se lamentoit perpétuellement de l'incommodité qu'il causoit aux chanoines ; et les estrangers, après que l'oeconome eust faict sa supputation, outre l'accoutusmé et ordinaire de la famille [suite de l'Evêque], furent treuvés d'avoir beu autant de vin que deux chevaux pourroient porter, et mangé autant de pain que l'on pourroit faire de deux boisseaux de la mesme mesure de Savoye, si vous pesés le boisseau à cent et huictante livres, et la livre à dix-huit onces. Or après le départ du sainct Evesque, l'on treuva la seule diminution du pain et du vin et non pas encore si grande qu'elle eust été si la communauté fust demeurée à son simple et accoustumé ordinaire ; de sorte que ces deux cents et quarante repas ne diminuèrent point le pain ny le vin ; au contraire, il resta plus de pain et de vin que si la communauté n'eust été surchargée d'aucuns estrangers.

Suit la liste des témoins oculaires « qui firent la preuve de cet excellent miracle aussitôt après le départ de l'évêque », témoins au nombre de sept, tous chanoines réguliers (1).

Ces deux miracles appartiennent visiblement à la série dont la Multiplication des Poissons et celle des Noces de Cana sont les exemples évangéliques les plus connus, celui de Philémon et Baucis et celui de Dionysos à Andros donnant les parallèles classiques. Le thème a été étudié comparativement à maintes reprises, notamment par Bagatta (2) et par Maury (3), puis récemment par Saintyves (4) qui pense que son point de départ a été un vieux rite ensuite intégré dans quelque mystère judéo-oriental, rite qui déterminait magiquement la multiplication de l'aliment sacré. On pourrait ajouter aux siens un grand nombre de parallèles rituels ethnogra-

(1) *Histoire*, p. 183-184.
(2) J.-B. Bagatta, *Admiranda Orbis Christiani*, 1696.
(3) A. Maury, *Croyances et Légendes du moyen âge*, 1866.
(4) *Essais de Folklore biblique*, Paris, E. Nourry, 1923, section V : l'eau changée en vin.

phiques, comme la multiplication de l'*hikuli* ou le repas cérémonial du *potlach* chez les Indiens de l'Amérique Centrale et Septentrionale.

Mais ce n'est pas le thème seulement qui nous intéresse ici dans les deux récits de Charles-Auguste de Sales : c'est aussi la localisation du double miracle dans une certaine partie du Faucigny, l'une non éloignée de la chartreuse du Reposoir et l'autre située au monastère de Sixt dont le protecteur était le Bienheureux Ponce. Il est remarquable, en effet, que le miracle du vin bonifié ait été produit précisément dans la région où on attribuait au bienheureux Jean d'Espagne le miracle du changement d'eau en vin en relation avec un certain vase de bois et qui se produisait, lui aussi, au milieu de l'été, à la saint Jean. C'est le *vinage*, dont Saintyves signale divers parallèles, et qui était selon lui en relation avec les rites du solstice d'été. Je discuterai cette interprétation à la date voulue (en juin) ; il resterait que la croyance à ce miracle était courante dans le Faucigny moyen et qu'il y a eu un transfert à saint François d'une légende ancrée dans les croyances populaires locales.

Parmi les témoins du prodige accompli par saint François, Charles-Auguste signale le chanoine Bernard Depassier, qui imprima en 1666 un *Recueil* de la Vie et des Gestes du Bienheureux Ponce, dans lequel il ajoute aux faits décrits par Charles-Auguste le détail suivant : « La pêche faite dans la rivière qui coule près du couvent rapporta [pendant le séjour de l'évêque] une quantité merveilleuse de beaux poissons, comme cela ne s'était jamais vu (1). » Ce qui ajoute au miracle primitif celui de la multiplication des poissons qui, non moins que celle du pain et du vin, est un lieu commun hagiographique. Entre tous je signale, comme parallèles les plus proches de notre texte, la manière dont sainte Agnès nourrit un couvent de vingt sœurs sur le mont Pulcien

(1) Cité par Rannaud, *Le B. Ponce de Faucigny*, p. 157.

et comment saint Maur multiplia le vin pour entretenir l'archidiacre d'Angers et sa suite (1).

A une catégorie voisine appartiennent les thèmes hagiographiques où il est parlé d'une multiplication des objets et ustensiles du culte *(paraphernalia)*, par exemple de la plante sacrée comme le hikuli, des flèches, linges, etc., sacrés. Pour saint François, je ne vois guère qu'un fait de cet ordre, le miracle de la multiplication des chapelets, le 22 août 1606, décrit dans l'*Année sainte manuscrite de la Visitation* :

Saint François de Sales acheva de prêcher l'octave de la glorieuse Assomption de Notre-Dame dans la paroisse de Saint-Sébastien et de Saint-Pancrace, en Sallaz. Son sermon fut une forme de catéchisme sur le sujet et à l'honneur de la Mère de Dieu, pour instruire plus familièrement son peuple de ce qu'il faut croire et faire pour être vrai enfant de Marie, retranchant toutes les opinions superstitieuses de ces bonnes gens, auxquels il distribua une si grande quantité de chapelets que l'on ne pouvait s'imaginer où il en avait pu faire une telle provision. M. Favre, son homme de chambre, a déposé qu'ils s'étaient multipliés miraculeusement, n'étant pas possible que le Saint en pût tant avoir, et que dans la joie qu'il en ressentit, il n'avait pu s'empêcher de dire :

Que la Sainte Vierge avait favorisé son inclination, lui ayant fourni de quoi distribuer des chapelets à tout ce grand peuple ; parce que chacun en voulait de sa main, pauvres et riches, grands et petits.

Il les satisfit tous et il en resta encore plusieurs (2).

Ce thème est aussi un élément banal du folklore international, sous des formes diverses : la bourse inépuisable, le sac magique, etc. Je doute d'ailleurs que le saint ait attribué aux paroles que lui prête son domestique le sens qu'y ont ensuite trouvé les âmes pieuses d'Annecy, et d'autant moins qu'il venait, dans son sermon, de s'éle-

(1) Pour ces parallèles, voir Saintyves, *loc. cit.*, Le miracle de la multiplication des pains, section VI ; j'y ajoute un texte, relatif à Saint-Flour, publié dans le *Pouvoir*, p. 243.

(2) *Pouvoir*, éd. 1911, p. 5-6.

ver contre les croyances et pratiques dites superstitieuses. Ou bien il y faudrait voir de nouveau une de ces tactiques adroites au moyen desquelles saint François tendait à diriger dans des voies spirituelles les croyants qu'il regardait comme un peu grossiers.

Quoiqu'il en soit, les tendances populaires savoyardes ont encore utilisé sa sainteté, son *pouvoir*, sa *baraka*, dans plusieurs autres directions,

Inutile, je crois, d'insister sur l'emploi du contact, dont la théorie générale a été étudiée comparativement et à fond ces années dernières (1). Pour saint François, comme pour tous les autres personnages divins ou sacrés dans toutes les religions, on admettait la transmissibilité de la vertu dite *mana, baraka, sainteté*, etc., par contact direct, de son vivant, comme une imposition de main (2), une étreinte (3), l'acte de tirer les cheveux (4), ou indirect, comme de ses vêtements, etc. Mais ce contact était renforcé par une prière qu'il prononçait lui-même; il y ajoutait donc un rite verbal. Après sa mort le contact fut aussi le principal agent de sacralisation : lors du cortège funèbre, à partir de Saint-Rambert où vint à sa rencontre Honoré d'Urfé, jusqu'à Annecy, et aussi dans les rues d'Annecy, « tout le chemin d'un costé et d'autre estoit bordé d'un peuple innombrable de l'un et l'autre sexe, et n'y avoit personne qui ne taschast de toucher ou le brancard, ou le drap qui couvroit le corps, avec des chapelets, des linges, des livres de prières, des images et semblables choses... il n'y avoit personne qui ne prononçast ouvertement que ce grand prelast était saint », sauf certain noble Jean Fabry à Culoz, qui, ayant douté de la sainteté de François, fut soudain saisi de

(1) Voir Crawley, *The Mystic Rose*, Londres ; mon *Tabou et Totémisme à Madagascar*, index, s. v. ; mes *Rites de Passage*, passim, pour la bibliographie ; puis Sidney Hartland, *Ritual and Belief*, Londres, 1914 ; etc.

(2) *Pouvoir*, p. 14, 21, 26 ; *Histoire*, t. II, p. 223.

(3) *Ibidem*, p. 9 ; *Histoire*, t. II, p. 223.

(4) *Histoire*, t. II, p. 217 ; *Pouvoir*, p. 21.

cécité, dont il fut guéri peu après en invoquant « le grand Evesque de Genève » (1).

D'où sans doute la grande diffusion des reliques de saint François, surtout dans la Haute-Savoie ; le *Pouvoir* cite en effet des guérisons dues au contact de linges (2), d'une étole, (3) d'un camail (4), de chapelets (5) ayant touché le saint, et insiste sur cette vertu du contact. Par contre je ne vois pas signalés les fragments du brancard et des cordes que se partagèrent les soldats d'un régiment cantonné en ce temps à Annecy (6).

Ici se rangerait aussi le rite du contact avec le tombeau et peut-être celui de l'incubation, dont cependant on ne connaît que peu de cas se rapportant à saint François (7).

Puis vient la catégorie des rites de sanctification et de guérison par absorption. De nombreuses dépositions parlent de reliques faites de linges qui avait été humectés du sang de saint François et qu'on faisait tremper dans de l'eau qu'on faisait ensuite boire au malade (8). La plupart de ces reliques provenaient sans doute de Lyon : comme on devait normalement rapporter le corps de l'évêque à Annecy, l'intendant de justice de Lyon ordonna « de l'ouvrir à fin de l'embaumer à tout le moins pour un mois... Il ne se perdit pas la moindre goutte du sang qui fust espanché : car plusieurs personnes estoyent accoureuës et entrées par force, qui le reçeurent dans des linges et mouchoirs, voir mesme qui torchoyent et racloyent les aix de la table et les carreaux. Il y en eust qui

(1) *Histoire*, t. II, p. 217-272 ; cette croyance à la transmissibilité des qualités sacrées par contact s'est encore manifestée à Annecy lors des funérailles d'un autre évêque, Mgr Rey, en 1842 : « Pendant les trois jours que le cadavre demeura exposé dans la chapelle ardente, ...deux séminaristes en surplis suffirent à peine à recevoir les croix, médailles, chapelets, que cette pieuse foule voulait faire toucher aux mains tant de fois étendues sur elle pour la bénir » ; Ruffin, *Vie de Mgr Rey*, p. 545.
(2) *Pouvoir*, p. 29, 98.
(3) *Ibidem*, p. 282-283.
(4) *Ibidem*, p. 70.
(5) *Ibidem*, p. 29.
(6) *Histoire*, t. II, p. 273.
(7) *Pouvoir*, p. 59, 67, 87, 90, 124.
(8) *Pouvoir*, p. 175, 182, 185, 235.

remporterent vint et trente mouchoirs teincts de ce sang innocent et les gardent jusques aujourd'hui comme de très précieuses reliques, ou les ont distribuez en plusieurs pièces, par l'application desquelles plusieurs malades ont recouvré la santé » (1). Il est probable que maintes personnes de la suite de l'évêque ont rapporté de ces linges ensanglantés à Annecy et les ont distribués en Savoie (2).

Comme il a été reconnu, les reliques bien authentiques de saint François ne sont pas très nombreuses ; la plus célèbre était son chapeau, qu'une tradition prétendait sauvé pendant la Révolution. Je n'ai pas à discuter ici de l'authenticité de ces reliques, mais seulement à exposer quelle était l'attitude populaire à leur égard. Or le chapeau du saint a été l'objet d'une observation curieuse, qui appartient au cycle des phénomènes de lévitation, et plus spécialement à celui du tournoiement de la baguette des sourciers. La description du phénomène, qui n'est d'ailleurs pas rangé au nombre des miracles, nous a été conservée par la sœur sacristine de la Visitation pour les années 1656-1657. Le chapeau du saint avait été fixé à la voûte au-dessus de son tombeau :

Lorsque les évêques vinrent à Annecy pour commencer le second Procès de la Canonisation du Bienheureux François de Sales, on procéda d'abord à l'ouverture de son tombeau. Cette ouverture fut faite le 9 septembre 1656 en présence de plus de cent personnes. « Le chapeau qui était suspendu à la voûte sur la tombe du saint commença à faire un grand circuit, et tournait avec tant d'impétuosité que l'on en entendait le bruit, du bas de l'église. » On procède à l'examen des restes, on laisse s'approcher un aveugle sourd-muet de naissance et un paralytique de naissance ; ils sont guéris, puis interrogés par les commissai

(1) *Histoire*, t. II, p. 259.

(2) De même à Orléans, au couvent de la Visitation : « Pour satisfaire à la grande dévotion des peuples, nous avons dans notre monastère de la toile teinte du sang du Bienheureux ; nous la trempons dans l'eau pure, puis nous donnons ensuite à tous ceux qui en viennent demander, pour diverses sortes de maladies, que j'ai compté parfois en avoir donné en un jour à quatre-cent-vingt personnes, et cela dès l'année 1626. Je sais que maintenant on en donne beaucoup plus d'autant que la dévotion s'accroît tous les jours. » Document de 1628, *Pouvoir*, p. 214.

res. « Le chapeau, tout ce temps-là, n'arrêta pas un seul moment qui fut depuis une heure jusqu'à six heures du soir ; mais dès que l'on eut approché le sacré corps, il cessa tout à coup. L'on voulut voir si cela venait des luminaires ou du vent ; l'on me demanda de gros flambeaux à quatre mèches, l'on en alluma vingt-quatre, que l'on mit dessous et chacun, prenant son chapeau, faisait du vent et des mouvements extrêmes sans pouvoir seulement le faire remuer, que si peu que l'on n'en apercevait presque rien. Je fus interrogée comme sacristine si j'avais été sur la voûte ; je répondis que véritablement j'avais été sur la voûte, il y avait près d'un mois, pour accomoder les ressorts des lampes, mais que sur la chapelle du Saint, où était le chapeau, je n'y avais jamais été, ni touché la corde où il était suspendu, vu même que la voûte n'était pas percée, mais que la corde tenait à un clou à crochet » (1).

Une autre fois, un aveugle, au visage chargé de croûtes, vint invoquer le saint :

A l'offertoire de la troisième messe, le chapeau du saint commença à faire son grand circuit ; cela donna l'émeute au peuple, car c'est toujours la marque qu'il va se faire quelque miracle. Le peuple criait à la porte de l'église : « Venez, venez, notre grand Saint va faire un miracle ». C'était une foule si grande que le prêtre qui offrait fut contraint d'arrêter et de faire silence... Il se fit un silence merveilleux ; le chapeau tournait toujours ; ce que voyant, le prêtre continua le sacrifice et, entre les deux élévations, le malade se mit à crier à pleine tête : « Arrêtez, François de Sales ; ma douleur est extrême ; je n'en puis plus, retirez votre main. Ah que je souffre. Mon Dieu, ayez pitié de moi (2). » A la fin de la messe, l'homme se trouva guéri, sans croûte sur le visage ; elles étaient tombées ; le chapeau cessa de tourner (3).

Enfin, lors de la résurrection d'un petit garçon écrasé par un ais de charrette, la sacristine note :

La mère porte son enfant dans l'église ; on ouvre le balustre ; tout le monde la suit. Elle se met au pied de l'autel, en dehors de la chapelle des Innocents où était le corps du Saint. En même

(1) *Pouvoir*, p. 261, 263-264.

(2) Dans plusieurs des relations de miracles de saint François de Sales, il est dit que pendant l'action divine et la guérison, les malades ou les possédés du démon souffraient des douleurs épouvantables.

(3) *Pouvoir*, p. 271-272.

temps le chapeau tourna avec une grande vitesse, car l'on remarquait que le circuit était plus ou moins grand selon la grandeur du miracle... Le cri du peuple était grand : « Venez, venez tous, notre Saint va faire un miracle » ...Au bout d'un quart d'heure de prières, l'enfant se releva en parfaite santé (1).

En classant les miracles opérés par saint François de son vivant et pendant le demi-siècle qui s'est écoulé jusqu'à sa béatification à la fois par catégories hagiographiques et par région, on constate que l'activité du saint s'est d'abord exercée strictement dans la région annécienne et selon les traditions normales du culte des saints. D'une part, c'est d'abord un saint local, « notre saint », disent les Annéciens ; et de l'autre, il est intercesseur auprès de Dieu et de la Vierge en cas de maladies incurables, d'accouchements difficiles et surtout de fièvres rebelles. J'ai dit jadis, à propos de Jean d'Espagne (2), que la plupart de nos vallées de la Haute-Savoie étaient infectées de fièvres paludéennes. Avant l'introduction de la quinine dans la thérapeutique courante et les travaux d'endiguement des torrents, c'était là un mal endémique dans nos basses régions. Chaque vallée, ou presque, avait son saint local ou sa Vierge spécialistes de cette classe d'intercessions et de guérisons ; mais peu à peu saint François a absorbé, ou du moins éliminé, ces saints locaux et les Notre-Dame locales, peut-être pour une raison assez simple, qui est que le changement d'air nécessité par un pèlerinage souvent assez long, vu la difficulté, en ce temps, des communications, était déjà un remède.

Cette vertu thérapeutique du pèlerinage est bien visible dans un cas chablaisien d'épidémie de coqueluche à tendance chronique, cas interprété par le témoin comme une possession démoniaque.

Quand je fus fait curé de Saint-Jean d'Aulx [Aulps] l'année

(1) *Pouvoir*, p. 275. Je n'ai pas trouvé de parallèles vrais à ce tournoiement du chapeau dans le culte d'autres saints, en France ni à l'Etranger.

(2) *Jean d'Espagne : les étapes de son culte en Savoie*, Revue de l'Histoire des Religions, 1916.

1627, il arriva en un village de la même paroisse, composé de treize ou quatorze maisons, qu'en l'une d'elles un enfant fut possédé ou obsédé des malins esprits. Trois ou quatre jours après le même mal arriva à un sien frère et quelques jours après à une de leurs sœurs. Les deux premiers étaient âgés de cinq à sept ans et la sœur d'environ onze ans, et tous trois *ne cessaient d'aboyer comme des petits chiens, avec grincement de dents, branlement de tête et grand tremblement de tout leur corps.* Le père désolé, voyant ses enfants en ce piteux état, eut recours à moi et me pria de les exorciser ; ce que je refusai, disant que cela m'était expressément défendu de mon évêque... Je l'invitai alors à se confesser, à recevoir dévotement le Saint Sacrement, comme aussi tous ceux de sa famille et,cela fait, de conduire ses enfants à Annecy au sépulcre du Bienheureux Prélat, et là faire dire des messes, se confesser et communier, jeûner pendant neuf jours, et s'adresser à Mgr le Révérendissime pour le prier de leur donner quelques reliques du Bienheureux, son frère. Tout cela fait, la délivrance desdits enfants s'ensuivit, sans que jamais ils aient eu quelque ressentiment de leur mal. Mais pendant que ceux-ci faisaient le voyage, le même maléfice arriva sur cinq autres maisons dudit village, appelé la Tournière, un jour prenant à un enfant, le lendemain à un autre, et ainsi continua jusqu'au nombre de six, ce qui donna une grande terreur aux pères et mères, qui recoururent à moi comme les autres ; et sachant que ceux qui avaient fait le voyage d'Annecy s'en étaient retournés tout consolés et entièrement délivrés et guéris, je leur donnai le même conseil que j'avais baillé aux précédents.

Ils firent promptement leur voyage à Annecy et, par les prières et intercessions dudit bienheureux Prélat, ils furent tous délivrés, sans que jamais ils aient eu le moindre ressentiment. Mais parce que cette affliction était allée pullulant de maison en maison, craignant qu'elle ne se jetât en d'autres maisons et même en d'autres villages, les paroissiens firent un vœu d'ouïr la messe pendant neuf jours consécutifs, à la fin desquels *on fit une procession générale autour de l'église.* Et pendant ce temps le peuple était invité de se recommander spécialement aux prières du Bienheureux, afin que la paroisse pût être entièrement exemptée de ce mal. Cette dévotion faite, et une partie du peuple ayant jeûné neuf jours, Dieu exauça les prières de ce glorieux saint, car la paroisse fut entièrement délivrée de ce maléfice ; ce qui ne se pouvait faire sans miracle et grâce surnaturelle. Il est impossible en effet que tous ces enfants aient été guéris tout à coup et soudainement sans un miracle, après avoir continué

leurs cris et hurlements durant trois semaines, et même trois ou quatre dimanches dans l'église paroissiale, où le peuple était assemblé, pour entendre la messe paroissiale (1).

J'ai assisté moi-même, à plusieurs reprises, à des épidémies de coqueluche extrêmement violente dans divers villages du Chablais, fort en peine que mes propres enfants n'en fussent atteints, et les symptômes décrits par le curé de Saint-Jean d'Aulps concordent avec ceux que j'ai vus aussi. Les calmants n'agissent guère : il faut le changement d'air ; et un pèlerinage, avec un séjour de neuf jours à Annecy, a dû supprimer en effet tous les symptômes, surtout en y ajoutant les effets sur le système nerveux des actes de foi sincère.

Ce qu'il y a aussi de remarquable dans ce texte, c'est l'emploi de la procession, acte collectif, autour de l'église considérée comme le lieu géométrique, ou le symbole, du territoire tout entier de la paroisse. Ce type, de « ceinture du territoire », dont j'ai parlé déjà à propos de saint Sébastien, est très répandu en Bavière, en Belgique, dans diverses régions de France, mais est rare en Savoie, j'entends comme pratique courante ; on ne l'y signale guère, en effet, que dans le cas d'épidémies. Cette procession enveloppante a pour effet de dresser comme une sorte de cylindre sacré jusqu'au ciel, cylindre irrégulier dont la base suit les contours des limites de la paroisse, de sorte que l'épidémie ne peut plus y pénétrer. La théorie générale de ce procédé prophylactique a été étudiée dans mes *Rites de Passage* et plus récemment, par M. Czarnowski, au Congrès des Religions d'octobre 1923, à Paris, dans une étude comparative du sens sacré des limites et des frontières. Auparavant Giuseppe Bellucci lui avait consacré une excellente étude spéciale, à propos des moyens employés en Ombrie pour écarter la grêle (2).

(1) *Pouvoir*, p. 108-111.

(2) Bellucci, *La Grandine nell' Umbria*, Pérousse, 1903 ; cf. mon analyse critique dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1904 (avec compléments).

Peu à peu d'autres attributions s'adjoignirent aux primitives : on invoqua saint François de préférence à Notre-Dame de Bon Secours en cas de péril sur le lac d'Annecy et en général dans les dangers de toute sorte, tels que chutes dans un précipice (1) et même contre les maladies du bétail (2). En Savoie même, cette extension qualitative, si je puis dire, se fit surtout dans le cours du XVIII[e] siècle ; elle fut arrêtée momentanément pendant la Révolution, mais reprit ensuite, pour être de nouveau enrayée par l'introduction de cultes nouveaux, moins localisés et plus universalistes, comme celui de N.-D. de Lourdes. La même extension se constate au point de vue géographique : les Visitandines ont, comme on sait, essaimé très vite dans toute la France ; plusieurs de leurs couvents ont tenu des registres de miracles, dont des extraits, datant tous du XVII[e] siècle, sont donnés dans le *Pouvoir*. On y relève l'intervention de saint François non plus seulement dans les cas de maladies graves ou incurables, mais dans toutes les directions possibles, même agraires. Ainsi à Autun, notre saint purifia du blé gâté (3) ; dans la région de Bourges, «les habitants de la campagne en ont fait leur protecteur contre les grêles, contre l'excès de la pluie et de la sécheresse, contre les violences du tonnerre et contre tous les accidents qu'ils craignent (4)». Mais l'étude détaillée de l'extension du culte rendu à saint François ailleurs qu'en Savoie (5) sort du cadre de cette recherche ; elle mériterait, je l'ai dit, une monographie comparative, car elle illustre bien la théorie générale de ce que j'ai appelé le « fait naissant » (6).

Quant à la force d'attraction du saint à Annecy, même dès le XVII[e] siècle, elle est bien attestée par cette obser-

(1) *Pouvoir*, p. 188, 324.
(2) *Ibidem*, p. 319-320 (cas de 1655).
(3) *Pouvoir*, p. 226.
(4) *Ibidem*, p. 316.
(5) Voir pour quelques détails, *Pouvoir*, introduction, p. XXV-XXVI.
(6) *Religions, Mœurs et Légendes*, t. IV, p. 61-68.

vation de la sœur visitandine déjà citée : « Dans mes sept ans de sacristine je fis serrer plus de quatre charretées de bâtons et béquilles ; je crois que j'ai fait attacher plus de deux mille vœux d'argent : des têtes, des bras, des yeux, des cœurs, des jambes, des poumons, enfin de toutes sortes ; sans compter les vœux de cire. » Elle fit aussi en une fois fondre tant de vieux flambeaux qu'on ne savait plus qu'en faire ni où les retirer, et envoyer à Lyon plus de six cents livres de cire blanche ; « les clous où l'on attache les vœux d'argent étaient si garnis, du temps que notre mère de Chaugy fut déposée, qu'il y en avait que l'on ne pouvait plus mettre en rang ; cependant elle n'en voulut jamais vendre, dans quelque nécessité où l'on se trouvât ; pourtant elle l'aurait pu faire. La bonne mère de Rabutin en envoya à Lyon 300 marcs d'argent des restes ; l'église était pleine d'ex-votos (1). »

Locale aussi a été l'action de saint Francois sur le temps : son neveu raconte qu'étant allé visiter l'ermitage de saint Germain, au-dessus de Talloires, « le ciel estoit entièrement couvert de nues espaisses, noires et blafardes, et selon l'observation de tous les habitants de ces lieux-là, on attendait de grandes pluyes ; voire mesme il commençait desja à pleuvoir ; mais le sainct Evesque ayant levé les yeux au ciel : « Non, dit-il, Dieu nous fera la grâce qu'il ne pleuvra point » ; et tout aussi-tost se fit une grande serenité (2). » François, il ne faut pas l'oublier, était du pays, aimait la marche et la campagne ; et son observation a dû être faite en toute innocence, sans plus d'arrière-pensée que n'en aurait un chasseur ou un montagnard quelconques ; mais ses compatriotes y ont vu davantage, et son neveu aussi, puisque, dans le Sommaire des Chapitres, il a résumé ce passage par la formule suivante : « François serene le temps (3). »

(1) *Pouvoir*, p. 273 ; pour un autre texte, voir *ibidem*, introduction, p. XXIII-XXIV.
(2) *Histoire*, t. II, p. 225.
(3) *Ibidem*, p. 365.

Aux cas cités de remplacement d'anciens saints savoyards par le nouveau il semblerait qu'on doive en ajouter qui apparaissent comme naturels à cause de l'identité des noms. Pourtant je n'ai rencontré qu'un exemple vraiment net où saint François de Sales a éliminé saint François d'Assise ; mais il est important, puisqu'il s'agit de la cathédrale de Chambéry :

L'église des Frères mineurs [Franciscains] reçut en 1777 les fonts baptismaux de l'église Saint-Léger qu'on allait démolir. Elle devint cathédrale quand le premier évêque de Chambéry, Mgr Conseil, fut installé dans le couvent en 1789... En 1792 l'Assemblée des Allobroges y tint ses séances, et en 1794 elle devint le temple de la Raison... En 1805 elle redevint, ce qu'elle est encore, église paroissiale et cathédrale. Pendant que cette église appartenait aux Franciscains, elle était sous le vocable de saint François d'Assise ; en 1779, elle fut placée sous celui de l'Annonciation et de Saint Amédée. Mais au rétablissement du culte, on confondit à Paris, d'où partaient les décrets d'installation des prélats et d'ouverture d'églises, saint François d'Assise, ancien patron de cette église, avec saint François de Sales, que l'on savait honoré d'un culte particulier en Savoie. On installa l'église paroissiale sous le vocable de saint François de Sales, qui dut à cette erreur le patronage de l'ancienne paroisse de Saint-Léger (1).

L'erreur était-elle inconsciente ou volontaire, il est difficile d'en décider ; comme les Franciscains ont été supprimés, le culte de l'Ami des Oiseaux l'a été aussi, du moins à Chambéry.

Le relevé dressé par l'abbé Burlet signale jusqu'à la Révolution deux patronages, 18 chapelles dans le diocèse de Genève, 5 dans le Décanat, 4 en Tarentaise, 3 en Maurienne (2), ce qui est un joli chiffre en un siècle et demi à peine ; ce nombre a encore augmenté depuis, bien que Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame de Lourdes et

(1) François Rabut, *Obituaire des Frères Mineurs de Chambéry, de l'Ordre de Saint-François*, 1862, p. 23-24.

(2) Burlet, *Culte de Dieu de la Vierge et des saints de Savoie, avant la Révolution*, Chambéry, p. 155-156, c'est un simple catalogue, d'ailleurs incomplet.

saint Joseph soient venus, au cours du XIXe siècle, faire obstacle à la diffusion du culte en Savoie de saint François de Sales (1).

Son action sur le folklore savoyard s'est encore manifestée dans deux autres directions. François était, on l'a vu, bien de son époque ; il était tout autant de son petit pays, dont il s'efforça d'augmenter la situation dans la chrétienté et dans l'Europe selon les voies qui lui semblaient les meilleures. Je n'ai pas à m'occuper ici de son action politique, dont son apostolat du Chablais et ses missions en Italie et à Paris témoignent assez ; ni de son opposition violente à l'octroi de la liberté de conscience dans les états du duc de Savoie (2). Il fut tout aussi diplomate pour défendre contre des empiètements qu'il jugeait antisavoyards le culte de saints qui étaient alors dans son pays l'objet d'une dévotion vraiment populaire.

Après avoir savamment préparé le chemin, il promulgua une liste de « saincts qu'il a voulu estre celebrez en son diocèse d'un service particulier, selon les vieilles ou nouvelles coustumes ». Pour chacun de ces saints, il donne ses motifs, qui sont qu'ils ont illustré le diocèse de Genève ou les diocèses voisins d'Aoste, Besançon, Belley, Sion ; mais les diocèses de Lyon, de Vienne et de Grenoble ne sont pas représentés. D'Agaune viennent saint Maurice, saint Ours, saint Victor et la Légion ; d'Aoste, saint Bernard et saint Grat ; de Besançon, saint Claude, à cause du monastère de saint Oyen, voisin de Genève (saint Claude du Jura) ; de Belley, saint Anthelme ; de Sion, saint Théodule, « duquel la mémoire est partout très celebre ès provinces des Allobroges pour la multitude et fréquence de ses miracles » ; enfin Genève Ville donnait

(1) La Bibliographie du culte de saint François de Sales à Annecy et en Chablais au XIXe siècle est considérable, on peut citer entre autres : *Pèlerinage au tombeau de S. Fr. de S. et visite aux divers monuments qui perpétuent le souvenir de ce saint.* Annecy, in 12, 1865. L. Périllas, *Les Fêtes des Allinges*, Annecy, in-12, 1895.

(2) Voir le passage typique, *Histoire*, t. I, p. 420-421, qui se termine ainsi : « Malheur aux princes, malheur à la France, à cause de cette liberté ! »

saint Pierre ès Liens et les martyrs Nazare et Celse (1). La plupart de ces saints ne sont plus, depuis un bon siècle, objet de grandes dévotions populaires en Savoie, mais ils l'étaient au début du XVII[e] selon ce témoignage.

Déjà son successeur, Jean d'Arenthon d'Alex, supprima, dans son édition des *Constitutions synodales* de saint François, parue en 1668, plusieurs de ces fêtes, « ayans egard aux necessitez publiques et à la misère des gents de village et des pauvres artisans » ; il en réduisit d'autres du rang de commandement au rang de celles qui ne sont qu'à dévotion (2).

Afin de ne pas prêter le flanc aux attaques des protestants et des « libertins », saint François prit soin d'interdire dans son diocèse un certain nombre de coutumes populaires, comme les charivaris, les mascarades du mardi-gras, etc., dont la plupart ont d'ailleurs subsisté malgré cette interdiction, renouvelée ensuite par ses successeurs. Pour promulguer la défense, il fallait décrire la coutume mauvaise, et c'est ainsi que les *Constitutions synodales* du Genevois sont à ranger parmi les documents les plus anciens que nous ayons sur le folklore savoyard. Soit : « Deffendons à tous prestres de ce Diocese sous peine d'excommunication de se servir du sainct Sacrement pour conjurer le temps, et de le jetter dans le feu pour arrester quelque incendie (3). »

C'est aussi le désir d'éviter les sarcasmes des protestants qui lui a fait poursuivre avec tant de zèle les vieilles statues de saints, tant personnellement que dans ses prescriptions synodales. Je sais bien qu'il ne faisait ainsi qu'obéir aux instructions des conciles de Béziers et de Trente ; mais il y mit une activité toute personnelle, par exemple lors de son séjour au monastère de Sixt et au cours de ses visites pastorales. C'est par grand'chance que quelques-unes de ces vieilles statues, intéressantes à tant

(1) *Histoire*, t. I, p. 374-375.
(2) *Constitutions synodales*, édition de 1668, p. 58-63.
(3) *Constitutions synodales*, de 1668, p. 280.

de titres, ont évité l'iconoclastie des évêques de Genève et des desservants ruraux. Saint François, cependant, laissait parfois une porte ouverte à l'accommodement. Les conciles ordonnent : «Faisons tres expresses inhibitions a tous Ecclesiastiques de porterpar les champs, par les bleds et dans les maisons particulières les images des Saincts» ; mais François de Sales ajoute : «Si la coustume ou la necessité requierent qu'on les porte ez processions, ce qu'il faut faire rarement, les Curez auront soin que cela se fasse selon l'intention de l'Église (1). »

Grâce à quoi l'on peut voir encore de nos jours, sauf contre-ordres des maires depuis la loi de Séparation, les images des saints, et surtout celles de la Vierge (dont il n'est pas parlé au XVIIe siècle parce que la coutume était encore rare), portées certains jours « par les champs et par les bleds » de la Savoie.

A. VAN GENNEP.

(1) *Ibidem*, p. 16.

HÉLÈNE

—

(FRAGMENTS)

A Paul Valéry.

I

De cette illusion que le soir enténèbre
Et qui s'effeuille comme une rose funèbre
En deuil de tel beau sein qu'elle n'a point connu,
Que reste-t-il ? A peine un murmure ingénu
De brise sur les flots d'une mer déchaînée !
Par sa mourante flamme encore illuminée,
Ma face, au leurre amer des miroirs, a cherché
Le reflet d'un sourire obstinément caché
Sous l'occulte réseau des larmes et des rides.
En vain !
Mon âme en pleurs, pareille aux urnes vides
Qui d'une cendre illustre ont dédaigné le poids,
Renonce à la faveur de tes fatales lois,
O dur amour, cabré dans ma chair qui les nie
Et de brusques éclairs troublent mon agonie,
Vestiges d'un bûcher mal éteint que défend,
Riche de ses grands yeux étonnés, une enfant,
Celle-là même, hélas, qu'hier j'étais encore...
Subterfuge insensé ! Parfois la mandragore
Cueillie au soir tombant et pressée en secret,
D'une sourde langueur étourdit mon regret
Et, complices des fards dont la fière imposture
Sur mon front chancelant dissimulait l'injure
Des jours, des tristes jours et des plus tristes nuits,

Les printemps, qui rôdaient à travers mes ennuis,
Se plurent à fermer, sous leurs bouches, mes lèvres...

Suprêmes pâmoisons, miraculeuses fièvres,
Songes d'autant plus beaux que voués à la mort,
Feintises du hasard, masques laurés du sort
Et vous qui, nés du choc muet d'anciens désastres,
Balbutiez au ciel le langage des astres
Dont vous rapproche seul un éclat emprunté,
Météores, choyés de toute éternité
Par le débile orgueil qui dompte nos chimères,
Ai-je, en vous implorant de mes vœux éphémères,
Trahi les purs destins qui m'étaient dévolus ?
J'interroge mon âme : Elle ne répond plus...
Cygne expirant au seuil de mon adolescence,
Dans l'ombre elle a fermé ses ailes de silence
Sur les derniers lambeaux de mon espoir amer !

Hélas, cruelle, ah tendrement cruelle chair
Conquise à l'illusoire éternité des songes
Et qui, tremblante à peine et comme heureuse, plonges
Vers l'appât d'un mirage âprement convoité
Aux gouffres les plus noirs de la fatalité,
Faibles mains, nobles yeux, rebelle chevelure,
Doux front prédestiné créé pour la brûlure
Des baisers et le poids des diadèmes d'or,
Roses en fleurs des seins, offertes à l'essor
Des désirs embusqués sous le rire des bouches,
Mourez, ah mourez donc entre les mains farouches
De la sombre Erinnye et laissez-moi vieillir !

Un pâtre chante au loin : La lune va jaillir
Des bois où veille encore un flambeau solitaire :
J'entends battre en mon cœur le rythme de la terre
Qui berce le sommeil du monde que j'ai fui.
Au vieux laurier d'hier, la rose d'aujourd'hui

Toute surprise encor de sa grâce immortelle
Et si frêle qu'elle en succombe, viendra-t-elle
Fixer le vol léger de son baiser fortuit ?
Mais non !
Une heure passe, une autre heure la suit,
Tristes Reines par leurs filles découronnées,
N'ayant pour y tremper leurs lèvres condamnées
Qu'une eau vile où déjà leurs sœurs mortes ont bu...
De mon renoncement, est-ce là le tribut
Et, trahie à nouveau, faudra-t-il que je meure ?
Cette heure n'est que l'ombre hostile d'une autre heure,
Et celle-là, qui semble heureuse cependant,
Avec son masque altier et son sourire ardent,
Tendus vers la clarté comme une offrande insigne,
Rejoint par la subtile embûche de tel signe
Les fantômes errants d'un forfait oublié...

Par quel absurde oracle, ô Sort, as-tu lié
Ma vie aux sombres bords de l'angoisse éternelle ?

A peine suscitée à mon épaule, l'aile
Qui devait, loin de toi, dans un chantant azur,
Vivifier mon rêve aux sources du Futur,
S'abat, triste dépouille au vent qui la déplume.
En vain, d'entre les morts abhorrés, je m'exhume...
Comme un ilote, au vin sans désir accepté,
Mon âme, résignée à la malignité,
Ferme les yeux, s'affaisse et, d'avance vaincue,
Se hâte d'épuiser le philtre qui la tue...

II

A Albert Mockel.

De ce jardin choyé par un beau soir d'hiver
Qui l'effleure en tremblant, que n'ai-je découvert,
Jadis, la halte heureuse et la paix embaumée !
Ma main s'est attardée à sa porte fermée...

Irais-je, ombre mortelle, effaroucher d'un pas
Profanateur ces lieux où l'on n'attendait pas,
Même d'un faune en fuite ou d'une nymphe nue,
Sur un sol interdit, l'insolite venue ?
Pourtant, indifférente aux rigueurs d'un accueil
Hostile, sans frémir, j'en ai franchi le seuil
Et, de mon geste audacieux récompensée,
J'y baigne, d'un repos allégé, ma pensée.

Tout m'y convie : Une eau qui s'échappe en réseaux
De lumière à travers la plainte des roseaux
Toujours inconsolés de la fuite des cygnes,
Un mur magnifié par la pourpre des vignes
Dont une grappe blonde atteste encor, malgré
L'hiver, le souvenir d'un triomphe émigré,
Et ces branches que ploie au vent qui les endeuille
Le fardeau d'une plume exquise ou d'une feuille
Morte, derniers témoins de leur faste envolé,
M'offrent l'illusion d'un pur séjour ailé
Et d'ombrages cléments à mon inquiétude.

O silence, ô mystère, ô grâce, ô solitude !
A la neige qui glisse au ciel ennuagé
Sa caresse furtive et son rire léger,
Puissé-je dédier une âme liliale !

Que m'importe aujourd'hui ma couronne royale
Si d'un reflet divin je n'orne son cruel
Prestige !
O chaste nuit, délivre-moi !
Le gel
Cristallise un rayon d'étoile à mon épaule
Et sur un lac de givre et d'argent, vers le pôle
Où, parmi les glaciers vierges, resplendit l'or
De l'éternel désir, cingle, malgré le sort

Promis au vain élan d'une triste mortelle,
Mon âme enfin conquise au ciel qui s'ouvre en elle !
Hélène !...
A cet appel l'écho ne répond plus...
Tout est silence en moi : Les jeux où je me plus
Ont perdu leurs grelots fêlés et la folie
De mes songes noyés sous leur gloire abolie
Va rejoindre, au néant de mon orgueil flétri,
Hélène et ses douleurs, Hélène au cœur meurtri
Par son destin, si bien qu'à moi-même inconnue,
Je me découvre, ô clair miracle, une âme nue
Qui de ses lys fanés défend le pur secret...

Dans l'ombre qui m'enlace, une aube m'apparaît,
Telle que la vit luire, en sa grâce première,
Aphrodite mêlée aux flots de sa lumière
Et je vis, et je chante, et j'aime, et je renais,
Et dans Hélène en fleur, soudain, je reconnais,
Blanche, et le front marqué de ton céleste signe,
Ta fille harmonieuse et rayonnante, ô Cygne.

GEORGES MARLOW.

L'ANGLETERRE ET LE CANAL DE SUEZ

(1854-1855)

Grâce surtout à M. Anatole France (1) qui s'est diverti à en rappeler quelques anecdotes, tout le monde connaît les origines romanesques du canal de Suez.

On n'ignore pas non plus, généralement, que l'Angleterre fit à cette œuvre française une opposition obstinée. Sur les raisons qui l'y poussaient, on ne possède, toutefois, que des notions plutôt vagues. Voici quelques précisions à cet égard, d'après les documents inédits du *Public Record Office* : *Suez-Canal* : 78/1156.

§

... Donc, au camp de Maréa, ce 15 novembre 1854, vers les cinq heures du soir, M. de Lesseps et son hôte, le Vice-Roi d'Égypte, se reposaient sous la tente des fatigues de la journée. Comme le soleil allait sombrer derrière l'horizon de sable, M. de Lesseps s'était enhardi à exposer ses projets. Il l'avait fait avec une subtile adresse qui flatta la mégalomanie du Pacha. Et Saïd qui, à cette heure crépusculaire, se trouvait être d'humeur douce et riante, lui avait dit : « Je suis convaincu, j'accepte votre plan. Nous nous occuperons dans la suite du voyage des

(1) D'après F. de Lesseps : *Discours de réception à l'Académie*, 1897, pp. 4-5, 21-22. Cf. F. de Lesseps : *Souvenirs de quarante ans*, Paris 1887, t. II, pp. 825-35.

moyens de le réaliser. C'est une affaire entendue : vous pouvez compter sur moi (1). »

Mais Saïd éprouva bientôt comme un vague pressentiment que les choses n'allaient pas se passer aussi aisément que M. de Lesseps le lui avait fait croire. C'est pourquoi, une fois rentré au Caire, il lui recommanda d'aller sans retard informer Mr. Frederick Bruce, agent et Consul-Général de S. M. B. en Égypte, de ses intentions vice-royales à l'égard du Canal (2)...

Mr. Frederick Bruce, ayant écouté avec un intérêt aussi vif que progressivement soupçonneux la communication de M. de Lesseps, jugea prudent de mettre dans sa réponse une réserve toute diplomatique. Sur une question aussi capitale, en l'absence d'instructions de Londres, il regretta de ne pouvoir se prononcer, il promit seulement de transmettre à son gouvernement tous documents que M. de Lesseps voudrait bien lui confier. Le 3 décembre 1854, M. Bruce tenait parole (3).

J'ai lieu de croire, écrivait-il par la même occasion à Lord Clarendon, principal sous-secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, j'ai lieu de croire que ce projet, Lesseps l'a lancé sans en avoir d'abord référé à son gouvernement et que déjà du temps d'Abbas il le voulait exécuter et qu'il y renonça sur les conseils de ses intimes qui n'ignoraient pas la répugnance d'Abbas à charger de projets de ce genre des compagnies privées.

Saïd Pacha s'était par contre montré si ébloui par la grandiose nature d'une entreprise qu'approuvait Linant-Bey, son ingénieur en chef, que Mr. Frederick Bruce se garda de hasarder quelques objections. Il se borna à engager Sa Hautesse égyptienne à ne pas s'embarquer financièrement dans une affaire trop vaste pour les res-

(1) F. de Lesseps : *Souvenirs*. t. II, p. 29.
(2) F. de Lesseps : *Souvenirs*, II, 53.
(3) Lettre de Mr. Fr. Bruce à Lord Clarendon : Le Caire 3 déc. 1854. *F. O. Suez Canal* 78 /1156. Les documents remis par F. de Lesseps à Mr. Bruce étaient : 1° sa lettre au Consul général de S. M. B. du 27 nov. 1845 (*Souvenirs*. II, 63-65) ; 2° son mémoire à Saïd Pacha, daté du camp de Maréa, 15 nov. 54 (*Souvenirs* II, 30-34) et le premier firman de concessions en 9 articles.

sources du pachalik, et il avait pris occasion de cette remarque pour lui rappeler insidieusement que l'extension du chemin de fer Le Caire-Suez ne comportait point de ces inconvénients, la compagnie anglaise concessionnaire prenant sur elle de trouver les fonds (1).

L'opinion personnelle du Consul-général de S. M. B. n'était pas, en principe, défavorable au projet de M. de Lesseps.

En le supposant réalisable, ce projet conserverait toujours la vallée du Nil comme la voie de communication du commerce oriental et il ajouterait certainement à la prospérité et à l'importance de l'Égypte, admettait-il dans sa dépêche à Lord Clarendon (2) ; mais, pour la Porte, aussi bien que pour tous ceux qui ont intérêt à laisser ce chaînon entre l'Orient et l'Occident aux mains d'un pays neutre et inoffensif, c'est un problème digne d'attention et du plus sérieux examen que de rechercher jusqu'à quel point cet intérêt peut se concilier avec l'existence d'une compagnie puissante disposant du capital et de l'influence qu'une telle entreprise placerait à sa disposition. Lesseps, il est vrai, propose que le Canal soit creusé par une *Compagnie Universelle* et il m'affirma que le gouvernement français, en aucune façon, ne fournirait les fonds pour son exécution. Mais comment empêcher que le Crédit Mobilier, institution qui a d'étroites attaches avec l'État français et par lui patronnée, consente des avances de fonds à des capitalistes particuliers au cas où ceux-ci ne s'empresseraient pas de couvrir les actions ?... Il est évident qu'avant que ne soient réunies les £800.000, la *neutralité* du passage devra être garantie par quelque convention de la nature d'un traité entre les grandes Puissances et qu'en cours de discussion nombre de questions seront soulevées quant aux facilités à accorder au *transport de troupes et de munitions*. Bien plus, on ne devra pas perdre de vue que le premier effet de ce canal serait d'ouvrir un trafic direct entre l'Europe et la Mer Rouge qui entraînerait des établissements sur divers points de la côte arabique, lesquels, en l'état présent d'anarchie et de fanatisme de ces contrées, très vraisemblablement provoqueraient des collisions avec les indigènes et fourniraient prétexte à l'emploi de la violence et à la création d'établissements permanents... Pour

(1) Mr. Bruce à Lord Clarendon, Le Caire, 3 déc. 1854. *F. O. Suez Canal* : 78 /1156.
(2) *Ib.* Même dépêche.

combien de temps l'autorité de la Porte pourrait-elle se maintenir encore en Égypte si quelque Puissance prenait pied à son arrière, quand l'on considère que les Turcs d'Égypte sont à peine une poignée d'individus et que le gros de la population les traite avec la plus profonde antipathie et accueillerait avec indifférence,sinon avec joie,toute occasion qui la livrerait aux mains de maîtres plus justes et moins durs?... Il me paraît que les considérations politiques qui se rattachent à la question seraient avec plus de propriété décidées par la Porte *dont l'assentiment* est nécessaire que par le gouvernement local de l'Égypte (1).

Les Consuls-généraux de France, d'Angleterre et de Russie en Égypte étaient, en ce temps-là, des manières de diplomates. Et, en outre d'une vive intelligence et d'un jugement délié, Mr. Frederick Bruce se recommandait d'une illustre origine. C'était, en effet, le troisième fils de Thomas Bruce, septième baron Elgin (2). Aussi Lord Clarendon donna-t-il toute son attention à ses observations. Il les lut, le crayon à la main, soulignant les passages que l'on vient de remarquer. En fait, tant Lord Clarendon que Palmerston devaient s'en pénétrer et l'on peut assurer que c'est du consulat-général de S. M. B. au Caire que fut déclanchée l'opposition de l'Angleterre au percement de l'Isthme de Suez: Mr. Bruce, le premier, en formula les arguments et bientôt, pour un certain temps, dirigea cette opposition.

L'alarme donnée par son agent du Caire, Lord Clarendon la télégraphiait sans retard à Lord Cowley, ambassadeur de S. M. à Paris et à Lord Stratford de Redcliffe, à Constantinople.

Sondé par Lord Cowley, M. Drouin de Lhuys, ministre des Affaires étrangères de Napolén III, nia catégorique-

(1) Mr. Bruce à Lord Clarendon, Le Caire, 3 déc. 1854.

(2) Qui l'avait eu de sa seconde femme Élisabeth Oswald. Mr. Bruce (Frederick William Adolphus), né en 1814, fut attaché à la mission de Lord Ashburton à Washington, février 1842 ; servit, comme secrétaire colonial à Hongkong, 1844-6; devint sous-gouverneur de Newfoundland, 1846-7 ; Consul-général, puis chargé d'affaires en Bolivie, 1847-8 ; chargé d'affaires en Uruguay, 1851-1853 ; Consul général en Égypte, 1853-7 ; servit de secrétaire à l'ambassade de son frère Lord Elgin en Chine, 1857 ; représenta l'Angleterre à Washington (1865). Mort à Boston en 1867.

ment que son gouvernement eût quelque intérêt dans l'entreprise; il ne dissimula point, cependant, que, personnellement, il croyait à son succès et que tant l'Égypte que toutes les Puissances commerciales en devaient retirer grand profit; aussi, sans intervenir directement, la France ne serait point fâchée de voir ce canal exécuté (1).

Le gouvernement de S. M. B. s'obstina à demeurer d'un avis contraire, non seulement quant à la nécessité de cette œuvre, mais encore quant à sa possibilité. Lord Clarendon en informait Mr. Bruce ; néanmoins, remarquait-il,

le gouvernement de S. M. n'estime pas nécessaire de faire plus que de représenter au Pacha d'une manière amicale que le projet pourrait l'entraîner à des dépenses telles que le budget de l'Égypte serait incapable de les supporter, et que si l'on doit se procurer des capitaux par ailleurs, il pourrait découvrir que ceux-ci ne sauraient être obtenus qu'à des conditions qui restreindraient considérablement sa liberté d'action dans le gouvernement de l'Égypte (2).

A M. Droum de Lhuys qui se plaignait que Mr. Bruce, au Caire, s'ingéniât de son mieux à entasser des obstacles sur la voie de M. de Lesseps, Lord Cowley répondait, pareillement, que le gouvernement de S. M. B., quel que pût être son sentiment, « ne se proposait pas de faire dépasser à son opposition les bornes de la courtoisie ». Des instructions en ce sens avaient été adressées à Mr. Bruce. Le Ministre français assurait qu'il avait, de son côté, recommandé au Consul-général Sabatier de s'abstenir désormais de prendre parti, en encourageant les vues de M. de Lesseps. Car, protestait M. de Lhuys, le gouvernement Impérial n'entretient point d'autre désir que la question du canal soit laissée à la libre décision du Vice-Roi d'Égypte (3).

(1) *F. O. Suez Canal.* Lettre de Lord Cowley à Lord Clarendon, Paris 28 déc. 1854.
(2) *Ib.* Lettre de Lord Clarendon à Mr. Fr. Bruce, *F. O.* 9 janvier 1855.
(3) *F. O. Suez Canal.* 78/1156. Dépêche de Lord Cowley à Lord Clarendon, Paris, 19 janvier 1855.

M. Drouin de Lhuys pensait avoir trouvé dans cette diplomatique neutralité un compromis qui, tout en contentant tout le monde, devait en fin de compte faire le jeu de M. de Lesseps. Mr. Bruce en était déjà convaincu; aussi n'en fut-il pas plus tôt instruit qu'il s'éleva énergiquement contre cette suggestion.

Ce serait donc au Vice-Roi d'Égypte de décider d'une proposition qui doit complètement barrer aux Turcs le seul accès dont ils disposent en Égypte et par delà en Mer Rouge, écrivait-il avec indignation à Lord Clarendon (1). Alexandrie, Damiette, Rosette et la ligne intermédiaire des côtes sont déjà si bien fortifiées (2) qu'aucune force, si ce n'est celle d'une grande Puissance militaire et navale ne prévaudrait contre elles. Pour compléter la chaîne, il ne manque plus, entre la Syrie et l'Égypte, que cet immense fossé humide qu'on appelle un canal, fortifié au gré du Vice-Roi et défendu par ses troupes. Sans être dans les secrets de Lesseps, il n'est guère difficile d'imaginer quels arguments il tire de cet état de choses pour capter l'assentiment de Saïd et combien aisément il peut lui représenter que cette œuvre qui lui vaudrait les applaudissements des nations d'Europe pourrait en même temps servir son désir d'indépendance, désir qui certainement hante son esprit, comme il hantera l'esprit de tout Vice-Roi d'Égypte.

Et la connaissance de ce désir Mr. Bruce la tenait du Vice-Roi lui-même. Car Saïd Pacha, avec une âme d'enfant, avait une cervelle d'oiseau. Il marquait une fâcheuse incontinence de confidences et quoiqu'il en discernât le danger, il n'y pouvait rien. Il lui était impossible de ne pas parler, à tous ceux qui pouvaient se trouver avec lui, des affaires qui le préoccupaient le plus, si secrètes fussent-elles, et donnait de la publicité à des questions à propos desquelles il eût été sage de se taire. C'est ainsi qu'un jour il avait confessé à Mr. Bruce que, franchement, s'il n'avait pas refusé son consentement à de Lesseps, ce n'était pas tant pour les avantages

(1) *Ib.* Lettre de Mr. Bruce à Lord Clarendon. *Privée et confidentielle*, Le Caire, 18 février 1855.
(2) En effet, et par le Colonel Gallice.

que son canal pourrait offrir au commerce, non plus pour les intérêts matériels de l'Égypte, mais parce qu'il jugeait que la création de cet ouvrage contribuerait à affermir sa position en Égypte.

Les relations de Lesseps avec l'Empereur des Français, sa situation dans les services de l'État, ajouteraient du poids à toutes considérations de cette sorte qu'il pourrait avoir émises, insistait encore Mr. Bruce (1). Il ne m'appartient point de faire allusion aux conséquences probables sur les rapports de la Porte et de l'Égypte que l'occupation par cette dernière des positions si inexpugnables ne manquerait pas de produire. Et peut-être ces conséquences ne seraient-elles guère importantes pour l'Europe si l'Égypte était constituée de façon à présenter les éléments d'où puisse surgir un État puissant (2). Mais je ne vois rien qui m'autorise d'inférer qu'elle pourra préserver son indépendance et, présumant que le maintien de ses liens avec l'Empire Ottoman est désirable, je me permets de demander à Votre Seigneurie si la paix de l'Europe n'exige point qu'en cas où il serait exécuté, ce canal fût consigné entre les mains de la Porte ou placé sous la tutelle collective des grandes Puissances intéressées dans ce trafic auquel, selon ses promoteurs, il doit servir.

Je me permettrais aussi de suggérer qu'on ne tolérât aucune colonie en Égypte. Si je ne m'abuse, des conditions de cette nature furent convenues relativement à la ligne de communication à travers Panama entre l'Atlantique et le Pacifique...

Les informations que Lord Clarendon recevait de Lord Cowley confirmaient les conjectures de Mr. Bruce.

J'ai des raisons de croire que le *Crédit Mobilier* est intéressé dans cette affaire et je ne suis pas certain qu'on n'ait avisé aux moyens de rendre Vély Pacha propice à son succès,

prévenait l'ambassadeur de S. M. B. à Paris (3). Lord Clarendon commençait donc à découvrir dans le canal je ne sais quelle supercherie masquant les secrets desseins politiques de la France.

(1) Lettre à Lord Clarendon du 18-2-55.
(2) Consulter sur ces éléments : Auriant : *Essai sur la formation de la nation égyptienne*, in *Mercure de France* du 15 juin 1922, pp. 682-3.
(3) *F. O. Suez Canal* : 78/1156. Dépêche de Lord Cowley à Lord Clarendon. Paris 19 janvier 1855. Vély Pacha était l'ambassadeur de la Porte à Paris.

Entre temps, à Constantinople, le fameux et peu commode Lord Stratford de Redcliffe n'était pas resté inactif. Il faisait de l'opposition par principe et, pour ainsi dire, par plaisir. Le Grand-Vizir Rechid Pacha qui lui devait beaucoup ne lui refusa rien de ce qu'il lui avait demandé, promit de contrecarrer les projets de M. de Lesseps en alléguant que « les temps ne se prêtaient guère à une pareille entreprise », et, aussi, de recommander qu'on déployât toute diligence à achever le « Cairo-Suez Railway » (1). Il poussa la complaisance jusqu'à soumettre à Lord Stratford la réponse, qu'au nom du Sultan, il se proposait de faire à la lettre de Saïd sollicitant l'impériale sanction pour le percement de l'Isthme et l'achèvement du chemin de fer (2). Et le vieux Canning dut être ravi de voir combien fidèlement le Grand-Vizir s'était fait l'écho de ses propres sentiments, et même hors de sa présence, en *divan*, avait retenu l'essentiel de son impérieuse dictée.

... Les avantages que ce chemin de fer offrira au commerce et aux voyageurs sont manifestes et c'est pourquoi la Sublime Porte désire qu'il soit achevé, prescrivait la lettre vizirielle. La Sublime Porte ne doute nullement que si les revenus du pachalik le lui permettent, Votre Hautesse fera tous ses efforts pour le terminer, même avant le délai convenu et, si vraiment c'est nécessaire, de l'étendre du Caire à Suez. Au temps d'Abbas Pacha, la Porte refusa d'en céder l'exploitation à une compagnie étrangère, parce que, de l'avis des gens sensés, l'administration de ce Pacha n'inspirait guère confiance.

... En conformité avec la grande confiance que S. M. I. repose en vous, vos représentations sur cet objet (le canal de Suez) ont été prises en considération... Mais il est tout d'abord nécessaire que vous nous adressiez un rapport sur la compagnie qui doit s'embarquer dans cette grave entreprise (sera-ce une compagnie privée ou publique ?) et sur les détails voulus du con-

(1) *Ib.* Dépêche « confidentielle de» Lord Stratford de Redcliffe à Lord Clarendon : Constantinople 11-1-1855.

(2) *Ib.* Dépêche « très confidentielle » du même au même ; Constantinople 12 février 1855.

trat à intervenir ; il est nécessaire aussi que la concession soit soumise à une période convenable.

... Le cabinet a décidé et S. M. I. a ordonné que s'il était possible d'exécuter la grande entreprise du canal... on ne peut nier qu'elle doive imprimer un essor nouveau aux rapports universels, ni qu'elle doive donner de grands avantages au commerce, mais que, sans même considérer que la nécessité et l'importance du canal se trouveront amoindries par la construction du chemin de fer, les obstacles à l'exécution simultanée en Égypte de deux entreprises si considérables, alors que le monde entier est occupé de la présente guerre(1), étant évidents, Votre Hautesse serait également priée d'émettre ses véritables sentiments à ce sujet et de préciser quel genre de compagnie devrait engager l'entreprise et, également, de rédiger un rapport détaillé sur les conditions.

Sur ces entrefaites, vers le 10 février, M. de Lesseps débarquait à Constantinople, pour appuyer de ses sollicitations la lettre de Saïd (2).

En s'employant de toute son ardeur à mettre M. de Lesseps en rapport avec le cabinet ottoman et à lui obtenir une audience du Padischa, (3) M. Benedetti violait la « neutralité » préconisée par M. Drouyn de Lhuys, mais bien qu'il ne le sût peut-être pas, il n'était pas le premier à la violer. Quoi qu'il en soit, ni la visite, ni les puissantes démarches de M. de Lesseps ne furent vaines. A certains signes, l'ambassadeur de S. M. B. s'en rendait compte.

Les ministres turcs redoutent de mécontenter le Vice-Roi et le gouvernement français en refusant ou même en différant leur sanction, mandait-il à Lord Clarendon. Je me suis évertué à dissuader Rechid de donner un hâtif assentiment à une entreprise aussi onéreuse qu'inopportune et douteuse et qui engagerait le gouvernement de S. M. I. à un point que ne permettent pas les besoins urgents de la crise présente (4).

(1) De Crimée.
(2) F. de Lesseps : *Souvenirs de 40 ans*, II, 133 et suiv.
(3) Comte Benedetti : *Un ambassadeur anglais en Orient (Stratford de Redcliffe*, in *Revue des Deux Mondes* : 1-2-1895, p. 41.)
(4) *F. O. Suez Canal* : 78/1156. Dépêche « très confidentielle de Stratford de Redcliffe à Lord Clarendon » : Const. 22-2-1855.

Et Lord Stratford de Redcliffe ne cachait pas son appréhension que

même en cas d'un retard considérable, les dispositions du gouvernement ottoman ne penchassent ouvertement vers la sanction, non point, peut-être, par égard pour le canal lui-même, que par la crainte de se créer des embarras (1).

Deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'un message de Robert Chabert, son interprète, confirmait ces craintes.

... S. A (Rechid Pacha) m'a chargé de porter à votre connaissance ce qui suit, lui écrivait de Péra M. Chabert (2) : « Vous aurez la bonté de dire à S. E. avec mes compliments, que M. de Lesseps, qui devait partir hier, a différé son départ pour avoir une réponse définitive de la Porte au sujet du percement de l'Isthme de Suez. Il nous presse beaucoup et il s'oppose à ce que nous demandions au Vice-Roi des informations et des explications sur cette question en déclarant qu'il est son fondé de pouvoirs et à même de nous donner toutes les explications que nous désirerions.

De l'autre côté, la Légation de France nous fait sentir que la moindre opposition de notre part au projet arrêté entre le Vice-Roi et M. de Lesseps pour le percement de l'Isthme de Suez ferait une peine vive et directe à l'Empereur des Français.

M. Benedetti est venu me voir. Il m'a parlé de cette affaire et sans me dire qu'il m'en entretenait au nom de son gouvernement, il m'a fait comprendre que celui-ci tient beaucoup à ce que ce projet soit réalisé le plus tôt possible. M. Benedetti a cherché à me persuader que Lord Stratford n'a de son gouvernement aucune instruction pour se mêler de cette affaire, que son gouvernement n'a pas de raison pour s'y opposer, vu que s'il en avait, comme il est question de ce projet depuis plus de trois mois, il aurait donné des instructions à son représentant et il m'a beaucoup engagé à autoriser Saïd à exécuter ce projet...

Vous direz donc à S. E. de ma part que je devais réunir les ministres en Conseil demain pour cette affaire, mais que j'ai remis cette réunion à lundi afin de savoir de sa [de Lord Stratford] part si elle y fait une opposition officielle ou non.

Si ce projet offre à l'Angleterre des inconvénients majeurs et si S. E. le déclarait à la Sublime Porte, celle-ci pourra répondre

(1) *Ibidem.*
(2) En français. *F. O. Suez Canal :* 78 /1156. Péra, 24-2-1855.

à la France qu'elle ne saura consentir à ce que l'Égypte, qui a été rendue à la Turquie par l'Angleterre, devienne avec son consentement l'instrument d'un danger ou la cause d'une mésalliance entre elle et l'Angleterre. Mais si S. E. ne croit pas pouvoir me le déclarer d'une manière officielle et mettre ainsi la Porte vis-à-vis de la France à l'abri de toute supposition de mauvais vouloir et de responsabilité, qu'elle ait également la bonté de me le faire savoir demain pour que je me règle en conséquence envers M. de Lesseps et la légation française.

Devant cette mise en demeure, déférente mais nette, Lord Stratford qui, en effet, n'avait point d'ordre de son gouvernement de protester officiellement contre la concession du canal (1), se voyait réduit à prier M. Chabert de ressasser au Grand-Vizir des arguments que déjà celui-ci n'avait pas jugés très probants (2).

Aussi, Rechid Pacha lui fit répondre par M. Chabert (3) que

tout en appréciant ses considérations, (il ne croyait pas) qu'elles puissent suffire à la Porte pour légitimer l'opposition qu'elle ferait à l'exécution d'un projet auquel la France est loin d'être indifférente puisque Benedetti prétend qu'une opposition ferait beaucoup de peine à l'Empereur, — d'un projet dont l'exécution ne coûterait rien au trésor de l'Égypte puique les frais en seraient faits par une compagnie, — d'un projet avantageux à tout le commerce et à l'exécution duquel S. A. (Rechid Pacha) ne sait pas si le Conseil qui se réunira demain trouvera quelque raison fondée pour s'opposer, d'un projet auquel V. E. ne s'oppose pas d'une manière officielle et qui mettrait la Porte vis-à-vis du Vice-Roi et de la France à l'abri de toute responsabilité, d'un projet, enfin, que le Vice-Roi semble être décidé à mettre à exécution sans attendre l'approbation et la sanction de la Sublime Porte...

A quelques jours de là, le 28 février 1855, le Grand-Vizir et l'ambassadeur britannique échangeaient directement

(1) *F. O. Suez Canal :* 78/1156. Dép. de Stratford de Redcliffe à Clarendon Const. 21-3-1855.
(2) *Ib.* Message en français de M. Chabert à Lord Stratford de Redcliffe : Péra 28-2-1855.
(3) *Ib.*

les mêmes objections qu'ils s'étaient déjà communiquées. A l'issue de l'entrevue, Rechid Pacha assurait Lord Stratford de Redcliffe de son intention d'instituer une commission d'enquête touchant les détails du projet de M. de Lesseps et de sa portée sur les intérêts de l'Égypte et de la Turquie, insinuant que, dans l'intervalle, Sa Seigneurie pourrait toujours obtenir de son gouvernement des précisions sur ses sentiments (1).

Peut-être aussi, comme l'en a accusé M. Benedetti, le Grand-Vizir, en imaginant cette commission d'enquête, n'avait-il en vue que de « donner le change à l'ambassade de France et de s'assurer le temps nécessaire pour convertir Saïd Pacha... En recommandant la plus absolue discrétion, on chargea Kiamil Pacha, beau-frère du Vice-Roi et membre du cabinet ottoman, de lui adresser, à l'insu du Sultan, une lettre confidentielle pour le conjurer de revenir sur sa détermination. A l'aide d'un rapprochement comparatif entre les gouvernements d'Angleterre et de France, Kiamil Pacha, dans sa lettre, s'appliqua à démontrer la supériorité de l'un sur l'autre. Il représentait à son beau-frère que le ressentiment de l'Angleterre était implacable, tandis que celui de la France n'était pas plus durable que la stabilité de ses gouvernements (2) ».

Saïd Pacha avait répondu à son beau-frère (le 31-2-1855) (3).

... Votre lettre semble impliquer que j'incline du côté de la France et vous pensez que l'idée de ce canal m'a été inspirée par un désir de plaire à cette Puissance, et cependant vous me confirmez que tous, tant que vous êtes, vous vivez dans une grande crainte et une mortelle terreur de Lord Stratford de Redcliffe.

... J'étais convaincu des avantages considérables et excep-

(1) *F. O. Canal Suez :* 78 /1156. Dépêche de Lord Stratford de Redcliffe à Lord Clarendon : Const. 1. 3. 1855.

(2) Comte Benedetti. Article cité. p. 44. Cf. de Lesseps : *Souvenirs*, II, 205-6.

(3) *F. O. Suez Canal :* 78 /1156. Enclose dans la dépêche « très confidentielle » de Lord Stratford à Lord Clarendon. Const. 12 avril 1855. Saïd Pacha a donné à de Lesseps un résumé de sa riposte : *Souvenirs*, II, 185, 6.

tionnels de l'entreprise pour l'Islam et l'Égypte elle-même et il est superflu de produire les preuves que mon attitude là-dessus fût celle d'un bon Turc.

Entre temps, on aura appris et bien compris que ce n'est point le gouvernement britannique qui s'oppose au canal, mais le seul Canning, lequel agit ainsi dans l'intérêt de sa politique personnelle. On en peut voir la preuve dans le fait qu'un alinéa de ses instructions au Consul Général de S. M. B. en Égypte se trouvait reproduit dans la lettre vizirielle...

Il n'y a pas lieu d'éprouver quelque anxiété de l'apparition dans les eaux égyptiennes de la division navale anglaise de Sébastopol...

Rechid Pacha lui ayant « confidentiellement » communiqué cette riposte, Lord Stratford de Redcliffe ne douta nullement que M. de Lesseps n'eût pris part à sa composition (1). M. Benedetti, de son côté, était convaincu que Rechid Pacha avait dicté la lettre de Kiamil Pacha. « M. Schefer (2) [en] avait tenu entre ses mains la rédaction : elle contenait des corrections de la main du Grand-Vizir. » L'incident eut des suites pour les deux compères. Rechid et Kiamil. Le sultan dut révoquer le premier, et prier le second de démissionner (3). Quant à Lord Stratford de Redcliffe, il ne tardait pas à découvrir la vanité de ses intrigues : son gouvernement l'informait au début de mars 1855 « qu'il n'estimait pas expédient de faire une protestation formelle contre le canal ». Non qu'il eût le moins du monde désarmé. En d'aussi sérieuses conjonctures où sa responsabilité lui paraissait engagée en même temps que les intérêts de l'Empire, Lord Clarendon s'était inquiété de consulter Lord Palmerston. Il lui avait soumis le dossier de sa correspondance et en marge de la dépêche de Lord Stratford qui annonçait l'arrivée de M. de Lesseps à Constantinople (4), Lord Palmerston avait décrété :

(1) Dépêche « très confidentielle » de Lord Stratford de Redcliffe à Lord Clarendon, 12-4-1855.

(2) L'orientaliste bien connu et membre de l'Institut, en ce temps là premier drogman de l'ambassade française.

(3) Comte Benedetti. Article cité pp. 44-51.

(4) *F. O. Suez Canal* : 78/11 56. Dépêche à Lord Clarendon du 24-1-1855.

Si ce canal ne doit constituer qu'un passage pour navires et vaisseaux inaptes à tenir la mer, il n'offrirait pas au commerce un avantage supérieur à celui du chemin de fer Alexandrie-Le Caire et le Caire-Suez et les dépenses de son exécution seraient très considérables, car outre ce canal lui-même,qui serait exposé à être comblé par des bourrasques de sable,il faudrait un port à chacune de ses embouchures et,à cause des bas-fonds,sur 2 ou 3 milles de ces embouchures.Un tel port serait difficile à creuser. Il est vrai toutefois que l'on se propose de remédier à cette objection en faisant, sur la côte méditerranéenne, le canal se déverser dans le Nil et traverser Alexandrie avant de couler dans la mer.

Si, d'autre part,le canal était destiné à des navires pouvant tenir la mer, la dépense en serait énorme et jamais l'entreprise ne la couvrirait.Mais il serait préjudiciable à l'Angleterre dans tout conflit avec la France et celle-ci,se trouvant de beaucoup la plus proche du canal, conserverait sur nous une sérieuse avance en expédiant des bateaux et des troupes dans l'Océan Indien.

En marge d'une autre dépêche de l'ambassadeur de S. M. B. à Constantinople (1),Lord Palmerston avait fait l'honneur à Mr.Frederick Bruce d'endosser presque textuellement ses observations :

Il est tout à fait clair que ce projet repose sur des desseins ultérieurement hostiles aux vues et aux intérêts britanniques, affirmait-il. Il n'y a guère de doute que son but secret est de jeter les bases d'une séparation future de l'Égypte de la Turquie et de placer la première sous la protection de la France. Un canal large et profond interposé entre la Syrie et l'Égypte et hérissé de fortifications formerait stratégiquement une ligne de défense qui, avec le désert devant elle, rendrait extrêmement difficile l'avance d'une armée turque ; et, si l'on doit concéder du terrain à la Compagnie française,une colonie ou un territoire français s'interposerait entre Turcs et Égyptiens et toute tentative des premiers pour franchir cette zone serait considérée comme une invasion de la France.

Dès lors que cette entreprise se trouvera achevée,l'Égypte sera virtuellement arrachée à la Turquie et placée sous la protection de la France. Il me semble que de telles considérations pourraient

(1) *Ib.* Dépêche à Lord Clarendon du 26-1-1855.

être franchement et sans réserve expliquées au gouvernement français, à qui l'on pourrait demander s'il pense qu'il vaille la peine de faire courir des risques à l'alliance en supportant ce projet.

Ce fut aussi (1) l'avis de Lord Clarendon.

Le 18 juin 1855, il engageait Lord Cowley à formuler, au nom du gouvernement de S. M. B., les trois objections suivantes (2) à M. de Persigny :

1°... Quoi que puissent arguer les spéculateurs, c'est un projet physiquement impossible et qui ne pourrait être exécuté qu'avec une telle dépense que tous profits pour la spéculation seraient réduits à néant, ce qui, conséquemment, doit prouver que son exécution, si elle s'effectue, est subordonnée à un dessein politique.

2° Ce projet, dont l'exécution en tout cas exigerait un temps infiniment long, entraverait et retarderait considérablement, si elle ne l'empêchait pas tout à fait, l'achèvement du chemin de fer Le Caire-Suez en liaison avec celui déjà établi entre Le Caire et Alexandrie ; et ainsi il serait éminemment préjudiciable aux intérêts que nous possédons aux Indes. Tout ce que le gouvernement anglais demande en Égypte, c'est une route facile et rapide pour voyageurs, marchandises légères et dépêches. Il n'y veut pas d'influence, non plus d'annexion territoriale ; il n'y désire qu'un passage et ce passage il entend l'avoir libre et paisible et l'achèvement du chemin de fer lui livrerait ce rapide passage, cependant que le maintien de la condition présente de l'Égypte, dépendance de l'Empire Ottoman, le lui garantit libre et sûr.

3° Le gouvernement de S. M. B. ne peut se dissimuler que ce projet repose, chez le gouvernement français, sur une politique d'antagonisme relativement à l'Égypte, politique qui, espérait-il et pensait-il, avait cédé à l'heureux changement qui récemment

(1) Cf. la lettre de Palmerston à Lord Russell, du 8 déc. 1861, publié par Évelyn Ashley : *The lipe of H. J. Temple, Viscount Palmerston*, vol. II. pp. 327-8.

(2) Que Lord Palmerston ait constamment dirigé Lord Clarendon dans toute cette affaire, M. de Lesseps s'en est douté. Rendant compte d'une entrevue avec Palmerston, il écrit à la date du 19 juin 1855 (*Souvenirs*, II. 249): « Il (Palmerston) m'a répété, mot à mot, toutes les observations contenues dans la dépêche de Lord Clarendon à Lord Cowley (Voir *supra*, p. 665-7) sans en omettre une seule. Il était évident qu'il les avait dictées lui-même ou que, tout au moins, elles avaient été rédigées sous son inspiration. »

(3) *F. O. Suez Canal :* 78 /1156. Dépêche de Lord Clarendon à Lord Cowley : F. O. 18 juin 1855. Cette dépêche a été communiquée par M. Waleswski à de Lesseps qui l'a reproduite dans ses *Souvenirs*, II, 233-243.

s'est accompli dans les relations des deux pays. A une époque où les adhérents des deux gouvernements estimaient qu'ils ne pouvaient mieux servir leurs intérêts réciproques qu'en s'y opposant et en les contrecarrant, il était naturel que les partisans de la politique française considèrent comme un objet important de détacher l'Égypte de la Turquie afin de couper aux Anglais la communication la plus commode qu'ils possèdent avec les Indes. C'était avec un tel dessein et dans un pareil esprit que des fortifications extensives élaborées par le ministère de la Guerre à Paris furent érigées par des ingénieurs français et belges le long de la côte méditerranéenne de l'Égypte afin de défendre ce pays contre toute attaque turque par mer. Ce fut avec un tel objet en vue que l'on construisit le grand barrage du Nil qui, sous prétexte d'irrigation, — et à cet égard son inutilité est absolue, — fournit les moyens d'inonder partie du Delta pour des considérations militaires et qu'on destinait également à la défense de la Basse Égypte contre toute force dirigée du Sud. C'est avec un tel objet en vue et dans un pareil esprit qu'a été lancé le projet qui nous occupe, dont l'effet serait d'ériger entre la Syrie et l'Égypte la barrière naturelle d'un canal et la barrière politique d'un ruban de terre s'étendant de la Méditerranée à la Mer Rouge, concédé à une Compagnie d'étrangers et occupé par eux, entre le gouvernement desquels et la Porte des questions de la plus embarrassante et dangereuse nature pourraient surgir à la faveur de circonstances qu'il est aisé de prévoir et sur lesquelles il est inutile d'insister.

Mais la politique de la France à l'heure actuelle, — et le gouvernement de S. M. B. espère que longtemps encore il en sera ainsi, — est de cultiver des relations amicales et une intime union avec l'Angleterre et de protéger et maintenir l'intégrité de l'Empire Ottoman. Ce plan du Canal a survécu à la politique dont il est issu et il devrait céder à la politique nouvelle et améliorée qui maintenant guide le cours des deux gouvernements...

Le comte Walewski, ministre des Affaires étrangères de France, ayant soumis le mémoire de Lord Cowley à M. de Lesseps, celui-ci improvisa sur le champ un contre-mémoire, dont le ministre français incorpora la substance dans la réponse qu'il chargea M. de Persigny de faire à Lord Clarendon [18 juin (1)].

(1) F. O. Suez Canal : 78/1156.

1° ... Sur (le) premier point, il y a à répondre que si le Canal de Suez était matériellement impossible, ceux qui craignent de voir leurs intérêts affectés par son exécution n'auraient pas à s'en préoccuper. En second lieu, s'il n'était possible qu'au moyen de dépenses qui ne seraient pas en rapport avec les profits à venir, il serait également inexécutable. Le Vice-Roi d'Égypte abandonne complètement la charge de la construction de ce Canal, sans même garantir d'intérêts à une réunion de capitalistes de toutes les nations, sans exclusion pour personne, sans avantage particulier pour aucun pays et sans réclamer l'assistance d'aucun gouvernement étranger. En ces conditions, il est évident que les particuliers, auxquels il ne sera pas démontré qu'ils ont un intérêt matériel à apporter leur argent, ne l'apporteront pas (1).

2° ... Je n'hésite pas à reconnaître que l'importance politique de l'Égypte à l'égard de la Grande-Bretagne consiste dans la liberté de transit vers les Indes et que la France, plus désintéressée qu'elle sous ce rapport, ne recherche pas plus qu'elle un ascendant exclusif ou une domination territoriale.

... Le gouvernement de S. M. B., qui ne paraît attacher d'importance qu'au passage des voyageurs, des marchandises légères et des dépêches, croit que le chemin de fer suffirait à tous les besoins et il craindrait que les ressources absorbées ne fissent retarder indéfiniment l'achèvement du railway.

Si les deux entreprises étaient livrées en même temps à l'industrie privée, il serait en effet à craindre que le Canal où passera la navigation commerciale du monde entier ne fût préféré au railway dont les profits sont fort douteux et dont la première section a été fort onéreuse au trésor égyptien sans lui donner un revenu en rapport avec la dépense. Mais heureusement le Pacha d'Egypte s'est décidé à continuer à ses frais le chemin de fer du Caire à Suez... Ainsi la crainte de voir l'achèvement du railway retardée par l'exécution du canal n'est pas fondée (2).

3° ... Si le gouvernement de l'Empereur pouvait penser que le projet actuel du canal, dont la conception lui a du reste été complètement étrangère, avait été inspiré par une politique d'antagonisme, il le repousserait sans hésitation. Mais il n'en est pas ainsi...

« Au surplus » mandait encore M. Walewsky à son ambassadeur à Londres, « M. le comte de Lesseps qui est parti hier pour Londres et qui se propose d'avoir l'honneur de vous voir...pourra

(1) Cf de Lesseps, *Souvenirs*, II. 234-7.
(2) Cf. F. de Lesseps, *Souvenirs*, II, 238-240.

vous mettre en mesure de compléter certains points de détail traités dans la dépêche de Lord Clarendon... (1).

En dépit des assurances de M. Walewski et des explications de M. de Lesseps, le gouvernement de S. M. B. demeurait toujours sceptique, ombrageux et intraitable. M. de Persigny jugea indispensable d'en conférer directement avec l'Empereur (fin juin 1855). Il eut avec Napoléon III une longue audience au cours de laquelle il lui exposa les arguments du gouvernement de S.M.B., et son intransigeance irréductible. L'Empereur confia alors à M. de Persigny que, quelles que fussent ses dispositions personnelles en faveur du canal, il n'insisterait pas néanmoins en opposition aux désirs du gouvernement de S.M.B., qu'il était prêt à s'abstenir désormais de toute intervention, mais qu'on devait veiller, cependant, à ce que son abstention ne fût point interprétée à Constantinople comme un signe que l'influence anglaise avait fini par prévaloir sur la française. Que si, encore, la Porte en décidait autrement, il n'y pouvait rien et préférait que la question fût abandonnée et considérée comme *non avenue* (2).

M. de Persigny fit part à Lord Cowley de ces sentiments de l'Empereur et sitôt qu'il fut de retour à Londres en instruisit Lord Clarendon. Le gouvernement de S.M.B. ne cacha pas sa satisfaction de voir Napoléon III déférer à ses prétentions et déjà il avait recommandé à son ambassadeur à Paris d'en témoigner sa reconnaissance à Sa Majesté, quand, le 7 juillet, M. de Persigny rendit visite à Lord Clarendon. L'ambassadeur de France pria le ministre de télégraphier à Lord Cowley de ne rien mentionner à propos du canal soit à l'Empereur soit à M. Walewsky. Et Lord Clarendon s'empressa de notifier cette requête à Lord Cowley. Deux ou trois jours plus tard, M. de Persigny faisait une nouvelle visite à Lord

(1) Cf. F. de Lesseps, II. 242-247.

(2) *F. O. Suez Canal* : 78 /1156. Dépêche confidentielle de Lord Cowley à Lord Clarendon. Paris 30 juin 1855.

Clarendon et le priait de lui montrer les instructions qu'il avait adressées à son ambassadeur à Paris. Lord Clarendon ne fit aucune difficulté. Il se mit à donner lecture à M. de Persigny de sa dépêche à Lord Cowley, mais il ne fut pas plutôt au passage qui rappelait la décision de l'empereur de considérer la question du canal comme *non avenue* que M. de Persigny l'interrompit, observant qu'il avait été mal compris. Jamais, se défendit-il, il n'avait fait communication pareille à Lord Cowley : tout ce qu'il s'était borné à lui dire, c'était qu'on laisserait l'affaire à la discrétion du Sultan et du Vice-Roi d'Égypte, proposition qu'il avait jugée si absurde qu'il avait refusé de la soumettre au gouvernement de S. M. I. Lord Clarendon protesta hautement contre tout malentendu possible. Son Excellence ne lui avait-elle pas fait la même communication qu'à Lord Cowley et en des termes identiques ? Elle lui avait même dit, elle devait s'en souvenir, que la question étant résolue entre les deux gouvernements, ceux-ci devaient s'entendre sur les dispositions à adopter pour mettre fin aux menées de M. de Lesseps, à quoi Sa Seigneurie avait répondu que toute l'affaire s'écroulerait dès qu'on viendrait à savoir que ni le gouvernement anglais ni l'Empereur ne lui prêtaient leur appui. Alors, M. de Persigny reconnut que, réellement, tant à Sa Seigneurie qu'à Lord Cowley, il avait confié la secrète pensée de Napoléon III, mais que si on s'en inspirait pour agir officiellement, il se trouverait compromis vis-à-vis de M. Walewski avec qui il entretenait depuis quelque temps une correspondance plutôt aigre et qui n'était pas près de finir. Avec beaucoup de tact, Lord Clarendon assura Son Excellence qu'il serait désolé de lui susciter quelque ennui, mais qu'alors il la priait de lui préciser quelle était la communication verbale qu'elle souhaitait que le gouvernement de S.M.B. considérât comme lui ayant été adressée et s'il pouvait compter sur la note qu'elle lui avait fait espérer. M. de Persigny promit

à Sa Seigneurie de lui envoyer la note; quant à la communication verbale, elle avait trait à ne pas laisser la décision de la question à la discrétion du Sultan et du Pacha et à défendre à leurs ambassadeurs respectifs à Constantinople de s'en mêler. Lord Clarendon rappela à M. de Persigny qu'il avait donné des instructions en ce sens à Lord Stratford de Redcliffe et il espérait que des recommandations analogues et précises seraient adressées à M. Benedetti. Et il ajouta que ce serait pure perte de temps que de discuter l'utilité de laisser à la vénalité et à l'intrigue turques le soin de décider d'une question aussi importante et à laquelle les cabinets français et anglais se trouvaient intéressés; le gouvernement de S.M.B. était d'avis qu'une telle proposition ne valait pas la peine d'être examinée (1).

De tout ce que je viens de vous rapporter, écrivait Lord Clarendon à Lord Cowley (le 18 juillet 1855) (2), je ne puis qu'inférer que l'Empereur, agissant avec un jugement sain et dans un esprit amical, était prêt à retirer son appui à un projet auquel la France avait peu ou point d'intérêt et auquel l'Angleterre s'opposait très énergiquement, mais que, pour des raisons imprévues, le Ministre de S. M. est mû par des mobiles différents et décidé à tout tenter pour exécuter le canal en opposition aux vœux de l'Angleterre. L'opposition du gouvernement de S. M. B. demeurait irréductible et, basée qu'elle était sur des considérations politiques, n'admettait point de revision.

Le gouvernement de S. M. a pleine confiance en l'Empereur et durant la vie de S. M. B. il est convaincu que nul sujet d'appréhension ne surgira, mais c'est le devoir de chaque gouvernement de se prémunir contre toutes contingences et d'aviser aux intérêts permanents de la nation et en s'acquittant de ce devoir il ne doit point se laisser guider par des sympathies ou égarer par la confiance qu'il n'est pas sûr que vienne confirmer dans l'avenir un nouvel ordre de choses. Votre Excellence tiendra ce discours, de la façon qu'elle jugera la plus convenable tant à l'Empereur qu'à Walewski, comme l'expression des sen-

(1) *F. O. Suez Canal :* 78/1156. Dépêche de Lord Clarendon à Lord Cowley. F. O. 18 juillet 1855.
(2) *Ib.* Conclusions de la même dépêche.

timents de S. M. Il pourrait ici n'être pas hors de propos d'informer Votre Excellence que j'ai eu deux fois l'occasion de voir M. de Lesseps qui s'est étendu avec force détails sur les mérites de son plan et me pria de lire un memorandum qu'il me remit et qu'il est sur le point de publier avec des documents justificatifs. Je lui ai dit que je voulais bien lire son mémorandum, mais lui ai fait comprendre que les objections du gouvernement de S. M. étaient insurmontables...

Ce plan se recommande de considérations purement commerciales. Mais le memorandum reconnaît que le commerce de l'Angleterre est celui qui y est le plus intéressé et avance que son commerce maritime égale celui de toute l'Europe. Si, donc, le gouvernement de S. M. qui doit être meilleur juge en la matière que M. de Lesseps, s'oppose à ce plan, pourquoi lui ou le gouvernement français en presseraient-ils l'adoption ?

Il est évident que la France n'a point d'intérêts aux Indes, en Chine, en Australie qu'on puisse, un instant, comparer aux nôtres. Mais le voile transparent des considérations commerciales ne saurait couvrir les vues politiques qu'on se propose de réaliser. Une fois ce grand Canal creusé, l'Égypte est complètement séparée de la Turquie et peut, quand il lui plaira, se déclarer indépendante. Alexandrie et le littoral se trouvent déjà efficacement fortifiés contre toute attaque par mer de l'Angleterre ou de la Turquie, et si des garnisons égyptiennes ne suffisaient pas à défendre les forts, des troupes françaises y pourraient être aisément introduites. Une vaste tranchée de 300 pieds de largeur et 80 de profondeur comme on se propose de creuser le canal maritime, avec des défenses sur ses rives et des vaisseaux de guerre convenablement stationnés dans ses eaux, arrêterait net toute armée turque venant de Syrie (1) et du jour où un tel canal serait achevé, l'Égypte pourrait être regardée comme vassale de la France. Mais si, par malheur, la guerre venait à se déclater entre la France et l'Angleterre, la France occuperait tout de suite les deux embouchures du canal dont l'accès serait alors libre aux Français et fermé aux Anglais. Une expédition française s'effectuerait immédiatement, d'un coup de main elle emporterait Aden, défendu en temps de paix par une faible garnison et guère fortifié contre une entreprise européenne, bien que capable de résister aux Arabes des environs. Une escadre française dévalant par la Mer Rouge balaierait notre commerce

(1) C'est exactement comme l'avait prévu Lord Cowley que les choses se sont passées en 1915... au profit de l'Angleterre.

à l'est du Cap, s'emparerait de l'Ile Maurice et pour quelque temps nous serions placés à la merci de la France. En fait ce serait pour l'Angleterre commettre un suicide que d'aider à la construction de ce canal, même si un chemin de fer qui aisément suppléerait à tous besoins commerciaux n'était pas à moitié construit et en bonne voie d'achèvement.

J'avais formé le dessein de rapporter les raisons demeurées obscures de l'obstruction du gouvernement de S. M. B. au percement de l'Isthme de Suez. Me voici au bout de ma tâche, avec la dépêche qu'on vient de lire, l'une des dernières du registre Suez Canal 78/1156 (1).

Pour le reste, on sait comment la persévérance du très actif de Lesseps et l'arbitrage de Napoléon III triomphèrent des scrupules du gouvernement de S.M.B. à laisser exécuter une œuvre qui, somme toute, devait surtout profiter à l'Angleterre.

AURIANT.

(1) J'espère m'être acquitté de cette tâche en toute impartialité. Il me faut ici remercier les Conservateurs du *Public Record Office* qui, avec la meilleure grâce du monde, m'ont permis de consulter ce dossier. L'Angleterre, on le voit, ne craint point d'étaler au grand jour la politique de ses hommes d'Etat et de ses agents. Une grande nation défie l'histoire. Au *P. R. O.* les documents, jusqu'en 1860, sont mis libéralement à la disposition des chercheurs, sans distinction aucune, et l'on n'y trouve point, comme ailleurs, de petites tables privilégiées qui délimitent une chasse aux documents gardée.

MAURICE BARRÈS
A « L'ACTION FRANÇAISE »

—

L'*Action française* est fille de la colère, de cette irritation qu'en 1899 suscitaient les audaces de l'anarchie. L'année précédente, Charles Maurras et trois professeurs de l'Université, Dausset, Syveton, Vaugeois, avaient entrepris d'assembler dans un vaste groupement les maîtres des Facultés et des Ecoles, les littérateurs, les avocats, les artistes et les savants désireux de s'inscrire contre le manifeste antimilitariste des « intellectuels ».

Les adhésions affluèrent et tout de suite une foule immense d'ingénieurs, d'industriels, de négociants, de commis, d'ouvriers s'enrôlèrent, après cette élite, dans la Ligue de la « Patrie française ». Ligue toute défensive, notons-le, par conséquent incapable de poussées vigoureuses et de violences efficaces. Des gens de toutes opinions s'y rencontraient qui, pour maintenir leur entente, devaient faire abstraction de leurs préférences neutralisant ainsi leur plus puissante raison d'agir.

Dès les premiers jours, les chefs sentirent la difficulté du plein accord. C'est Maurras qui s'était chargé d'assurer à l'organisation le patronage de Maurice Barrès. « Je connais, lui avait-il écrit, deux professeurs, MM. Dausset et Syveton, qui veulent absolument qu'on se compte dans une protestation. » L'auteur des *Déracinés* en ce moment même achevait son *Appel au Soldat*. Voyant se ranimer la grande passion populaire exprimée naguère dans le Boulangisme, il avait répondu sans tarder à l'invite et figurait dans l'Etat-

Major de la « Patrie française » avec François Coppée, Jules Lemaître, Marcel Dubois et Ferdinand Brunetière.

Ce dernier, ferme sur les principes du libéralisme, les voulait faire triompher, et son humeur acariâtre, sa parole bougonne, ses manières cassantes contrastaient assez drôlement avec la douce pâleur de ses conceptions politiques. D'une interview de lui que publiait *le Temps*, on retenait ce propos : « Nous repoussons avec énergie la doctrine antisémite et la doctrine nationaliste. » Barrès s'offusqua de cette exclusion. Ces deux partis, n'étaient-ce pas d'un côté les croisés ardents de Drumont, de l'autre la légion disciplinée et comme invincible avec laquelle Déroulède bousculait les bandes de Sébastien Faure ? Ces deux forces éliminées, que resterait-il pour défendre le drapeau ? Il rejeta l'importune déclaration.

« Elle déforme, dit-il, l'attitude que l'ensemble des initiateurs imposent à cette Ligue. Pour ma part, une seule chose m'intéresse, c'est la doctrine nationaliste et j'appartiendrai à la « Patrie française » dans la mesure où elle se pénètrera de ce nationalisme. »

Profession de foi très nette, qui ne contribua guère, comme on pense, à diminuer les dissentiments primordiaux. Un Brunetière s'obstine avec maussaderie en son juste-milieu, n'ayant que le souci de blâmer les outrances. Tous les clampins du centre droit et du centre gauche, trop heureux d'éviter les risques et l'aventure, s'abstiennent avec lui, gênant l'élan des passionnés et des enthousiastes. Au bout de quelques mois, il était évident que l'impétueux mouvement déterminé par Maurras et les trois Universitaires s'alanguissait en de piètres combinaisons d'agence électorale.

Cependant le peuple patriote n'aspirait qu'à se ruer et mettre le gouvernement en l'air. Il attendait le geste des « galonnés ». Eux, rompus à l'obéissance, respectueux du règlement et de la consigne, ne montraient sous les affronts que patience et sérénité. Quand, à son retour de Fachoda,

Marchand, le Grand Vaincu, fut reçu par ses camarades au Cercle des Officiers, Paris bondait la place de l'Opéra et les avenues voisines, le saluant d'ovations telles que n'en connut jamais nul héros, nulle idole. Du balcon, l'Africain harangua cette foule dressée dans un farouche désir d'épuration radicale, et ce fut pour renouveler, en pleine guerre civile, la supplication évangélique de Mgr Affre sur la barricade.

D'aucuns s'irritaient plus ou moins franchement d'une pareille mansuétude. « Le cri de Vive l'Armée, écrivait Maurice Barrès, ne fait l'emploi d'un principe que si l'on aboutit rapidement à une intervention militaire (1). »

C'est à ce *pronunciamiento* que Déroulède (2) voulait amener les troupes après l'enterrement de Félix Faure. Son arrestation, son jugement en Cour d'assises, son acquittement firent grand bruit. Du reste l'année 1899, avec le procès de Rennes, fut des plus troublées. La discorde régnait partout. Chaque jour des manifestations, des bagarres : on s'exaltait dans les meetings comme au prétoire, comme au Palais-Bourbon (3).

Au milieu de cette effervescence, Maurras, Vaugeois, le colonel de Villebois-Mareuil, quelques autres décidèrent de se détacher de la « Patrie française » et, sans rompre avec elle brusquement, d'inaugurer, sous le nom d'*Action fran-*

(1) Lettre à Camille Jarre, président de l'*Association Nationaliste de la Jeunesse.*

(2) Déroulède ne craignit pas de dire à des officiers supérieurs : « On se fatiguera de vous entretenir, messieurs. Nous nourrissons une armée ; c'est pour qu'elle nous rende des services à l'intérieur ou à l'extérieur. Depuis 1870 vous ne nous avez servi de rien ». Barrès : *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 250.

(3) Et même à la Sorbonne. Un après-midi, passant rue des Ecoles, nous vîmes devant la porte de la Faculté un fort rassemblement d'étudiants en train d'acclamer M. Bourgeois qui venait de faire une conference. Ce parlementaire était l'homme de M. Havet. Ce n'était pas le nôtre. Nous le fîmes entendre. D'accord avec nous, un jeune homme s'évertuait du geste et de la voix. En quelques minutes de nombreux concours nous vinrent et une contremanifestation se forma, qui bientôt domina. Les démonstrations de ce genre s'achevaient toujours sur les boulevards sous les fenêtres des journaux. En chemin, nous fîmes mieux connaissance. Le fougueux protestataire était un avocat, Me de Moro-Giafferi.

çaise, une politique plus réaliste. « Des francs-tireurs », les nommait M. de Mahy, qui présidait leur première réunion publique (1). Mais certains mots que prononça Vaugeois inquiétèrent le vieux républicain. Il demanda des assurances. « Pas de malentendu, lui répliqua Vaugeois, la manière de Déroulède n'est pas la nôtre. La raison d'être de l'*Action française*, son œuvre seront de chercher d'autres moyens plus efficaces parce que légaux. Je n'irai pas au césarisme, parce que j'ai été, je suis et resterai un républicain. » Serment très sincère, mais aussi très hasardeux. Six semaines après, dans le bulletin du 1er septembre, il dénonçait, tout vibrant de conviction, l'indignité du régime : « La République trahit la France ; le parti républicain méprise l'esprit français et le hait. »

Son âme impressionnable et mobile subissait depuis des mois l'argumentation suggestive de Maurras, son principal collaborateur, qui lui avait communiqué sa foi. Aurait-il pu maintenant répéter sa promesse de loyalisme ? Démocrate, il avait depuis longtemps cessé de l'être, républicain il ne l'était plus. Un coup d'Etat lui semblait assez désirable.

Il annonçait avec amitié la publication prochaine de l'*Appel au Soldat*, et Maurice Barrès prenait l'habitude de venir présider les conférences où l'on conviait au Café Voltaire ou à l'Univers l'*Association Nationaliste de la Jeunesse* (2). A sa première visite, le 16 février, le Maître fut très fêté, surtout quand il précisa le rôle de l'*Action française*. « La Ligue des Patriotes fait face dans la rue aux

(1) Juillet 1899.

(2) Un soir que Barrès prouvait avec éloquence la nécessité d'une révolution à la fois populaire et militaire, M. Castanié, l'un de ses amis les plus assidus et peut-être aussi des plus ingénus, échauffé par le noble feu de l'allocution tout autant que par les vapeurs du repas et des vins, se dressa soudain dans un essor de *Marseillaise*, criant à tue-tête : « Tout de suite, tout de suite à l'Elysée ! » Nous étions peu nombreux, une quinzaine au plus. Les garçons, debout à la porte, s'étonnèrent. Ceux qui purent voir en cet instant le sourire de Barrès savourent bien mieux la fluidité charmante de sa philosophie.

mauvais Français ; la « Patrie française » prépare les élections. L'*Action française* sera le laboratoire où l'on travaillera à la restauration de la chose publique par l'étude des historiens et des philosophes sociaux. »

Quant parut en librairie l'*Appel au Soldat*, ce fut pour la petite phalange un événement, qu'on salua des louanges les plus vives. On méditait de le célébrer dans un banquet solennel, où seraient conviés tous les admirateurs de Barrès. Mais il s'y opposa. L'on put toutefois obtenir de lui qu'il vînt à table parmi les rédacteurs, pour causer de son ouvrage et des méthodes qu'il y préconisait.

Ce dîner eut lieu le 11 juillet 1900, dans un établissement de l'Exposition Universelle qui, par une ironie du sort, portait l'enseigne de « Restaurant International ».

Nous évoquons sans efforts l'apparition de ce Barrès lointain. Il nous avait été donné déjà de le voir aux réunions du Café Voltaire ou bien chez le capitaine Caplain-Cortambert, cousin de Vaugeois, qui recevait tous les quinze jours à Passy, dans son pavillon de la rue Louis-David. Nous le rencontrâmes souvent depuis. Cependant, c'est le Barrès de ce soir-là dont nous est restée le plus exactement l'image. Il n'avait pas alors tout à fait quarante ans. Svelte et fin dans l'habit, la tête petite et allongée, rejetée légèrement en arrière, à cause du col haut qui relevait le menton, le regard magnifique, tour à tour profond, caressant ou railleur, le teint bistré sous la chevelure noire, dont les mèches plates lui couvraient d'un côté jusqu'à la pommette, la moustache courte et mince, se recourbant à peine aux extrémités sur un pli d'amertume et comme de dégoût, enfin dans toute la personne un air de jeunesse, mais de jeunesse désabusée.

Au dessert, Paul Bourget, ayant vanté « l'artiste littéraire » à qui l'on devait l'*Appel au Soldat*, « l'un des plus beaux livres de notre époque », montra l'heureuse opportunité de son recours à l'instinct populaire. Barrès rappela quelles idées multiples éveillent chez nous les mots « France », « Patrie », idées si nombreuses « que c'est dans la

conscience comme le bruissement créé dans la forêt par un coup de vent ». Puis il encouragea ses commensaux à poursuivre leur voie « en proposant une discipline française aux intelligences bien nées ».

« Je bois, termina-t-il, à votre vertu éducative. »

Tout à la fin de la soirée, Vaugeois voulut, avant qu'on se séparât, dégager la leçon pratique. « Pour une action française prochaine, que nous conseille Barrès ? Que veut-il de nous avec son appel ? Voilà ce qu'il faut savoir. Nous admettons tous ici, je l'espère, comme légitime la méthode du fer (1). On a droit de sauver son pays malgré lui. Mais le lendemain du jour où un militaire aura dû choisir, il faut que nous soyons unis. Que voulons-nous tous maintenir ou accroître ? Il s'agit, n'est-ce pas, de la France. C'est d'elle que l'on parlera en toute franchise audacieuse, dans le dîner périodique de l'*Appel au Soldat*. »

Barrès ne doutait pas qu'il ne fût l'animateur de l'organisme nouveau. C'est de son programme politique, de ses théories qu'on paraissait constamment s'inspirer. On reproduisait dans la Revue les moindres de ses articles, on les analysait, on les commentait, on les sollicitait en tous sens, on les triturait, on en pressait tout le suc. Léon de Montesquiou, lorsqu'il abandonnait ses considérations sur Auguste Comte, s'attachait à faire valoir l'enseignement de Barrès. Quant à Corpechot, il ne le lâchait pas, il se faisait son satellite fatal et ne donnait pas une de ses effroyables dissertations qui ne fût consacrée à l'apologie de Barrès, « notre maître le plus cher et le plus intime ».

Evidemment celui-ci se faisait illusion. Personne n'a jamais songé, parmi tant de mérites et de supériorités, à lui attribuer aussi le désintéressement. Il pouvait escompter que cette *Action française*, qui utilisait, comme avec piété, ses principes de « racinement », son culte de la « terre » et

(1) Il est à noter que Paul Bourget, peu enclin aux rudesses, se réservait. « Ce n'est pas ici, avait-il dit, le lieu de discuter s'il n'y a pas d'autres moyens plus efficaces de nous réconcilier avec nos morts. »

des « morts », qui insérait pour les propager son programme politique de 1898 et ses exposés sur le Boulangisme, se dévouerait uniquement au triomphe de son système. Et puis les auditeurs de ses apôtres bénévoles, n'étaient-ce pas ces Camille Jarre, ces Jacquemont, ses d'Elissagaray et tant d'autres républicains résolus qui composaient l'*Association Nationaliste de la Jeunesse ?*

Barrès a dit quelque part (1) au sujet de l'*Action française* de ce temps-là : « Elle n'était pas encore monarchiste... L'évolution se fit en décembre 1900. » Il lisait donc et écoutait bien distraitement. Le 16 février, en sa présence, Vaugeois s'était écrié : « Le grand défaut de la Monarchie, c'est qu'elle ne peut point, telle qu'elle est représentée par les tendances des gens qui l'aiment, qui en font leur chose depuis des années, être voulue franchement par la plupart d'entre nous. » Sous-entendu : ces conservateurs une fois évincés ou mis dans l'impossibilité de nuire, le principe lui-même est le meilleur.

Encore à Lyon, le 5 juillet 1900, dans un discours que publia la Revue : « Mais, me direz-vous, êtes-vous césariens, républicains, bonapartistes, royalistes ? Nous sommes des politiques réalistes. La forme de gouvernement la meilleure pour la France, c'est celle que la France se montre, de par l'expérience historique, capable non seulement de concevoir, mais de réaliser. Le pouvoir qui doit l'emporter est celui qui peut incarner la Nation. »

Sans doute on acclamait « nos proscrits » ensemble, Déroulède, Jules Guérin, Buffet, et même on envoyait à Marcel Habert une adresse de félicitations. Mais peu à peu l'on jetait bas tout le « polythéisme » républicain et particulièrement la souveraineté du peuple. Désormais, déclarait Vaugeois le 1er août 1900, nous critiquerons ici la foi politique de M. Déroulède, « son adoration ardente, absolue et presque fanatique d'une divinité imaginaire que nous refusons, nous, d'adorer parce que nous n'y voyons

(1) *Scènes et doctrines du Nationalisme*, p. 91.

qu'une force plus aveugle encore et plus ingouvernable que celles de la Nature, la Volonté nationale. »

En même temps s'effectuait la fameuse enquête sur la monarchie et de plus en plus l'emportait l'influence de l'ancien second de Barrès à la *Cocarde*, du réaliste et royaliste Charles Maurras. L'administrateur de la Revue, Caplain-Cortambert, opiniâtrément réfractaire, reconnaissait la conquête et s'en faisait une raison. « A l'*Action française*, répétait-il, non sans mélancolie, républicains et royalistes peuvent vivre en bonne intelligence. » Les dissidents néanmoins n'étaient pas fort à l'aise. Plusieurs ne vinrent plus guère qu'en curieux, tels Chéradame, André Lebey. L'*Association Nationaliste de la Jeunesse* se lassa de l'Évangile orléaniste et Caplain lui-même finit par rompre avec son parent. La métamorphose était achevée bien avant décembre 1900.

Mais ce qui fut curieux, c'est ce qui se passa l'année suivante.

Dans une harangue qu'il prononçait en février 1901 à Saint-Sébastien, Déroulède, qui depuis deux ans remâchait avec aigreur son insuccès de la place de la Nation, accusa très clairement les royalistes d'avoir par une félonie fait avorter sa tentative. M. Buffet, qui représentait le duc d'Orléans et se trouvait à Bruxelles, réfuta cette allégation dans une note, dont le ton blessa le Président de la « Ligue des Patriotes ». Il lui dépêcha MM. Galli et Dumonteil. Ni rétractation ni réparation, telle fut la réponse qu'ils obtinrent. Déroulède, furieux, provoqua M. Buffet par une injure énorme. C'était une affaire nouvelle : M. Buffet constitua deux autres témoins, MM. Paul de Cassagnac et de Ramel, tandis que son adversaire choisissait pour l'assister Maurice Barrès et le Dr Devillers.

Le plus difficile n'était pas fait. Il s'agissait de se rencontrer. L'offensé proposa qu'on se rejoignît en Suisse. L'autre se récria. Mais le moyen de faire mieux, puisqu'il leur était défendu à tous deux de mettre le pied sur le territoire

français ? Déroulède s'embarqua donc à Barcelone pour Gênes et s'en fut par l'Italie à Lausanne, où arriva M. Buffet. La police, surgissant au milieu d'eux, leur signifia l'interdiction du duel. Alors on convint d'user d'astuce : dès l'aurore prochaine, par une feinte de départ, on dépisterait ces limiers. Là-dessus les deux trios se couchèrent, l'un au rez-de chaussée, l'autre au premier étage du même hôtel. Le lendemain, avant le lever du jour, comme Déroulède sans doute rêvait de passes prestigieuses, on frappa tout à coup aux portes. C'était la police encore; elle avait eu vent de leur combinaison et les sommait de quitter sur le champ Lausanne.

En présence de tant de complications, MM. de Cassagnac et de Ramel, Maurice Barrès et le Docteur Devillers s'accordèrent pour affirmer que l'honneur était satisfait.

« Je m'en doutais, je m'en doutais, répétait Déroulède très contrarié. Ce duel raté m'exaspère. »

Mais le plus ennuyé de tous était certainement Barrès, dont la sensibilité souffrit du ridicule. Et puis sa liaison avec l'*Action française* le mettait dans une situation très fausse. C'est peut-être pour cela que, pendant les lamentables tribulations, il vint au dîner mensuel. On trouva par exemple plus décent,— et cela se conçoit,— de ne pas mentionner dans le Bulletin cette visite un peu compromettante.

Il n'était plus là chez lui comme naguère. La direction de cette troupe lui échappait. Vainement il insistait pour qu'on regardât mieux la vraie couleur de son panache. « Je ne suis pas monarchiste... Nous nous réunissons non sur l'idée de monarchie, mais sur cette expression, l'*Appel au Soldat* (1) ». Précaution inutile. Il ne s'agissait plus que de l'appel au Roi. Le duc d'Orléans correspondait officiellement avec l'*Action française* et l'on vit un soir la rédaction alignée en double haie rendre les honneurs au duc de Vendôme. Ainsi qu'on a pu le dire depuis, « Maurras

(1) 7 février 1901.

avait mené à son terme le mouvement que Barrès avait créé ». En langage moins académique, il lui avait coupé l'herbe sous le pied : le nationalisme intégral avait absorbé l'autre. L'affaire eut dès lors moins d'intérêt pour Barrès. Aussi parut-il de plus en plus rarement dans le cénacle de Vaugeois.

§

Ainsi finit sa carrière de chef. Il ne lui servit de rien que la mort de Déroulède lui laissât la conduite de la « Ligue des Patriotes ». Ces bons partisans avaient besoin d'un tribun à leur tête plutôt que d'un poète raffiné. Le génie de Barrès n'était point fait pour les gros effets des carrefours, et les simples ne sympathisaient qu'imparfaitement avec son aristocratie.

D'aucuns eussent voulu moins d'artifice en ses attitudes, une conformité plus manifeste entre les accents qu'il ajustait et sa véritable nature. On observait que, dans son ambition d'incarner la Lorraine, il dissimulait la part qu'avait en son « moi » l'atavisme auvergnat et que, prônant les rébellions saintes, les émeutes légitimes, il s'écartait dédaigneusement des rudes heurts et des grossières menaces de la rue. Il était devenu le chantre de Strasbourg et de Metz, par conséquent de la Revanche ; pourtant il ne devait coopérer à la guerre que par sa littérature. Certes nul homme sérieux n'eût exigé de cet autre Chateaubriand qu'il endossât la capote des « pépères ». Mais ceux du front savaient bien ce que, même plus âgé, décrépit, ruiné par la maladie, eût fait en un tel moment Déroulède.

Sa virtuosité le rendait téméraire : il ne craignit pas d'ajouter à sa lyre la note catholique. Il y a des valeurs plus sûrs à vanter chez Barrès que l'esprit de la tradition chrétienne et M. l'abbé Brémond n'était pas tenu à tant par la reconnaissance. « Il continuait, sans le savoir, dit-il, Pascal, François de Sales et les anciens Pères. » Les anciens Pères ? Monsieur l'abbé, monsieur l'abbé !

Rappelons-nous ce qui advint à l'excellent abbé Caron, l'illustre prédicateur et confesseur que la princesse Belgiojoso fit aller chez Henri Heine. L'Israélite avait toujours fait profession d'athéisme. A la fin de sa vie, on sut qu'il se mettait à lire la Bible. Sa noble amie, le jugeant mûr pour une conversion, lui envoya l'éminent amateur d'âmes. L'autre fut si courtois, et s'exprima d'une manière si convenable que le prêtre, après leur colloque, en témoignait à tous son contentement et son optimisme. Cependant Heine se divertissait de la méprise. « Savez-vous, ricanait-il, avec son rire sardonique, l'abbé avait éveillé en moi des velléités religieuses... C'est égal, je reviens aux cataplasmes, le soulagement est plus efficace. »

Barrès était fort aimable avec ses hôtes et capable aussi bien de ravir un suppôt du diable que d'édifier le plus vertueux ecclésiastique. Nous doutons quant à nous que le pèlerin de l'Oronte eût à ce point dépouillé le vieil homme. Voici du moins ce qu'il nous écrivait à nous-même en avril 1902.

... Je tiens bon sur l'injustice, sur la trahison que ce serait de confondre religion et nationalisme. Il y a place chez nous pour l'athéisme même. Le catholicisme est la religion de mes prédécesseurs; il demeure à la disposition de mon fils s'il a le tempérament religieux ou de moi-même si je traverse une crise mystique. Je n'entends point qu'on dégrade cette nourriture de provision; je puis en avoir besoin. Mais il n'y a pas à me demander mon billet de confession, il ne faut pas espérer qu'on m'associera aux campagnes de sacristie contre les libres penseurs. Vive la sacristie quand elle combat la pharmacie Homais où l'on est dreyfusard. Mais si la sacristie me parle d'autre chose, je bâille, je souris, je m'en vais... »

En vérité, ce ton de détachement quant au culte lui-même et cette hauteur insultante à l'égard des gens d'Eglise n'annoncent pas qu'on soit en présence d'un saint Bonaventure ou d'un Thomas d'Aquin.

ROBERT LAUNAY.

LES LETTRES DE NICOLAS II
A SA FEMME

—

Nous avons déjà donné ici l'analyse des lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à Nicolas II, parues en deux volumes dans l'édition *Slovo* à Berlin. Le gouvernement des Soviets, qui détient les originaux de cette correspondance ainsi que du journal intime de Nicolas II, commence à son tour la publication de ces lettres.

Cette édition des « Centroarchives » est à tous égards de beaucoup supérieure à celle de *Slovo*, qui fut faite d'après une copie des originaux soustraite aux archives du gouvernement des Soviets. Dans cette copie, sans doute prise hâtivement, des fautes se sont inévitablement glissées. Certaines sont assez graves. Ainsi dans deux de ses lettres l'impératrice parle (d'après l'édition *Slovo*) d'un certain « Piatiorkine ». Or on chercherait en vain ce nom dans les livres d'adresses mondaines de cette époque, de Pétrograd ou autres villes russes; ce nom n'existe pas. Mais si nous nous adressons à l'original anglais, nous y trouvons que l'impératrice parle de « Peterking », nom familier donné au grand-duc Pierre Nicolaiévitch. Ailleurs, on trouve dans l'édition *Slovo* N. Willie au lieu de U. Willie « uncle Willie », qui désigne le roi de Grèce Georges Ier que, dans la famille impériale russe, on appelait « l'oncle Willie ». Dans sa lettre du 20 septembre 1914, l'impératrice envoie à Nicolas II la copie d'un fragment d'une lettre qu'elle a reçue de « Victoria », que l'édition *Slovo* dit être la reine d'Angleterre, tandis qu'en réalité il s'agit de la princesse de Battenberg,

sœur de l'impératrice. « Ducky » n'est pas la grande-duchesse Hélène Vladimirovna, mais la femme du grand-duc Cyrille, sœur de la reine de Roumanie. « Tante Sacha » n'est pas la grande-duchesse Alexandra Iossifovna, décédée avant la guerre, mais Mme Narichkine, dame d'honneur, que l'empereur Nicolas II, étant enfant, appelait tante Sacha, etc.

L'édition du gouvernement des Soviets, faite sur les originaux et revue avec soin, est présentée avec toute l'exactitude que doit comporter un document historique. Tandis que l'éditeur de Berlin n'avait donné que les lettres de l'impératrice, l'édition des Soviets donne la correspondance complète du couple impérial. L'édition projetée comprendra quatre volumes d'environ 500 pages chacun ; mais le premier volume paru est le numéro III de la série ; il contient les lettres et les télégrammes échangés entre Nicolas II et l'impératrice du 28 avril 1914 au 31 décembre 1915.

Dans cette correspondance les lettres de l'impératrice sont beaucoup plus nombreuses que celles de l'empereur, qui, le plus souvent, répondait à sa femme par des télégrammes. En outre, elles sont incomparablement plus intéressantes, et cela se conçoit, car il ne faut pas oublier qu'en fait, pendant toute la durée de la guerre, ce fut l'impératrice qui gouverna. C'est donc autour d'elle que, par l'intermédiaire de Raspoutine, se nouaient toutes les intrigues qui aboutissaient soit à la nomination des ministres, soit même à des mesures militaires. De là l'intérêt des lettres qu'elle écrit à son mari Subjuguée par Raspoutine, l'impératrice n'a cesse à son tour d'agir sur Nicolas II pour obtenir du débile souverain qu'il souscrive à ce qu'a résolu leur « Ami ». Si, dans les premières lettres de l'empereur, se trouve encore trace de quelque résistance aux ordres de Raspoutine, que lui transmet l'impératrice, s'il essaie de les discuter, il cède bientôt et renonce vite à toute initiative. On peut dire, d'après toute cette correspondance, que pas un acte de gouvernement, à dater de la guerre, n'émana du souverain

autocrate de la Russie. Les plans, les nominations, les mesures gouvernementales les plus importantes sont tous dictés à l'empereur par sa femme; et il s'accommode volontiers de cet état de choses, car, en réalité, un seul sentiment règne en lui : son amour infini pour sa femme. Elle est pour lui l'idéal ,la perfection; elle ne peut se tromper; c'est Dieu lui-même qui parle par sa bouche. Ainsi il lui écrit, de la *Stavka*, le 31 décembre 1915 :

Ma bien-aimée,

De tout mon cœur, je te remercie pour ta chère lettre, remise à Tétiératnikov(1),que j'ai eu la surprise de trouver en me mettant au lit. Mes plus chauds remerciements pour tout ton amour et ta tendresse pendant les six jours que nous avons passés ensemble. Si tu savais seulement comme cela me soutient et me récompense pour mon travail, mes responsabilités, mes soucis, etc. Vraiment je ne sais comment j'aurais pu supporter tout cela s'il n'avait plu à Dieu de te donner à moi pour femme et amie. Je le dis très sincèrement. Parfois il est difficile d'exprimer une pareille vérité et il m'est beaucoup plus facile de le faire sur le papier, à cause de ma sotte timidité.

Hier, après nous être séparés, j'ai reçu le gros Khvostov, une demi-heure. Nous avons eu une bonne et utile conversation. Après le thé, j'ai pris *la Jeune millionnaire* et j'ai lu beaucoup. C'est très intéressant et ça repose l'esprit. Depuis de longues années je n'avais pas lu de romans anglais. J'ai mal dormi ou plutôt très peu; je ne pouvais pas m'endormir parce que mes pieds étaient glacés; mais enfin je me suis enfoncé la tête sous les couvertures et j'ai réchauffé ainsi le fond du lit et ça a passé. Ce matin, ici, j'ai trouvé la température aussi basse qu'à la maison — 10°; maintenant il fait moins froid, il n'y a pas de vent, mais il y a beaucoup de neige. Après le long rapport, le déjeuner ordinaire avec tous les étrangers. Je leur ai transmis les salutations d'Alexis; ils m'ont beaucoup questionné sur lui et regrettent de ne pas le voir maintenant. Nos prières se rencontreront cette nuit: le service religieux aura lieu à l'église à 11 heures trois quarts.

(1) Valet de chambre de Nicolas II.

Que Dieu te bénisse, ma chérie, et aussi nos chers enfants. Pour l'éternité, mon cher Soleil, ton vieux mari.

NICKY.

Dès les premières lettres de cette correspondance on est frappé de l'étrange ressemblance de style qu'elles offrent, si bien que sans les signatures on ne saurait dire lesquelles sont de l'empereur, lesquelles de l'impératrice. En dehors des manigances politiques dont l'impératrice se fait l'instrument, les lettres des deux époux décèlent la même mentalité, la même ferveur religieuse, la même croyance aux signes et aux miracles, la même foi en Raspoutine, protecteur envoyé de Dieu. Dans sa très intéressante préface pour l'édition des Soviets, M. Pokrovsky dit avec juste raison que « l'intérêt politique de cette correspondance n'est pas aussi important qu'on pouvait l'attendre vu la situation des correspondants et il serait plus juste de l'intituler: Des raisons non politiques des grands événements politiques. » Et, en effet, on trouve dans cette correspondance une multitude de faits pour justifier cette proposition que les grands événements ont souvent de petites causes. On l'a déjà dit maintes fois et maintenant le journal intime et les lettres de Nicolas II le confirment d'une façon indéniable : le dernier Romanov était totalement dépourvu de sens politique. Jamais la raison politique, la considération supérieure des besoins du moment ne l'ont guidé dans le choix de ses collaborateurs. C'étaient les convictions religieuses, la fidélité à l'autocratie, les relations de parenté et surtout les recommandations de Raspoutine qui déterminaient la nomination des gouverneurs, des ministres, des chefs de l'armée. Plus encore : la direction des opérations militaires dépendait parfois d'un avis de Raspoutine, d'une prétendue vision de celui-ci ou simplement d'une de ses considérations sur la guerre. Car le héros de cette correspondance, c'est indiscutablement Raspoutine. Il n'y a pas une lettre où son autorité ne soit invoquée ; dans toutes il est fait mention de celui que l'empereur et l'impératrice

appellent Grigori et plus souvent « notre Ami ». Il y a également une héroïne dans cette correspondance : c'est Mme Vyroubova, « Ania », qui servait d'intermédiaire entre l'impératrice et Raspoutine. C'est dans la petite maison « d'Ania » qu'avaient lieu les entrevues secrètes de l'impératrice avec le *staretz* ; c'était là qu'étaient prises les plus graves décisions touchant la politique intérieure et la guerre.

La première lettre de l'empereur est datée du 23 septembre 1914, de la Stavka ; le grand-duc Nicolus était alors généralissime.

Ma petite femme bien-aimée,

Merci chaleureusement pour ta chère lettre et aussi de ce que toi, nos filles, Ania et N. P. (1) avez écrit tous ensemble. Les lignes écrites par vous sont toujours si profondes et quand je les lis leur sens me pénètre le cœur et souvent mes yeux sont humides. Il est pénible de se séparer, même pour quelques jours, mais les lettres comme la vôtre sont une telle consolation que cela seul vaudrait la peine de se séparer.

Aujourd'hui il pleut à pleins seaux ; mais bien entendu je me suis promené, ce qui m'a été très utile. Cette nuit le pauvre vieux Frédericks a eu de nouveau, comme en ville, un petit crachement de sang...

De nouveau je me sens tout à fait bien portant et je t'assure que, ces derniers jours, j'étais même très reposé, surtout grâce aux bonnes nouvelles. Hélas, Nicolacha (2), comme je le craignais, ne me laisse pas aller à Ossowetz, ce qui est franchement insupportable, puisque maintenant je ne verrai pas les troupes qui se sont battues récemment. Je compte visiter à Vilna deux hôpitaux : celui de la Guerre et celui de la Croix-Rouge, mais ce n'est pas uniquement pour cela que je suis venu...

Cette protestation est intéressante à noter ; elle marque le commencement de la lutte, d'abord sournoise ensuite ouverte, contre le généralissime, que vont mener l'impératrice et Raspoutine pour déposséder le grand-duc du commandement suprême. Au fond cette lutte n'est qu'une manifesta-

(1) N. P. Sabline, commandant du yacht *Standart*, ami du couple impérial.
(2) Le généralissime grand-duc Nicolas Nicolaïévitch.

tion de la haine de Raspoutine pour le grand-duc Nicolas. Cependant le *Staretz* avait été introduit à la Cour de Russie par la femme et la belle-sœur du grand-duc, princesses de Monténégro; mais dans la suite une brouille étant survenue, Raspoutine devint leur pire ennemi, et il sut faire partager son ressentiment à l'impératrice Alexandre Feodorovna qui, dans ses lettres, ne désigne jamais autrement que par « la famille noire » et « les Corbeaux » la famille du généralissime. L'impératrice, travaillée dans ce sens par Raspoutine, accusait le grand-duc Nicolas de vouloir se créer une popularité, de nourrir le dessein de l'enfermer elle-même dans un couvent et peut-être de détrôner l'empereur. Enfin l'impératrice supplia tellement son faible époux d'écarter le grand-duc Nicolas et d'assumer le commandement suprême des armées que Nicolas II finit par s'y résoudre. Et cependant combien il était peu préparé à cette lourde tâche, et comme son état d'esprit était peu celui d'un chef! Le 18 novembre 1914, dans une des périodes les plus critiques de la guerre, alors que les troupes russes avaient subi une terrible défaite en Prusse occidentale et que sur tout le front les munitions manquaient, il écrit à l'impératrice :

Dans le train.

Mon soleil bien-aimé, ma petite femme chérie,

Nous avons fini de déjeuner et j'ai lu ta chère lettre, avec des yeux humides. Cette fois j'ai réussi à me surmonter au moment de la séparation, mais la lutte a été pénible. Le temps est triste, il tombe des cataractes ; il reste très peu de neige. Quand le train a été en marche je suis allé faire visite à tous ceux de ma suite et me suis arrêté devant chaque coupé. Ce matin, parmi les papiers du ministre de la Guerre, j'en ai trouvé concernant Rennenkampf (1). Il lui faudra quitter l'armée. Je ne sais pas qui Nicolacha a en vue à sa place. Quelle joie, quelle consolation ce serait si nous pouvions faire tous ensemble tous ces voyages! Mon amour, tu me manques affreusement, plus que je ne puis l'exprimer. De la ville, chaque jour partira un courrier avec les papiers;

(1) Général dont l'armée fut mise en déroute en Prusse orientale.

je tâcherai d'écrire très souvent, car à mon étonnement je me suis convaincu que je puis écrire pendant la marche du train.

Mon trapèze est, en effet, très pratique et utile ; je me suis suspendu et j'ai grimpé plusieurs fois, avant le repas ; c'est en effet un excellent exercice dans le train, ça secoue tout l'organisme et le sang. J'aime ce joli petit cadre que tu m'as donné, il est devant moi, au-dessus de ma tête, pour la sécurité, car un choc violent pourrait briser la belle pierre.

Toutes les miniatures sont jolies, excepté celle de Marie. Je suis convaincu que chacun les appréciera comme il convient. Quelle joie et quelle consolation de savoir que tu es bien portante et travailles tant pour les blessés ! Comme dit notre Ami, c'est une grâce de Dieu qu'en un moment pareil tu puisses tant travailler et supporter. Crois-moi, mon adorée, n'aie pas peur, sois plus sûre de toi quand tu restes seule et tout ira bien et réussira.

Que Dieu te bénisse, ma chère petite femme ! J'embrasse chaleureusement et toi et les enfants. Dors bien et tâche de ne pas penser que tu es seule.

Ton mari.

NICKY.

C'est le ton général des lettres de Nicolas II. Il donne peu de nouvelles de la guerre, et parle plutôt de ses repas, des convives, du temps et de ses promenades. Voici, par exemple, sa lettre du 26 janvier 1915.

Je suis arrivé ici (à la Stavka) ce matin. J'ai été rencontré par Olga et quelques personnes. Elle a bonne mine et se sent tout à fait bien portante et l'esprit dispos.

Nous sommes allés, dans mon automobile, à son hôpital. Après avoir visité les blessés, nous sommes allés dans sa chambre où je suis resté un peu et ensuite nous sommes retournés dans le train. Nous avons déjeuné ensemble. Comme le temps était magnifique, Olga a proposé de faire une promenade. Nous sommes allés hors de la ville. Nous avons monté sur une petite colline, puis nous sommes revenus par la forêt. Mordvinov, Drenteln et N.P. étaient avec nous, et nous tous avions un grand plaisir. Maintenant nous deux t'écrivons, dans mon coupé ; nous sommes assis gentiment l'un prè de l'autre. Mon train part à 7 heures...

A la fin de la lettre cette nouvelle de la guerre :

Imagine-toi que je viens de recevoir de Dumbadzé (1) le télégramme que cet ignoble *Breslau* a tiré près de 40 coups sur Yalta et a fortement endommagé l'hôtel Rossia. Les cochons !

Le 28 février 1915, jour de la mort du comte Witte, ancien président du conseil, que Nicolas II détestait profondément, il écrit à l'impératrice.

Ma chère petite femme,

Bien que sans doute je sois bien triste de vous quitter, toi et nos chers enfants, cependant cette fois je pars avec une sérénité d'âme et un calme dont je m'étonne moi-même. Cela vient-il de ce que, hier soir, j'ai causé avec notre Ami, ou de ce que j'ai lu le journal que m'a donné Buchanan, ou de ce que j'ai appris la mort de Witte, ou peut-être est-ce le pressentiment qu'il arrivera quelque chose de bon à la guerre ? Je ne saurais le dire, mais dans mon cœur règne la paix pascale.

Les intrigues contre le généralissime, grand-duc Nicolas, commencèrent dès le mois de mars 1915. Tout d'abord Nicolas II eut quelques velléités de résistance. Ainsi, quand après la prise de Przemysl il annonça à l'impératrice qu'il allait visiter la Galicie, accompagné du généralissime, elle lui écrivit une longue lettre pressante pour qu'il n'emmenât pas le grand-duc Nicolas, dont la présence, lui disait-elle, diminuerait son prestige. A cette lettre il lui répondit :

Ma chérie,

Je ne suis pas d'accord avec toi que Nicolacha doive rester ici quand j'irai en Galicie. Au contraire, précisément parce que pendant la guerre je me rends dans une province conquise le généralissime doit m'accompagner. Je pense que tous ceux qui m'entourent le trouveront juste. Il m'accompagne, mais ce n'est pas moi qui suis de son escorte.

Mais, comme on le sait, Nicolas II finit par céder aux instances de sa femme, et, le 23 août 1915, le grand événement s'accomplit ; l'empereur prend le commandement des armées. A cette occasion, il écrit à sa femme :

(1) Préfet de police de Yalta.

Stavka impériale, 25 août 1915.

Ma petite âme bien-aimée, mon cher soleil,

Grâce à Dieu tout est passé, et me voici maintenant avec ce nouveau fardeau sur les épaules. Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse! Je sens un calme comme après la sainte communion. Toute la matinée de ce jour mémorable du 23 août, en arrivant ici, j'ai prié beaucoup et relu sans fin ta première lettre. Plus s'approchait le moment de la rencontre, plus la paix emplissait mon âme. Nicolas est entré, avec un bon sourire courageux, et m'a demandé tout simplement quand je lui ordonnais de partir. Moi, de la même façon, j'ai répondu qu'il pouvait rester encore deux jours. Ensuite nous avons parlé des opérations militaires, de quelques généraux, etc., et ce fut tout. Le jour suivant, pendant les repas, il parla beaucoup, il était d'excellente humeur, comme nous l'avions rarement vu depuis plusieurs mois. Mais la mine de ses aides-de-camp était des plus sombres, c'en était même amusant. Je dois rendre justice à ma suite, tous, à commencer par le vieux Fredericks, se sont tenus très bien, et je n'ai entendu aucune note discordante, aucune parole répréhensible.

Bien entendu, j'ai prié Nicolas, ces deux matinées qu'il était ici, d'assister au rapport; Alexeiev le fait si bien. Il a été touché de l'icone et de la bénédiction que tu lui as envoyées par moi. Il m'a répété qu'il partait d'ici tout à fait tranquille, sachant quel aide j'ai en la personne d'Alexeiev. Nous avons beaucoup parlé du Caucase; il l'aime et s'intéresse à la population et au pays; mais il a prié de ne pas le laisser longtemps là-bas, la guerre terminée. Tout de suite il s'est coiffé d'un ancien bonnet circassien, magnifique présent que Tchervachedzé lui avait fait il y a quelques années, et il le portera tout le temps. Il pense rester à Perchino douze jours et de là aller directement à Tiflis et rencontrer à Rostov-sur-Don le vieux Vorontzov-Dachkov. Toute la collection des femmes noires le joindra près de Kiev, dans sa propriété, et ils partiront tous ensemble. Une nouvelle page blanche commence, qu'y sera-t-il écrit, seul Dieu tout-puissant le sait! J'ai signé mon premier prikase, et j'ai ajouté quelques mots; je dois avouer que ma main tremblait.

Nous venons de terminer notre repas du soir, après quoi j'ai eu une longue conversation avec La Guiche, puis avec le général

Williams. Georges et le roi des Belges ont répondu, et si vite, à mon télégramme par lequel je leur annonçais des changements chez nous. Je suis enchanté que tu aies parlé au vieux Goremykine et l'aies consolé. Je t'en prie, la prochaine fois dis-lui qu'il faudra congédier la Douma et le Conseil d'Empire dès qu'ils auront terminé leurs travaux, si même je rentrais à ce moment ou me trouvais ici.

Pourquoi ne pas voir Kroupensky ? c'est un homme sûr et peut-être te racontera-t-il des choses intéressantes. Pense, ma petite femme, comment ne viendrais-tu pas en aide à ton mari quand il est absent ? Quel dommage que tu n'aies pas assumé cette tâche depuis longtemps déjà ou du moins depuis la guerre. Je ne connais pas de sentiment plus agréable que d'être fier de toi comme je l'ai été ces derniers mois, quand sans cesse tu m'adjurais d'être ferme et de m'en tenir à ma propre opinion.

Nous venions de terminer notre partie de dominos quand j'ai reçu par Alexeiev un télégramme d'Ivanov, qui m'annonce qu'aujourd'hui notre 11e armée (celle du général Stcherbatchov), en Galicie, a attaqué deux divisions allemandes avec succès et a fait prisonniers plus de 150 officiers et 7000 soldats et a pris 30 canons et beaucoup de mitrailleuses. Et cela est arrivé juste après que nos soldats venaient d'apprendre que je me suis chargé du commandement suprême. En vérité, c'est la grâce de Dieu, et comme elle a été prompte !

Eh bien, je dois terminer ; il est déjà tard et il est temps d'aller au lit. Que Dieu te bénisse, mon trésor bien-aimé, mon rayon de soleil. Je t'embrasse tendrement, ainsi que nos chers enfants. Pour toujours ton vieux mari,

NICKY.

Transmets à Ania mon salut cordial.

Hélas, cette bénédiction divine ne se manifesta pas longtemps, et quelques jours plus tard, le 4 septembre, l'empereur écrit, de Moghilev :

Les Allemands s'infiltrent dans les vides entre nos troupes à Dvinsk et à Vilna, ce qui cause beaucoup de soucis à Alexeiev, puisqu'on n'a pas encore les renseignements exacts et les détails. Leurs patrouilles de cavalerie, et l'infanterie qui suivait, sont arrivées jusqu'à la voie ferrée, près de Polotsk. Ce mouvement

bouleverse nos plans de concentration des réserves vers les deux villes sus-mentionnées. C'est à désespérer quand on ne peut déplacer et concentrer les troupes comme on le voulait. Alexeiev m'a dit aujourd'hui qu'il trouve nécessaire de transférer ailleurs le Grand Quartier et pense que Kalouga serait bien. Cela m'attriste beaucoup, parce que, de nouveau, je me sentirai loin de l'armée. Il a dépêché quelqu'un et Voieikov pour choisir l'endroit convenable. Il a peut-être raison, mais cette idée ne me plaît pas.

A l'intérieur aussi la situation n'était pas brillante et l'antagonisme entre l'empereur et les ministres qui se succédaient « comme à saute-mouton »,selon l'expression d'un membre de la Douma, était toujours à l'état latent. On a beau nommer des hommes patronnés par Raspoutine et qu'on croyait sûrs, toujours les événements plus forts les font dévier de la ligne de conduite qu'ils avaient promis de suivre. A ce propos l'empereur écrit :

Merci pour tes longues et chères lettres qu'on reçoit maintenant régulièrement à 9 heures et demie du soir. Tu écris tout à fait comme tu parles. La conduite de certains ministres continue de m'étonner. Après tout ce que je leur avais dit à la célèbre séance de nuit, je supposais qu'ils m'avaient compris et qu'ils s'étaient rendu compte que j'exprimais sérieusement ce que précisément je pensais. Tant pis pour eux ! Ils avaient eu peur de clôturer la Douma, et cela a été fait. Contrairement à leur avis, je suis venu ici et j'ai remplacé Nicolas et tout le monde a accepté cela comme une chose toute naturelle et l'a compris comme nous. La preuve, c'est l'énorme quantité de félicitations que je reçois de tous côtés et dans les expressions les plus touchantes. Tout cela me montre clairement une chose : que les ministres demeurant toujours en ville savent mal ce qui se passe dans le pays. Ici je puis mieux juger du véritable état d'esprit des différentes classes du peuple. Tout doit être fait pour mener la guerre jusqu'à la fin victorieuse et, sur cette question, personne n'exprime aucun doute. Toutes les députations que j'ai reçues ces jours-ci me l'ont dit officiellement et cela est ainsi partout en Russie; seuls Pétrograd et Moscou font exception, deux petits points sur la carte de notre pays.

Cette lettre est encore importante en ce qu'elle détruit la légende selon laquelle Nicolas II penchait pour une paix séparée. Sur ce point capital les lettres de l'empereur et celles de l'impératrice donnent un démenti formel à tous ceux qui parlaient de la germanophilie du couple impérial. Dans leur entourage il s'est trouvé des gens — surtout du côté de Sturmer — qui travaillaient peut-être pour une paix séparée, mais il faut reconnaître, à l'honneur de Nicolas II et de l'impératrice, qu'eux-mêmes n'eurent jamais une pareille pensée et que l'empereur était fermement décidé à mener la guerre jusqu'à sa fin victorieuse.

Comme nous l'avons dit en commençant cet article, sauf quelques-unes, les lettres de l'empereur n'offrent pas un grand intérêt, la plupart n'étant remplies que des effusions de sa tendresse familiale, toujours exprimées dans la même forme, ou de petits détails intimes que recueillera peut-être l'histoire anecdotique.

Du 19 juin 1915.

Ma chérie, mon petit soleil,

Excuse-moi si je t'envoie une bouteille vide de Cascara, mais j'en ai encore besoin ; j'y joins le petit reste de ma bougie, donne-le à Alexis pour sa collection (?). Comme je te suis reconnaissant pour tes chères lettres, pour ton dévouement et ton amour ! Ils me donnent des forces. Je t'embrasse fortement, ma bien-aimée. Il fait trop chaud pour écrire sur un thème pareil. Je suis heureux que tu aies vu le vieux [Goremykine]. Est-ce qu'il t'a rassurée ? Je t'envoie une petite photographie que Djounkovski a prise ici la dernière fois...

Plus loin un petit détail qui caractérise la désorganisation du service de l'armée russe :

... A cause de la chaleur nous faisons de longues promenades en automobile et marchons très peu. Nous choisissons les nouvelles routes et allons dans les environs en nous guidant de la carte. Il nous arrive souvent de nous égarer, parce que les cartes datent de 18 ans et que depuis lors de nouvelles routes ont été tracées, des nouveaux villages ont surgi, des forêts ont disparu, ce qui change totalement la carte.

Quelques jours plus tard, le 23 juin, Nicolas II, après avoir décrit son excursion dans la forêt de Biélonège où il rencontre un troupeau d'aurochs glisse, à la fin de sa lettre, quelques mots sur le manque de munitions.

... De nouveau cette maudite question des munitions et des fusils arrête le mouvement énergique en avant, car après trois jours de combats sérieux les obus seront épuisés. Sans de nouveaux fusils il est impossible de remplacer les pertes et l'armée, actuellement, est à peine plus forte qu'en temps de paix; elle devrait être — et elle l'était au commencement — trois fois plus forte. Voilà dans quelle situation nous nous trouvons. Si pendant un mois il n'y avait pas de batailles, notre situation s'améliorerait beaucoup. Bien entendu, je te dis cela pour toi seule; n'en parle à personne ma chérie.

Toutefois l'impératrice jugea nécessaire d'avertir leur Ami de la situation, afin de lui demander ses conseils et ses bénédictions.

Le 18 septembre.

Mon cher Soleil bien aimé,

Tes lettres charmantes me touchent si profondément que je suis désespéré de ne pouvoir répondre de la même façon. Je ne te rends peut-être que la dixième partie de ce que tu me donnes par tes lettres affectueuses. Je trouve que plus se prolonge la situation, plus les liens qui nous unissent sont profonds et solides. Un mois c'est long. Comme c'est étrange, notre Ami avait l'air de prévoir la durée de mon absence: « Tu passeras là-bas un mois et ensuite retourneras ». Maintenant, quand je partirai, nos Cosaques resteront ici, il y aura à Tsarskoïé l'autre moitié de notre garde personnelle, de sorte que Grabbé m'a prié de te dire de disposer des casernes neuves pour tes blessés jusqu'à la fin de la guerre. Il est venu et m'a prié de t'écrire cela, sachant que ça te ferait grand plaisir.

Au commencement d'octobre, le jeune tzarevitch, accompagna l'empereur à la Stavka. On sait par les souvenirs de son précepteur, M. Gilliard, que ce séjour au Grand Quartier n'était pas très bon pour l'enfant.

... La présence de Baby, écrit Nicolas II, le 6 octobre, prend

aussi une partie du temps que, sans doute, je ne regrette pas.

Sa présence apporte de la lumière et de la vie à tous, y compris les étrangers. C'est infiniment agréable de dormir l'un près de l'autre. Je fais les prières avec lui chaque soir depuis que nous sommes dans le train. Il récite les prières trop vite et il est difficile de le retenir. La revue lui a plu énormément. Il s'est tenu près de moi pendant que les troupes défilaient solennellement, ce qui était admirable. Je n'oublierai jamais cette revue. Le temps était splendide et l'impression générale grandiose. La vie ici se passe comme toujours. C'est seulement le premier jour qu'Alexis a déjeuné avec M. Gilliard dans ma chambre ; ensuite il m'a beaucoup prié de lui permettre de déjeuner avec tout le monde. Il est assis à ma gauche et se conduit bien, mais parfois il devient trop gai et bruyant, surtout quand je cause avec quelqu'un dans le salon. En tout cas, cela leur est agréable et les force à sourire. Avant le soir nous faisons une promenade en automobile (le matin il joue dans le jardin), soit dans la forêt, soit au bord de la rivière; nous faisons un bûcher et je me promène autour.

On a déjà beaucoup écrit sur le caractère effacé de Nicolas II, sur son inconscience et son manque d'intérêt pour tout ce qui n'était pas sa vie de famille ; ces lettres écrites au moment le plus tragique de l'histoire de la Russie corroborent tout ce qu'on a pu dire du dernier Romanov, incapable de comprendre et de dominer les événements qui devaient amener la chute de la dynastie et la fin du régime autocratique.

J.-W. BIENSTOCK.

LE RÈGNE DU BONHEUR

—

LETTRE D'ENVOI

A monsieur Juste Cazejus, né en 1870 et mort, sans doute, avant le milieu du XXe siècle, supposé que la commune règle n'ait pas été abolie par des révolutions que j'ignore. Au hasard de la rencontre et sous le couvert de la Providence. Qui trouvera ce pli le remette au destinataire, s'il se trouve son contemporain et s'il connaît son adresse, par miracle. Merci.

Monsieur,

Il n'y a pas de poste entre nous et je confie ma missive à Dieu, comme vous le voyez ; il aura bien travaillé si elle vous arrive ; donnez-lui le pourboire d'une action de grâce et puis lisez-moi attentivement ; c'est le seul salaire du dur métier que je fais pour vous et qui pourrait ébranler un cerveau moins solide que le mien, moins équilibré et fortifié par l'étude, l'habitude de la patience et, sinon la pratique, du moins la méditation des vertus.

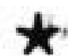
Je vous écris avec un méchant stylo qui crache, sur une rame de papier cloche ; je n'ai ni table, ni sous-main, ni buvard, ni sable. Excusez ce désordre, ces ratures, ma lenteur et ma hâte. Mettez-vous à ma place et concevez mon trouble. Comment sortirai-je de ce cul-de-sac où vous m'avez engagé, où j'ai si étourdiment suivi votre sollicitation ? Quelle aventure pour un plumitif de la science, qui n'avait guère voyagé, jusqu'à ce jour, en dehors des billets circulaires à itinéraires fixes et des routes desservies par des cars ! Enfin, soyez maudit ; vous ne vous en porterez pas plus mal.

Il n'y a pas de poste entre nous, monsieur, et je ne peux ni vous rendre visite, ni vous envoyer un commissionnaire ; je gribouille tout seul, au clair de lune, sur mes genoux, accroupi contre un gros arbre. Je suis dans la nuit et le printemps ; voilà toutes les coordonnées de ma position, vagues, nocturnes et enivrantes, pour moi du moins, sevré depuis si longtemps de ce pain nécessaire des hommes, l'air libre, et de cette annuelle éloquence de la sève, génitrice des mouvements et des grands espoirs de l'âme et du corps. Suffit. Je n'ai pas le loisir de devenir poète et vous ne m'avez pas appointé pour cela.

J'ignore la distance qui nous sépare, peut-être des myriamètres, peut-être moins de mille pas. Vous habitiez, à notre dernière entrevue, rue de l'Université, non loin de l'esplanade des Invalides, Paris, France, Europe, planète Terre. Mais qu'importe l'espace, quand le temps s'interpose avec tant d'assiette et d'omnipotence ! Paradoxe à quoi ma faible imagination s'accommode mal, nous ne nous trouvons pas à égale distance l'un de l'autre, dans la durée. De vous à moi s'étalent deux siècles, deux colonnes de culture ou de barbarie ; de votre serviteur à vous-même deux maigres années seulement, à peine le loisir de guérir une douleur éternelle. Pourtant cela est ; il faut que j'y plie ma logique. Le pot qui contient la réalité a une panse de fer ; nous sommes des vases d'argile. Inutile de s'entêter, mieux vaut la contradiction interne que le heurt, la fêlure, la mort.

A ce propos, monsieur, vous êtes certainement trépassé, et sans trop d'accablement d'agonie, j'espère, en honnête homme qui possède pignon sur rue, des héritiers et, sans doute, une âme. Les événements s'échelonnent à l'ordinaire comme les peupliers le long d'une route ; on les dépasse un à un. Cependant deux cents années de votre vie et de votre mort n'ont pas eu lieu pour moi ; j'ai pris le raccourci et je tombe en plein avenir ; j'y trouverai

peut-être votre postérité. Mais souffrez que je retrace, pour vos mânes, le récit de notre rencontre et de ce qui s'en suivit. Placé au plus singulier tournant de ma fortune, je veux consigner mes remarques et mes observations autant par devoir que par penchant naturel d'écrivasserie ; je les joindrai, en liasse, à cette lettre que je griffonne au débotté. Cela formera un tout, ou un rien, selon le lecteur.



Je vous ai vu pour la première fois, monsieur Juste, un soir d'automne, entre les Gobelins et le Jardin des Plantes, à l'entrée du porche de la boulangerie des Hôpitaux, devant une guinguette peinte en rouge sang de bœuf et ornée d'un berceau d'herbes qui grimpent, place Scipion. Des commères comblaient les bancs du square et les cris des mioches s'entreperçaient sous la riche effusion du crépuscule. Je musardais, fort à la côte, pourvu de science stérile et de diplômes vains, renté de fonds russes et de déboires. Votre limousine tranchait assez dédaigneusement ce flot populaire que déverse la fin du jour, comme un sabre damasquiné une boule de seigle noir. J'étais là. Toutes les histoires commencent ainsi. On est là ou on est ailleurs. Si on est là, le roman s'amorce et les péripéties mordent. Si on vogue ailleurs, une autre histoire s'enchaîne. Mais c'est bien la nôtre qui débute, et je n'oublierai pas, en cours de route, mon sujet. Florissant et bien entrelardé, vous humiez l'air et la matière plébéienne mêlée au vent des tanneries ; votre œil pétillant, votre teint frais me plurent. J'aime le bonheur des autres à peine moins que le mien. Nulle insolence en vous, du reste, mais de la hauteur familière, et cette politesse affectée qui fait fusiller vos pareils par les goujats, aux matins d'émeute, avec une certaine déférence et bien du contentement. La pauvre décence de ma mise, mon visage un peu bêtement intellectuel m'attirent votre bien-

veillance. Le capot de votre voiture m'enfonce le sternum ; vous m'adressez la parole sous ce prétexte, fort courtoisement, et, huit jours plus tard, je hante votre hôtel de la rue de l'Université, où une barbe hors de saison me désigne au ricanement des larbins glabres.

Vous étiez curieux de science, monsieur Juste, philosophe et touche-à-tout, tyranneau de votre maison et de votre entourage, avec un grand contrepoids de lâcheté et d'apathie qui vous livrait à l'intrigue de deux ou trois secrétaires et vous soumettait à leur obséquieuse dictature. On trouvait dans votre jardin et vos appartements beaucoup de livres coupés par le valet de chambre, des fâcheux, des bas bleu de l'espèce transcendentale, la plus redoutable, des lunettes et des calvities, de la profondeur muette et de la loquace, du porto, des brochures de toutes langues, même la française, et quelques hommes de génie privés, toujours au buffet, happant les sandwichs d'une main et reconstruisant le monde de l'autre. Ah ! quel ennui ! Je frémis de rage à ce souvenir. On attrapait des insomnies chez vous à force de lutter contre le sommeil... Et cette odeur d'Europe centrale qui rôdait, cuir de Russie, bain de vapeur, juiverie, tabac blond, linge blet. Tout de suite, Bardoche, auvergnat à figure de mongol, fut mon ennemi ; il régnait sur vous, favori de l'heure. C'était une sorte de punaise, puante et plate, savante de toutes choses, érudite à faire vomir, haineuse et décravatée, prodigieuse par l'étendue et le désordre de son savoir, un décrochez-moi-ça de l'Institut, une poubelle métaphysique. Je ne suis pas un dandy certes, mais je me lave le corps et l'esprit, j'élimine les déchets de ma peau et de ma cervelle. Lui gardait tout ; la crasse et la théorie du jour recouvraient celles de la veille ; à l'abri de cette double cuirasse, il nichait, impénétrable, révélé parfois, au cinquième coktail, par l'oblique et sauvage éclair de son œil, escarboucle à retardement, qui éclatait, le mal accompli. Il vous avait embarqué, ce Bar-

doche, dans des spéculations sur le temps, la quatrième dimension et autres fariboles alors fort à la mode, dont les douairières se gargarisaient. Il vous entraîna à des vérifications expérimentales, vous persuadant, la crapule, de me choisir pour sujet, pour cobaye de ses fantaisies. Pouvais-je résister ? Vous me donniez la nourriture, le repos, l'aise, le loisir, une contrefaçon de vie élégante ; j'étais votre obligé, il ne m'était permis de vous haïr et de vous maudire que secrètement. Bardoche avait du génie, j'en conviens ; il construisit, animé de la triple jubilation d'inventer, de ricaner et de me détruire, l'obus et le canon qui devaient m'envoyer à travers les astres, à une vitesse voisine de celle de la lumière et me ramener sur notre globe terraqué, après avoir ricoché contre cette étoile alpha d'une diablesse de constellation dont je veux oublier le nom et la forme. Le feu de Dieu l'emporte ! Deux ans s'écouleraient pour moi pendant le trajet, deux cents pour notre planète ; j'atterrirais donc en plein avenir, les calculs exacts. Si c'est entre les mains d'un étranger que ce papier tombe, peut-être ne comprendra-t-il pas ; tant pis pour lui. En 1923, tout le monde avait l'intelligence de la relativité du temps et le moindre grimaud de collège alignait, sur les tables du Café du Commerce, à l'apéritif, les équations de Lorentz. Enfin, un beau soir de printemps, tout étant prêt et équipé dans votre jardin, monsieur Cazejus, on se mit en devoir de m'expédier. Il y avait un ministre, des peintres, des grues, un danseur caucasien, un professeur au collège de France, mon hôte et sa cour myope, des inventeurs, des gens qui n'avaient d'autre ressource que de faire partie de l'élite, Bardoche vert d'exaltation, tout Paris en un mot et moi-même. Plus moyen de me récuser sans passer pour un jean-foutre.

« Cependant, hasardai-je, comment revenir ? »

Bardoche cria :

« Ne vous inquiétez pas, c'est un détail. Vous trouve-

rez bien le moyen, ayant gagné sur le temps, de vous laisser rattraper. Ma parole, il faudrait leur mâcher l'ouvrage. »

Il riait avec une telle méchanceté que mon cœur se fendit de rage.

« Eh bien !... Eh bien !... »

Je balbutiais ; les phrases refusaient de s'organiser en moi ; elles se liquéfiaient au passage de ma gorge. Il reprit :

« Quoi ! Renâclerez-vous à la dernière minute, pain de proposition, hostie de la science... »

Et plus bas :

« Entreras-tu dans ton tabernacle, pleutre ? »

L'assistance se divertissait de ce débat ; le danseur caucasien me regardait comme le jeune chat guigne la papillote qui danse au bout du fil, avant le coup de patte. Alors je mis la main sur le cœur et tentai d'envelopper mon désarroi dans une formule honorable.

« Je me sacrifie à l'Intelligence, dis-je, je suis la victime votive. »

Quelques spectateurs pouffèrent ; mes paroles n'avaient aucun sens, je le savais bien ; elles me réconfortaient d'autant mieux. On vissa sur moi la tête de l'obus ; il faisait froid et noir ; je n'étais pas content du tout. Et je partis pour mes années de voyage.



Voilà, monsieur Cazejus, de quoi rafraîchir votre mémoire et la mienne, de quoi, aussi, mettre au fait l'inconnu, si c'en est un qui recueille cette liasse, et lui donner l'intelligence de mon grimoire. Dès aujourd'hui j'observe et je rapporte, sans partialité, scrupule, ni prévention. L'œil clair et la main probe, telle est ma devise, je ne volerai pas mes gages ; je vous sers en fidèle commis, dussiez-vous n'en avoir jamais connaissance, fussiez-vous, pour moi, définitivement mort. Envoyé en patrouil-

leur dans l'avenir, je fouille, j'explore, je bats la campagne ; je remplis mes obligations. Que si les voies me sont coupées pour le retour, je périrai à mon poste, j'userai ma petite réserve d'héroïsme, tout comme un autre, solitairement, honorablement.

PREMIÈRE PARTIE

LES SURPRISES DE L'ATTERRISSAGE

I

L'OBUS SUR LE FLEUVE

J'avais perdu le compte du calendrier depuis si longtemps que je vivais au centre du cylindre ténébreux, hors des jours, des nuits et des saisons, hors de la pesanteur même,cette bonne vieille pesanteur qui nous dirige dès le premier âge, avant que soit dénoué notre ombilic, institutrice des hommes, nourrice de leur savoir. Je flottais parfois en d'étranges postures, heurté par tous les bouts, asservi à de dures contraintes, ou libre au contraire, mou et souple, pareil à une algue humaine dans un bocal transporté. Plus de journaux, plus de tramways, plus de laitier, plus de coqs ni de musique de feuillages. Qu'on imagine une existence aussi dénuée de mesure, si l'on peut. Pourtant, j'avais usé deux années jusqu'à la corde, deux années solaires s'entend, lointaines et incontrôlées. Je n'appartenais plus que par le souvenir et l'état-civil à ce système Lune-Terre qui m'avait vu naître jadis, impasse de la Bretonnerie, à Périgueux. Déjà je ménageais mes lampes électriques et mes bouteilles d'oxygène comme un naufragé son biscuit et son bidon d'eau douce, quand tout est sel et désert impotable autour de lui. Mon rebondissement contre l'étoile alpha de la satanée constellation, mon double voyage d'aller et retour ne m'avaient frappé d'aucune sensation notable ; j'avais dormi et engraissé, malgré mon régime de conserves et de cogitations sté-

riles entre deux sommes. Dégoûté de lire, je repassais, pour tuer le temps, mon enfance et ma jeunesse, qui ne présentent rien, certes, de remarquable ni d'imprévu ; je me jouais la comédie de moi-même, une pauvre pièce, avec quelques embellissements de joie et de malheur ; c'est la faiblesse humaine. Qu'on se rassure, je n'en étalerai pas le détail ; il faudrait des volumes;et tant d'auteurs se sont confessés avec une feinte bonne foi et une humble outrecuidance que je renvoie à leurs œuvres qui offrent l'avantage du talent sur mes ternes élucubrations.

Une fois, je m'éveillai au terme de mille rêves confus et il me sembla reconnaître, dans l'ombre, une ancienne présence, une amitié invisible dont je cherchais le nom, quelque chose d'intime et d'impalpable comme une chanson qui vous a bercé et qu'on découvre sous une croûte de silence. J'ai dit que j'étais devenu aussi gros qu'une oie aux pattes clouées. Je m'en apercevais mal à cause du défaut de lumière, de l'étroite cage qui limitait mes mouvements et de mon inappétence d'action physique. L'extrême variabilité des attractions m'enlevait aussi toute notion de poids ; je n'avais plus d'étalon où comparer ma masse. Mais, ce jour-là, tout s'équilibra soudain selon un ordre antique et merveilleux, selon la loi de ma tribu. Je pressai le déclic de la lampe électrique; le filament rougeoya et jeta sur l'ombre de ma prison un éclat de chlorose, une lumière de langueur. J'étais assis, j'adhérais parfaitement à mon tabouret ; la lampe imprimait à mon bras une fatigue proportionnée ; mon ventre et mon séant m'attachaient terrestrement au culot de l'obus. Émouvant et mélancolique retour de la pesanteur natale. Ainsi le clocher du village s'effile sur le crépuscule aux yeux du voyageur, et les guerres fratricides, les deuils, les crimes familiaux, les haines de parenté, perdent toute existence ; l'âge d'or se rabat sur le passé et le nimbe d'une lumière invincible à quoi cèdent le souvenir et la réalité. O vieille attraction de la terre, accélération ances-

trale qu'admiraient les enfants d'Eve, Caïn et Abel, quand ils jetaient la pierre, du haut de la falaise, dans le fleuve issu du Paradis. Un doux balancement me portait vers un but inconnu ; je lampai un verre de rhum ; avec prudence et précaution je déboulonnai la tête cônique de ma geôle et j'actionnai les leviers de délivrance.



Je descendais sur un chemin d'eau bordé de forêts. Le faible courant ridé de brise entraînait les basses branches et le reflet de la lune divisé en parts décroissantes ; la tranquille rivière remplissait sa rigole, affouillait et atterrissait nonchalamment ; un tronc d'arbre m'accompagnait de sa sympathie toute brute et se réglait à ma marche ; le vol d'un oiseau nocturne étendait parfois son cri trémolant et tranchait, de l'ombre de son vol, les vaguelettes. L'air était neuf à mon être, de qualité exquise, printanier assurément ; il rafraîchissait ma face et mes mains comme un linge fin satiné d'herbes, mouillé de lait d'amandes. L'assemblée de verdures répandait un murmure d'amitié et une odeur de sève et de feuille ; l'humus respirait et son souffle montait à la rencontre du clair de lune pour une mystique union. La plus belle nuit du monde, aussi royale que celle où le premier homme ouvrit les yeux et se tut, régnait sur le fleuve et le bois, débordait la coupe des collines. Là-haut mille étoiles, rouges, bleues, vertes, blanches, rouges, mille étoiles de tous les âges, de toutes les couleurs du métal en fusion, racontaient l'histoire de la création et dansaient les lentes figures que cent siècles ne suffisent pas à dénouer. Je reconnaissais le Chariot de David, Cassiopée, l'étoile de l'Épreuve, simple ou double selon le regard qui la vise, le Baudrier d'Orion, le vaste quadrilatère de Pégase. Une planète, ma sœur, roulait à l'Orient contre le ciel plus délicat qu'un pétale, pareille à une goutte de rosée, pareille au pleur de ma joue rude.

Par une telle nuit d'avril je fus conçu, sans doute, quand le couple oublie, l'instant d'une étreinte, la perpétuité de la douleur. Je me penchai hors de ma nacelle d'acier ; je pris dans le creux de ma main une eau qui avait dissous le vent, le ciel, les feuilles, la lune, et je la bus dévotement comme l'élixir de la terre, la liqueur de Jouvence de l'exilé.

Le fleuve coulait largement et droitement entre les bancs forestiers et je tenais le milieu de sa voie, engaîné à mi-corps dans l'obus. Je sentais avec largeur, porté par les eaux, mères du monde, la puissance de ce printemps ; le sol fermentait, les arbres accroissaient leur aubier d'un cran, une année poussait à la vie des êtres et les attachait, d'un nouveau lien, à l'univers. Je naviguais doucement, ainsi que les enfants perdus des légendes, porté par un berceau de métal. Je revenais des astres indifférents ou hostiles à ma race. Quelle fille vierge me recueillerait et me conduirait par la main, à la maison de son père ? Une femme toujours reçoit l'étranger rejeté des astres, de l'océan ou de la durée, le salue des mots convenables et le précède au seuil ; mais ce rite d'hospitalité, les vierges l'accomplissent plus pleinement, et les Sauveurs du monde les choisissent. Puis je pénétrerais dans le clan des mâles et me trouverais conjoint au règne nouveau, réengrené au cycle des générations humaines après cet écart de deux siècles et mon saut extravagant.

Ma montre poussait fort réglément son tic-tac. Pouvais-je, cette fugue ayant à coup sûr perverti ses humeurs, me fier à l'heure de midi ou minuit cinquante-quatre qu'elle prenait fantaisie de marquer ? La boussole, conforme à la direction de la Polaire, se réadaptait, en oscillant d'aise, à son vieux penchant magnétique retrouvé. Ma navigation me portait à l'ouest, où les collines haussaient l'horizon. Là-bas, la rivière heurtait un obstacle et son tapis coulant argenté s'insinuait sous une masse

sombre dont je ne pouvais, à distance, deviner la nature. Ce n'était pas une chute ou des rapides, car nul courant d'approche ne me happait et l'obus suivait la marche de l'eau sans affolement, tournant à peine sur lui-même d'un infime et nonchalant degré. Une chouette frouait, loin dans les terres. J'entassais les rêveries avec une abondance magnifique et indéterminée ; toute l'histoire et les mythes de ma planète faisaient corps avec ma respiration et la ralentissaient de leur poids ; les légendes stellaires brillaient au ciel et retraçaient les songes, remâchés et sublimés, de mes pères. Et, comme la boussole docile à l'habitude du pôle et à son appel, je m'abandonnais à mon vice, cette ivresse de l'intelligence qui oublie de comprendre, de la volonté qui s'anéantit dans l'enchantement d'être et de ne pas vouloir.

C'est alors que ma nacelle métallique, mon moïse insubmersible s'empêtra dans l'obstacle et que la terre prit assez brutalement contact avec mon crâne par une branche noueuse qui enleva mon béret et m'écorcha le cuir chevelu. Une goutte de sang coula sur mon visage, libation de retour. J'avais achoppé une sorte d'éperon rocheux, tout enrobé de lierre, de mousse et d'arbustes. Des fleurs jaunes, que la lune décolorait, poussaient aux anfractuosités de l'écueil, des ficaires sans doute et des jonquilles ; quelques soucis d'eau ornaient une rade minuscule, entre deux blocs écroulés, et le courant, qui chantait à peine contre l'angle des pierres, en arrachait une très faible et mystérieuse musique dont les algues douces épousaient le rythme, en ondulant. Je brisai la tige d'une jonquille, et son suc me mouilla les doigts ; je mordis une branche amère, sensuellement ; la chair de la terre entrait dans ma chair par le contact, l'odeur, la saveur ; je rembrassais un univers où tout m'était nourriture, assouvissement, poison, alliance et guerre, où rien ne me dédaignait. Après deux ans d'espace abstrait, d'habitation d'un projectile sidéral, jouissance terrible de retrouver la simple

vie, la mort familière ! J'approvisionnai mes poumons d'une grande bolée d'air ; je saisis à deux mains une branche ; par un rétablissement assez ardu, ma mauvaise graisse de prisonnier m'empêchant fort, je gagnai le sol ferme de l'îlot et, d'appui en appui, son sommet, à quatre mètres environ au-dessus du fleuve.

II

CHOSES TERRESTRES

La pierre de l'îlot, sous son manteau de végétation, présentait des traces de travail humain ; elle avait été fouillée jadis et sculptée avant de retourner à l'état sauvage. Je m'étais confronté face à face, en m'agrippant aux ronces pendant ma brève ascension, avec un visage grossier, mangé et dévoré, semblable à ces statues de l'île de Pâques qu'ont rapportées les navigateurs, un visage qui possédait deux yeux, un nez, une bouche, à ma ressemblance, fraternel malgré son délabrement et sa rusticité d'idole. Des emblèmes assez difficiles à discerner, surtout la nuit, cavaient ou bombaient l'écueil ; je remis à plus tard leur examen.

Du haut de mon observatoire, je parcourais du regard la forêt juvénile : arbres tardifs encore dépouillés, d'autres garnis de folioles, d'autres d'une feuillaison déjà avancée, et les bouleaux blancs signalés au loin par leurs troncs de jet et de lumière, couronnés d'un frémissement à peine soutenu de substance, agitation immatérielle, promesse dansante. Le fleuve, barré par une haute colline déchiquetée et ruineuse, se recourbait vers le sud, après avoir passé à sept ou huit cents pieds de mon île, une sorte de pont de lianes aux arabesques charmantes. La vallée, fort large et d'un contour indécis, offrait un champ propice aux flâneries sinueuses d'une eau lente, paysage à relief modéré où une étrange forme, sur la rive gauche du

fleuve et presque à la corde de sa boucle, commandait l'attention. C'était, au milieu d'une aire forestière vaste et plane, aérée de clairières et de morceaux de landes, un élancement végétal, carré à la base, qui s'élevait, en s'amenuisant, à plusieurs centaines de pieds, tout vêtu de feuilles et cimenté de racines. A la cime, il se penchait et se divisait, comme fatigué de son effort ou frappé de la foudre. Son épiderme vivait, certes, et répondait au vent, je le voyais bien malgré la distance ; mais un squelette puissant et inerte, d'os ou de métal à jour, soutenait l'édifice. Une inquiétude naquit en moi soudain. Ce paysage, avec sa barre de collines à l'ouest, son fleuve arrondi, sa flèche sans nom, je le connaissais sans le reconnaître. Tous les repères, les proportions, les saillants et les rides m'en avaient été familiers jadis, dans une vie précédente, un rêve ou une de ces hallucinations prémonitoires qui sondent notre avenir. J'avais beau, cependant, me battre les flancs, fouiller mon passé, je ne trouvais rien de précis, ni lieu, ni date, ni décor de ma pensée, ni place d'un événement qui correspondît à la perspective ouverte. A peine au terme de ma trajectoire, déjà le mystère m'emprisonnait. Je tournai le dos à ce problème et, ne pouvant le résoudre, j'essayai de me convaincre que je ne l'avais pas posé. Cependant la sourde inquiétude persistait et mon âme n'était pas nette.

Le récif où je gîtais était au quart environ du lit du fleuve, vers la rive droite ; il faisait pendant à un frère jumeau, sur la gauche, de même taille et de même aspect. Entre eux roulait le flot, semé de moindres obstacles qui l'encombraient, vestiges d'un écroulement. De mon observatoire à la terre ferme, il y avait un chemin presque praticable, une manière d'arche crevée d'arbres et déclavetée, une échine rompue par le temps et le croît des végétations. Je décidai de gagner la rive et j'y parvins au prix d'un peu d'astuce et d'équilibre. Un pont, décomposé aujourd'hui, s'était à coup sûr dressé là,

autrefois. Ce trait nouveau s'ajoutait à ceux, déjà fixés, du paysage et le complétait, sans me permettre encore, cependant, d'identifier mon souvenir ou ma vision antérieure et de classer cet ensemble de relief terrestre et de courbes d'eau dans ma vie.

★

Le froid de l'aube me glaçait quand je pris pied sur la rive ; le ciel de l'est se rayait à l'horizon. La sylve s'assombrissait et frissonnait, touffue, impénétrable, et le pépiement des oiseaux semblait une chose d'outre-nuit, qui gringottait sans chanter. Des fantasmes et des terreurs rôdent et vous poussent au visage une haleine de cave au moment de s'enfouir. Au bout d'une marche difficile à travers l'épais maquis, j'atteignis l'étrave d'une falaise en proue qui fendait la forêt et, appuyé à un bloc, je fermai les yeux, pour mieux souffler et n'être diverti par rien de ma pleine respiration.

Je restai ainsi un temps assez long ; je dormais debout, peut-être, bercé par le ralentissement de mon cœur. Le fronton de la falaise, quand je sortis de mon somme et repris contact, se dorait d'aurore ; et je m'aperçus que mon destin me promenait d'illusion en illusion, d'erreur en erreur, de méprise en découverte, vers je ne sais quelle vérité qui m'attirait invinciblement et dont j'avais peur. Je n'étais pas adossé à une muraille de roche pavoisée de feuillage, à une construction géologique stable ornée de plantes passagères, mais à un bloc d'immeubles, abandonné des hommes et habité par les arbres et les buissons qui défonçaient les portes, crevaient les cloisons, jaillissaient des fenêtres, tordaient les poutrelles de fer et dévoraient patiemment leur propre demeure. Cette haute apparence de proue ne figurait-elle pas l'avancée d'une maison d'angle sur une place ? Une jonction d'avenues, en vérité, tel était le lieu où je m'étais assoupi, et cette forêt formait le tombeau vivant, bouillonnant de germes, d'une cité

morte. Des rideaux de lierre et de chèvrefeuille ventoyaient aux baies désaxées, des violiers retombaient des chéneaux ; la cage d'un ascenseur, par une brèche, m'apparut comme un puits où ruisselaient les chevelures de Vénus. Cette solitude peuplée d'oiseaux, de renards, d'insectes, percée de terriers, comblée de nids, cette solitude innombrable, ce silence bruissant me prenaient à la gorge, m'étouffaient d'angoisse. Quel cataclysme avait chassé les hommes de leurs foyers ? Quelle révolte et quelle ruée avaient abattu tant de dévastation sur la ville ? Combien de siècles de guerre avait-il fallu pour réduire à rien l'œuvre logique d'une race et la livrer à la nature ivre et lente ? Combien de siècles de guerre ?... Il sembla qu'une voix murmurait dans mon dos :

« Peuh ! quelques années de paix. »

Je me retournai avec violence. Un ramier s'envolait d'une branche ; la queue d'un lapin s'enfonçait, éclair gris et soyeux, dans un soupirail de cave ; une feuille d'iris bougeait ; rien de plus. Puis un corbeau croassa à ma droite et, là-haut, une crécerelle se mit à tourner sans but, à mon sens du moins, comme pour orner le ciel vide. Ce qui me semblait, à moi homme, dévastation, n'était-ce pas, au contraire, édifice parfait de la terre, des pluies et de l'air ? Qu'appeler ruine, de la ville absurdement raisonnable qui s'était élevée ici, rigide, économique, pierre et fer, bourdonnante de hâte, ou de la cité que je voyais, prodigue, multiple, festonnée, odorante, d'une si paisible et si fantasque ordonnance ? Je rêvais, en mâchonnant une tigelle, le long d'un fantôme de boulevard des anciens âges, sur un asphalte sénile et crevassé.

A mon passage, quelques pas plus loin, s'écroulèrent une corniche et un pan de mur qui ne tenaient que par miracle et que l'ébranlement de mon pas avait suffi à achever. Dans l'éboulis, je ramassai une plaque de fer rouillée et rayée ou, plutôt, ses éclats et ses fragments ; je m'amusai à les mettre en place, à la manière d'un puzzle.

Le rectangle, reconstitué sauf quelques manques et défaillances du métal, avait porté jadis une inscription en relief, atténuée aujourd'hui jusqu'à devenir indéchiffrable. Suivant la trace des lettres de l'œil et du doigt, je retrouvai le mot RUE, puis un intervalle et l'emplacement de sept capitales dont la deuxième était assurément A, la quatrième B et la dernière F. Cela faisait RUE.A. B...F. Je discernai aussi, à force de patience, l'initiale du second mot, avec ses deux angles aigus debout, M. Tout s'illumina soudain. Ma perspicacité perça les mystères, découvrit, de la même lancée, le sens de l'inscription et l'orientation, le nom, le visage voilé de ce coin de terre : Rue Marbeuf. Rue Marbeuf parbleu ! Mon obus avait abordé une pile du pont de l'Alma ; au milieu de la Seine ; je m'étais engagé dans l'Avenue Georges V ; l'étrange forme jaillie à gauche était la Tour Eiffel devenue végétale, le faisceau de lianes la passerelle de Billy, et la barre montueuse à l'ouest, destituée des deux minarets du Trocadéro, la colline de Passy, ordinaire tombeau du soleil pour les voyageurs du fleuve. Malgré les siècles, je distinguais, dans une plus subtile perspective, sans lignes réelles, celle-là, sans raccordements de droites et sans horizon d'espace, le passé de ce paysage. Je remontais le temps jusqu'au jour où j'avais quitté Paris ; je rasais, par l'esprit, le poil d'herbe parasite, les campements de forêt conquérante, aux mâts enracinés, aux tentes vertes ; je dépouillais ma cité des empiètements sylvestres ; je reconstruisais les débris. Paris se dressait intact, rajeuni par mon imagination comme la fable par le poète, comme le vieillard par la femme qui l'a aimé. La pharmacie anglaise arrondissait ses pots de faïence ; la teinturière d'art étalait ses blouses de jade et d'amarante ; l'ombre des marronniers, de ses mains d'émeraude, caressait le marteau de la porte cochère ; le cavalier de l'allée cabrait son cheval devant une ombrelle ; le perroquet qui imite le paon répétait son cri plagiaire et évoquait des contre-

façons de parc ; la limousine noire captait tour à tour, dans ses flancs, les bidons du laitier, les azalées du fleuriste... Mais que dis-je ? Je m'égare. Devant moi foisonne la jungle d'Ile-de-France ; je suis un explorateur envoyé par machine d'artillerie et je ne me nomme pas Olympio.

J'errai tout le matin, d'une marche contrariée ; je poussai jusqu'aux Ternes et remontai vers l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, arche verdoyante, jambage feuillu où la Marseillaise crachait des giroflées du centre d'une clairière. Sept gorges et sept ruisselets (ce n'est pas le compte, mais il me faut ici un chiffre fatidique) dévalaient vers les futaies de Boulogne, la plaine de la Concorde, les marais de Monceau. Un soleil âpre et clair comme un vin de pays, un peu dur, craquelait ma peau si longtemps casanière à l'ombre. Ma ville m'accueillait, plus hospitalière qu'autrefois où l'avarice, l'ambition, la frénésie des hommes et leur avidité de siéger dans les autobus heurtaient toujours mon avance et me bousculaient méchamment. Partout des bêtes sauvages et naïves, des chats revenus à leur pur état de félinité, qui épiaient, aplatis parmi les feuilles, les oreilles rabattues, des chiens libres, dont le regard n'avait rien de servile, dont le pas ne s'ajustait plus au pas d'un maître, mille insectes astiqués de neuf aux petits moteurs sans ratés, des renardeaux, des laies suitées de leur troupe de marcassins, par ordre de grandeur déclinante, un ours qui balançait son museau à l'imposte d'un entresol d'hôtel bourgeois, entre les cordes tordues des glycines, de menus fauves, furets, belettes, blaireaux, hérissons épineux, lièvres trembleurs, de grandes biches, des chevaux sans mors, des loups élastiques. La destruction, la haine, la lutte pour la proie ne s'appliquaient plus à ma personne, n'étaient plus à mon échelle ; cette immense guerre de fauves en quête, d'oiseaux de rapine, de mammifères destructeurs de l'herbe, de fourmis pillardes, de fleurs violées, comme je ne souffrais plus de sa menace, il me semblait qu'une ère fraternelle

avait succédé à l'âge de fer. J'allais idylliquement musard, rayonnant d'une stupidité d'églogue, pendant que la nature gaspillait les étreintes et les germes, dilapidait la vie avec une folle prodigalité, entassait la faim, les meurtres, les fuites, les angoisses. Et moi, qui crevais bravement les toiles d'araignées tendues d'une branche à l'autre, j'imaginais mal que les mouches ne fussent pas heureuses à Paris.



Un peu avant midi, j'avais atteint, par le chemin qui joint, à mi-côte, la patte d'oie de l'Étoile, aux falaises du Trocadéro, le cimetière dont le mur de soutènement, réduit et disloqué, surplombe l'avenue Henri Martin. Les ifs, les cyprès couvraient d'une ombre de deuil les sculptures de granit et de porphyre, comprimés minéraux qui défient la durée. Les mausolées éclataient de buissons en gerbe; les dalles explosaient sous la poussée verticale de la vie, et l'on pouvait lire, en grattant les lichens, des noms que personne ne prononçait plus sans doute et qui composaient cette foule par-dessus laquelle j'avais si hardiment bondi que je retombais sur sa cendre et sur le tapis d'herbes dont elle nourrissait l'envers. Durand, Bernard, Simon, Grégoire, héros d'une légende enfouie, noms peints jadis communément aux enseignes des boutiques, aujourd'hui élargis par toute la résonance du temps, et qui rejoignaient Ram, David, Achille, Roland...

Le caveau de famille de mon protecteur érigeait, à l'extrémité sud-ouest, un fût brisé de marbre. Trois générations de Cazejus, Ambroise, Léon et Juste, reposaient là, sans compter les femmes, tous décédés avec ponctualité, de trente ans en trente ans, et Juste, le dernier, mon maître, passé de vie à trépas le 11 août 1930, sexagénaire. *Requiescat in pace!* Je savais donc, en partie, ce que je

cherchais. Le monde de ma première existence avait persisté au moins jusqu'à 1930, puisque des funérailles, selon le vieux rite, avaient été célébrées encore cette année-là. Je relevai des dates effacées ; aucun millésime n'outrepassait le 30 avril 1937. Au premier Mai, plus rien ; c'est donc ce jour de premier mai qu'on avait cessé, cataclysme progressif ou brusque, d'enterrer les morts, d'agiter le goupillon d'eau bénite, de donner un pourboire aux fossoyeurs, d'acheter des brins de muguet, et de chômer dans les corps de métier, avec agrément de collision entre gardes municipaux et zélateurs de la religion internationale. Antique civilisation, pétrie de trois mystiques, païenne, chrétienne et communiste, si intimement soudées et inextricables, que le cœur de l'Europe avait peut-être, ce premier Mai-là, crevé de contradictions.

Je murmurai une oraison rapide. Du diable, au fond, si je me souciais de vous, monsieur Juste. J'avais faim, n'ayant pas briffé une miette depuis la veille et creusé par l'émotion de mon retour à mes climats ancestraux. Je dévalai l'Avenue du Président Wilson (ô Amérique, peut-être es-tu redevenue Indes occidentales et continent à découvrir ?) à travers les fougères et les aubépines, le long du précipice de la Manutention que la Seine avait affouillé et où elle étalait un golfe à escarpements. Enfin, je retrouvai mon obus, ma nef cylindrique collée par le courant à l'écueil artificiel du pont de l'Alma.

III

PREMIÈRE RENCONTRE

Après un repas de conserves, que mon récent contact avec la verdure me fit paraître fort mauvais, j'allumai un cigare et, vautré sur un canapé de pierre, au clapotis de l'eau, au ramage des feuilles, je tins conseil.

Mes personnages s'opposaient dans ce parlement, le téméraire, le ferme, l'indécis, le bravache, le scrupuleux, le soudard, le pion ; ce fut un chamaillis à n'y rien comprendre ; tous s'étant fatigués à la fin, ma nature suivit son cours, mélange d'impatience et d'irrésolution, d'esclavage consenti et de tranchante indépendance. Je résolus donc de me jeter bravement à l'aventure, puisque je ne pouvais agir autrement, et de donner un semblant d'initiative et de conquête à ma soumission aux circonstances. Le monde où je débarquais était pis qu'inconnu ; il ressemblait assez à celui que j'avais pratiqué pour m'entraîner au péril des idées préconçues et fausses ; il fallait recouvrer une pleine innocence à son égard, naître à nouveau. Ce n'était pas facile, surtout pour un homme de ma sorte que les livres avaient bourré de croyances à des lois sans doute déchues et l'expérience de perspectives dévoyées. Je me recueillis un moment, je lançai mon cigare à l'eau, me tapai sur la cuisse et fredonnai un bout de mélodie. Je me tenai pour net et fourbi, explorateur et conquistador, héros jouant devant la plus complaisante des galeries, moi-même.

Je tirai, des soutes de mon obus, un browning et sa munition, un bloc-notes et un stylo ; car, acteur et chanteur de la geste, il me fallait les armes de l'un et de l'autre, puis des provisions de bouche, cornbeef, sardines, chocolat, biscuit, potage concentré, topette de rhum, du tabac et des allumettes. J'emportai, en outre, dans mon sac tyrolien, du linge de rechange ; je ceignis mes mollets de leggins et mes reins d'une ceinture de cuir, par-dessus un chandail cerise orné de parements noirs, du plus bel effet. Une veste de chasse, une toile de tente roulée en sautoir, voilà-t-il pas de quoi donner bonne opinion de mon siècle à celui-ci ? Je revissai ensuite la tête de l'obus, amarrai mon navire par trois chaînes au récif de l'Alma et regagnai la rive droite de la Seine, par le chemin périlleux de l'extrados du pont en ruines, comme le soleil

s'inclinait déjà vers l'ouest, et que le calme après-midi fraîchissait, ridulant la rivière.

J'avais déterminé de passer le fleuve, d'explorer sa gauche et de me fier ensuite au hasard. La force de l'homme l'emporte à droite, mais son cœur et son centre de gravité le tirent à gauche, d'où la difficulté de décider entre deux chemins, entre le vice et la vertu. Pour moi, la curiosité de l'Étoile et du Trocadéro satisfaites, je voulais diriger ma pointe vers le Champ de Mars, Grenelle et la plaine d'Issy. Pas une minute la pensée ne me vint de fouiller l'amont du fleuve, le Louvre et la Cité, centres de la ville ; deux années d'internement au creux d'un obus m'inclinaient à suivre les pentes, l'appel de la mer et les voies ouvertes.

La marche n'était cependant pas aisée ; je n'avais pu franchir le fleuve à l'Alma ; l'arche médiane du pont avait entièrement cédé, et il eût fallu une barque. Je décidai donc de tenter la passerelle de Billy, au delà du golfe de la Manutention qui n'était, à la vérité, qu'une lagune sous un à-pic, semée de roches et de touffes d'arbres, isolée du courant par un cordon pierreux, seule trace de l'antique bas-port et du quai. Les ormes et les platanes avaient crû d'une extrême verdeur et poussé leurs racines à travers les blocs, à hue et à dia, avec un grand désordre de bosses et de nœuds ; le cordon n'était coupé que d'étroits canaux. J'arrivai ainsi, de saut en grimpée, de descente en accrochade, à la passerelle qui formait un chemin assez vertigineux et embrouillé, mi-métallique, mi-végétal, et avait perdu tout caractère de pont suspendu rigide pour acquérir une sorte de grâce aérienne, l'inquiète flexibilité des ponts de lianes aux tropiques. Balancé comme un rouge-gorge sur une tige de coudrier, je goûtai la plus instable des voluptés. Mon reflet nageait sous moi, entre deux eaux, comme ma vie antérieure sous mon existence présente. Je dialoguai un moment avec mon image qui répétait en courbe mes gestes anguleux,

en glauque vergeté le ciel uni et plain, en trouble et en irrésolu ma certitude. Du diable si je ne faillis trébucher et noyer dans l'œuf mon aventure, tellement ce spectacle m'agréait et m'ôtait toute attention. Je me rattrapai, par bonheur, à un longeron que la rouille n'avait pas définitivement émietté, et pus me rétablir par-dessus la nappe d'eau sans m'être mouillé plus haut que les jambières.

Le Champ de Mars, sur la rive gauche, étendait son vaste terrain rectangulaire que rompait seule la Tour Eiffel, bien piétée encore sur ses assises, et dont l'extravagance déroutait l'esprit. Feston prodigieux, mince pyramide aiguë, elle retombait en quart de cercle, gondolée par le temps, et répandait une chevelure pendante de plantes agitées. Un arbre, niché par miracle à la cime, se dressait inopinément, comme une corne sur le nez d'un animal de la préhistoire. Nul cadre de fil, nulle antenne, nul hauban ne la rattachait plus à la terre, ne la liait plus au monde ; elle avait l'air, quoique fixée au sol, d'une bête errante et déchaînée qui flaire le vent et hésite. Elle n'envoyait plus de messages, ne lançait plus d'ondes ; les étincelles ne parcouraient plus, selon le rythme de l'alphabet Morse, ses vertèbres encrassées. Et cependant qui sait ? Les préjugés de mon époque ne m'aveuglaient-ils pas, malgré mes résolutions ? Pouvais-je comprendre sa fonction actuelle ? L'utilité, la beauté même, au temps de ma génération, se mesuraient au dénuement des lignes, à l'apparence mécanique et dépouillée. Devais-je refuser tout métier à cette profusion, toute économie à ce gaspillage de feuilles et de fleurs, céder à la prévention de ma jeunesse et croire, ma vie durant, qu'il y a plus de frivolité dans une rose que dans une bobine de Ruhmkorff et qu'un tendre frêne pleureur accueille moins de messages qu'un pilône cravaté, entretoisé, dont mille boulons assurent la discipline ?

★

Le soir tombait déjà quand j'arrivai, par les routes du hasard et de l'instinct, n'ayant pour repère que la tour sylvestre et pour aiguille marine que le souvenir, aux abords de la place de la Convention qui maintenait son dessin assez ferme, quoique amolli par les frondaisons. Plus loin, commençait le faubourg de la forêt, au point où l'entassement citadin des arbres se clairsemait, laissait des jours de banlieue et des espaces vagues ; le plan des hommes commandait encore la nature et imposait son urbanisme au peuplement forestier. C'était aux environs de la porte de Versailles, devant la plaine d'Issy et le champ de manœuvres. Au delà, quelques fûts tronqués de cheminées d'usine dominaient à peine le sol plat sur lequel elles régnaient jadis par l'élévation, la majesté des fumées, le signe d'asservissement qu'elles imposaient à la tribu prolétaire, la menace qu'elles dressaient devant les riches, symboles à la fois de leur puissance et de la révolte dont elles alimentaient le tirage, par la rigueur hautaine avec laquelle elles découpaient le ciel, le crépuscule et la ligne des collines à l'horizon, en tronçons inertes. Sous les herbages, le rectangle d'un court de tennis avait bravé deux siècles, damé pour le rebondissement des balles, des hommes, et du temps peut-être. Géométrique, élastique, sans ornement, avec son apparence de jeu stérile et volontaire, il me poignait le cœur. Ma génération envisageait l'univers sous les espèces d'un tremplin nu ; et sa foi était un entraînement irréprochable sans effusion de grâce. Beauté régulière et un peu horrible comme celle d'un corps au rendement trop parfait.

Les oiseaux nocturnes s'éveillaient ; une petite source riotait dans la mousse, fleuve au berceau. Revenant sur mes pas, j'allumai un grand feu à l'entrée d'une bouche du Nord-Sud tombée à la dégradation de caverne, où se pressait un tumulte pelucheux de chauves-souris, répu-

gnantes et ailées, anges gardiens des rats d'égout. Du seuil de mon abri, après avoir mangé quelques biscuits et une tablette de viande comprimée, après avoir bu l'eau douce dans le creux de ma main, repas édénique, comme les étoiles entreprenaient leur ronde, je murmurai mentalement, pris de religion, une oraison du soir.

« Terre, qui es sous mes pieds, où mes semelles sont collées par la vieille attraction séculaire, d'où je jaillis, rayon de la sphère, attaché au lit de ma race. Nous sortons de toi, ô Terre, comme l'épingle de la pelote, comme le piquant de la châtaigne. Unis par le bas, nos têtes visent chacune un point différent du ciel et nos pensées, à nous hommes, se séparant dans l'espace, notre communion est en toi. Pour la première fois, depuis deux siècles, je regarde ta face se détourner du soleil, à l'heure de l'arche d'ombre, de l'amour puissamment médité et du repos. Me voici, debout au seuil de la grotte, avec mes jambes arquées qui résistent au roulis des rêves, mon ventre qui digère tes plantes et tes viandes, mes poings fermés au sommeil, mon cœur, horloge vasculaire dont tu règles la cadence, ma circulation pareille aux courants océaniques, me voici, composé d'eau et de sel, fruit de tes entrailles. Clapi au pied de la motte, je chante, plus grêle que le criquet lunaire ; la crécelle de ma voix ne détruit pas une parcelle de silence ; la lumière de mon œil n'arrache rien à la nuit.

« L'homme vint après les oiseaux-reptiles ; son pouce se fermait ; il prévoyait sa propre mort et se souvenait de sa douleur, la chérissant peut-être. Il prit l'univers dans sa main et l'enferma entre la douleur et la mort. Il se déclara, malgré l'évidence, ton fils unique, et tu cédas. Il te façonne comme l'enfant crée sa mère, qui l'a enfanté, et ne lui laisse plus d'autre existence que maternelle. Plate d'abord et concave, pareille à l'assiette de la nourriture, il t'a bombée ensuite, t'a arrondie, modelée en boule, t'a parée d'une résille de méridiens et de parallèles, t'a lancée au-

tour du soleil en cercle, puis en ellipse. Que deviendras-tu? Pyramide à quatre pointes, visage aux trois méplats maritimes, aux trois arêtes de continents. Quoi encore ? Pour l'amant, la femme chère recèle toutes les femmes ; pour moi, terre, tu contiens toutes les formes, nées ou à naître.

« Si le grain de sel priait, sa prière serait cristal, serait trémie, si l'arc-en-ciel priait sa prière serait prisme. Homme, ma prière est Douleur, attente du sommeil. Exauce-moi, Planète. Que de rayon dressé, je devienne arc couché, fibre de ton écorce. Ma prière est douleur, ma prière est sommeil. Elle quitte ma lèvre et gagne mon corps, elle s'accomplit. Une étoile fait la nuit ; un sommeil fait le repos. »

*

Je m'éveillai à la prime aube, quand les fumées du matin se tendent entre les arbres. J'avais bien dormi et cette seconde aurore m'étonna moins. Je me dirigeai gaillardement vers la Seine, par des prairies râpées, des taillis mesquins et banlieusards ; je rencontrai le petit bras du fleuve à hauteur de l'île de Billancourt sertie d'une coulée d'or. Les trembles agitaient leurs feuilles, cœurs sensibles et futilement passionnés ; des ormes fleuris, tendres et croquants, étaient l'aliment de la lumière ; les saules riverains, frottis d'argent, faisaient un angle aigu avec leur image ; tout était éclairé d'allégresse. Aube sans fard, à ce seul moment on peut nommer l'eau *onde*, sans ridicule, et ajouter même *onde fraîche et pure*. Toute épithète est neuve et ne se flétrira qu'à midi.

Dévêtu en un tournemain, mes habits arrachés épars sur les touffes des lilas, d'où débouchaient des levrauts, je nageais déjà ma brasse, confondu dans le flot avec le froid de la nuit et le feu glacé de l'aurore, étreint d'une angoisse délectable. Je fendais le courant lié d'herbes ; je me débarbouillais de deux ans de cellule, de vingt-quatre

mois de lavages chimiques, à sec, avec des lotions corrosives. Le soleil oblique ricochait, à fleur de rivière, sans pénétrer la masse liquide, aucun cri n'avait encore entamé l'étincellement diurne, lorsqu'une voix retentit, ramassée par la vallée, amplifiée par la coupe du paysage. De saisissement, je coulai, tout d'abord, à pic, puis je remontai d'un coup de pied et retrouvai la voix.

« Ohé ! Ohé ! Oh ! là-bas ! Ohé ! » criait-elle.

La berge me cachait celui ou celle qui me hélait. Celui ou Celle ? Celle, certes. Les voix ont un sexe ; les féminines gardent toujours en elles du gazouillis, de la domination, du servage, cette modulation rauque d'appel qui repousse et se contredit.

IV

MARILSE

Le ventre labouré par l'écorce du saule qui avait servi à mon rétablissement, je voyais de la berge, à cinquante pas, debout parmi mes vêtements dispersés, une jeune fille. On peut distinguer, à cette distance, une fille d'une femme. La nature, les champs, le ciel offrent les êtres vierges avec plus de délicatesse et d'apparat ; quand ils ont servi à l'amour, leur office de reproduction achevé, ils reculent dans l'indifférence et presque le mépris. Celle-ci, l'univers la présentait comme une matière divine, un tabernacle de germes, élevée par la prairie, choyée par un horizon de bois et de collines, à peine rudoyée par une brise déférente, qui la drapait avec des doigts légers. Trois petits nuages blancs encadraient, de très loin, sa chevelure. L'harmonie du monde était exquise. Le soleil séchait la rivière sur ma peau d'homme ; les cercles de mon remous s'égalisaient à la surface du fleuve. Elle se taisait maintenant, la jeune fille, et je m'avançai jusqu'au taillis de lilas, lentement, sans inquiétude. Comme elle ne rougissait pas, ne détournait pas la tête, ne cachait pas

son regard derrière sa paume, ne s'enfuyait pas en riant vers les abris de la roselière, ce n'est qu'au bout de quelques instants de marche que je m'aperçus de ma nudité.

Interdit de confusion, je demeurai immobile, les mains ouvertes. Elle ne s'émerveillait pas de me voir ; son regard ne perdait rien de son assurance ni de sa franchise ; seule ma pudeur, à moi, souffrait. Nulle impertinence, nulle effronterie, rien de forcé dans son air de calme et d'aise. Les conventions de la civilité avaient changé sans doute. Eve, au seuil du Paradis terrestre, avant la chute, croisait ainsi ses bras sur la poitrine, le pouce droit jouant sur le sein gauche avec la musique du cœur. Une robe blanche, à liserés rouges, battait autour de son corps qui ne bougeait pas. J'étais extrêmement choqué. Qu'une jeune fille pût me contempler sans trouble, dans ma simplicité native, voilà qui insultait vingt siècles de perfectionnement et de scrupules, qui attentait au sentiment de ma splendeur secrète et réservée. Mon ombre s'étala devant mes pieds, plus nue encore que moi-même.

Pérennité des vieux gestes, j'arrachai une branche de lilas pour en couvrir mes parties honteuses, comme Ulysse jeté par la tempête au rivage des Phéaciens, quand il salua Nausicaa. Quelle déesse me redonnerait l'éclat de la jeunesse, effilerait mes hanches, élongerait mes cuisses, dessinerait en volumes visibles, sur mon torse, l'architecture de ma puissance, dans l'élancement de mes jambes, les foulées de ma vitesse. La pensée qui m'avait hanté, sur le fleuve, me revint à l'esprit. Le rite d'hospitalité terrestre, celle-ci allait l'accomplir ; elle me guiderait et me réintroduirait chez les hommes. Un grand lévrier, à poil blanc frisé, bondit d'entre les fourrés et se coucha aux genoux de sa maîtresse ; il me reniflait avec méfiance et en grognant ; elle le flattait de la main et l'apaisait. Puis elle se redressa, hanchée indolemment, les doigts noués derrière la nuque, le visage encadré de ses coudes

polis. Je ne savais en quelle langue lui adresser la parole ; de telles aventures comportent généralement tout un appareil de signes des bras et de mimique du visage qui me paraissait fort incommodant. Le singulier de ma position, le déroulement des siècles, l'inattendu des circonstances, cette touffe de lilas qui me servait de frac et protégeait ma vergogne, tout cela semblait commander quelque choix extraordinaire dans le truchement des pensées. Je levai la main à hauteur du front, baissai la tête, esquissai tant bien que mal le geste du suppliant, comme je l'avais vu à la représentation des tragédies et des opéras. La jeune fille ne me laissa pas le temps de développer ma pantomine. J'aurais dû prévoir qu'elle parlait français, car ses Ohé ! Oh ! d'appel ne sonnaient pas d'une façon barbare ; les événements, rapides et saugrenus, excusent mon défaut de présence d'esprit.

« Eh ! bien, monsieur, dit-elle, avec un petit coup impatient du talon, êtes-vous muet, et pourquoi tant d'embarras ? »

Je me mis à trembler en entendant ce langage ; les fleurs que je tenais churent dans l'herbe, je balbutiais, sans trouver la matière ni le patron d'une réponse. Soudain, d'une détente imprévue, qui me surprit moi-même comme l'acte d'un étranger, je me ruai sur mes vêtements où j'enfouis à la hâte et en désordre mes membres encore moites, tandis que le lévrier aboyait férocement à mes chausses et n'écoutait pas sa maîtresse qui le tançait et le menaçait. Quand j'eus lacé les cordons de mes brodequins jusqu'au dernier œillet et chiffonné mon nœud de cravate, le chien s'écarta de moi à reculons, sans cesser de grogner. La jeune fille, elle, me regardait en souriant, d'un air de moquerie légère, de gaîté sans éclat, avec cette impatience nerveuse et amusée du fox-terrier qui guette le passage de la balle.

« Monsieur, dit-elle, ceci est affreux. Avez-vous des chevilles trop molles que vous leur donniez des tuteurs ?

Pourquoi vous attacher le cou avec une étoffe et vous mettre aux reins un carcan de cuir et de métal ? »

Elle paraissait un peu maigre, n'étant que fine, très blanche, nacrée, les cheveux assez courts, d'un blond roux, le nez grand aux ailes vivantes, la bouche bien fendue sur des dents petites, légèrement et solidement musclée, proportionnée pour le bond et la course, des mains expressives, des yeux intermittents de lumière et d'ombre, comme un ciel de giboulées, de nuages errants et de soleil vif. La jeunesse fusait de la pointe de ses doigts ; nette et d'un grain pur, il n'y avait pas de place en elle pour le mensonge, sauf les féminins qui sont de droit et constituent une manière de franchise. Sa forme était telle que, pour tout homme bien né, la pensée d'avoir un enfant d'elle et de confier sa semence à cet abri élégamment agencé ne présentait rien de trouble, de clandestin, ni de désobligeant.

« Vous vous moquez de moi, dis-je, et votre rire... »

Elle m'interrompit, le visage immobile et tendu :

« Oui, je peux rire ; c'est un défaut antique dont il me reste des traces. Seule, parmi mes compagnes, je ris ; elles valent mieux que moi. »

J'eus peur de l'avoir maladroitement blessée ; je repris pour dévier l'entretien d'un sujet qui ne lui paraissait pas agréable :

— Je suis un voyageur.

— D'où venez-vous ?

— D'un pays lointain.

D'un tour de bras, j'englobai tout, les points cardinaux, les astres invisibles, ici, ailleurs, nulle part, jadis et naguère. Elle réfléchit un instant :

— De très loin ?

— Oui... si vous voulez.

— Vous vous habillez à la mode de votre patrie.

— En effet.

— Excusez-moi. C'est très respectable pour vous ; il

faut suivre sa coutume. Mais peut-être vous parais-je surprenante aussi.

— Surprenante, oui certes... mais non pas au sens où vous l'entendez.

Je cherchais, sur sa face, l'impression de ma timide galanterie ; elle ne semblait pas la saisir. Elle regardait son pied nu, mouillé de rosée, attentivement, et m'intergogeait.

« Où allez-vous ?

— Je descends le fleuve, vers la mer.

— Il y a de longs jours de marche ; tout ce cuir et ce fer vous blesseront ; vous saignerez. Que portez-vous au côté ?

— Un revolver.

— Quoi ?

— Une arme.

— Qu'est-ce qu'une arme ?

— Cela sert à se défendre.

— A se défendre... Contre quoi ?

— Contre les ennemis.

— Quels ennemis ?

Elle rougit un peu et contracta le front.

— Je ne comprends pas. Enfin, vous expliquerez ceci à mon père, si vous voulez m'accompagner.

— Bien volontiers.

— Il est très savant, chef du clan des Meu, au delà des bois de la colline, là-bas. Nous habitons une grande maison. J'ai un frère plus jeune que moi de deux ans. Ma grand'mère a achevé sa vie cette nuit.

— Dans ce cas, je ne me présenterai chez votre père que dans quelques jours.

— Pourquoi donc ?

— Je ne veux pas importuner votre famille et troubler une douleur...

— Quelle douleur ? Qu'est-ce que douleur ?

— Ce deuil... ces cérémonies...

— Ma grand'mère avait perdu l'appétit de vivre ; elle n'avait plus faim. Alors elle est morte. Voilà tout, il n'y a rien d'autre. Ceci ne peut vous empêcher de me suivre. Allons, ne nous mettons pas en retard. »

★

Nous marchions dans la prairie ; le lévrier blanc filait devant nous ; sur son échine montueuse et ses flancs caves des rayons s'enroulaient aux frisons de son poil. Ainsi cette jeune fille ne savait pas ce que c'est qu'une arme, ni un ennemi ; elle ignorait le sens du mot douleur et sa grand'mère venait de mourir, rassasiée de jours, comme les patriarches de la Bible où j'avais appris à lire. Peut-être, depuis deux siècles, le livre juif ne levait-il plus, sur l'imagination des hommes, ses grandes visions de tentes, de cèdres, de caravanes, de tables portées par le prophète cornu, de montagnes ceintes de feu ; peut-être devrais-je frapper à la porte d'âmes habitées d'un peuple mythique tout neuf, et serais-je, malgré la communauté de langage, une sorte de sourd-muet, dont les syllabes ne posséderaient que leur pauvre sens strict, sans auréole.

« Avez-vous un nom, dit la jeune fille, par lequel je puisse vous appeler ?

— Louis Hodebert, répondis-je.

— Pourquoi deux noms ?

— Oh ! je n'y tiens pas. On m'en a donné deux, je les garde par habitude.

— Un seul me suffit : Marilse.

Elle avançait d'un pas vif, coupé de trottinements qui m'essoufflaient un peu ; elle croquait des bourgeons au passage. La chaleur croissait malgré la brise et nous attaquions les pentes, sous bois. Une allée de platanes alignait son double rang de demi-cylindres, moussus au nord, clairs et squameux du côté du midi ; plus haut, une châtaigneraie luisante et aiguë protégeait d'innocents bou-

leaux. Marilse passait de la lumière à l'ombre avec un égal bonheur ; la plante de ses pieds épousait silencieusement les accidents de la terre et rendait plus farouche encore et plus inepte le poids de mes brodequins et la violence de leurs clous, comme la mesure de son souffle accusait l'effort pénible du mien. Nous arrivions sur un plateau de bruyères et de fougères, piqué de chênes ; je m'arrêtai pour prendre courage et me retournai. Paris, ou plutôt l'emplacement occupé jadis par Paris et devenu vaste décombre forestier, dominé par le pic insolite et courbe de la Tour Eiffel, s'étalait à la vue avec ses buttes découronnées de leurs églises blanches ou bleues. La Ville formait le creux d'une main pleine d'herbe et divisée par un filet d'eau sinueuse. J'interrogeai Marilse :

« Etes-vous allée là-bas, déjà ?

— Non, jamais. Je n'ai jamais dépassé la pointe de l'île où vous m'avez rencontrée ce matin. Mon père me le défend.

— Et pour quelle raison ?

— Je ne sais pas. Nous n'aimons pas nous risquer dans cette zone à cause...

— A cause...

— A cause de choses dont il ne doit pas être parlé.

— Les connaissez-vous... ces choses ?

— Les Anciens les savent, ceux de la troisième initiation, mais pas moi. Ne regardez pas ainsi dans cette direction ; notre chemin est en sens contraire ; cela ne vaut rien ; on dit qu'il en peut venir du dommage. »

J'écrasai de ma botte un châton verdâtre de coudrier et repris, après un silence, pour essayer de pénétrer l'esprit de ma compagne, dont le mystère m'irritait.

« A votre sens, la mort est-elle un dommage ?

— Que non pas, monsieur. Pourquoi me posez-vous une telle question ? Vous me croyez bien sotte. L'accomplissement de la vie ne saurait être un dommage, pas plus

que la naissance. On commence, on finit, on arrive, on s'en va.

— Et qu'y a-t-il après la mort ?

— La mort, naturellement. On est à naître, vivant ou mort. Ce sont des états successifs. Quel inconvénient y a-t-il, ou quel avantage, de passer de l'un à l'autre ?

— Je vous entends pour la mort d'accident et sans agonie, mais si de terribles souffrances... »

Elle me fixa tout droit, avec un étonnement non joué. « Allez, ne lambinez pas tant. Vous vous jouez de moi ; vous employez des mots qui ont une signification dans le langage de votre tribu, mais ils m'échappent. Vous demanderez cela à mon père. »



Les potagers et les vergers alternaient symétriquement leurs carreaux ratissés, leurs paillis, leurs planches, leurs treilles, leurs arbres de plein vent et d'espalier fleuris de blanc et de rose. Les haies d'aubépine encadraient des prairies où paissaient des vaches aux formes nourricières, les mêmes, semblait-il, que j'avais laissées parmi le fourrage contemporain de ma première existence. Les idées des espèces laitières évoluent d'une extrême lenteur, peu comparable à l'éphémère des civilisations humaines ; ces bovidés ruminaient peut-être encore la paix romaine pendant que nous avions franchi cinq ou six ères et bouleversé bien des empires. Hiver, été, stabulation, pacage, voilà un bon rythme; et l'ombre du pommier à midi. Puis nous côtoyâmes des blés en herbe, pâles encore et qui attendaient leurs coquelicots. Des coqs criaient, des abois et des meuglements soutenaient le caquet des oiseaux; des fontaines et des ramiers roucoulaient. J'apercevais, au loin, des groupes d'hommes et de femmes qui travaillaient aux champs, avec beaucoup de tranquillité, presque nus ; des enfants disparurent dans les fourrés à notre approche ; leurs yeux brillaient entre les feuilles. Je ne

distinguais ni habitations ni fumées. Au bout d'une lieue environ, nous laissâmes le plateau fromental à gauche et la forêt nous reprit. A plusieurs carrefours en étoile Marilse n'hésita pas ; le lévrier connaissait aussi bien qu'elle le plan du bois et nous devançait dans la bonne branche. Des coupes ordonnées aéraient le domaine ; les troncs marqués de bleu ou de rouge, les cubes de bûches, les fagotins gerbés, les souches luisant ras de terre comme des miroirs ligneux à ondes concentriques, témoignaient d'une exploitation prudente. Enfin s'ouvrit, à droite, une avenue fort large, et Marilse nous y engagea, de sa douce autorité sans réplique.

A ce moment, je ne pus brider mes sentiments ; une foucade emporta ma raison et renversa ma réserve de décence.

« Marilse, m'écriai-je d'une voix rauque et sans vibrations, la voix du désir, du printemps, de l'angoisse, Marilse, les hommes de mon temps étaient des fous, je les renie, je veux vous suivre. Je vous aime, Marilse, vous êtes plus belle que Nausicaa ; vous sentez le fenouil, la menthe et le serpolet. Je maudis les dieux de la ville morte et leur crache au visage. Je devine que les vôtres me conviennent mieux. Voici l'avènement de ma vie véritable, le règne du bonheur... »

Je pris sa main et la baisai en pleurant, en riant, en prononçant mille mots insensés, en gardant mille silences plus insensés encore ; je tordais mon cœur comme un linge ; ma longue continence obligée excitait ma fièvre hagarde et impérative. Ma contenance, mon discours, dans la candeur heureuse du paysage, devant cette jeune fille, avaient quelque chose d'anachronique, de discord, qui détonnait violemment. Je me calmai enfin et demeurai, un genou en terre, confus de mon extravagance. Marilse me considérait d'une mine stupéfaite, sans songer à retirer sa main que j'avais mouillée de baisers ; elle respirait un peu plus vite et avait rougi :

« Monsieur, dit-elle, il faut que le mauvais air de la ville, que vous avez traversée, vous ait troublé la cervelle. Qu'est-ce que tout ceci, et ce règne du bonheur ?...

— Oui, répondis-je dans le feu du reniement et du désir, j'ai traversé la ville ; j'y ai vécu des années maudites, des saisons d'enfer, pendant ces âges sombres où vous n'étiez pas conçue. Mensonge, il n'y avait là que mensonge, et toute musique y devenait poison. »

Elle hochait la tête et faisait la moue.

« Monsieur... enfin... le règne du bonheur... ne sont-ce pas là des expressions maléfiques ?... Nausicaa... bonheur... pourquoi employez-vous des mots qui n'ont pas cours ici ? Pourquoi l'eau coule-t-elle de vos yeux ? Pourquoi votre bouche cherche-t-elle mon poignet ? Pourquoi êtes-vous tantôt jaune et tantôt cramoisi comme l'une et l'autre moitié du potiron ?

— Parce que, Marilse, parce que je vous... »

J'hésitai une seconde, elle m'interrompit :

« Vous allez encore prononcer des syllabes dépourvues de sens. Relevez-vous et taisez-vous. Ce n'est pas la coutume, chez nous, d'avoir un genou en terre, de souffler fort en regardant partout à la fois avec des yeux trop brillants, de trembler de la sorte et d'avaler sa salive ainsi qu'un chien. »

Le lévrier s'assit sur le derrière, devant moi, nez à museau ; il me dévisageait méchamment. Marilse dégagea son bras d'entre mes doigts et s'enfuit en fredonnant un refrain qui parlait de pervenche et d'étoile ; le chien bondit sur ses traces, une bouffée de vent sécha la sueur de mon front et je me levai.

ALEXANDRE ARNOUX.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Émile Magne : *Le vrai visage de la Rochefoucauld*, Documents inédits, Ollendorff. — Pierre Loti : *Un jeune officier pauvre, Fragments de journal intime rassemblés par son fils Samuel Viaud*, Calmann-Lévy. — J.-M. Van der Elst : *Les écrivains protestants d'aujourd'hui*, Fischbacher. — Henri Thuile : *Littérature et Orient*, Messein. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal*, « *Collection des Grands Textes* », Crès.

Tel que nous le peint M. Magne dans le livre qu'il lui consacre d'après des documents inédits : **Le vrai visage de La Rochefoucauld**, c'est une bien curieuse figure que ce François VI de la Rochefoucauld. Ses « Maximes » valent mieux que sa vie. Il semble bien, en effet, que cet homme turbulent fut plus agi qu'il n'agit et plus joué qu'il ne joua de rôles. En ce Seigneur s'éteint la dernière flamme d'une lignée de féodaux révoltés contre le pouvoir centralisateur des rois. Au fond, il fut, toute sa vie, indécis et trop homme de pensée d'ailleurs, pour exceller dans l'action où il se révéla toujours médiocre. Il se ruina pour une cause sotte, pour des rêveries et des parades de sentiment dont il fut la dupe. Que cette vie agitée en pure perte, que cette politique capricieuse dénuée de toute visée ferme et qui ne pouvait aboutir à rien l'aient amené vers la cinquantaine à cette sorte d'épicuréisme chagrin d'où sortirent les *Maximes*, nous ne pouvons que nous en réjouir. Quelle fut d'ailleurs la grande préoccupation de ce frondeur et à peu près le seul mobile de ses actions folles ? L'amour. Ses amours n'étaient toutefois pas sans calcul ; mais, ses habiletés furent maladroites. M. Emile Magne nous le montre dupe d'Anne d'Autriche, pourtant la plus légère des femmes sous des dehors de politique. Le fut-il aussi de Mme de Longueville, la plus séduisante des brouillonnes, de Mme de Chevreuse, intrigante de génie ? Je crois que La Rochefoucauld fut, toute sa vie, une grande dupe. Mazarin ne le prenait guère au sérieux. Médiocre capitaine, il était bon soldat, et brave. Comme Retz, comme, plus tard, Saint-Simon, fut-il, en réalité, jamais autre chose qu'un homme de lettres ?

La Rochefoucauld avait plus de cinquante ans lorsqu'il connut Mme de La Fayette. M. Emile Magne écrit :

Sans beauté véritable, Mme de la Fayette plaisait, peut-être par le charme mystérieux que lui communiquait sa mélancolie naturelle. La raison éclatait dans sa conversation. On la devinait loyale, ferme, sûre. On la disait savante. De fait elle s'entourait volontiers de pédants...

Sous son influence, la rigueur pessimiste des pensées s'édulcore.

Au dire de Segrais, La Rochefoucauld et Mme de La Fayette exercèrent l'un sur l'autre une heureuse influence. Le premier gagna le calme du cœur, conquit la sérénité, la seconde affina son esprit. Ils se débitèrent l'un de l'autre, vivant sans cesse l'un chez l'autre.

Quelle fut la part de La Rochefoucauld dans l'œuvre de son amie : « D'aucuns disent, écrit M. Magne, qu'il préparait les fonds historiques sur lesquels la comtesse brodait ses intrigues romanesques. » Elle lui survécut d'ailleurs, vite consolée, « trop raisonnable pour entretenir le chagrin rongeur ».

Louis XIV eut pour La Rochefoucauld une sympathie assez médiocre et M. Magne écrit :

Un jour, s'entretenant de lui avec quelques courtisanes et évoquant sans doute les prouesses amoureuses de l'ancien important, il lança à son propos une singulière boutade. Il dit qu'il avait renoncé à la galanterie, mais que s'il le voyait remarié, il s'y remettrait pour le faire cocu. A quoi le duc d'Enghien répondit : Sire, ne dites pas cela tout haut, toutes les filles courraient après lui.

En étudiant le « visage » de la Rochefoucauld, son vrai visage qui est sombre, en somme, M. Magne nous restitue aussi le visage de ce siècle troublé qui marque un commencement et une fin. Le vieil esprit féodal expire, et déjà pointe, avec un tiers-état de scribes et de magistrats, l'Etat unifié qui va réduire les La Rochefoucauld, les Turennes, les Condé à n'être plus que des fonctionnaires aux ordres du pouvoir, ou d'honnêtes gens paisibles.

La Rochefoucauld finit ses jours bourgeoisement. Il affecta dans sa maison, écrit M. Magne, une attitude de patriarche protégeant ses domestiques, « au point de donner au mariage de l'un d'eux, François Gaudié, son valet de chambre, un véritable caractère de solennité ».

Il fréquente l'hôtel de Rambouillet. Par bonheur, l'esprit déplorable de ce Salon, s'il influença certaines œuvres de La Rochefoucauld, ne contamina pas les *Maximes*, qui demeurent, par delà toute influence de milieu et d'atmosphère, la confession d'un cœur humain où nous retrouvons notre misérable grandeur humaine.

§

Lorsque nous serons las tout à fait de cet Orient un peu factice, de cette Asie qui perd de son mystère et de toute cette métaphysique paysagiste dont toute une génération s'est grisée comme d'une religion, peut-être l'œuvre de Loti, qui a plus de qualités de sincérité que d'art, perdra-t-elle de sa magie. Chateaubriand ne vit plus par ses paysages.

Ce qui restera de Loti, c'est d'avoir été un aventurier qui courut le monde à la recherche du bonheur. Ce rêveur, homme d'action, toujours désenchanté, toujours déçu, toujours malheureux dans ses amours et toujours en route pour en trouver de nouvelles, ne peut laisser personne indifférent, surtout ceux qui ne vivent sentimentalement que des amours des écrivains. On peut remarquer à ce sujet que les plus fervents Stendhaliens, Casanovistes et tous les Lotiphiles ne chassent généralement le bonheur que dans les livres de leurs romanciers préférés.

On a dit que Loti lisait peu. C'est qu'en réalité il ne s'intéressait qu'à lui-même. Nous sommes liseurs par lâcheté et par paresse et pour tromper notre besoin d'aventures; et aussi parce qu'on se découvre soi-même dans les livres. Les vrais liseurs sont ceux qui ne cherchent et ne trouvent qu'eux-mêmes dans un livre. Loti, coureur d'aventures réelles, n'eut pas besoin de se mêler par la lecture à des vies imaginaires.

Avec beaucoup moins de bonne humeur et de libertinage, mais aussi plus d'inquiétude et de complications sentimentales, Loti mena une vie à la Casanova.

Aussi est-ce avec une vraie curiosité que j'ai lu ces pages inédites de Loti : **Un jeune officier pauvre.** *Fragments de journal intime rassemblés par son fils Samuel Viaud.* Avec des lacunes, malheureusement, elles constituent le tableau curieux d'une vie éparpillée aux quatre coins du monde. Celle-ci commence à l'Ecole Navale, en rade de Brest :

Dans le cloître flottant où nos jeunesses venaient d'être soudainement

enfermées, la vie était rude et austère. Par plusieurs côtés, elle rappelait celle des matelots que l'on avait voulu copier là pour nous ; comme eux, nous vivions beaucoup dans le vent, dans les embruns, dans la mouillure, qui laissait aux lèvres un goût de sel ; comme eux, nous montions sur les vergues pour serrer les voiles ; nous manœuvrions les canons à la manière d'autrefois, avec les palans en cordes goudronnées de la vieille marine et, par tous les temps, dans des canots, le plus souvent tourmentés par les rafales d'Ouest, nous circulions en zigzags sur la rade immense.

Aux heures d'étude, à l'intérieur du cloître, assis à nos bureaux dans les vastes batteries, nous nous absorbions longuement dans les spéculations glacées des mathématiques, dans le développement des formules du *dx* ou de l'astronomie, et cela contribuait également à apporter dans nos existences une sorte d'apaisement ; pour nos imaginations, pour nos sens, c'était aussi calmant que la saine fatigue des muscles.

Loti cultiva beaucoup ses muscles ; il fit même un stage assez long à l'école de Joinville. Les exercices physiques que l'on ne dénommait pas encore des sports furent un grand dérivatif contre l'invasion du spleen ou de la neurasthénie. Il aima les âmes simples, les natures justes et droites comme celle du matelot Yves.

A Toulon, il se fait acteur de cirque. Il obtient un grand succès, dans son maillot jaune et vert qui vient en droite ligne de Milan.

Avec une certaine complaisance, je contemple le corps que j'ai façonné moi-même et transformé par l'exercice ; les muscles font saillie partout dessinés en relief sur l'étroit maillot. Un vieux saltimbanque, consommé dans les coquetteries du métier, augmente cet effet en estompant légèrement les ombres de mes muscles au fusain ; cette étrange toilette anatomique dure vingt minutes.

Viennent ensuite les sauts périlleux, les voltiges, etc... Puis, ayant bien fait le pitre, Loti rentre sur sa frégate.

A la grande indignation de sa mère, déjà peu flattée de ses succès de Cirque et qui, protestante, exècre les Moines, voilà que Loti manifeste des velléités à la Huysmans d'entrer à la Trappe. Il ira, en effet, y chercher quelques jours de repos et de paix, mais il en sortira vite, avec un besoin tout nouveau de bruit, de mouvement, de curiosité et de liberté.

Au demeurant Loti apparaît dans ce livre, où sont racontés les événements marquants de sa jeunesse, comme une sorte de fu-

gitif exilé partout mais qui aime tout de même son métier de marin.

§

Il y a, écrit M. J. van der Elst, dans son recueil sur **Les écrivains protestants d'aujourd'hui**, — une famille protestante, au même titre qu'une famille catholique ou qu'une famille juive.

Quelles sont les traditions dont s'honorent ces protestants ? En quoi font-ils partie intégrante de la France ? Quels sont leurs accents de douleurs ou de joie, quelle est l'expression de leurs luttes et de leurs victoires, enfin comment se révèle chez eux l'âme cherchant le Royaume invisible des cieux ? C'est ce que l'auteur a cherché (et trouvé sans doute) à travers les œuvres des écrivains protestants : Charles Wagner, Guy de Pourtalès, Gaston Riou, Frank Puaux, Samuel Rocheblane, Paul Stapper, etc., etc.

L'esprit protestant, conclut l'auteur, pénètre également les ouvrages des poètes, des romanciers, et se marie « à ce qu'il y a de plus élevé dans l'esprit français pour former, comme dit Gaston Riou, « un individualisme d'amour où conspirent la raison qui connaît du général et le cœur élargi par l'esprit du Christ ».

Et c'est cet esprit dont les écrivains protestants ne se libéreront jamais. Moralisme et immoralisme biblique.

§

De M. Henri Thuile : **Littérature et Orient**. Ce sont des pages écrites « au seuil de la porte du désert, au cours d'une époque malheureuse ». L'auteur trouve un rafraîchissement dans l'évocation de la poésie de Francis Jammes et d'autres poètes qu'il aime, Péguy, Claudel. L'auteur écrit ces lettres du bout de la Mer Rouge, devant la montagne Alaka et sa momie couchée. Il a traversé des sables, des plaines et le désert de feu... Tout cela semble l'avoir fort peu intéressé, et il s'évente devant la montagne Ataka avec des vers de « l'Angélus de l'Aube » et se penche vers le corsage d'Almaïde d'Etrémont. Il faudrait, en voyage, savoir tout oublier, même ses auteur les plus aimés.

§

Je ne peux que signaler la très belle édition des **Fleurs du Mal**, de la « collection des Grands Textes », édition établie par M. Ad. van Bever, avec l'érudition scrupuleuse que l'on sait. Les

poèmes ont été collationnés sur la seconde version revue par l'auteur en 1861, la seule qui, selon M. van Bever, présente un texte valable ; ils sont suivis des pièces condamnées en 1857 et d'une autre série de pièces, posthumes celles-là, empruntées à des périodiques et intercalées arbitrairement dans le premier volume des œuvres complètes du poète.

Ce que l'éditeur a voulu réaliser ici, c'est la pureté et la belle ordonnance du texte. Dépouillée de toute vaine illustration (il y a assez d'images dans Baudelaire sans en ajouter), cette édition ne doit sa beauté qu'à sa pure typographie. En outre, aucunes notes, aucun échafaudage d'érudition. C'est la méthode française et nous ne pouvons que faire confiance à l'éditeur. Les notes, c'est comme l'échafaudage nécessaire à la construction d'une cathédrale. L'œuvre achevée, il faut les ôter avec beaucoup de soin, afin que le monument se dresse dans toute la pureté de son style.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Charles Van Lerberghe : *Entrevisions, suivi de Poèmes Posthumes*, Crès. — Albert Mockel : *La Flamme stérile*, Mercure de France. — Gustave Kahn *La Pépinière du Luxembourg*, Fasquelle. — Paul Fort : *L'Amour et l'Aventure*, avant-propos de Frédéric Mistral, Flammarion. — Jean Léger : *Poèmes de la Genèse suivis du Chant de la Vie*, 45 bois originaux dessinés et gravés par Max Bugnicourt, préface de J.-H. Rosny aîné, « Editions du Bon Plaisir », Toulouse. — Adrien-Pierre Bagarry : *La Maison qui pleure*. bois gravés de Ch. Jacquemot, « Société du Livre d'art ancien et moderne ».

C'est en 1898 que parut chez Lacomblez à Bruxelles la première édition, extrêmement soignée, et aujourd'hui bien rare, des **Entrevisions** de Charles Van Lerberghe. En 1904, le *Mercure de France* donna *la Chanson d'Eve* qui est une des œuvres les plus significatives, les plus délicates et les plus hautes qu'ait produites la génération symboliste. On trouve un certain nombre de poèmes de Van Lerberghe dans un numéro spécial que *la Roulotte* lui a consacré en décembre 1904, d'autres qui, de 1886 à 1910, sont dispersés dans diverses revues de France ou de Belgique, dans *l'Almanach des Poètes* édité par les soins de Robert de Souza, en 1896 et en 1897, ou groupés, en 1887, dans *le Parnasse de la Jeune Belgique*, autour d'un étrange et très pur poème de jeunesse : *Solyane*, que l'ami — pourquoi ne pas trahir son incognito ? — qu'Albert Mockel, fidèle à la mémoire de

l'admirable disparu, ne s'est pas cru autorisé à reproduire, seul entre tous, dans sa présente et précieuse édition nouvelle, chez G. Crès et Cie, pour « les Maîtres du Livre ». En deux volumes, à côté de ce drame effarant, *les Flaireurs*, de cette comédie terrible : *Pan*, tient toute l'inspiration lyrique de ce poète mort en 1907, à 46 ans.

Deux lettres données en appendice renseignent sur sa méthode scrupuleuse de travail et sur les précisions minutieuses de ses recherches. Combien l'embarrasse tout d'abord le choix de ce titre : *Entrevisions* ; ce néologisme n'obtient pas l'assentiment de ses amis. Il le soumet à leur examen, leur en présente les avantages et insinue que, après tout, la création d'un tel mot n'est pas bien condamnable, à côté d'entrevoir et d'entrevue qui existent. Au demeurant, c'est l'équivalent du mot anglais *Glimpses* qu'il lui faudrait, et il n'aperçoit rien qui le rende avec plus d'exactitude. Certains s'accoutument à l'étrangeté de ce vocable ; Maurice Maeterlinck le lui assure. Il propose différents titres à l'agrément de ses amis ; *Entrevisions* emporte le plus grand nombre des suffrages ; il en est heureux, il le peut enfin adopter sans remords.

J'imagine volontiers Van Lerberghe, à chaque fois qu'il vient d'écrire quelques vers, exerçant de la même façon un contrôle serré sur lui-même, sa pensée, l'expression qu'il en donne, les images où il la suscite. Le domaine où se complaît sa rêverie se définit par des contours tellement immatériels en même temps que précis, par un nuancement si fugace de lumières distinctes et mouvantes, que la moindre lourdeur verbale, l'inadvertance de suggestion la plus passagère suffirait pour anéantir l'illusion désirée. Or, pas une seule fois Van Lerberghe, dans son œuvre entière, ne succombe à ce constant et insidieux péril. Là est le prodige. Il n'est plus homme, ses créatures ne sont qu'à peine femmes et jeunes filles, et tout le songe d'amour, l'émerveillement passionné, religieux et exaltant des hommes les plus vrais, en présence du prodigieux miracle féminin, réel, vivant, est évoqué, avec une puissance enveloppante, par ses vers comme nulle part ailleurs.

Il n'est question, ici, que d'ineffable, de jeux virginaux dans la neige en feu, que de demi-apparition quasi-céleste et tôt évanouie, que d'effleurement plutôt même par le regard rêvé que par le bout des doigts ou la pointe des amples chevelures envolées. Les réa-

lisations mystiques des peintres de Sienne et de Florence, la volonté un peu maniérée des Préraphaélites anglais, au demeurant bien lymphatiques, ne sont pas plus emplies de grâce spontanée et durable, de vérité sensible et musicale que ces poèmes harmonieux qu'on ne saurait comparer à nuls autres. Les *canzoni* et les sonnets de *la Vita Nuova* n'extasient pas d'une clarté plus inaltérable ; Spenser, Keats, Rossetti, ou, chez nous, Du Bellay, Lamartine ni Verlaine n'atteignent, en leurs jours les plus chastes et les plus ardents, à une candeur aussi essentielle, à une si sainte noblesse d'absolue pureté.

Néanmoins jamais, nulle part, l'art de Van Lerberghe n'a été mièvre ; jamais la flamme de vie en ses poèmes n'a tari ; l'âme de la beauté et de l'amour partout y entretient, y alimente l'élan subtil et ingénu,

> Ce doux et pâle et splendide orient,
> Où des reflets en des flammes se changent,
> Où la lumière devient un chant.

Ce m'est une particulière satisfaction que **la Flamme stérile**, le grave, harmonieux poème, d'émotion contenue et profonde, qu'Albert Mockel a publié, il y a peu de mois, dans le *Mercure de France*, ait paru, à part, tiré à petit nombre d'exemplaires. Le volume où il va prendre place ne tardera pas, nous l'espérons, à être imprimé enfin ; mais comme ce sera, m'assure-t-on, en Belgique, je m'empresse d'exprimer ici, avant mon ami Georges Marlow, l'admiration fervente que m'inspirent et le poème et, pour son œuvre et son génie, le poète trop discret, toujours sensible et personnel, qu'est Albert Mockel.

Gustave Kahn, non plus, ne me fournit d'occasions nombreuses où lui témoigner ma ferveur pour son art, ma sympathie pour sa personne.

Le voici qui publie une étonnante fantaisie dramatique, **la Pépinière du Luxembourg**, où il met respectueusement mais spirituellement en scène Théodore de Banville, Charles Baudelaire, Privat d'Anglemont, le peintre Deroy avec l'adorable mendiante rousse que l'on sait :

> Blanche fille aux cheveux roux,
> Dont la robe par ses trous
> Laisse voir la pauvreté
> Et la beauté...

Le philosophe de l'histoire est un garde du jardin qui, avant l'ouverture des grilles, laisse pénétrer dans la pépinière les poètes et les artistes, par amour de Victor Hugo et du lyrisme nouveau.

Par une porte ouverte exprès et par mégarde
Pour les poètes, au matin, par moi, le garde !
Je la fermerais pour Malherbe et pour la Mort.
Mais j'ouvre à deux battants pour eux et sans remords.

Avec un avant-propos écrit en 1913 par Frédéric Mistral, paraît le tome deux de l'édition définitive des *Ballades françaises* sous le titre **l'Amour et l'Aventure**. « Tant pour la forme que pour le fond », comme dit Mistral, on est heureux d'une occasion de manifester à Paul Fort l'admiration absolue de son œuvre, une des plus vastes et des plus riches et des plus complexes de notre temps.

Bien étrange à mon entendement apparaît l'illusion d'une poésie prétendûment scientifique. Je l'avoue : encore que ne me déplaise, pour me reporter aux paroles du poète Jean Léger, qu'un livre, fruit de la méditation, soit nourri de vie intellectuelle. J'en connais d'autres exemples que ceux qui se proclament. L'erreur, à mon sens,est de penser que la *poésie* S'ADAPTE à la vie intellectuelle et sociale de notre (ou de tout autre) temps. Elle ne s'adapte et ne saurait y songer sans se nier : qu'elle en soit inconsciemment ou diligemment pénétrée, il n'est que trop vrai ; c'est là une condition peut-être inéluctable. Mais des soucis du jour, qu'ils soient lumineusement clairvoyants ,larges, savants, ou menus et banals, le poète a pour unique devoir de se dégager en vue de l'imposition par son vers d'un sens général et éternel. Et, dès lors, nous n'avons à nous soucier qu'il nous chante gloire, amour, douleur ou science ; par ses chants, où il n'a autre chose à faire qu'à chanter, il exalte la grandeur du cerveau humain qu'un afflux de sensibilité emporte, affiné ou contrarié. C'est là le point du conflit ou de l'accord essentiel dont l'humanité se magnifie au gré, ou plutôt par la simple entremise, du poète. Tour à tour l'intellectuel ou le sensible domine, voilà tout. Si seul persiste,au détriment de l'un de ces caractères, l'autre, l'équilibre indispensable est rompu. Peut-être le supportons-nous mieux, dans la débilité de nos opinions dictées plus par l'instinct que par le jugement,lorsque c'est

le sensible qui l'emporte. Vis-à-vis de l'intelligence isolément, nous sommes naturellement enclins à susciter une objection, à nous attendre à une rétorsion, où le raisonnement prend figure d'enseignement. Je le sais bien : M. Léger va penser que, de parti pris, à ses **Poèmes de la Genèse suivis du Chant de la Vie**, je reproche la conception préméditée de leur forme et de leur ton. Qu'il se désabuse. Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'élève la voix parmi nous un Lucrèce nouveau. Bien plus, je considère l'*Eureka* d'Edgar Poe comme un poème admirable d'abstraction scientifique, mathématique, métaphysique même. Mais, et c'est en ceci qu'il diffère du poème de M. Jean Léger, son point de départ consiste bien, il est vrai, en l'exposé d'une théorie scientifique précise et étroite ; seulement son dessein, son but est de s'en servir, de s'en élancer, d'en faire surgir l'image en quelque sorte dramatisée, angoissante, élargie, et, par-dessus tout, émouvante, des mouvements de son propre cerveau, que la méditation scientifique dirige ou, plus exactement, surexcite. Elle évolue librement dans des champs irrévélés dont la perspective se règle et se définit selon ses aspirations personnelles. De longues réflexions la contrôlent et la maintiennent dans une atmosphère toujours abstraite et discernable à l'intelligence.

M. Léger ne peut-il, ou n'ose-t-il plus que ce qu'il nous donne ? Un second livre éclaircira notre doute, mais je penche à supposer qu'il n'a pas delivré des entraves l'essor de son génie par manque de confiance en lui-même. Il a trop voulu montrer tout ce qu'il sait, et vaste nous apparaît la science, sûre, exacte. Maintenant, donc, qu'il s'élève au delà, étende moins sa vue à droite, à gauche, mais résolument regarde droit, outre les frontières que la science, procédant à pas lents ,est obligée de s'imposer. Le poète existe chez lui, sans conteste. Les vers, les strophes d'harmonie verbale se succèdent souvent ; les images évoquent des grandeurs, puis soudain se brisent, ne s'engendrant pas l'une l'autre par un besoin d'enchaînement intellectuel. Elles suivent l'ordre de la logique qui expose, non l'ordre de la logique mystérieuse qui crée et ouvre les horizons.

Il dort, dans ce livre typographiquement si beau par les soins de la jeune, ardente et noble revue toulousaine, *le Bon Plaisir*, une généreuse force prête, je le souhaite, à bondir à travers les éternels espaces, d'un frisson inattendu. Et alors, comme aujour-

d'hui, j'en forme le vœu, elle s'illustrera de beaux dessins, vastes, puissants, souples et fort discrets, avec le concours de M. Max Bugnicourt.

Par contraste, livre magnifiquement présenté aussi, orné de bois, plus confus peut-être, mais vigoureux, de M. Charles Jacquemot, **la Maison qui pleure**, de M. Adrien-Pierre Bagarry, se forme d'une suite de sept élégies. D'un *prélude* où se fixe le regret de la maison d'enfance que l'on quitte et où la mère est morte, le poète prend texte à évoquer, l'un après l'autre, *la Cuisine, la Salle à manger, le Salon, Sa Chambre, Ma Chambre* (dit-il) et *le Jardin*. A mesure s'atténue, au profit d'un ton plus personnel, l'emprise première de Francis Jammes. En des motifs aussi intimes, tendres, rustiques et nostalgiques, il était malaisé tout de suite de s'y dérober. Le jeune poète paraît y être parvenu sans effort, en n'écoutant en son cœur que s'accentuer la voix de ses regrets filiaux, de son amour, et son sentiment du pittoresque profond de la nature et des objets habituels qui l'entourent, où passent la silhouette aimée du Père, et les présences familières.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

M. Quinson et les jeunes. — La crise du Théâtre Français. — En province. — Une polémique. — M. Gabriel Boissy et Moscou.

M. Quinson, qui est l'un des plus coriaces avilisseurs du théâtre contemporain, vient de faire une découverte, à savoir que le commerce des idées rapporte moins que celui des galipettes. Il y a, dans Paris, divers théâtres dits d'avant-garde où l'on joue des inconnus, des méconnus ou même, quelquefois, des trop connus. Il y règne, en général, un grand désintéressement et cette foi dans l'art qui ne saurait, c'est certain, enrichir les écrivains aussi sûrement que l'obéissance à la Bête.

Bref, M. Quinson s'est aperçu que Copeau, Dullin, Baty, Maurget et quelques autres, qui croient encore aux lettres, vivent parcimonieusement des miettes que les vaudevillistes, les auteurs de tableaux-vivants, les marchands de « lirics » et M. Robert de Flers, de l'Académie Française, veulent bien abandonner aux appétits des poètes et des jeunes. On observera, sans doute, que M. Quinson découvre un peu bien tard l'Amérique. Mieux vaut tard que jamais. Or, voici que, l'ayant découverte, il s'offre à la ravitailler. M. Quinson,

las de s'entendre reprocher ses « combines », ses réussites et sa fortune, vexé en surcroît de servir de mesure aux détracteurs de « l'industrie théâtrale », M. Quinson a eu l'idée de se tranformer en mécène : « Je joue, se dit-il, des pièces de coïons devant des boutiquiers endimanchés, c'est entendu, et je comprends que cela ne me gagne point l'estime des derniers rêveurs. Mais il y a moyen de s'arranger. Avec les bénéfices du Palais-Royal, je subventionnerai un théâtre de jeunes ! On y fera de l' « art pur », dans un décor de toile écrue, sur une scène de béton ; il y aura tous les escaliers désirables et on fermera les portes, avec une huguenote rigueur, au nez des retardataires les plus éminents... Enfin ce sera un vrai théâtre d'avant-garde. Seulement, « l'art pur », moi je n'y connais rien ; ce n'est pas mon rayon. Alors, on va nommer un comité, qui lira les pièces de MM. les jeunes. Naturellement, c'est Antoine qui mènera tout ça ! Il doit se connaître en « art pur », Antoine, puisqu'il n'a pas d'argent... »

Vous pensez bien qu'en apprenant cette conversion, le Paris des coulisses et des générales fut saisi de l'émoi des grands jours. L'impression que fit la nouvelle se traduisit d'abord par une sorte d'enthousiasme chorégraphique. Après quoi l'armée des courriéristes, soiristes, échotiers se jeta sur le râtelier aux porte-plumes. Quelques écrivains s'en mêlèrent et l'un, M. André Lang, qui sera, je pense, l'un des plus fermes et des plus sagaces critiques de demain, publia dans *l'Éclair* un excellent article. Il y en eut d'autres. Cela s'enflamma bientôt et il ne fallut rien de moins que les inondations et le raz-de-marée pour éteindre l'excessive ardeur des polémiques. En fin de compte, le « coup » n'a pas tout à fait réussi. M. Quinson demeure le manager de M. Mirande et il n'aura pas suffi d'un accès de générosité, d'ailleurs louable, pour transformer en ami des libres lettres un homme qui, sa vie durant, fit profession de les mépriser. Il arrive à M. Quinson ce qu'il advient aux dames dont l'automnale vertu s'exalte jusqu'à donner les cloches, le pain-bénit. Il faut, à la sainteté, une autre proportion. Mais le curé prend toujours le pain-bénit, mais les cloches sonnent tout de même pour les rosières et les épousailles...

§

Encore qu'on n'en puisse attendre beaucoup, l'initiative de M. Quinson mérite qu'on l'examine un peu, ne fût-ce que pour se

demander, une bonne fois, si, en matière dramatique le succès peut être *utilement* remplacé par la subvention. On l'a cru longtemps. Je pense que l'on se trompait. L'insuccès constant n'est nulle part le signe de la qualité, mais au théâtre, il condamne sans appel des ouvrages qui, presque toujours, méritent leur destin. Le théâtre vit du public et n'a d'autres moyens d'existence. Un romancier dédaigné de son siècle peut se consoler en faisant savoir qu'il écrit pour l'élite. Mais ni Sophocle, ni Skakespeare, ni Calderon, ni Molière, ni Racine, ni Beaumarchais n'ont écrit pour l'élite. Tant mieux si les raffinés y trouvent leur compte ; mais les génies dramatiques ne pensaient qu'aux spectateurs des hauts gradins et n'aspiraient qu'au succès populaire. Cela peut sembler humiliant ; c'est ainsi. M. Jean Cocteau, qui a, si l'on peut ainsi parler, la fierté des parentés spirituelles, souffre de penser que les grands dramaturges ont dû leurs succès anthumes à l'applaudissement des ilotes et des laquais. Son chagrin lui inspira l'ingénieux apologue des livres et pièces à « plusieurs étages » (1) où chacun peut trouver son logis selon ses moyens intellectuels. Qu'on adopte l'explication de Cocteau, cela n'empêche pas que le théâtre doive obéir à des contraintes où certains esprits ne se plient pas volontiers. Il est trop certain, en effet, que si le théâtre offre à l'écrivain inexpérimenté un moyen d'expression autrement facile que le roman et la poésie, il se paie sur le génie des faveurs qu'il accorde à l'ingénuité. On peut, avec le grand critique du siècle passé, se demander si, hors du théâtre, Molière et Shakespeare ne fussent point demeurés plus grands. Ce qui a vieilli en eux, n'est-ce point leur asservissement au goût de leur temps, leur obéissance aux règles de l'art théâtral, leur désir de satisfaire sans retard le public le plus grossier ou le plus spirituel, — cela se vaut. Barbey d'Aurevilly, que je cite souvent, a parlé de cela merveilleusement.

> Molière en souffrit moins que Shakespeare sans doute, parce qu'il y avait moins d'abîmes entre son génie et le public. Mais pour Shakespeare, ah ! ce dut être affreux ! Ce n'est pas, comme le dit sa légende, d'avoir tenu la bride aux chevaux des gentilshommes de son temps que je le plains, ce pauvre et grand Shakespeare ! C'est d'avoir été obligé de mêler à ses plus belles œuvres les *olla podrida* qui devaient le plus répugner à une nature aussi haute et aussi exquise que la sienne...

(1) Voir le *Secret professionnel.*

Mais tout le monde n'est pas Shakespeare et je sais mille gens qui seraient plus à plaindre de tenir des chevaux au mors que d'écrire pour le théâtre. En vérité, si le monde dramatique contrarie les grands poètes, il facilite singulièrement les débutants et les amateurs. Les jeunes, les très jeunes, réussissent d'excellentes comédies. Ceux d'entre eux qui s'essaient dans les formes lyriques ou narratives y trouvent d'autres difficultés. Que l'on compare, par exemple, *le Mariage d'Hamlet*, de M. Jean Sarment, au *Jean Jacques de Nantes*, du même auteur. J'en pourrais citer d'autres. A quoi bon ! C'est un vieux procès, jugé depuis longtemps.

Dans ces conditions, peut-on dire que M. Quinson fait de ses écus un bon emploi ? Que veut-il encourager, et dans quel dessein ? Si c'est le théâtre languissant de maints gidards plus ou moins honteux, nous dirons tout net à M. Quinson que mieux vaut subventionner les haras ou les clubs de boxe. Si c'est le théâtre qui peut et doit « réussir », l'argent de M. Quinson est de l'argent gâché. Le monde dramatique n'est que trop corrompu par l'argent. On n'y parle que *business* et le moindre montreur d'ours pelés y roule auto. Un raté de la pièce égrillarde gagne plus d'argent que Pierre Benoit à qui un succès de librairie sans précédent fait autant d'ennemis que d'envieux. Une pièce sifflée vaut, en ces matières, un roman couronné. C'est si vrai que les auteurs dramatiques se vengent de la critique en publiant les recettes du contrôle ; et c'est un argument devant lequel chacun, au théâtre, fait génuflexion. Est-ce cela que M. Quinson veut encourager et répandre ? Nous avons assez de jeunesses dévorées par l'envie d'argent. Pour le reste, je veux dire, le caractère, les vieux auteurs se chargent de former leurs émules. Je raconterai quelque jour la plaisante et cruelle histoire d'un jeune auteur que tout promettait aux plus belles destinées, et sur qui, — par les soins d'un dramaturge puissant, — le flot trouble de la combine et des camaraderies s'est, au lendemain de son premier succès, silencieusement refermé... Bah ! il rattrapera en droit d'auteur ce qu'il perdit en dignité. Le tout est de faire un choix. Mais on ne peut tout avoir. En vérité, M. Quinson est un prodigue. Les jeunes, du moins ceux auxquels il pense, doivent se moquer de lui, en allant, rue du Helder, toucher leurs trimestres.

§

L'Affaire du Français est terminée. Après bien des larmes et des cris, après des convulsions tragiques et des coups de poings sur les pectoraux, après les menaces de procès et les lettres-épigrammes du doyen, après des démissions et des sacrifices conjugaux, Mmes et MM. les Sociétaires ont pris le parti d'attendre la décision ministérielle. Elle vint, et tout à fait conforme à ce que l'on pouvait espérer de M. Léon Bérard. C'est assez dire que cet acte public eût pu s'appeler une « indécision ministérielle ». M. Bérard nommait MM. Silvain, Fenoux et Duflos sociétaires honoraires ; en d'autres termes, il les consolait d'une mise à la retraite (que d'anciens trouvaient tardive) en leur conférant un honneur très exceptionnel qu'ils ne réclamaient point et que le Décret réserve à des comédiens couverts de gloire. Ce n'est le cas d'aucun des bénéficiaires. M. Fenoux était un acteur utile et qui valait mieux que sa renommée. Mais M. Duflos était inférieur même à sa légende. Quant à M. Silvain, il passait son temps à écrire d'insanes tragédies et à envoyer des vers lubriques ou scatologiques à ses détracteurs. Cela lui donnait à chaque jour plus de besogne. On fait donc une bonne action en lui octroyant des loisirs.

Il y avait, en outre, le cas de M. Jean Hervé. M. Hervé est pensionnaire. C'est un jeune tragédien, fort beau et sonore, au surplus intelligent et lettré, — au demeurant le seul tragédien digne des grands emplois, depuis que M. de Max y a renoncé. Son élection au sociétariat semblait s'imposer. Or, on fait de la politique chez les comédiens de la République. Les gens de la rue de Richelieu sont enclins au royalisme. Pour qui connaît l'âme des comédiens, il n'y a rien là que de naturel. A force de jouer les courtisans et les marquis, de rosser des porteurs de chaises, de s'entretenir de la cour, de serrer leurs cols au moyen des cordons à la Petite-Oie, d'envelopper leurs genoux de canons de dentelles, de coiffer l'énorme perruque *in-folio*, de porter sous l'aisselle un chapeau à plumes, de ceindre une épée à baudrier frangé, de chausser des souliers à rubans, ils finissent par croire tout de bon qu'ils sont nés pour vivre sous un Prince ennemi de la fraude. Le tort de M. Hervé est d'aimer et de servir les présentes institutions. Tout le monde s'est mis d'accord pour le lui faire expier, et M. Léon Bérard, tout le premier, qui se prend pour

Colbert. Au théâtre, heureusement, les châtiments ne dépassent guère les limites de la brimade. M. Jean Hervé attendra donc jusqu'à l'an prochain. Ce n'en sera que meilleur, comme dit un personnage de M. Alfred Savoir. Hervé sera ce qu'il est, c'est-à-dire un acteur de haute race, et il aura parfait son talent et son style. M. Bérard ne sera probablement plus ministre ni député; mais, pour faire comme tout le monde, il sera redevenu républicain, et c'est à ce titre qu'il ira battre des mains aux débuts du nouveau sociétaire.

§

— On a joué peu d'ouvrages nouveaux durant la dernière quinzaine. J'ai fait un petit voyage en province. Partout, les tournées Baret jouent du Robert de Flers. On commence à comprendre pourquoi le marquis s'entremit si chaleureusement pour faire décorer l'impressario. *Business is business*...

Dans *Comœdia* du 5 jauvier, M. Clément Vautel a durement pris à partie Charles Dullin. Dullin a répliqué d'une même encre. On peut blâmer ces disputes entre gens qui, sans doute, s'estimeraient s'ils se connaissaient davantage. Elles n'en ont pas moins leur utilité. Personne ne se prend de querelle avec M. Pierre Veber, lequel en est réduit à s'apostropher lui-même.

La crise de la Comédie-Française, que **Gabriel Boissy** commenta passionnément, eut pour singulier effet d'amener l'excellent critique, dont on connaît les opinions, à faire un éloge du communisme. Il en limite, à vrai dire, les bienfaits à la maison de Molière, mais le ver est dans le fruit et les amis de Gabriel Boissy tournent vers Moscou des regards inquiets.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L. Joleaud : *Eléments de Paléontologie*, Collection Armand Colin. — F. Roman : *Paléontologie et Zoologie*, avec 205 figures, Collection Payot. — *Le déterminisme du gigantisme et du nanisme*. — Gustave Chauveaud : *Dans le monde des plantes vasculaires le type unicotylé serait en voie d'acquérir la prépondérance*, Revue générale de Botanique, 1923. — Lecomte : *Les Bois coloniaux*, Collection Armand Colin.

Le domaine de la paléontologie est extrêmement vaste : il comprend non seulement l'étude de l'infinie variété des formes animales et végétales disparues, mais encore l'examen des relations qui existent entre ces organismes et les conditions essentielle-

ment variables du milieu. La paléontologie fournit aux biologistes des renseignements, assez vagues d'ailleurs, sur les modalités de l'évolution au cours des temps géologiques.

En France, dans des leçons qui ont eu beaucoup de retentissement Gaudry a montré le haut intérêt philosophique des recherches de la paléontologie ; on lui reproche d'avoir trop laissé courir sa brillante imagination. Mais l'étude des « fossiles » a pris un essor nouveau et a réalisé dans ces trente dernières années des progrès considérables.

La nécessité d'un ouvrage d'ensemble tenant compte des nombreux travaux parus dans les revues spéciales s'imposait. Aussi n'a-t-on pas été surpris de voir paraître, presque simultanément, dans les deux collections nouvelles, celles d'Armand Colin et de Payot, des manuels de paléontologie. L'un est dû à M. L. Joleaud, maître de conférences de paléontologie à la Sorbonne, l'autre à M. F. Roman, élève et collaborateur de l'éminent paléontologiste Depéret, de Lyon. Ces exposés, méthodiques et précis, fort bien documentés, seront bien accueillis des élèves de nos Facultés, et aussi des professeurs non spécialisés, auxquels ils permettront de rajeunir leur enseignement ; malgré leur concision, ils seront consultés avec profit par tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées.

Les **Eléments de Paléontologie**, de M. Joleaud, comprendront deux tomes. Le premier s'intitule : *la Vie aux temps primaires et secondaires*. L'auteur insiste particulièrement sur les végétaux et les animaux qui, par leur morphologie, s'éloignent le plus des êtres vivants actuels, et par conséquent sur les formes primaires. Çà et là, on trouve quelques aperçus ou renseignements sur la vitesse de l'évolution, le sens de la variation, les adaptations et les perfectionnements, le dimorphisme sexuel, le nanisme et le gigantisme, etc...

M. Roman, lui, dans **Paléontologie et Zoologie**, a suivi l'ordre zoologique; il insiste sur les conditions de vie et l'évolution des groupes du règne animal qui sont les plus importants au point de vue paléontologique. Les Mammifères offrent un intérêt particulier ; ils permettent de mettre bien en évidence les phénomènes de migrations.

§

Il est regrettable que les auteurs des deux livres dont je viens

de parler, limités par le peu d'espace qu'ils avaient à leur disposition, n'aient pu insister davantage sur les causes de la disparition de tant de formes organiques différentes au cours des âges géologiques. C'est là un problème passionnant pour les biologistes. Pourquoi l'évolution s'est-elle engagée si souvent dans des voies qui devaient conduire infailliblement les êtres vivants à la mort? Un caractère apparaît, s'accentue, au point de devenir nuisible, et cela peut se continuer jusqu'à l'absurde. Des organes dits de défense arrivent à prendre un développement excessif : tels les bois de certains Cervidés, tels encore les canines en sabre des Félins du rameau des *Machairodus*. Dans maintes lignées, c'est la taille, le poids du corps qui sont devenus trop considérables. Le gigantisme est toujours l'indice que le groupe qui le présente est en voie de disparition. Les Reptiles géants du secondaire ont tous disparus ; les Proboscidiens, qui comptaient le *Dinotherium gigantissimum*, les gigantesques Mastodontes et d'énormes Eléphants, sont en train de s'éteindre.

On n'a d'ailleurs que des données fort incomplètes sur le **déterminisme du gigantisme et du nanisme**. Quand on élève des Mollusques ou des têtards dans des petits vases, ils restent petits. On a pensé que l'animal excrète dans l'eau des substances inhibitrices de sa croissance. Mais la taille des animaux terrestres paraît dépendre également de l'étendue où ils évoluent : on trouve des formes naines de Mammifères dans les îles. Dans ce cas, il est difficile d'appliquer l'explication chimique. Du reste, si la taille des animaux dépend du milieu, elle dépend aussi du chimisme du sang, et en particulier de l'activité des glandes à sécrétions internes : la thyroïde, l'hypophyse. Avec l'extrait de thyroïde, on a pu obtenir des Grenouilles naines ; l'hypophyse est anormale chez les têtards géants, chez les hommes géants.

§

Dans le règne végétal, on assiste aussi à la disparition des géants. Et ici il y a lieu de faire intervenir les deux types de constitution présentés par les plantes vasculaires, le type pluricotylé et le type unicotylé. Ceux-ci ont été bien définis dans un ouvrage dont j'ai rendu compte ici, *la Constitution des plantes vasculaires révélée par leur évolution*, ouvrage qui a placé son auteur, M. Gustave Chauveaud, au premier rang des botanistes

contemporains. Toute plante vasculaire est un agrégat de plantules élémentaires ou *phyllorhizes*, et chacune de ces plantules comprend deux parties distinctes : l'une supérieure ayant l'aspect d'une feuille, l'autre inférieure ayant l'aspect d'une racine. Quand les premières phyllorhizes apparaissent successivement, la plante possède une seule feuille primitive, un seul cotylédon ; quand les premières phyllorhizes apparaissent simultanément, la plante possède au contraire plusieurs cotylédons. Dans ce dernier cas, les diverses racines élémentaires et les bases des feuilles élémentaires se soudent en une racine pivotante unique surmontée d'une tige, qui continue à s'accroître, à s'épaissir au cours du développement.

Ceci permet au végétal d'atteindre parfois une taille géante et une durée multiséculaire. Il semble qu'il y ait là un perfectionnement ; en réalité le sort de la plante est à la merci des accidents subis par son unique racine.

Le type unicotylé, au contraire, serait adapté de façon parfaite à la multiplication de l'espèce et à sa conservation ; chacune de ses phyllorhizes peut subvenir seule à ses besoins et vivre d'une manière indépendante après destruction des parties voisines ; elle constitue ainsi une souche nouvelle pouvant à son tour donner naissance directement à d'autres souches qui deviennent indépendantes à leur tour et ainsi de suite.

Les plantes monocotylédonées peuvent donc se propager indéfiniment par voie asexuée. Dans un fort intéressant article de la *Revue générale de Botanique*, M. G. Chauveaud montre précisément que **dans le monde des plantes vasculaires le type unicotylé est en train d'acquérir la prépondérance**. Les Cryptogames arborescentes ont fait place aux Polypodes, aux Prêles ; parmi les Phanérogames, les Cordaïtes ont disparu, les Conifères sont menacés, et aussi les arbres qui protègent mieux leurs graines (Angiospermes) ; mais des herbes telles que les Cypéracées et les Graminées finiront par envahir la plus grande partie de la surface du sol dans les divers pays.

§

Ainsi, dans un avenir lointain, très lointain, heureusement pour nous, les forêts auront disparu à la surface de la terre, et, avec elles, les industries du bois.

En France, à la suite de la restitution de l'Alsace-Lorraine, le domaine forestier aurait une superficie d'un peu plus de 10 millions d'hectares, s'il n'y avait lieu de faire le décompte des importantes forêts détruites par les opérations de la guerre. Mais nos forêts coloniales, celles de la Guyane, de la côte occidentale d'Afrique, de Madagascar, de l'Indo-Chine couvrent une étendue 9 à 10 fois plus considérable. La proportion des arbres sur l'ensemble des espèces de la flore est notablement plus élevée dans les pays chauds que dans nos régions tempérées. Alors qu'en France et en Angleterre le pourcentage des espèces arborescentes ne dépasse pas 11, il s'élève à 50 et même 60 dans les régions tropicales, c'est-à-dire que plus de moitié des espèces constituent des arbres. Certaines familles qui ne comprennent chez nous que d'humbles herbes peuvent être principalement représentées par des arbres sous les tropiques : c'est principalement le cas pour la famille des Rubiacées. Les forêts tropicales sont composées des essences les plus variées, et celles-ci vivent sans ordre, au gré de leur faculté de croissance, les arbres les plus robustes étouffant autour d'eux leurs voisins moins bien doués. Les forêts coloniales, développées au hasard des circonstances et essentiellement hétérogènes, ne présentent pas, pour une surface donnée, des ressources comparables à celles de nos forêts métropolitaines, dont la végétation paraît cependant beaucoup moins luxuriante ; c'est que ces dernières sont homogènes et qu'elles sont préparées de longue main pour une exploitation périodique.

Malgré cela, le professeur Lecomte, du Muséum, très versé dans les questions coloniales, et auquel j'ai emprunté les considérations qui précèdent, pense que l'heure est venue d'utiliser sur une grande échelle **les Bois coloniaux.** Depuis le jour de l'armistice, cette question s'est imposée, avec une acuité spéciale, à l'attention des hommes d'affaires et à la sollicitude des pouvoirs publics. Il ne s'agit plus de demander à nos forêts coloniales l'aumône de quelques bois d'ébénisterie ou de teinture ; pour être productive, l'exploitation doit chercher à tirer parti de la plupart des arbres abattus et non pas seulement de quelques-uns.

Dans le petit livre qui vient de paraître, M. Lecomte reste sur le terrain de la botanique et ne poursuit qu'un but : vulgariser la connaissance de nos bois coloniaux, pour en montrer les quali-

tés et pour en suggérer l'emploi dans la métropole. De nombreuses figures représentent la structure des divers bois; l'auteur décrit avec soin leurs caractères physiques et mécaniques, il indique les usages auxquels ils paraissent devoir se prêter; un chapitre est consacré aux ressources forestières de chaque colonie.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS FINANCIÈRES

La crise du franc. — Le franc s'avilit : c'est le fait qui domine notre situation économique depuis la fin de la guerre. Peut-on empêcher cet avilissement? L'examen de ses causes nous renseignera là-dessus.

Sauf le cas d'emprunt ou de banqueroute, chaque Etat doit remettre à l'étranger dans une période donnée un total de marchandises, de créances et d'or égal à celui qu'il en reçoit. La France ne peut plus le faire qu'avec les deux premiers éléments, la circulation de l'or y étant arrêtée depuis la guerre. Pendant celle-ci, les prêts, d'abord du gouvernement anglais, puis du gouvernement américain, ont suppléé à l'exportation d'or. Il nous ont ainsi avancé environ 50 milliards de francs-or. Quand en mars 1919 le gouvernement américain cessa de nous prêter de l'argent, le gouvernement français aida encore pendant quelque temps certains importateurs en leur cédant sur ses avoirs à l'étranger (reliquats des prêts anglais et américains) les sommes dont ils avaient besoin. Au fur et à mesure que cette faculté leur fut refusée, les importateurs durent se procurer des monnaies étrangères soit en achetant en France des valeurs étrangères qu'ils revendaient à l'étranger, soit en cédant à perte des billets de banque français (francs-papier) à ceux qui croyaient que le franc remonterait. Cette pernière opération a soutenu le franc pendant longtemps et beaucoup plus qu'on ne le croit. Tous les papiers-monnaie dépréciés ont trouvé des amateurs qui les ont recherchés, croyant qu'ils remonteraient, quoique ce soit surtout le mark allemand qui ait profité de cette croyance. On s'est indigné contre les Américains et les Anglais qui, après les Hollandais, les Scandinaves et les Suisses, en ont mis dans leurs coffres-forts, mais ce phénomène s'est produit un peu partout. Beaucoup de négociants de Marseille en 1919 et 1920

achetaient avec frénésie tous les marks qu'ils pouvaient se procurer. Nombre d'officiers de l'armée d'occupation des pays rhénans ayant fait des économies grâce à la haute solde dont ils jouissaient et au bon marché relatif de la vie dans les pays occupés les placèrent en marks. Ces placements n'avaient évidemment rien de patriotique, mais la croyance au relèvement du mark (qui leur servait de base) était partagée par nos ministres. Quand nous occupâmes l'Alsace Lorraine, le gouvernement, pour y aider à la victoire du franc, remboursa au pair de 1 fr. 25 les marks détenus par les Alsaciens-Lorrains. Or, le mark était tombé à environ 0 fr. 80. Les riches seuls profitèrent réellement de ce remboursement qui nous coûta 1 milliard et demi, qui procura à certaines banques des bénéfices colossaux (environ 30 millions à la seule Société Alsacienne de banque). Cette opération absurde paraissait si naturelle alors que, peu après, elle fut imitée (beaucoup plus légitimement d'ailleurs) par le gouvernement belge qui remboursa de la même façon les marks détenus sur son territoire. Comme l'opération n'était pas inattendue, quantité de Belges et d'étrangers eurent le temps de faire venir des marks d'Allemagne et la somme à rembourser se trouva augmentée d'autant. La dépense que cette opération coûta à la Belgique dépassa 6 milliards. Les finances belges ne s'en sont jamais relevées, mais le mark profita longtemps de la subvention de 8 milliards qui lui fut ainsi attribuée par la France et la Belgique, car les deux Etats gardèrent naïvement *de leur mieux* en caisse les marks ainsi retirés par eux de la circulation, espérant que l'Allemagne les rembourserait un jour.

Le déficit de la balance commerciale de la France en 1919 et 1920 atteignit des sommes énormes (50 milliards d'après M. de Lasteyrie). Pour y faire face, les importateurs durent donc petit à petit acheter en France des valeurs étrangères pour des sommes énormes. Ces valeurs, étant recherchées, montaient à Paris. Simultanément, ces importateurs cédaient aux étrangers qui voulaient bien les accepter des francs à des cours toujours plus dépréciés. Au fur et à mesure que le franc baissa, les valeurs étrangères et industrielles montèrent donc. Une véritable fièvre de spéculation s'empara de beaucoup de gens. Si certains d'entre eux se contentaient de vendre de la rente française (ce qui la faisait baisser) pour acheter des valeurs étrangères, d'autres ten-

taient la chance simultanément par les deux côtés opposés, profitaient de la facilité jusqu'alors accordée d'emprunter sur la rente française et les valeurs garanties par l'Etat et achetaient des valeurs étrangères ou industrielles avec le produit de leurs emprunts sur les rentes. La hausse prit ainsi des proportions formidables, sauf sur la rente qui commença à baisser. Le ministre des Finances s'en émut et prit vers le 15 avril 1920 deux mesures décisives : 1° il ferma le marché des rentes, défendant aux agents de change d'en vendre chaque jour plus qu'ils n'en achèteraient (ce qui supprimait toute fluctuation des cours) ; 2° il transforma en faveur exceptionnelle le droit d'emprunter sur la rente et les fonds garantis par l'Etat.

Probablement par suite d'un hasard, le ministre avait pris ces décisions au moment le plus opportun. L'expérience des années 1921 et 1922 a prouvé que fin avril tendait à se produire le plus haut cours du franc, les besoins de nos importateurs étant à leur minimum et ceux des étrangers (commerçants et touristes) à leur maximum. Quand le ministre eut pris ces deux mesures, les banques dénoncèrent aussitôt les prêts gagés en partie sur des rentes françaises. Pour rembourser les banques, les emprunteurs durent vendre leurs valeurs étrangères ou industrielles. Celles-ci subirent une chute brusque et lourde. Les importateurs, pouvant se les procurer à meilleur compte, offrirent moins de francs pour se procurer des monnaies étrangères. Le cours de celles-ci baissa donc. Les détenteurs de devises étrangères, qui les gardaient jusqu'alors parce qu'ils les voyaient toujours monter, les voyant maintenant baisser, se hâtèrent de les vendre. Le mouvement fit boule de neige. De 17,08, le dollar descendit à 11,50, la livre de 67,45 à 45,70. D'autre part, les étrangers qui avaient fait des achats spéculatifs de francs et en général s'étaient obstinés à ne pas les vendre, y virent la preuve de leur clairvoyance. Rien de plus pénible pour la plupart des gens que de reconnaître qu'ils se sont trompés. Il est en général aussi facile de faire vendre par une personne une valeur sur laquelle elle gagne qu'il est difficile de lui faire vendre celle sur laquelle elle perd, surtout si elle l'a choisie elle-même. Les étrangers acheteurs de francs ne mirent donc, dans un moment où les détenteurs français de dollars et de livres s'en débarrassaient, aucun empressement à se débarrasser de leurs francs. Beaucoup au contraire en achetèrent de nou-

veau. Mais ce mouvement ne put être assez durable pour balancer longtemps les besoins de nos importateurs : de juin à novembre 1920, le dollar remonta de 11,50 à 17,40 (la livre suivant de 47,70 à 61,59).

Pour contrebalancer ce nouveau mouvement, le ministre des Finances eut une idée vraiment malheureuse : sous le nom de certaines villes et départements ou des grandes compagnies de chemins de fer, il contracta à New-York et à Londres des emprunts en dollars et en sterling. Il se procura ainsi des sommes considérables, mais dont les intérêts et le remboursement coûteront bien cher à notre pays. Mieux eussent valu des augmentations d'impôt et surtout de certains droits de douane. Mais le ministre qui poussait à ces emprunts ne se rendait pas compte de l'impossibilité de relever le franc comme après 1870 et nombre d'hommes d'affaires partageaient ses illusions. C'est ainsi que le Creusot contracta en Amérique un emprunt en dollars ; la Compagnie Transatlantique fit de même à Londres. Par suite des sommes énormes qu'absorbent les pertes au change lors du paiement des intérêts et des remboursements de ces emprunts, les actions de ces sociétés n'ont pu et ne pourront jamais se relever comme celles de leurs rivales. Mais un sage emploi des livres et des dollars provenant de ces emprunts permit de soutenir le franc en 1921 et au commencement de 1922. *Leur effet commençait d'ailleurs à s'épuiser quand la débâcle de plusieurs autres monnaies dépréciées vint avertir beaucoup d'étrangers, qui avaient cru à la hausse du franc, de la probabilité de leur erreur.* Non seulement en effet, à cette époque, les couronnes autrichiennes et hongroises et les marks polonais (monnaies sur la hausse desquelles on n'avait guère compté) étaient tombés à quelques fractions de centime, mais le lei roumain et le mark allemand prenaient le même chemin. La sagesse même du gouvernement français, qui stabilisa pendant longtemps le change de la livre sterling aux environs de 49 francs, servit d'avertissement : évidemment, il n'espérait pas voir le franc français monter plus haut à titre définitif puisqu'il l'empêchait de monter davantage. Beaucoup d'Anglais et surtout d'Américains commencèrent à se débarrasser de leurs francs. Néanmoins, après avoir touché 71,8 et 16,06 en novembre 1922, la livre et le dollar étaient redescendus à 62.86 et 13,55 quand, au commencement de janvier 1923, M. Poincaré, après

avoir rejeté au plus vite le plan proposé par M. Bonar Law pour faire payer par l'Allemagne une contribution de guerre modérée, annonça qu'il allait occuper la Ruhr. Cette déclaration amena le départ des troupes américaines ; le gouvernement anglais prit une attitude qui n'était pas toujours amicale ; l'Allemagne déclara le traité de Versailles rompu. Une guerre franco-allemande devint possible et même probable, car la résistance « passive », (qui amenait peu à peu la ruine *financière* de l'Allemagne), n'avait de sens que si elle était le moyen d'amener le peuple allemand à la guerre. Or, on croit avec raison dans les pays anglo-saxons à la doctrine de Norman Angell qui soutient que la guerre n'enrichit personne, pas même le vainqueur. De plus, les aspirations pacifistes sont bien plus largement et sincèrement répandues dans les classes bourgeoises de ces pays que dans celles de France. L'opération de la Ruhr, entreprise malgré les gouvernements de l'Angleterre et des Etats-Unis, froissait l'immense majorité des citoyens de ces pays à la fois dans leurs sentiments nationalistes et dans leurs sentiments internationalistes. En outre, dans ces pays, on s'était progressivement convaincu de l'exactitude de la théorie de Keynes qui soutient que l'Allemagne ne pourrait payer de grosses sommes qu'en exigeant des efforts extrêmes de sa classe ouvrière, ce qui amènerait une concurrence ruineuse pour l'industrie anglaise. Les Anglais n'avaient pas toujours été de cet avis (c'est M. Lloyd George qui a fait introduire dans le traité de Versailles l'obligation pour l'Allemagne d'indemniser les civils dans les dommages qu'elle avait causés à leurs personnes, ce qui a amené le triplement de l'indemnité demandée à l'Allemagne), mais ils avaient reconnu leur erreur. Ils continuèrent donc, tant que dura la résistance passive, à se débarrasser de leurs francs et le change anglais passa de 62 à 82, l'américain de 13 à 18. Fin août, un incident significatif se produisit : les succursales des banques américaines à Paris n'eurent aucun argent à mettre à la disposition du marché : par prudence, pour éviter des pertes sur le franc, elles avaient réduit leur encaisse en francs à Paris au strict minimum.

Au commencement de septembre 1923, le ministère Cuno tomba, les craintes de guerre s'éloignèrent, le change s'améliora quelque temps, mais peu, car il était devenu vite évident que l'Allemagne ruinée ne paierait guère, au moins de longtemps, et que

les frais qu'entraînerait l'occupation de la Ruhr réduiraient à peu de chose le profit qu'on pourrait en tirer. M. Poincaré montra d'ailleurs peu d'empressement à s'entendre avec l'Angleterre et les explications qu'il donna pour ne pas faire de concessions à celle-ci étaient conçues en termes obscurs et propres à laisser nos voisins redouter chez nous des arrière-pensées au sujet de l'organisation des territoires occupés. Beaucoup d'Anglais eurent l'impression que M. Poincaré se consolait « d'avoir détérioré le gage commun » par la conviction qu'il avait fait son devoir en poursuivant l'affaiblissement de nos ennemis. Il n'y avait là rien de capable d'inspirer aux Anglais et aux Américains une confiance bien grande dans l'avenir financier d'une puissance désormais menacée d'avoir à faire la guerre *sans leur appui* et même dans certaines hypothèses contre eux. Ceux d'entre eux qui avaient encore des francs les vendirent, d'autres refusèrent de renouveler les crédits qui avaient été accordés les années précédentes. Les importateurs français ne s'attendaient pas à ces refus de crédits : ayant observé que le change pendant les trois années précédentes avait eu son maximum le 20 novembre et était redescendu ensuite, beaucoup, espérant une nouvelle hausse du franc, au lieu de se couvrir avant cette date, l'attendirent pour faire leurs achats de devises étrangères. Celles-ci continuèrent à monter à la date où, les années précédentes, elles avaient commencé à descendre. D'autre part, les Allemands qui, lors de la dégringolade de leur mark, avaient acheté n'importe quoi, *même des francs*, pour placer leurs disponibilités, firent comme les Anglais et les Américains et se débarrassèrent d'une monnaie qui baissait plus que les autres. Le mouvement s'est alors généralisé : dans tous les pays on se débarrasse des francs que l'on possède et que l'on croit *faussement* menacés du même sort que le mark allemand. Certains Français avaient d'ailleurs précédé beaucoup d'étrangers dans cette voie : M. de Lasteyrie a relevé que des exportateurs français plaçaient leur avoir à l'étranger et empruntaient en France. Les affaires sont les affaires. L'habileté d'un ministre des Finances consiste à empêcher les gens à avoir profit à recourir à des expédients aussi mal commodes. Y a-t-il un moyen d'y arriver ? On doit répondre oui : la vente par la Banque de France de devises étrangères ; la France n'est pas dans l'état de l'Allemagne, il lui reste une énorme provision d'or.

Il y a quelque temps, on n'eût pu indiquer ce remède, car le franc se trouvait coté *en dessus* de sa valeur ; maintenant il est *en dessous*. Pour s'en rendre compte, il faut analyser la situation de la Banque de France. Celle-ci au 27 décembre avait une encaisse or de 3.676.059.704 (le poste « encaisse en or à l'étranger », qui figure dans le bilan pour 1.864.320.908, représente de l'or remis en gage à la Banque d'Angleterre et par conséquent indisponible). Elle avait d'autre part 37.905.438.895 de billets en circulation. Si l'on déduit de ce chiffre la valeur du portefeuille commercial de la Banque 3.738 millions à l'actif (1), 2.362 au passif) qui est d'environ 1.376 millions, on voit qu'il reste une couverture d'environ 3.676 millions pour 36.529 millions. Chaque franc en circulation est donc couvert pour environ 0 fr. 10 de sa valeur ; mais on aurait tort de croire qu'un billet de banque n'a de valeur que juste la part qui lui revient dans l'encaisse. Sa valeur est donnée, non par le quotient du montant de l'encaisse divisée par le nombre de billets en circulation, mais par le nombre de billets *présentables*. Ce nombre est relativement petit. Aussi les règlements d'avant guerre sur les banques d'émissions fixaient-ils le rapport de l'encaisse au maximum des billets à un pourcentage assez bas et variable suivant les pays (Pays-Bas et Suisse, 40 o/o., Allemagne [et, dans la pratique, Angleterre] 33 o/o, Etats-Unis 25 o/o et même 15 o/o). Appliquons à notre cas le chiffre le plus communément admis (33 o/o). Il en résulterait que l'encaisse actuelle suffirait à garantir une valeur de 30 centimes au billet ; avec les autres chiffres on arriverait à des valeurs de 25, 40 et même 66 centimes. Mais ces dernières valeurs supposent que l'encaisse est fortifiée par un portefeuille important, ce qui n'est pas le cas de la nôtre. Le chiffre de 30 centimes ne paraît pas en tout cas trop élevé. Pourquoi notre franc est-il tombé si au-dessous, à 0 fr. 22 (cours du dollar le 14 janvier : 22 fr. 80).

Nous en avons déjà indiqué une des causes : la politique hardie et peu conciliante de M. Poincaré. L'autre cause est qu'on ne soutient pas le franc. L'encaisse de la Banque ne joue pas plus de rôle dans notre politique financière *de l'heure présente*, que si elle n'existait pas. Parfois l'Etat prélève dessus une cer-

(1) Le poste « Disponibilités à l'étranger » comprend une créance *non gagée* de 500 millions sur la Banque d'Etat de Russie.

taine somme pour payer une dette à l'étranger, mais il en use rarement ainsi et les rentrées dépassent les sorties (de 3.576 millions d'or le 23 février 1922, l'encaisse a passé à 3.676 au 27 décembre 1923). Evidemment, on garde tout cet or comme dernière réserve pour le cas de guerre ou de crise sociale. La sagesse doit consister à les éviter et à faire un usage constant de nos provisions d'or. La France a actuellement une de ces circulations de papier dont Helfferich écrivait avec raison en 1903 *qu'elles ne connaissent ni maximum ni minimum*. Il faut lui donner un minimum, par exemple le change de 20 francs par dollar (ce qui constituerait par rapport à la parité une hausse de 14.82 pour le dollar, attribuant au franc une valeur minima de 0 fr. 259). Au *nouveau* prix, la Banque échangerait comme avant la guerre or contre billets. De plus, elle rachèterait au prix marchand de l'or les pièces de 20 fr. qui sont en circulation en France. Il serait prudent, en tout cas, de ne pas fixer trop haut le minimum du franc, car, comme l'écrivait il y a longtemps Courcelle-Seneuil, dans les Etats qui ont une dette extérieure, quand il faut en payer les arrérages, « il se produit un drainage d'or chaque année qui n'est pas compensé par une équivalence. L'action compensatrice du commerce se fait bien sentir, il est vrai, en cette circonstance... mais elle est compensée par les droits de douane qui, en ces dernières années, ont été augmentés un peu dans tous les pays. » Nous sommes malheureusement devenus un de ces pays. La hausse resterait d'ailleurs toujours possible, mais la Banque serait cependant autorisée à augmenter son encaisse jusqu'à concurrence de 6 milliards par la vente de francs contre des devises chaque fois que le dollar vaudrait moins de 19 francs.

Mais il faut le dire avec insistance, sans *une économie rigide*, de lourds impôts, une politique *absolument pacifique* et une entente avec nos Alliés au sujet de nos dettes, pas de stabilisation (et encore moins de relèvement) du franc.

ÉMILE LALOY.

GÉOGRAPHIE

Encyclopédie tchécoslovaque, vol. I, *Industrie et commerce*, rédigé par Jaroslav Vesely, 1 vol.-in 8°, Paris et Prague, 1923. — A. Berget : *Vagues et Marées*, 1 vol. in 16 de la Bibliothèque des Merveilles, Paris, Hachette, s. d. [1923]. — A. Guillaume: *Etudes sur les limites de végétation dans le nord et*

l'est de la France, 1 vol. in 8°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1923. — Mémento.

On ne peut pas dire que les nouveaux Etats européens issus de l'application du principe des nationalités et des traités de 1918-1920 soient tous également solides. Certains paraissent atteints d'une maladie de langueur ; d'autres, à peine formés, menacent de se dissoudre. Que l'on me dispense de nommer ces rejetons rachitiques ; nous voudrions bien les voir se fortifier tous, la paix de l'Europe et même du monde en dépend. C'est pourquoi il faut saluer avec sympathie les progrès rapides de la plus vigoureuse et de la plus éclairée de ces jeunes nations, la République tchécoslovaque. Nous savons ce qu'elle devient au point de vue politique et la place qu'elle a déjà conquise en Europe, aux mains expérimentées de Masaryk et de Bénès. Mais les efforts de ces deux grands hommes d'Etat seraient peut-être demeurés inutiles, s'ils n'avaient eu à leur disposition une excellente matière première, je veux dire un pays riche, peuplé, prospère, au moins dans son ensemble, et certainement la plus belle partie de l'ancienne Autriche-Hongrie tombée en morceaux.

La publication officielle de l'**Encyclopédie tchécoslovaque** comprendra 10 volumes dont le premier, consacré à **l'Industrie et au Commerce** et dû à la plume de Jaroslav Vesely, a paru en français à Paris et à Prague. Cette publication a pour objet de dresser le bilan de la jeune République, et de marquer le point de départ du développement que les patriotes tchèques escomptent dans toutes les formes de la vie intellectuelle, sociale et économique. Il s'agit avant tout, dans le premier volume, de montrer fortement que les puissances d'activité des pays tchèques, longtemps comprimées par l'oppression sociale des Allemands et par l'oppression politique des Habsbourg, étaient trop vivaces pour disparaître tout à fait. Pendant des siècles, elles ont persisté d'une manière en quelque sorte souterraine. Dans toutes les monographies consacrées aux différentes formes de la vie économique, la pensée de l'auteur relie sans cesse les souvenirs de la brillante époque de Charles IV (xive siècle) et de Rodolphe (xvie siècle), aux choses contemporaines, à travers les trois siècles de déchéance écoulés depuis la bataille de la Montagne Blanche. Pourtant, l'industrie tchécoslovaque, très moderne et très bien outillée, ne ressemble guère aux vieux métiers et à

l'artisanat d'autrefois. Mais il est vrai que quelques-unes des industries les plus réputées de la Bohême, comme celles de la brasserie et de la verrerie, sont à la fois de jadis et d'aujourd'hui : elles sont des survivances, et elles ont pris une physionomie et une activité toutes jeunes.

Si forte et si bien constituée qu'elle soit, et malgré sa médiocre étendue (140.000 kilomètres carrés, 13 millions d'habitants), la République tchécoslovaque n'est pas homogène. Il y a une bien grande différence entre la Bohême et la Moravie d'une part, la Slovaquie et la Russie subcarpathique de l'autre. C'est en Bohême et en Moravie que sont presque tous les centres industriels, l'outillage moderne, et l'exploitation raisonnée d'un sol riche en matières premières : houillères, industries sidérurgiques et métallurgiques comme la fameuse usine Skoda de Plzěn (Pilsen), avec ses 30.000 ouvriers, industries textiles, industries sucrières, brasseries célèbres de Plzěn, verrerie et cristallerie plus célèbres encore de Teplice et de Jablonec, et jusqu'au rarissime minerai d'uranium et de radium de Jachymov. La Bohême et la Moravie donnaient à elles seules, avant la guerre, au moins 75 o/o de la production industrielle totale de l'Autriche-Hongrie ; il est vrai que là-dedans entrait une part considérable de travail allemand ; les Allemands avaient accaparé autrefois presque toute la grande industrie de Bohême, et une des manifestations les plus significatives du réveil tchèque fut l'entrée des Tchèques dans l'industrie, où ils n'ont pas tardé à dépasser leurs rivaux, sans toutefois les anéantir. Quant à la Slovaquie, elle était et est encore fort en retard. Elle était bien plus opprimée par les Hongrois que la Bohême par l'Autriche. La moitié du sol appartenait à la noblesse magyare et au fisc. Il n'existait pas d'école slovaque ; la jeunesse était magyarisée de force.

En résumé, le premier volume de *l'Encyclopédie tchécoslovaque* est un magnifique tableau de Géographie économique.

Vagues et Marées, par A. Berget. M. Berget est un vulgarisateur de grand talent. Comme il écrit beaucoup, il lui arrive de laisser échapper des erreurs ou des omissions ; j'ai eu l'occasion de le signaler plus d'une fois. Je n'en suis que plus à l'aise pour dire le bien que je pense de son dernier volume, consacré aux mouvements *visibles* de la surface de la mer. C'est un livre utile et agréable, où l'observation des grands phénomènes de la na-

ture se relie toujours très étroitement, selon la méthode des physiciens, aux expériences de laboratoire et aux vérifications instrumentales. Je signalerai l'exposé très lumineux de la théorie orbitaire de la houle et surtout les pages où l'auteur étudie les marées : le phénomène paraît dans toute sa complexité en partie insaisissable pour l'analyse mathématique, mais la mesure dans laquelle nous pouvons l'expliquer se dégage plus clairement peut-être que dans les ouvrages spéciaux, et sera certainement plus goûtée du grand public. L'étude des courants de marée me satisfait moins, et l'auteur eût pu laisser à G. H. Darwin ses spéculations cosmogoniques sur le rôle des marées dans la future évolution du globe. Le chapitre sur l'utilisation industrielle des marées et des vagues piquera la curiosité de nombreux lecteurs. Quelques lapsus faciles à effacer à la réimpression : M. Berget dit (p. 7) que les courants existent jusqu'aux plus grandes profondeurs ; nous n'en savons rien. Exagération de la puissance de destruction des vagues : ce ne sont pas elles qui morcèlent « les durs granits de Bretagne » (p. 45). Les cordons littoraux sont toute autre chose que des laisses de marée (fig. de la p. 73). Le Malstrom n'est point « entre le continent et les Lofoten » (p. 130) : il se trouve au sud-ouest de l'archipel, entre Vœr et Moskenes.

Contrairement au travail qui précède, **l'Etude sur les limites de végétation dans le Nord et dans l'Est de la France,** par A. Guillaume, est un ouvrage de première main fondé sur de longues et patientes recherches personnelles, où l'auteur a cherché à déterminer, en les prenant une par une, les zones d'habitat de plusieurs centaines d'espèces dans la France du Nord. On sait qu'il n'y a rien de plus difficile que la démarcation cartographique des zones d'habitat des plantes sauvages, et encore plus des plantes cultivées, dès qu'on essaie de considérer celles-ci uniquement dans leurs rapports avec les lois naturelles. Les botanistes et les phytogéographes (quel vilain mot !) n'arrivent pas toujours à se mettre d'accord. Les principaux savants qui se sont signalés dans ces recherches sont Alphonse de Candolle, Grisebach et Drude ; les travaux de Candolle ont eu, si je ne me trompe, une action plus grande sur la pensée scientifique que ceux de ses émules. Sans méconnaître les forces de limitation ou d'expansion qui tirent leur origine de la nature et du relief du sol ainsi que du voisinage ou de l'éloignement des eaux stagnan-

tes ou courantes et des eaux marines, Candolle croit, avec raison à mon sens, que les influences climatiques jouent le rôle principal. Mais il s'imagine trouver l'expression numérique et scientifique de ces influences dans la *somme de degrés thermiques* nécessaire à une plante pour sa maturation, depuis l'éclosion, et calculée à partir d'un certain degré de température moyenne qui est, en quelque sorte, le degré de départ. Ainsi, selon Candolle, le Hêtre a besoin, par an, d'une somme de 2550° C. au-dessus de la température de + 5° C. en Ecosse, et seulement de 2500° C. à partir de + 5° C. en Norvège, parce que sous la latitude de ce dernier pays, où les jours d'été sont plus longs, la luminosité supplée dans une certaine mesure au défaut de chaleur. Cette méthode paraît assez souple. Elle n'est cependant pas adoptée par M. Guillaume. Pour lui, ce qui importe dans la région qu'il étudie, ce sont, tantôt les maxima ou moyennes mensuelles pendant les mois d'été qui précèdent la maturation, tantôt la limite climatique des gelées tardives de fin d'avril ou du début de mai, tantôt, pour quelques catégories de plantes, la proximité ou l'éloignement de la mer.

Les cartes qui illustrent la démonstration sont assez parlantes à ces points de vue, surtout en ce qui concerne les gelées tardives de printemps, qui limitent, le long de la Seine ou du Loing, l'existence d'une vingtaine d'espèces. Mais M. Guillaume ne néglige pas pour cela les influences topographiques et géologiques. Plus localisées que les influences climatiques, elles se prêtent mieux aux démarcations nettes. Pour de véritables groupes de végétation, la falaise bathonienne de la Côte-d'Or, la crête de la Champagne humide et les plateaux coralliens de Langres et du Barrois font office de barrières infranchissables.

La lecture de cet intéressant travail eût été facilitée, si aux noms latins de la nomenclature botanique M. Guillaume avait ajouté les noms vulgaires. On n'est pas tenu de savoir que le *Bromus squarrosus* est une Graminée. On n'est pas tenu d'avoir une Flore volumineuse à côté de soi ou d'en savoir par cœur le vocabulaire latin.

Mémento. — *Hespéris*, archives berbères et bulletin de l'Institut des hautes études marocaines, a publié (3e trimestre 1922) un excellent travail de M. J. Célérier sur *les Merjas de la plaine du Sebou* ; ces Merjas sont des marécages intermittents que l'effort de la colonisation

française est en train de dessécher et de mettre en valeur. —L. Houllevigue, *Les trois frissons de la terre*, dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1923 : il s'agit des convulsions éruptives et séismiques de la Chine, du Chili, de la Sicile et du Japon ; résumé des théories séismologiques modernes, conjectures sur les possibilités de prévision des séismes.—P. Girardin, *l'Extension des levés au 20.000e dans les Alpes françaises* (*Géographie* de novembre 1923). — P. Camena d'Almeida, *La Pologne* (*Annales de Géographie* du 15 novembre 1923) : bon résumé de géographie régionale.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Le plus ancien texte des évangiles, ou les lecteurs du « Mercure de France » mystifiés (*suite et fin*). — On ne pourrait dire que cette énigme du palimpseste de Tarragone n'intéresse pas les lecteurs du *Mercure*. Elle nous a, en effet, valu jusqu'ici trente lettres, venues des coins les plus divers du monde, mais surtout d'Espagne, d'Italie et des Etats-Unis. En France, des esprits en apparence aussi peu portés à s'intéresser à ces questions que des archéologues n'ont pas laissé de se passionner pour elle. Ainsi l'associé de feu M. Demotte, dont on a tant parlé il y a peu de temps, M. L.-Ch. Watelin, nous mandait, en sa qualité d'abonné du *Mercure* (1), dès le 13 juin dernier, une missive où se reflétait l'état d'esprit de plusieurs autres de nos correspondants :

Comment se fait-il, — nous mandait M. Watelin, — qu'un silence aussi complet ait été fait sur une découverte aussi capitale ? Comment se fait-il qu'aucune des sectes, plus ou moins dérivantes de la *Christian Science*, ne se soient pas emparées de ce qui est pour elles un élément, par excellence, de controverse ? Comment se fait-il qu'aucun corps savant n'ait apporté sa critique aux travaux du Dr Buchanan ? Je crois que vous trouveriez dans cet événement mieux qu'un papier dans la *Revue de la Quinzaine* et si vous publiez quelque chose ailleurs, je serais très heureux que vous prissiez la peine de m'en avertir...

Dans une lettre postérieure — du 5 septembre 1923 — le même correspondant nous disait, entre autres choses qui décèlent

(1) Feu M. Demotte était lui-même abonné du *Mercure* et, à ce titre, nous écrivait le 15 janvier 1923 une longue et fort intéressante lettre à propos du sarcophage provenant de la Valbonne, qu'il avait acquis et auquel nous venions de consacrer un écho, dans le *Mercure* du 1er janvier.

un grand esprit philosophique et, chose plus rare encore, un parfait bon sens :

... Je lirai avec grand plaisir et profit votre nouveau travail et en pensant qu'il y a beaucoup d'ignorants sur terre. Il est évident que les clergés détenant un pouvoir ne tiennent pas à le lâcher et contribuent à en maintenir les lois en étouffant ce qui peut l'ébranler. Heureusement qu'il se trouve des indépendants comme vous pour allumer des lumières...

De telles communications servent beaucoup à encourager ceux qui — et c'est bien notre cas ici — ne se proposent que de contribuer à la diffusion du vrai. Mais comme nous avons relevé, chez plus de la moitié de nos correspondants, un vif désir de savoir ce qu'il en était de l'état présent de la question « palimpseste de Tarragone » — désir qui nous apparaît particulièrement vif dans les lettres reçues à la suite de la publication de notre troisième article, le 15 décembre, — nous avons pensé que l'article qui va suivre, et qui sera le dernier de cette série, satisferait pleinement — au moins provisoirement — ces curiosités en somme légitimes et naturelles. C'est par les exposés du détail des choses humaines que celles ci apparaissent sous leur vrai jour et mieux vaut, souvent, un de ces petits faits vécus que le plus docte commentaire, pour faire apparaître une question sous son vrai jour.

Tous les plans d'une édition critique du palimpseste de Tarragone — édition qui, hâtons-nous de l'ajouter, paraîtra — étaient faits dès 1916 par M. Buchanan — actuellement professeur de latin à la *Cochran School*. Cette édition eût donné ligne par ligne le texte original, en en résolvant les abréviations — environ cinquante. Le texte ancien est entièrement en onciales, avec la particularité que les voyelles *i* et *o* sont mises en onciales plus petites, par-dessus la lettre précédente — procédé de scribe, pour sauver de l'espace. Afin de reproduire ce détail, des caractères spéciaux avaient été fondus. Mais, en mars et en avril 1917, le professeur israélite — élève de Traube à Munich — Elias Loew réussit à circonvenir M. Archer M. Huntington, en se prévalant des recommandations d'un sinn-feiner germanophile, l'Irlandais Elijah-C. Hills, dont la dévotion de catholique-romain est bien connue. Nous pourrions raconter ici des choses piquantes sur M. Huntington, qu'en notre qualité de vieil hispaniste nous connaissons de longue date, bien avant que son récent mariage ait

mis un terme à ses ardeurs de bibliophile espagnol. Nous nous contenterons, cependant, de relater dans cet article que le fondateur de la *Hispanic Society of America* — qui craignait comme la peste le scandale — se laissa persuader par Loew et conclut, sans la moindre preuve, avec lui que Buchanan avait forgé de toutes pièces l'histoire du texte écrit primitivement sur le manuscrit de Tarragone. En vain eût-on pu croire que le long et brillant passé éditorial de Buchanan aurait, à priori, raison de cette odieuse invention. Loew, en effet, avait eu soin de se faire appuyer par le vieil ennemi de l'exégète anglais, — qui avait conspiré pour l'empêcher d'éditer le manuscrit Morgan de Beatus, afin, peut-être, de réaliser cette besogne à sa place, — le professeur Sanders, attaché à la *Michigan University*. Ce fut Sanders qui — avant de lancer la calomnie dans un article de la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* (1), de Giessen, que s'empresseront d'exploiter contre Buchanan les pieux rédacteurs du *Corriere d'Italia* romain (28 novembre 1923) — confirma, en s'aidant de Hills, la thèse de l'invention, par Buchanan, de toute l'histoire du palimpseste, en conséquence de quoi M. Huntington fit, le 14 avril 1917, enfermer sous clef le manuscrit et détruire les caractères d'imprimerie destinés à l'édition critique. En même temps, il mandait au Dr G. F. Wright, d'Oberlin, Ohio, que *for the present* ledit manuscrit était devenu inaccessible... Peu après, Wright recevait du R. P. Drum, S. J. — Drum est professeur à Woodstock College, Maryland — une missive où Buchanan était traité de faussaire. Nous allions oublier de noter que H. A. Sanders est maître assistant de latin au service du professeur F. W. Kelsey, de la *Michigan University*, et que ce Kelsey donne des conférences fréquentes dans les Séminaires catholiques, son intime ami étant le P. Hyvernat, de l'Université Catholique de Washington, qui a fait docteur Blasco Ibáñez. Ces détails expliquent suffisamment comment s'est ourdie l'intrigue.

(1) Sanders avait, en effet, lu, le 28 décembre 1917, devant l'*Exegetical Society* — essentiellement germano-israélite — à l'Université de Pensylvanie, un double papier où il dénonçait Buchanan comme déséquilibré et faussaire. Buchanan, qui, à la demande du Dr G. F. Wright, monta sur l'estrade pour réfuter ces calomnies, ne put obtenir de Sanders qu'il dît autre chose que ce qu'il avait lu précédemment ! En vain dénonça-t-il cette misérable conspiration pour étouffer la libre recherche : son ennemi imita, acharné, de Coarart le silence prudent.

Quant, en mars 1915, Buchanan se rendit à l'Université d'Ann Arbor pour y éditer le manuscrit Morgan — voici, pour les esprits de bonne foi qui lisent nos articles, l'indication exacte de cette publication, dont nous avons déjà dit que l'introduction critique de 26 pages, par Buchanan, était fondamentale : *The Catholic Epistles and Apocalypse from the Codex Laudianus together with the Apocalypse text of Beatus (with six collotypes facsimiles)*, London, Heath, Cranton and Ouseley, Ltd. Fleet Lane, E. C., 1916, 21 s. net, — c'étaient — ô perfidie de ces théologiens ! ô vieil *odium theologicum !* si dûment, naguère, flétri par G. E. Lessing — Kelsey et Sanders qui l'y avaient invité. Mais comme, dans l'intervalle, de spéciales lumières, sans doute, de l'Esprit Saint avaient éclairé leurs âmes, ces hommes de Dieu décidèrent, non seulement, selon qu'il était convenu, que l'Université ne ferait plus les frais de la publication, mais intervinrent auprès de la Bibliothèque Morgan, si bien que Miss Belle Da Costa Greene, la Bibliothécaire de cet Institut, télégraphia pour exiger le retour immédiat du précieux manuscrit espagnol — acquis à Londres en octobre 1910 et soi-disant acheté par le vendeur au couvent de San Clemente, à Tolède, — qui contenait le texte, du xe siècle, du commentaire du prêtre Beatus sur l'Apocalypse. Ce manuscrit fut, en effet, immédiatement restitué à son dépôt et nul ne saurait dire ce qu'il est devenu, Buchanan ayant eu tout de même l'énergie d'imprimer ce qu'il en avait pu copier, dans le volume que nous venons de signaler. Revenu à New-York, ce fut en janvier 1916 que l'exégète anglais y découvrit le palimpseste de Tarragone, bien que plusieurs mois se fussent écoulés avant qu'il lui eût reconnu cette qualité. L'édition en allait, en mars 1917, être donnée, quand l'intrigue que nous avons résumée décida M. Huntington à procéder comme on a vu, grâce au pieux zèle combiné de Loew — le « savant allemand » qui, depuis que l'Université d'Oxford lui a ouvert son sein, a mué son patronymique en Lowe, — de Hills et de Sanders. Nous avions déjà noté précédemment que Buchanan fut durant seize mois curateur du département des manuscrits de la *Hispanic Society of America* et c'est là que notre excellent ami, l'hispaniste Homero Serís qui est aussi son ami, apprit à connaître toute sa valeur de savant et d'homme privé. Renvoyé par M. Huntington, Buchanan ne se découragea pas pour autant. Sûr de sa cause, ce *paranoiac* —

comme le baptisaient ses ennemis — ne cessa de tâcher d'obtenir d'être autorisé à faire l'édition à ses frais. Il n'hésitait même pas — dans l'intérêt de la vérité — à s'adresser au Pape, qu'il avait connu à Milan, quand il n'était encore que Cardinal, le cardinal Ratti, et le Pape lui faisait répondre, le 6 novembre 1922, par le Cardinal Gasquet, qu'après avoir lu attentivement sa requête « il ne se sentait pas enclin à penser qu'il pouvait intervenir auprès de M. Huntington », car « le manuscrit était la propriété privée de ce gentleman » et Sa Sainteté « n'avait pas de *locus standi* (*sic*) pour l'approcher »... Ce ne fut qu'en avril 1923 — après six ans d'obstiné silence, — qu'à la suite des articles des *New York Times*, la dure prohibition fut enfin levée. Le premier de ces articles est du 27 avril. Nos articles du *Mercure* vinrent ensuite. Sanders et Loew ne sont pas des spécialistes et Buchanan se rit de leurs pauvres malices de plagiaires et de pirates. Sa foi profonde lui fait redire, avec Jean : *Non conturbentur spiritus vestri per spiritus malignos. Credite in Spiritu Sancto.* Ou encore, avec Luc : *Si potes credere in Spiritu Sancto, omnia possibilia credendi in Spiritu Sancto.* Ou, enfin, comme on lit à la troisième des Béatitudes, dans le texte ancien de Luc, par lui restitué : *Beati qui persequuntur ab spiritibus malignis (visibilibus et invisibilibus), quia servaverint (retinuerint) sermonem spiritum Salvatoris : quoniam spiritus horum confortabuntur (roborabuntur) ab spiritum Salvatore.*

CAMILLE PITOLLET.

LES REVUES

Le salut des Lettres à Maurice Barrès : *Revue des Deux Mondes* : M. Paul Bourget ; *Revue Critique des Idées et des Livres* : M. de Noisay ; *Revue de France* : M. André Maurel, à propos du Stendhal-Club ; *Le Correspondant*, M. Henri Brémond ; *Nouvelle Revue française* : M. Albert Thibaudet ; *Revue française*, *L'Alsace française*, divers ; *L'Europe nouvelle* : M. René Gillouin ; *L'Opinion* : M. Jacques Boulenger. — *Revue de l'Amérique latine* : M. F.-G. Calderon. — *Le Crapouillot* : un mot de M. Forain. — *La Revue sans titre* : un pamphlet de M. Charles Fraval. — NAISSANCE : *Japon et Extrême-Orient.* — Mémento.

La mort de Barrès a produit une stupeur. Il était demeuré le jeune maître, pour ceux qui connurent l'émerveillement de lire ses premières pages, lorsque la vocation d'écrire se manifestait en eux. La misérable politique, où il apporta une si belle dignité, a

pu en irriter momentanément plusieurs contre lui. Ils ne cessaient d'admirer en Barrès un écrivain grand par l'intelligence et par le style. J'en sais un pour ma part, qui ne manquait, après la lecture de quelque article du partisan (lors de l'Affaire ou dans la suite) de rouvrir *Un homme libre*, *Le Jardin de Bérénice*, *Amori et Dolori Sacrum*, *Du sang, de la volupté* ou *Le Voyage de Sparte*, pour être sûr de ne jamais aimer moins l'un des meilleurs animateurs littéraires de sa jeunesse. Il est remarquable que le prince du Quartier Latin, d'il y a quelque six ou sept lustres, soit demeuré un des aînés les plus en faveur auprès des débutants d'aujourd'hui. La mode n'y compte pour rien. C'est un gage de la gloire indiscutable, que l'avenir entérine. L'œuvre de Barrès l'élève au plan des plus beaux écrivains qui nouent l'éclatant et riche XIXe siècle français au XXe, dans l'histoire universelle de la Littérature.

M. Paul Bourget, parmi tant de titres à l'honneur, compte celui d'avoir découvert le talent de Barrès. Il écrit, dans la **Revue des Deux Mondes** (15 décembre) :

En décrétant que Maurice Barrès aurait des obsèques nationales, le Gouvernement a répondu à l'universel désir. Pour les amis de sa jeunesse, et qui, l'ayant vu partir pour la vie avec de si beaux dons, n'ont pas cessé de le suivre, dans son ascension vers la gloire, d'un cœur attendri, ce suprême hommage de tout un peuple à ce héros littéraire serait un adoucissement, s'il ne prouvait pas quelle puissance de rayonnement gardait Barrès, et comment ne pas se dire qu'il viendra peut-être des heures où il manquera trop ? Mais ses livres restent, dont l'influence n'est pas épuisée, mais son exemple, qu'il faut montrer aux écrivains qui commencent, en leur disant : « Regardez-le, comprenez-le. Apprenez de lui que la plus haute intellectualité peut, qu'elle doit s'associer à l'action, et que le vrai moyen de cultiver notre personne, c'est de l'enraciner dans la tradition nationale, c'est de nourrir notre âme de l'âme de ceux qui nous ont précédés sur la terre héréditaire, de les continuer, de les prolonger.

La Revue critique des Idées et des Livres constitue son numéro du 25 décembre des « témoignages d'une génération » au tombeau de Barrès. M. Jean Rivain débute par ce démenti à la légende : « Nul ne fut plus personnel, nul ne fut plus généreux. » M. Jean Longnon décrit « l'historien et le chroniqueur ». M. François-Paul Alibert nomme Barrès styliste : « Merlin l'enchanteur ». M. Maurice de Noisay dépasse son plan

de montrer « Barrès à la Chambre » : il parle des « ânonnements de Pierre Loti », ce qui est bientôt écrit et laisse un regret quand on éprouve tant de joie à recueillir ces lignes très justes, encore qu'elles oublient le nom de M. Anatole France :

Barrès était encore quelque chose de plus que les livres de Barrès. Il représentait un type humain, tout à fait exceptionnel et relativement nouveau dans l'histoire, que je n'ai pas le temps de définir aujourd'hui, ni le cœur : quelque chose de vivant, d'agissant et de régnant : prince de lettres, héros de l'esprit. Il y a eu ainsi Voltaire, Gœthe, Chateaubriand (et Renan peut-être). J'éprouve, au moment qu'il nous quitte pour elle, le sentiment très net que la postérité ajoutera le nom de celui-ci aux leurs et nos fils peuvent attendre pendant un demi-siècle ou davantage le suivant de la liste.

M. André Thérive prouve l'unité de Barrès dans ses livres; M. Maurice Brillant traite du « musicien français » qui commande la prose barrésienne; M. Lejeune, de « la fascination de Barrès ». Les « Souvenirs impersonnels » de M. P. du Colombier, le « Barrès et notre Jeunesse » de M. A. Bécheyras, les « Souvenirs de Charmes », par M. X. de Courville, les pages de MM. L. Martin-Chauvier, Gilbert Charles, P. Varillon, contribuent à former une belle image du grand disparu.

Des « quelques souvenirs sur la jeunesse de Barrès » que M. André Maurel donne à **la Revue de France** (1er janvier), celui-ci ne manquera d'intéresser les stendhaliens :

Barrès, en effet, ne resta que peu de temps dans l'hôtel de garçon de la rue Legendre. Il alla s'installer rue Caroline, aux Batignolles, dans un hôtel convenable au ménage qu'il venait de fonder. Je m'étais, moi aussi, marié, et Bourget trois mois après moi. Et j'eus la charge, qui fut une joie, de réunir à ma table les nouvelles mariées, qui ne se connaissaient pas, si les maris étaient unis par les liens de la plus vive affection. C'est ce soir-là, et c'est pourquoi j'en parle, que nous nous divertîmes à imaginer un Stendhal-Club que Stryienski devait ensuite prendre au sérieux, et dont la fortune dure encore. Et j'entends encore Barrès s'écrier : « Nous n'admettrons pas Chéramy ! Il est trop riche ! »

« J'étais allé droit à l'homme, sans passer par l'écrivain... Entre son œuvre et moi, il y a toujours eu l'écran de son âme », dit M. Henri Brémond, au début d'un article (**Le Correspondant**, 25 décembre) qui est un bel acte d'amitié, d'une de ces

rares amitiés de cœur et d'esprit qui sont le plus grand bien possible. Voici une des faces des relations nouées à Athènes entre Barrès et M. l'abbé Henri Brémond :

Je suivis bientôt son activité littéraire avec une ferveur si jalouse qu'il en vint peu à peu à consulter ma petite expérience, mes préjugés d'humaniste. Ainsi Racine proposant ses doutes au P. Bouhours. Il faisait preuve, en cela, d'une docilité excessive et qui me gênait terriblement. Que de fois n'ai-je pas dû retenir sa plume, prompte à effacer quelque ligne splendide qui, d'abord, avait effarouché mon pédantisme ! Il écrivait de génie. Après nous être beaucoup tourmentés, il fallait bien revenir à son premier jet. La difficulté pour ces romantiques est de passer décemment d'un feu d'artifice à l'autre, et d'escamoter, si l'on peut dire, le prosaïque inévitable des paragraphes de transition. Dans ces cas-là, j'aurais vite et lâchement quitté la partie et abandonné à son malheureux sort une page mal venue ; mais il tenait bon avec une obstination héroïque. C'est là encore une des leçons que je garde de ui. Et sa fidélité, amusante et émouvante, à respecter, à prévenir même mes chétifs scrupules !

De M. Albert Thibaudet, dans **la Nouvelle Revue française** (1er janvier) :

Ce Barrès mort devant lequel, jeudi et vendredi, a défilé non tout Paris, mais le Tout-Paris, c'est un autre profil de mort qu'il m'évoque avec une insistance tragique. Au Caire celui de Ramsès II sous sa vitrine. Voilà ce même nez, le nez des fiers qui naquirent sous le signe de l'aigle, cet air hautain, impersonnel de l'être entré du devenir dans le devenu, ce royaume sombre des tons à la Ribera et à la Rembrandt, cette foule vivante et bourdonnante, pressée pour regarder ce qui ne la regarde pas, pour penser l'impensable rideau des yeux fermés...

... La destinée de Barrès ce fut un chœur de Muses, Muses choisies à l'exclusion d'autres, Vierges folles, et qui tout de même les dominent. Mais un chœur. Il a fait de l'ordre dans sa vie. Il nous a enseigné cet ordre.

La Revue française (16 décemcre) salue Barrès, elle aussi : M. René Johannet écrit sur « la politique », M. H. Massis sur « la jeune génération » devant ce maître, M. René Gillouin sur le classicisme qu'en a préparé (j'en doute !) l'œuvre romantique. « La peinture dans l'œuvre de Barrès » inspire un bon essai à M. Roger Allard. Enfin, le numéro reproduit de belles pages de Barrès. Dans **L'Alsace française** (8 décembre) M. J.-A. Jaeger certifie la consternation de Strasbourg à la nouvelle de la

fin subite de Barrès et l'attachement de l'Alsace à l'illustre Lorrain.

M. René Gillouin écrit dans un « Adieu à Maurice Barrès », très émouvant, que publie **L'Europe Nouvelle** (8 décembre):

Par sa campagne en faveur des églises de France, et plus généralement par le goût qu'il avait et qu'il sut rendre contagieux, pour la haute spiritualité, Barrès estimait avoir bien mérité du catholicisme ; et de fait, les catholiques, du moins pendant la période de leurs grandes tribulations, ne lui ménagèrent pas les marques de leur reconnaissance. Mais, lorsque, d'une part, beaucoup grâce à lui, ils commencèrent à connaître un sort plus propice ; lorsque, d'autre part, ils le virent persister dans une sorte de sereine impénitence, certains d'entre eux, parmi les plus ardents et non les moins écoutés, manifestèrent envers lui une sévérité et un manque d'égards dont il conçut une vive irritation. Il s'en est expliqué plusieurs fois avec moi en termes forts nets, et il y a quelques semaines encore, à propos d'une étude que j'avais publiée sur Renan et dont il voulait approuver l'inspiration, il m'écrivait :

« Avec quelle tranquillité j'assiste à la vague d'incompréhension qui voudrait submerger Renan et qui me bat! Allons, allons, bien que j'ignore totalement saint Thomas, je doute qu'on y trouve la preuve de notre indignité. » Et il ajoutait : « Je suis vrai, et à ce titre, depuis plus de trente ans, je suis une nourriture. C'est déjà quelque chose. »

Dans **L'Opinion** (7 décembre), M. Jacques Boulenger commence par ces mots justes:

Barrès est mort. En apprenant cette nouvelle, il n'est pas un Français, un vrai Français, qui n'ait senti son cœur se serrer... Barrès était un visible fragment de la France spirituelle.

Et voici qui est d'un critique à l'intelligence bien aiguë :

Barrès ne croyait pas devoir diversifier ses points de vue ; il ne s'appliquait pas à considérer, par exemple, les œuvres d'art esthétiquement et les actes moralement ; il ne faisait pas de catégories : il mettait tout sur le même plan et ne recherchait en tout qu'une chose : la grandeur. Non plus, il n'a jamais voulu juger une œuvre pour elle-même et sans en regarder l'ouvrier : au contraire, l'œuvre et l'auteur lui semblaient faire un ensemble, et peut-être l'œuvre l'intéressait-elle moins que l'auteur, ou comme un témoignage sur celui-ci. Ce peu de souci de ranger les valeurs par compartiment, ce goût exclusif de la grandeur en tout, c'est Barrès. La perfection d'un ouvrage lui importait peu s'il croyait y trouver un peu de sublime et la réussite l'en intéressait moins que la valeur de l'ouvrier.

Sa carrière a jadis étonné beaucoup de bonnes gens : quand l'« égo-

tiste » raffiné de *Sous l'œil des Barbares*, de l'*Ennemi des lois*, du *Jardin de Bérénice*, s'est jeté passionnément dans l'action politique, on n'a voulu voir là, tout d'abord, que « littérature » ; le « professeur d'énergie » voulait mettre en pratique des « théories néroniennes », croyait-on. Il avait pourtant assez bien expliqué lui-même son sentiment. Il cherchait son développement : il le trouvait dans la France ; qu'était-ce que la patrie, sinon le prolongement et l'épanouissement de son Moi ? Et voyez-vous, « ce jeune M. Barrès » enfermé pour sa vie dans le cadre de la littérature ?... C'est pour se « réaliser » complètement qu'il est devenu le nationaliste qu'il a été.

Pendant près de vingt ans, jusqu'à la guerre, il fut le dieu de la jeunesse : rappelez-vous ce que signifiait alors pour les jeunes gens le simple mot : Barrès ! Presque toute l'élite de cette génération qui est partie en 1914 dans l'active et la réserve était enivrée de lui, et l'on ne saura jamais dire quelle puissante action il a eue au lendemain de l'affaire Dreyfus. Parmi les jeunes écrivains, ceux-là même qui ne partageaient point ses opinions, il était pourtant leur maître. Il en est bien peu, dans cette génération-là, qui n'aient pas débuté par quelque page en style barrésien.

A la **Revue de l'Amérique latine**, (1er janvier), M. Francisco Garcia Caldéron montre « Maurice Barrès et l'Amérique latine » :

Il connaissait plusieurs aspects de notre histoire. Il admirait beaucoup les conquistadors, leur farouche énergie, le culte barbare du moi chez ces êtres fanatiques. Il lisait souvent la biographie de Cortès par Bernal Diaz dans la traduction de Heredia. On trouvera sans doute dans ses cartons un essai sur Melgarejo, le despote bolivien ; des notes pour une méditation sur Rosa de Lima, la sainte péruvienne. Je lui fis parvenir un exemplaire de *Maria*, le roman de Jorge Isaacs, qu'il voulait lire afin de mieux connaître la sœur américaine de Graziella. Le romantisme, la violence, l'individualisme, la vie dangereuse des Espagnols d'Amérique le passionnaient.

Le Crapouillot (25 décembre), — unique revue qui survive de toutes celles qu'avaient fondées des écrivains et des artistes combattants, pendant la guerre, — se borne à publier un portrait à la plume de Maurice Barrès dessiné par M. Jean Oberlé et, dans son « Petit Courrier des Lettres et des Arts » que rédige M. Claude Blanchard, à rappeler, après une allusion aux obsèques de l'écrivain :

Pas un journal n'a raconté à ce sujet un mot terrible de Forain à Barrès. Un jour, le président de la Ligue des Patriotes disait à Forain:

« Comment pourrais-je m'engager ? Après trois jours de tranchées, je serais évacué et couvert de ridicule... »

Et Forain de lui conseiller : « Embusquez-vous d'abord ! »

M. Charles Fraval, qui dirige **La Revue sans Titre** (15 décembre), y signe ce bref article intitulé, « Barrès et nous » :

Un clair matin de janvier. Avenue du Bois. Des jeunes gens joyeux et confiants, un paquet d'exemplaires de la revue sous le bras, offrent aux promeneurs notre naissant organe. Un homme maigre, hautain, s'arrête, en prend un, le feuillette, passe à l'article principal, lit : « la guerre a marqué une limite... son souffle ignoble a réveillé les consciences endormies... Nous sommes au seuil des temps futurs... L'avenir est aux jeunes qui rejetteront les préjugés... », puis le rend à notre camarade avec un « ça ne m'intéresse pas » des plus dédaigneux. Cet homme était Maurice Barrès.

On prétend qu'il a influencé une génération. Celle qui précéda la guerre. Quelques jeunes se disent encore ses disciples. Il y aurait pourtant un point à fixer : disciple de quel Barrès ? du Barrès anarchiste et négateur des premiers temps ou du Barrès chauvin de la Ligue des Patriotes ? Il faudrait savoir.

Toute réflexion faite, nous nous en moquons. Barrès ne nous intéresse pas. Nous sommes trop loin de lui pour sentir sa supériorité. Entre Barrès et nous, un fossé : la guerre. On a dit qu'il fut un grand patriote. A coup sûr, un mauvais « européen ». Il ne fit point « œuvre humaine ». Il chercha surtout à briller, à parader. Il eut le culte du Moi. Les pîtres ont aussi le culte du « moâ ». Le jeu de mot est grossier, mais la comparaison est exacte. Il a préparé la guerre. Il y perdit cependant un fils. Cela aurait dû le faire réfléchir. Il fut de ceux qui prétendent que la guerre est sainte. En résumé, un Déroulède ambitieux mais moins simple. Petits intérêts. Préjugés étroits. Ce qu'il y a de paradoxal chez Barrès, c'est ce nationalisme aigu qui ne sait s'exprimer qu'à l'allemande. Lourdeur. Prolixité.

J'entends de bonnes âmes crier à l'indécence. Arrêtons-nous et laissons tomber le linceul de pourpre sur le dieu mort qu'on croyait immortel.

Nous avons cité *in extenso* ce pamphlet, à cause de la naïveté de son premier alinéa. Disons seulement à son auteur qu'il connaît mal l'œuvre de Barrès et pourrait s'en instruire avec profit, même pour en combattre intelligemment la tendance. Il tire argument de ce que Barrès ait perdu un fils à la guerre : « cela aurait dû le faire réfléchir », écrit M. Fraval. Il a tort, parce que le fils unique de Barrès, qui a servi pendant la guerre, n'y a pas été tué. Il a tort,

tout au long de son articulet, en outre. Qu'il permette à quelqu'un qui hait la guerre et tout nationalisme capable d'y aboutir, à un républicain qui désire l'union universelle des peuples affranchis de l'intérêt privé des grandes castes d'argent, — de lui remontrer qu'un Barrès, discutable quant à son action politique et sa philosophie très courte, mérite comme artiste l'admiration et, en tout cas, le respect de quiconque a l'honneur d'être un homme de lettres.

§

Naissance : **Japon et Extrême-Orient**, revue mensuelle (17, rue Miromesnil, à Paris, chez l'éditeur Edmond Bernard), vient de paraître, le 1er décembre, sous la direction de MM. Louis Aubert, P.-L. Couchoud, S. Elisséev, Claude Maître, R. Martinie et Lucien Bec. Son but est de « travailler à un rapprochement franco-japonais ». L'époque, nous dit-on, est particulièrement propice à cette œuvre :

C'est à quoi cette revue voudrait contribuer pour sa part, en apportant au public français, non pas des impressions ou des dissertations, mais des textes, des documents, des faits, en un mot des éléments d'information et d'appréciation aussi nombreux et aussi précis que possible sur un pays vers lequel le porte une sympathie spontanée, mais insuffisamment avertie. Notre enquête s'étendra à toutes les branches de l'activité japonaise : politique, vie économique, sciences, histoire, art, littérature. Nous viserons moins à être complets qu'à mettre en lumière les faits caractéristiques, propres à nous éclairer sur la pensée japonaise, sur ses manifestations, sur son évolution, sur ses tendances, sur ses incertitudes et ses contradictions mêmes. Pour la présenter dans sa pureté et sans la déformation d'interprétations plus ou moins personnelles, nous donnerons, autant que faire se pourra, la parole aux Japonais eux-mêmes, en multipliant les analyses de documents et les traductions des textes. C'est par les traductions en particulier que nous tâcherons de mieux faire connaître la littérature japonaise classique et contemporaine, sur laquelle, à quelques exceptions près, nous n'avons guère que des informations fort superficielles de seconde main.

Le premier numéro donne la première partie d'une étude de M. E. Vergnaud : « Japon et Russie », des « Nocturnes japonais » traduits par M. Claude Maître, « Le crime du jongleur », une très curieuse nouvelle du conteur japonais M. Shiga Naoya, et le compte rendu d'un nouveau livre sur le théâtre japonais.

§

Mémento. — *La Revue hebdomadaire* (15 décembre) célèbre le jubilé de M. Paul Bourget qui débuta il y a 50 ans. Barrès en dit « la vie exemplaire » et deux maîtres de la critique étrangère le saluent : MM. Ed. Gosse et Georges Brandès ; ensuite, s'expriment d'excellents écrivains français et quelques hommes du monde. C'est un ensemble parfait. M. Francis Carco y figure à bon droit. Mais pourquoi diable, saluant en M. Paul Bourget son « bon guide », parle-t-il des « eaux croupissantes du symbolisme » ? A ne considérer les lettres que du point de vue de l'Académie Française, cette excessive sévérité atteindrait M. Henri de Régnier, s'il ne représentait fièrement la poésie, le roman et le conte, chez les Immortels. M. Paul Bourget déconseille de brûler une étape, pour faire bonne figure dans la société. On a mauvaise grâce à renier le milieu de ses vingt ans, l'ambiance où l'on s'est formé, armé, pour partir ensuite à toutes les conquêtes.

Revue des Deux Mondes (15 décembre). — Le merveilleux joue un rôle imprévu dans le nouveau roman de M. Paul Bourget :

page 753, nous lisons :

« *Quelle abjection !... gémit-il tout haut en la froissant, cette lettre, qu'il déchira en deux* » ;

page 755, l'auteur écrit :

« *De dégoût, il tordit la lettre. Il avisa un briquet à essence qu'il avait sur sa table auprès de son étui à cigarettes. Il fit jaillir la flamme et brûla le papier au-dessus d'un cendrier. Il acheva d'écraser les débris noirâtres* » ;

enfin, page 761, nous retrouvons la lettre intacte :

« Elle n'eut plus de doute, quand elle fit son entrée dans la chambre; rien qu'au geste par lequel *il tira du tiroir de sa table de nuit la lettre de Cornudet pour la lui tendre en lui disant :*

— Tu viens voir ton œuvre, Marcelle ? Tu peux te vanter d'avoir fait là de la jolie besogne. »

Comme il s'agit indubitablement du même papier, M. Paul Bourget doit obéir à des raisons supérieures, pour lui prêter une aussi exceptionnelle vertu.

Les Amitiés foréziennes et vellaves (décembre) : M. Guy Châstel : « Conte de Noël ». — M. Rouchon : la suite de son « Chevalier de la Colombe ». — La 3e partie d' « Une amitié janséniste en Forez au xixe siècle », par M. l'abbé J.-B. Vanel.

La Revue de France (1er janvier) : « Le mariage et l'amour modernes », par M. Marcel Prévost. — « Le Sceau du Secret », un acte de M. Tristan Bernard. — « Sur les vaisseaux du roi », par M. Louis Jourdan. — « Le danger de l'Angleterre », par M. A. Chevrillon.

L'Ane d'or (décembre) : « Maxence », une bien amusante fantaisie de M. Paul Arnaud.

La Revue Contemporaine (15 décembre) : R. C. : « La France est isolée ». — « Homère était-il Grec ? », par M. Marcel Pollet.

La Revue européenne (1er janvier) : « Vassenka », une remarquable nouvelle de M. Constantin Balmont, un grand écrivain russe. — Des lettres d'André Lafon. — Des poèmes de M. R.-P. de Alaya. — « Le torpillage de la Samaritaine », par M. R. Kerdyk.

Le Progrès civique (29 décembre) : Revue de l'année 1923, par divers.

La Chine (1er novembre) : « Le Temple de Si yu sze », par G. Bouillard. — « L'attentat de Lincheng », document. — « Le buveur de vin », fable chinoise, traduite par M. E. Chavannes.

Mercure de Flandre (de Flandre, ne vous trompez pas !) vient de naître, issu, en décembre, de « Bibliologia ». C'est une « Revue d'expression septentrionale » que dirige M. Valentin Bresle, 118 *bis*, rue Solférino, à Lille. — Poèmes de MM. Théo Varlet, Donce-Brizy, Ch. Rochat, Marius Dally, etc. — « Le traitement des professeurs », par M. Schildenvriend.

La Nouvelle Revue française (1er janvier) : un nouveau fragment des souvenirs de M. André Gide : « Si le grain ne meurt ». — « Anabase », par M. S. G. Perse. — « Raymond Radiguet », par M. J. de Lacretelle.

La Renaissance (29 décembre) : « Heredia au Luxembourg », par M. Georges Lecomte. — « Sur la mort de Jacques d'Adelswaerd », par M. Ed. Schneider.

Le disque vert (novembre) : numéro « consacré à Max Jacob et à son œuvre » et contenant « une bibliographie complète » de cette œuvre.

L'idée libre (décembre) : « L'idée chrétienne, l'Eglise et la Guerre », par M. Robert Chardon.

Les Marges (15 décembre) : « Paul Valéry », par M. Henry Charpentier. — « Stratégie littéraire », par M. F. Divoire. — « Le théâtre soviétique », par M. Jarl Pierl.

Les Lettres (1er décembre) : « Pour le romantisme », par M. Henri Brémond. — Conclusions de l'enquête ouverte par M. Maurice Vaussard sur le Nationalisme. — Dans les trois numéros précédents, une belle étude de M. Stanislas Fumet sur l'œuvre de Léon Bloy : « le Travail divin ».

Le Divan (décembre) : M. Pierre Lièvre : « Louis de la Salle ». — « Poèmes alexandrins », de M. H. Duclos.

Æsculape (décembre) : « Le Mandragore : son image, sa légende », par M. Jean Avalon. — « La curieuse figure du Dr Gachet », par

M. le Dr Victor Doiteau. Ce Dr Gachet, amateur de peinture, fut un des amis de Van Gogh, notamment.

La Revue Universelle (1er janvier) : commence « Le mariage basque », nouveau roman de M. F. Jammes.

La Revue Mondiale (1er janvier), M. Ed. Schuré : « La légende de Merlin l'Enchanteur ». — « L'aviation de demain », par M. H. de Graffigny. — « La formule dramatique de Renan », par M. Maurice Wolff.

L'Esprit Nouveau (no 19) : « Esthétique du Langage », par M. P. Dermée. — « Nature et création », par MM. Ozenfant et Jeanneret. — « Le sentiment déborde », de M. Le Corbusier.

La Mouette (janvier) : « Le second sermon sur la montagne », par M. Henri de Gourmont. — « Le cahier gris », de M. G.-U. Langé. — Poèmes de Mmes S. Plécéla, Céline Lhotte, MM. A.-M. Gossez, E. Moutier, J. Guillemard. Et de ce dernier : « Le bon Dieu du Père Normand », scène de la vie d'hôpital.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *La Brebis égarée*, roman musical en 3 actes et 20 tableaux, poème de M. Francis Jammes, musique de M. Darius Milhaud.

M. Darius Milhaud est né à Aix-en-Provence le 4 septembre 1892 et composa **la Brebis égarée** de 1910 à 1914. Le programme nous prévenait donc fort judicieusement que c'est une œuvre de jeunesse. Et, en effet, il fallait être bien jeune pour concevoir l'idée de mettre *la Brebis égarée* en musique, surtout en respectant scrupuleusement un texte où le musicien ne se permit que quelques coupures. Le sujet même ne s'y prêtait guère. Pierre Denis, compositeur en gestation d'un opéra, s'amourache pendant ses vacances de Françoise, femme de son ami d'enfance, Paul, un riche industriel d'Orthez, bon garçon, un peu commun et pas très intelligent. Françoise l'aime aussi et le lui avoue la première. Il l'enlève et l'emmène à Burgos, et bientôt c'est la misère, la maladie et l'hopital où, après une opération dangereuse, Françoise reçoit de son mari une lettre qui pardonne, et la brebis égarée rentre au bercail. La pièce de M. Francis Jammes n'est évidemment pas dénuée de toute psychologie, mais elle y est de la plus vulgaire, de la plus bourgeoisement quotidienne. Aucun des personnages n'est intéressant, ni même sympathique. Les deux amants trompent cyniquement l'époux et l'ami pour la trop visible raison majeure qu'on est en été et qu'il fait chaud.

La scène où Pierre prépare la fuite en Espagne est d'un ridicule assez pénible. Tout en interrogeant l'Indicateur des Chemins de Fer, il ronchonne rageusement contre le sort: « Quel scandale! Quel éclat! Pourvu que ça ne tue pas ma pauvre maman... Mais comment reculer à présent? Je suis engagé jusqu'à la garde... Puyoo 4 h. 53... Bayonne... Quel scandale! Après tout elle m'ennuie cette femme... Non... Je l'aime. Mais c'est la vie, mais c'est ma vie, mais c'est sa vie, nos vies qui déraillent. C'est le scandale, le scandale dont on parle dans la petite ville cinquante ans après. C'est l'enlèvement de la femme mariée à l'ami et qui a deux enfants. Bayonne à Hendaye, trois heures... Irun... » etc. Et plus tard, à Burgos, il s'énerve et s'aigrit de leur situation équivoque et de la gêne ; ce n'est qu'avec le dénuement et la maladie que surgit le remords, que Françoise regrettera ses enfants, sinon sa richesse passée, son luxe aussi peut-être, insciemment. Et c'est grâce à « un chèque » envoyé par le conjoint bénévole qu'elle regagnera son foyer. J'ai pu raconter l'aventure sans faire intervenir la religion qui n'y changerait pas grand' chose. C'est cependant, aux yeux de M. Jammes, la cheville ouvrière de son drame. Pierre a la foi, Françoise aussi. Le malheur est qu'ils ne s'en souviennent que lorsque la dèche saumâtre a posé sur eux son grapin et que le bistouri menace. Le poète prédicateur aurait assurément paru plus persuasif s'il nous avait montré les coupables dans l'opulence et poussés par la contrition à renoncer à leur péché; Françoise repentie réintégrant un indigent domicile, Pierre distribuant aux pauvres sa fortune et se faisant moine ainsi qu'il advient dans l'ouvrage original. Mais les apôtres jouissent d'une mentalité particulière qui les induit parfois traîtreusement en une candide assurance dans le maniement de la gaffe. Cette banale histoire d'adultère de province est énoncée en un langage de conversation dans la rue assez embarrassant pour la musique. On en a vu l'échantillon, mais ailleurs il fallut chanter: « Demain, je veux que tu t'achètes des bottines... Penses-tu que le cordonnier te fasse crédit jusqu'à la fin du mois?.. Il faut toujours mettre votre parapluie là-dedans. Sans cela vous mouillez le parquet... » Il y a aussi, dans un autre genre: « Mon Dieu, pardonnez-moi ; je n'ai pas pu ne pas succomber à une tentation aussi dorée. Mais à présent ce n'est plus cela; maintenant j'ai perdu la relation du divin... O Dieu! je demande,

je cherche et je frappe. Je frappe à la porte de Votre Présence réelle sans laquelle je ressens que rien ne m'est plus... » Il est infiniment probable que M. Francis Jammes se paierait copieusement la bobine de quelqu'un qui « frapperait à la porte de la Présence réelle » de Vichnou, d'Ormuz ou du Bœuf Apis. A la représentation, certaines phrases de ce charabia provoquèrent l'effet désastreux qu'on en devait attendre. Les bottines et le parapluie, spécialement, déclenchèrent une irrésistible rigolade. C'était fatal, et c'est grandement dommage, car la partition de M. Darius Milhaud se classe parmi les plus remarquables et les plus captivantes qu'on ait ouïes à l'Opéra-Comique, auprès de *Pelléas*, de *l'Heure espagnole* et de *Pénélope*. Elle s'atteste avant tout l'œuvre d'un véritable artiste, insoucieux, non seulement du succès immédiat, mais même d'être accueilli par quelqu'un de nos actuels théâtres, ce dont il ne pouvait guère se dissimuler la difficulté. Le musicien semble l'avoir créée dans un rêve sonore où il transfigurait le prétexte falot dont sa jeunesse extrême avait été séduite, et transmuait en tragiques figures de légende ces fantoches aux discours ineptes ou oiseux. La musique les métamorphose en des créatures humaines palpitantes de passion et de vie intérieure, exprime avec une émotion intense les sentiments profonds qu'elle leur insuffle en toute gratuité généreuse et, en réalité, il n'y a rien de commun entre elle et les mots proférés. Elle exalte et traduit les péripéties de l'action avec une acuité poignante qui témoigne de dons dramatico-lyriques exceptionnels. Elle enrobe le tout d'une atmosphère idéale où les trivialités et et le faux pathos du « poème » se résolvent en beauté harmonieuse. On sent que l'artiste s'y abandonne tout entier à l'ivresse purement musicale et c'est ainsi pareillement qu'il faut juger surtout, sinon uniquement son œuvre et qu'on doit l'admirer. *La Brebis égarée* est une œuvre de jeunesse. Certes, d'après sa date. Mais il n'y en eut jamais beaucoup de telles œuvres de jeunesse. La précocité de M. Darius Milhaud rappelle celle de Mendelssohn composant à dix-sept ans l'Ouverture du *Songe d'une Nuit d'Eté*. Celui-ci, toutefois, produisit le reste de la partition dix-sept années plus tard, et on ne saurait dépister la moindre différence de valeur, ni même de maturité, entre ces deux parties si distantes dans le temps de l'ouvrage, ni s'imaginer un instant, si on n'en est pas averti, qu'il ne fut point écrit d'un seul jet.

M. Darius Milhaud commença *la Brebis égarée* sous l'influence de *Pelléas*. C'est évident et c'était presque inéluctable en 1910 et à son âge. Cependant, après les quasi-tâtonnements du début, où il ne manque pas d'accords de neuvième et de quinte augmentée, son harmonie, dès le second acte, dépasse peu à peu celle de son modèle, en continue d'instinct le naturel développement et aboutit graduellement à une évolution toute personnelle dont la rapidité et la sûreté stupéfient chez un adolescent de vingt ou vingt et un printemps. De la scène IX de cet acte deuxième à la fin, il n'y a plus, à bien peu près, rien de debussyste. Le musicien s'y affirme en possession d'un art bien à lui que peut-être on pourrait regretter qu'il n'ait point préservé plus longtemps des influences étrangères qu'il accepta et même rechercha depuis, au lieu de suivre sa voie propre en toute indépendance. M. Darius Milhaud s'est distingué notablement dans le florilège de saint-saënseries (puisqu'il paraît que l'auteur de *Samson* ne s'appelait pas Kohn) qu'ont débitées depuis la guerre et récemment encore nos jeunes compositeurs à propos de Wagner, qu'ils semblent incapables de considérer au point de vue purement musical exclusif qui seul importe en l'espèce. Il n'en a pas moins fait ici une œuvre essentiellement wagnérienne, — précisément parce que essentiellement de musique pure. Le musicien y employa inévitablement le procédé du leit-motiv. Son inspiration abondante, souple, plus nuancée que variée peut-être, est beaucoup moins debussyste qu'elle n'en a l'air et subirait plutôt volontiers l'ascendant du meilleur Gounod. Elle est d'une gravité douce ou forte avec des échappées parfois de gracieuse chanson populaire. D'un bout à l'autre de son œuvre, M. Darius Milhaud démontre une dextérité d'écriture extraordinaire et c'est avec une maîtrise vraiment merveilleuse qu'il transforme, développe, associe ses thèmes ou motifs en se jouant, de la plus désinvolte aisance, parmi les combinaisons complexes et déliées du double ou triple contrepoint, de l'imitation canonique où l' « augmentation » et la « diminution » s'agrègent en un entrelacs savoureux. Ces termes barbares fleurent l'école et le pédantisme. En dépit du fatras qu'en aient pu perpétrer les cuistres et les impuissants, ce qu'ils désignent n'est cependant rien moins, au fond, que ce qui constitue la beauté purement musicale. Sans parler de Josquin et de Bach, le plus prodigieux de Mozart, les plus superbes pages du

troisième acte de *Siegfried*, des *Maîtres* et *Tristan* presque entier, tout cela c'est du contrepoint. La musique est la combinaison des sons, pas autre chose, et a son but en elle-même. Le « contrepoint » de *la Brebis égarée* est de la catégorie susdite, et le plus spontané, le plus libre et à la fois le plus solidement organique. L'apparente monotonie même d'un rythme estompé de quelque psalmodie volontaire souligne ici, comme en un clair obscur de vitrail, le caractère de musique pure ou « absolue », comme disait Wagner. Car le rythme est universel, s'applique au geste, au verbe autant d'ailleurs qu'à toute durée quelconque, et on peut nier que, du moins dans sa diversité ou ses contrastes, il soit un élément spécifiquement musical en son essence. Une qualité des plus rares de la partition de M. Darius Milhaud est la cohésion dans l'enchaînement et le développement des idées. Sur ce point et toute proportion gardée, *la Brebis égarée* s'apparente à *Tristan* et aux drames lyriques de M. Richard Strauss. C'est un souffle analogue, encore que moins puissant, qui conduit l'œuvre, il semble, tout d'une haleine de son exorde à sa péroraison. Les motifs conducteurs, moins étroitement représentatifs que chez Wagner, engendrent et nourrissent une trame continue de la prime mesure à l'ultime, qui s'enrichit insensiblement de ressources nouvelles s'enlaçant et s'enchevêtrant aux précédentes comme les rameaux d'un tronc plein de sève. Nulle trace de morcellement propice aux verves débiles. Chaque scène forme un tout équilibré, complet en soi, mais concourt indéfectiblement à l'unité de l'ensemble homogène. La plupart offrent l'eurythmie architecturale d'un mouvement de symphonie. A cet égard, comme aussi bien pour l'inspiration mélodique et l'art, parfois suprême, de la polyphonie, celle où Françoise à l'hôpital déchiffre la lettre miséricordieuse est un chef-d'œuvre. C'est le mot vrai : on songe à quelque adagio des quatuors de Mozart, au délicieux « canon » du premier acte de *Pénélope*. Certes, afin d'en recevoir cette impression, il faut la lire au piano sans regarder les paroles, précaution indispensable, au surplus, pour la partition tout entière. Pour ma part, je me suis joué et rejoué celle-ci de la sorte sept fois à la file sans m'en pouvoir lasser, alors que, je le confesse un peu penaud, l'entendant pour la première fois au théâtre, j'en avais méconnu la valeur jusqu'à en éprouver un invincible ennui. Dans l'excellent et substantiel article qu'il

lui a consacré au *Temps*, M. Henry Malherbe nous apprit qu'à l'étranger on prie instamment les critiques d'assister à toutes les répétitions d'un ouvrage inédit. On devrait bien en faire autant chez nous. Une œuvre semblable ne peut être pénétrée et appréciée honnêtement en une audition éphémère. C'est du moins, je l'avoue humblement, au-dessus de mes modestes facultés. Les directeurs de l'Opéra-Comique méritent des félicitations chaleureuses pour le courage qu'ils ont eu de monter un ouvrage qui, par sa noblesse artistique et son audace, devait déconcerter un public habitué à leur répertoire coutumier. Ils l'ont fait avec une grande habileté en inaugurant pour ce « roman musical en 20 tableaux » d'adroits décors de M. Charles Lacoste procurant l'illusion de la perspective et brossés sur des toiles de fond qu'on peut changer en cinq secondes. On représenterait ainsi facilement tout Shakespeare. On peut regretter toutefois que, peut-être en émondant le texte de quelques saugrenuités trop scabreuses, M. Albert Carré n'ait pas mis au service de *la Brebis égarée* la ténacité bien connue qu'il déploya pour imposer le vérisme italien et M. Massenet Au moment où j'écris, l'œuvre a disparu de l'affiche, mais non pas définitivement, souhaitons-le. Je serais bien heureux de la réentendre à l'orchestre, maintenant que je la connais au piano et, après lecture de la partition un peu tardivement publiée, nombre de mélomanes partageront sans aucun doute un tel désir. M. Darius Milhaud s'est bien éloigné depuis de la sérénité de ses vingt ans. Elle n'en garde pas moins un charme exquis d'un très haut prix.

JEAN MARNOLD.

ART

Loys Delteil : *Le Peintre graveur illustré*, tome XVII ; *Camille Pissarro, Sisley Renoir*. — Exposition Charles Guérin, galerie Dru. — Le Rapport Rameil sur l'établissement de la *Casa Velasquez*.

Loys Delteil consacre le tome XVII de sa belle publication : **le Peintre Graveur, à Camille Pissarro, Sisley et Renoir**. Il est superflu de dire que l'Œuvre gravée de ces maîtres est là, complètement énumérée, intégralement reproduite et que les notices indiquent méticuleusement tous les états. C'est du travail d'érudit très complet.

L'œuvre de graveur de Camille Pissarro est infiniment plus nombreuse que celle de Sisley et de Renoir.

Parmi les grands impressionnistes, Raffaëlli et Pissarro sont les seuls qui aient fourni une véritable carrière de graveur, encore que l'œuvre de gravure de Camille Pissarro n'égale point en surface ni en variété celle de Raffaëlli, et que Pissarro n'ait point, comme Raffaëlli, tenté et réalisé des moyens nouveaux. Dans sa brève et substantielle préface, M. Delteil indique que, si Claude Monet n'a jamais consenti au graphisme, cela procèderait de son goût exclusif de la couleur. Mais pareil argument ne vaudrait rien, par exemple pour Seurat qui n'a jamais gravé, mais qui, pendant trois ans, a exclusivement dessiné, sans avoir recours jamais à des rehauts de couleur. Mais on peut admettre, pour la généralité de l'histoire de l'impressionnisme, que ses maîtres épris des effets rares, subtils, nuancés, éphémères de la lumière n'avaient que très rarement le désir de s'exprimer en blanc et noir.

Camille Pissarro est d'ailleurs de ceux qui ont un peu moins exclusivement pratiqué ces effets changeants et cursifs du paysage et de la luminosité. Dès ses débuts et même lorsque l'emprise de Corot sur lui semble encore entière, il se mêle à ses recherches un goût de représentations plus immobiles, un certain statisme, une recherche d'unité et de sculpturalité dans le tracé des figures, une volonté de fixer le mouvement chez des paysannes, qui doivent bien quelque chose à Millet, pour les premières, et ensuite relèvent d'une esthétique toute différente, car si Millet ne laisse point d'imprégner ses personnages de sentimentalité, Pissarro n'en veut donner que l'allure exacte, observée et définie par la ligne la plus simple.

Cette œuvre a cent quatre-vingt-cinq numéros: eaux-fortes, pointes sèches, lithographies. C'est peut-être comme lithographe que Pissaro est le plus complet. La matière est d'une admirable netteté. C'est d'une écriture prestigieuse, étonnamment souple avec toutes les fraîcheurs du croquis et un grand relief de modelé. L'artiste semble avoir recours, assez arbitrairement, à l'un ou l'autre des procédés de gravure ; ce n'est point le sujet qui lui inspire le choix, car ce sont sujets de même gamme qu'il traite par les deux procédés. L'exécution des eaux-fortes dénote autant d'ingéniosité et d'évocation que celle des lithographies. Le travail s'y sent davantage, et ce n'est parfois qu'au bout de tâtonnements nombreux que Pissarro conquiert à l'eau-forte le bel effet de

spontanéité et de franche présentation qu'offrent toujours ses lithographies.

La recherche d'impression n'est pas la même qu'aux grands tableaux de Pissarro. La gamme de sujets est identique. Parfois l'eau-forte indique une tentative de graveur, une volonté de se rendre compte de l'intérêt qu'aurait, à l'estampe, un effet réalisé dans le tableau.

Un moment, lors de son séjour à Osny et à Pontoise, Pissarro a tiré picturalement de beaux effets de carrés de choux, et de jardinets de banlieue. Des planches isolées prouvent que Pissarro, sans être assez mécontent de son cuivre pour le rayer, n'a point recommencé de chercher son effet dans la jonchée sur le sol. Mais il aboutit en des transcriptions de mouvements humains, et en visions d'ensembles d'êtres humains. Le marché des petites villes de province où il vivait, Pontoise ou Gisors, revient comme un thème principal dans ses eaux-fortes. Il attaque son sujet bien de front, se gardant de chercher l'anecdote, de profiter du détail pittoresque d'un marchandage ou d'un dialogue où les physionomies deviendraient plus expressives. Ce qui l'intéresse, c'est la plantation du décor humain, l'emmêlement des personnages, leurs chassés-croisés, le modelage de la foule par l'échelonnement en profondeur des personnages. C'est à la fois grouillant et statique, encombré et lent, avec un grand aspect de vérité générale et ces *marchés* comptent parmi les meilleurs planches de son œuvre gravé.

Il y est strictement réaliste. Ses personnages comptent par leur masse. Il évite de détailler les figures. Le naturalisme a passé par là et de ce mode comtemporain de vision littéraire découle cette volonté plastique de donner la foule, dans sa complication d'allures, sans accrocher l'intérêt à un personnage.

Il ne s'agit, là, que de passants. Volonté de plastique, car à maintes pages de l'œuvre, des portraits indiquent la puissance de Pissarro à donner l'expression des figures, ainsi dans son admirable eau-forte représentant Lucien Pissarro convalescent, avec une si exacte et émouvante notation de lassitude physique et d'aube morale. Mais ici, c'est un portrait et Pissarro veut le détail typique de la nuance.

La série des eaux-fortes est curieuse à consulter sur la mentalité du peintre, le plus attentif qu'il y ait eu à l'ambiance littéraire.

On trouve un écho des théories de Goncourt sur le nu et le moderne en une assez abondante série de *baigneuses* : baigneuses isolées, baigneuses se lavant, baigneuses se réunissant à quatre pour figurer dans l'eau une sorte de danse, baigneuses aux oies regardant, nues, dans l'eau, près d'elles, glisser un troupeau d'oies avec des souplesses de cygnes, baigneuses luttant nues, ce qui semble un essai de décoration à figures multiples. Chacun des impressionnistes, de par leur parenté avec Courbet, aussi de par l'influence de leurs amis de lettres, de Zola enivré de moderne n'eut franchement repris le vieux thème de Léda. Cela ne les empêchait pas d'y songer et de se demander quelle pouvait être, dans leur art, la place du nu, et si le nu féminin devait toujours comme chez Degas, se légitimer de la présence du tub. Pissarro a trouvé à créer de la beauté littéraire avec des baigneuses, et seule son esthétique littéraire lui ordonnait de les accompagner, non de cygnes, mais d'oies. Il s'en découragea ; nous y avons perdu certainement de belles pages décoratives, auxquelles Pissarro a certes pensé, car si ses cueilleuses de pommes sont toujours cherchées dans la vérité de leur allure, sans agrément physique, sans joliesse de traits et belles seulement de la vérité et de l'ampleur de leurs mouvements, ses baigneuses, surtout ses baigneuses se distrayant à la lutte, sont empreintes d'élégance corporelle et les figures en sont détaillées en finesse et en agrément. Lorsque Cézanne et Pissarro se connurent, Cézanne songeait à de larges tableaux décoratifs, illustrant le *Roland furieux*. Certes Pissarro, lui aussi, rêva de concilier la splendeur et la vérité, d'évoquer de belles formes dans un ensemble ornemental. Mais le réalisme impérieux voulait que cela fût motivé. Il ne trouva pas le joint et se remit à peindre et à cultiver son jardin, et il le cultiva en maître.

§

Galerie Dru, une belle exposition de **Charles Guérin**, où alternent les deux thèmes actuels de l'artiste : des portraits et des évocations de jardins architecturés où passent des dames de féerie.

Parmi les portraits, il en est où Charles Guérin s'est surpassé en belle exactitude calme, en naturel complet, en simplicité nourrie, en synthèse de caractère, en bel épanouissement de la chair, avec une mosaïque légère et très complète des reflets de lumière

sur les épaules nues. Il y a là trois ou quatre très belles pages.

Dans les nombreuses facettes de son Décaméron, il apporte une ingénieuse variété. Chaque panneau est tenu dans une gamme de couleurs différentes dérivant d'un accord fondamental de nuances rares, très savamment harmonisé. Il fait intervenir Arlequin et Colombine, en variation à ses passages de grandes dames, vers lesquelles souvent se dresse la sveltesse d'un lévrier. C'est une jolie suite d'accords souriants, toujours frappés avec sûreté.

§

Pierre Rameil a déposé au Parlement un excellent rapport sur le projet d'établissement à Madrid d'une **Casa Velasquez,** d'une maison d'études pour les artistes qu'on pourrait envoyer en Espagne pour prendre connaissance complète de l'art espagnol.

Cette villa Médicis d'outre-Pyrénées ne serait pas uniquement consacrée aux artistes.

Elle hébergerait des historiens, des érudits. De plus l'établissement de cette villa se ferait actuellement dans les circonstances les plus favorables, grâce aux bonnes dispositions du gouvernement espagnol, qui donnerait le terrain et collaborerait à la construction, en y affectant toute la façade du palais d'Oñate, beau monument du XVIe espagnol, un portique de trois étages ornemental et sculpté. Il y a donc des raisons d'opportunité.

Esthétiquement, Pierre Rameil fait valoir que l'art espagnol est celui qui a été le moins exporté. Non seulement les grands musées, et notamment le Louvre, sont pauvres en art espagnol, mais nombre des chefs-d'œuvre de cet art sont demeurés en place, dans l'église ou le palais pour lequel ils ont été conçus et ils ménagent ainsi de belles leçons d'art décoratif. Le rapport énumère aussi la vivante et féconde influence de l'art d'Espagne sur l'art de France et que le contact avec Velasquez fut excellent pour Manet et, partant, pour l'impressionnisme.

On ne peut que souscrire aux vœux de Pierre Rameil et se ranger à son avis lorsqu'il souhaite que la Casa Velasquez ne demeure point un phénomène double avec la villa Médicis, et qu'il y ait des maisons françaises à Anvers pour donner à nos artistes une familiarité plus grande avec Rubens, à Amsterdam pour une meilleure connaissance de Rembrandt et de Vermer de Delft, à

Londres pour qu'ils y admirent Reynolds, Constable, Rossetti, Burne Jones, etc...

Plus on aura d'instruments de travail, plus les chances seront grandes d'un beau rendement de notre scolarité esthétique. Il demeure à savoir ce qu'on fera dans ces maisons d'art.

Le fait que la villa Médicis ne sert à rien, depuis longtemps, n'implique point qu'elle n'aurait pu être utile. Mais il serait nécessaire que des fondations de ce genre puissent recevoir non seulement des élèves d'écoles, mais aussi des pensionnaires libres, agréés, mais non fatalement diplômés, qu'elles demeurent ouvertes à des artistes de talent, ayant fait leurs preuves et ayant besoin d'être aidés dans un voyage d'études que leur jeune passé garantirait fructueux pour l'art.

La démonstration étant archi-faite que les beaux peintres et les grands sculpteurs ne sortent pas de l'Ecole, il serait urgent, en fondant des centres d'études nouveaux, d'en assurer l'utilité par une sélection bien entendue des attributions de séjours. Il y a assez de bourses inutiles et de prix donnés à la médiocrité patiente. Plantons des villas Médicis, tant que vous voudrez, mais que ce ne soit pas, d'avance, des Invalides pour précoces vieillards.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Dernières expositions au Musée du Louvre des legs de Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — L'Exposition d'art indigène des colonies françaises au Musée des Arts décoratifs. — Nécrologie : Ernest Babelon.

La septième (1) exposition des œuvres d'art léguées par Léon Bonnat au Musée de Bayonne nous a fait admirer au **Musée du Louvre**, du 11 décembre au 13 janvier, après le choix de dessins du XVIIIe siècle, dont nous avons parlé, les plus beaux de sa collection du XIXe, à l'exception des dessins d'Ingres et de Delacroix réservés pour une dernière exposition. L'amateur plein de goût qu'était Bonnat se révélait de nouveau dans le choix de cette soixantaine d'œuvres des principaux maîtres de notre école contemporaine : David, Boilly, Géricault, Corot, Millet, Th.

(1) C'est à tort que, par suite d'une erreur de la carte d'invitation, nous avions désigné comme étant la cinquième de ces manifestations l'exposition précédente dont nous avons parlé dans notre dernière chronique.

Rousseau, Barye, Pradier, Carpeaux, auxquels il avait joint quelques étrangers : Bonington, Lawrence et Goya. David était représenté par quelques études très poussées de personnages et de draperies pour ses grandes toiles du *Serment des Horaces* et du *Sacre* ; Boilly par un portrait de femme ; Pradier par des portraits au crayon d'un fini comparable à ceux de Ingres ; Barye par de belles études de tigres et de panthères ; Corot par quelques paysages d'une vaporeuse poésie avec lesquels faisaient contraste les précises petites notations à la plume ou au crayon de Théodore Rousseau et deux paysages du classique Paul Flandrin. Mais deux maîtres, dans cet ensemble, s'imposaient particulièrement à l'attention : Géricault, avec une nombreuse série d'études de l'accent le plus nerveux et de l'observation la plus juste, entre autres un *Cheval* et des croquis de cavaliers d'une vie étonnante ; puis Millet, avec une aquarelle de *Verger* et treize dessins où, en quelques larges traits sommaires, mais essentiels, il s'était appliqué à saisir sur le vif les paysans ou ouvriers au travail : hommes piochant la terre, haleurs (étude extraordinaire de mouvement et de vérité), etc. Deux œuvres seulement, mais hors de pair, représentaient Bonington : un merveilleux paysage à l'aquarelle, et un dessin très précis, mais sans sécheresse, d'une rue du vieux Rouen en vue d'une lithographie. A côté de lui, son compatriote Lawrence brillait avec deux portraits de femmes à l'aquarelle d'une extrême habileté ; et une vigoureuse étude par Goya d'un *Prisonnier* garotté, ainsi qu'un dessin du peintre Madrazo évoquaient cette Espagne où notre compatriote fit son éducation artistique.

Au moment où nous écrivons ces lignes — 15 décembre — s'ouvre, pour un mois, une huitième et dernière exposition consacrée aux principaux dessins d'Ingres et de Delacroix, c'est-à-dire la fleur de cette réunion de petits chefs-d'œuvre. On admirera du premier plusieurs études, déjà hors de pair, pour des personnages de son grand tableau *Romulus vainqueur d'Acron*, qui décore aujourd'hui l'hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts et que, dans une curieuse aquarelle, il s'est représenté en train de peindre dans son atelier de la Trinité-des-Monts à Rome en 1812 ; puis des croquis non moins magnifiques pour l'Enfant Jésus du *Vœu de Louis XIII*, pour la mère et un des licteurs du *Martyre de saint Symphorien*, pour le plafond (incendié en

1871) de l'ancien hôtel de ville de Paris : *L'Apothéose de Napoléon Ier*, pour l'*Apothéose d'Homère*, pour son tableau *Léonard de Vinci mourant*, etc. ; des études de robe et de nu d'après un modèle en vue du portrait de la baronne de Rothschild et de la princesse de Broglie ; une délicieuse aquarelle, exécutée à l'âge de soixante-seize ans, d'après sa petite filleule Mlle Guille, parée pour offrir le pain bénit ; enfin, de beaux portraits dans la note consciencieuse qu'on connaît : l'un, exécuté dans l'atelier de David, d'après un jeune homme M. Revoil ; un du peintre Charles Thévenin, directeur de l'Académie de France à Rome en 1816 ; d'autres de l'architecte Lesueur, exécuté également à Rome et de Balze père, une étude au crayon pour le portrait de Cherubini ; une belle aquarelle de la *Baigneuse* du Louvre ; Delacroix n'est pas moins bien représenté : outre des dessins en noir des lithographies pour *Faust* et *Hamlet*, on remarquera surtout de magistrales études pour la figure de l'Agriculture et d'un forgeron dans la peinture du Salon du Roi au Palais-Bourbon et pour l'*Education d'Achille par le centaure Chiron* à la bibliothèque même palais ; puis de prestigieuses aquarelles d'un *Cheval à l'écurie*, d'un *Intérieur d'église à Cordoue* et de personnages ou de paysages du Maroc ; un *Paysage d'hiver* aux environs de Montmorency également à l'aquarelle ; des croquis de tigres, de lions et de lionnes, etc.

Ainsi se termine par un « bouquet » éblouissant la vision des principaux chefs-d'œuvre (car on n'a pu nous montrer que les plus beaux) des 2000 dessins ajoutés par Bonnat après sa mort aux 1.500 qu'il avait donnés de son vivant, qui vont aller enrichir le musée de sa ville natale. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à aller admirer avant son départ définitif pour Bayonne, cette dernière et incomparable suite.

§

Il fallait également aller visiter au **Musée des Arts décoratifs**, ainsi que nous l'avions conseillé, la si curieuse exposition d'art indigène de nos colonies qui va se terminer le 27 janvier. Son succès a été très vif près de tous ceux qui s'intéressent à l'art populaire. Elle présentait pour la première fois à Paris un choix de sculptures, tissus, bijoux, armes, objets usuels, provenant des diverses contrées qui font partie de l'empire colonial de la France, à l'exception pourtant des pays de l'Afrique du Nord,

(Algérie, Tunisie, Maroc) et aussi de l'Annam et du Tonkin, leurs civilisations étant directement inspirées par celles de l'Islam ou de la Chine et ayant déjà fait l'objet de nombreuses expositions. C'était donc le Cambodge et le Laos, l'Afrique occidentale et équatoriale, Madagascar, les îles Comores et les îles de l'Océanie qui avaient fourni les éléments de cette manifestation. Mettons tout de suite à part les productions de l'art du Cambodge et du Laos, prêtées pour la plupart par le Musée Guimet, et dont nous avons entretenu maintes fois et tout dernièrement encore nos lecteurs ; à côté des sculptures khmères ou chames, statues ou têtes bouddhiques, on pouvait admirer de très belles coupes et boîtes en argent ciselé, des armes, de riches étoffes de soie et une figuration de personnages de théâtre en somptueux costumes. La grande nouveauté de l'exposition était constituée par un abondant ensemble de productions provenant de civilisations plus rudimentaires et des peuplades sauvages. En dépit des sourires et des dédains qui accueillent ce qu'on appelle en bloc « l'art nègre », c'est bien à de véritables œuvres d'art, d'une originalité souvent puissante et pleine de grandeur dans leur stylisation synthétique et leur sens architectural (tels les grands masques de la collection Paul Guillaume et autres créations similaires, et l'extraordinaire *Génie de la maternité* provenant de la Guinée, prêté par le Musée d'ethnographie) ou bien, en ce qui concerne les ustensiles, d'une logique remarquable dans l'adaptation de la forme à l'usage et d'une ingéniosité de décor des plus séduisantes, comparables aux créations des races civilisées que nous admirons dans les vitrines du Louvre (tels les manches de cuillers sculptés, dont certains font songer aux charmantes inventions des Egyptiens pour leurs récipients à fard ; les bijoux en or, pendentifs ou agrafes de pagnes rapportés de la Côte d'Ivoire par M. Pierre Mille (1), aussi élégants que les bijoux mycéniens ou égyptiens ; les curieuses figurines d'animaux en cuivre, d'une facture extrêmement spirituelle, usités sur la Côte d'Ivoire pour le pesage de l'or ; puis ce gobelet du Congo dont l'anse est formée par une femme accroupie en train de pétrir le manioc dans une cuve ; les vases en bois du Fouta-Djalon décorés d'animaux passants, qu'on peut rapprocher des vases similaires en terre cuite de l'Elam ou de la

(1) Lequel a publié dans le *Figaro artistique* du 29 novembre un article des plus intéressants où il a émis l'hypothèse très plausible d'influences venues d'Egypte, qui se seraient exercées sur l'art de ces régions occidentales de l'Afrique

Grèce archaïque). Il faut mentionner, dans la section du Dahomey — qu'étaient venues enrichir les nombreuses pièces conservées au Musée d'ethnographie (portes sculptées d'Abomey, trône du roi Glé-Glé, l'étonnante statue en fer du dieu Ebo, génie de la Guerre, etc.) une statuette en argent du roi Behanzin (collection Lemoine) d'une intense et brutale expression qui faisait contraste, par son art plus fini, avec les productions environnantes plus grossières et vraiment enfantines. C'est dans la section du Congo qu'on trouvait des témoignages d'une civilisation plus raffinée en ces parages équatoriaux : statuettes en ivoire, coupes, boîtes à fard, gobelets taillés dans le bois, tissus veloutés en raphia à dessins géométriques. De même un art plus délicat s'admirait dans les bois sculptés, les bijoux en argent filigrané ou ciselé et les étoffes de Madagascar, les sculptures des îles Comores (d'où venait un oiseau en corne d'une invention charmante), les parures, les vêtements d'écorce pressée, les nattes tressées, les curieux tapis en peau aux décors linéaires, des îles de l'Océanie : Tahiti, îles Marquises, Nouvelles Hébrides, îles Wallis.

A la veille de l'Exposition des arts décoratifs de 1925, une pareille manifestation n'aura pas été inutile. Les créations de ces primitifs nous enseignent la valeur de deux des qualités essentielles de toute œuvre d'art : la sincérité et la logique. Si étranges qu'elles nous paraissent parfois, ces productions sont toujours savoureuses par leur accent d'ingénuité, leur recherche du style dans les lignes et l'expression, leur souci d'adaptation du décor à la forme et à l'usage des objets. Combien puériles et ridicules paraissent à côté d'elles les élucubrations pénibles de nos sculpteurs cubistes ! L'ingénuité n'est pas une formule qui s'apprend.

§

Un de nos historiens d'art et érudits les plus marquants vient de mourir : **Ernest Babelon**, conservateur du Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque Nationale. Il était âgé à peine de soixante-dix ans. Numismate d'une érudition universellement appréciée, il a publié sur les collections dont il avait la garde depuis 1892 de nombreux ouvrages : *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque Nationale* (1899), *Inventaire sommaire de la collection Waddington* (1899), *Guide illustré du Cabinet des médailles et antiques* (1900), *Catalogue des bronzes antiques* du même cabinet (en collaboration avec

M. Blanchet) et *Catalogue des camées* ; *Le Trésor d'argenterie de Berthouville* (1916), *Le Tombeau du roi Childéric* (1923); puis une *Histoire de la gravure sur gemmes en France* (1902), un *Traité des monnaies grecques et romaines*, une *Histoire métallique de Napoléon Ier*, etc. Lorsqu'en 1902 la *Gazette des Beaux-Arts* fonda au Collège de France une chaire de numismatique, c'est Ernest Babelon qui fut choisi par l'assemblée des professeurs pour l'occuper, et les leçons qu'il y donna furent si remarquables et si suivies que lorsque la fondation vint à son terme l'État transforma cet enseignement provisoire en une chaire perpétuelle où le savant professeur put continuer l'histoire de la numismatique ancienne. L'homme, d'une affabilité extrême ne comptait pas moins d'amis que d'admirateurs ; tous deux seront profondément regrettés.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

C. Leroux-Cesbron : *Le château de Neuilly*, Perrin. — Etienne Deville : *Honfleur*, Laurens. — G. Aubault de la Haulte-Chambre : *Saint-Georges de Venise*, Eugène Figuière. — W. Deonna : *L'Archéologie*, Flammarion. — Jean Babelon : *Jacopo da Trezzo*, E. de Boccard. — Nouvelles archéologiques.

M. C. Leroux-Cesbron, dont nous avons pu déjà signaler les ouvrages, vient de publier un très beau volume sur **le Château de Neuilly**, édifice dont l'existence fut courte, sans doute, mais suffisamment mouvementée pour retenir l'attention.

Elevé par d'Argenson, ministre de Louis XV, au bord de la Seine, dans un site alors délicieux et non loin du pont construit sur le fleuve à l'endroit où avait failli se noyer Marie de Médicis, d'Argenson avait acquis le château primitif ou « bicoque » en 1741. Sa reconstruction eut lieu en 1751 et donna un édifice fastueux, naturellement au goût de l'époque et dont les quelques bribes préservées permettent de se figurer encore l'état ancien. Après d'Argenson, le château passa à M. Radix de Sainte-Foy auquel le Roi avait enlevé la Du Barry ; à Mme de Montesson qui eut bien des désagréments pendant la période révolutionnaire, mais quand même parvint à la traverser. La municipalité de Neuilly témoigna enfin de son civisme et elle mourut de sa belle mort en 1806.

Le château de Neuilly passa ensuite à Murat et Pauline Bona-

parte. Avec la première et surtout la seconde invasion, les Alliés occupèrent la propriété qui fut même saccagée. Ce fut enfin Talleyrand qui en prit possession, puis le duc d'Orléans, qui allait être Louis-Philippe. Le château durant cette longue période, avait connu des réceptions brillantes, un faste de cour ; des gens célèbres y fréquentaient. Louis-Philippe en fit un château royal et quand la populace de 1848 le mit à sac, elle fut surtout stupéfaite de l'abondance de ses vins, — de ses caves immenses et où s'alignaient des bouteilles et des fûts de tous les crus de France. Avant la catastrophe définitive, le château avait connu des jours de deuils avec la mort du duc d'Orléans, tombé de voiture à la suite d'un emballement de son attelage près de la porte de Neuilly et à peu près à l'endroit où s'élève, contre Luna-Park, une très vilaine chapelle qui fut bâtie pour commémorer l'accident. Cette chapelle fut élevée sur l'emplacement d'une boutique misérable d'épicier où fut transporté le prince et où il mourut quelques heures après.

Le 25 février 1848, la populace armée en hâte de fusils, de sabres, ou même de simples gourdins, envahit le parc et le château, saccagea les caves d'abord, brisant et détruisant tout. Le feu mis intentionnellement acheva l'œuvre de ces bandits ; lorsque le calme fut rétabli, on enleva et vendit des débris pour la somme de 12 millions, — ce qui restait des meubles, tentures et objets divers échappés à l'incendie. — On sait que du château, outre les dépendances et communs, il n'est resté que l'aile droite qui avait été construite par Murat et qui est un pensionnat de jeunes filles. Quant aux caves, elles ont surtout servi de refuge lors du bombardement des gothas.

Le volume de M. Leroux-Cesbron donne un excellent récit des événements, — de même qu'il fournit une description abondante de l'édifice. Je suis heureux de signaler cet ouvrage, au reste d'un intérêt soutenu et qui tiendra une place honorable parmi la monographie d'art et d'histoire des environs de Paris.

Honfleur, que présente M. Etienne Deville dans la collection des *Visites d'art* de la librairie Laurens, est une vieille petite ville, à l'embouchure de la Seine et que connaissent la plupart des Parisiens venus au Havre durant l'été; car un service de vapeurs en propose journalièrement l'excursion. Ce sont encore, je crois, des bateaux à roues, voguant et roulant à plaisir dès que fraîchit.

la brise, et où les matelots, naguère, apportaient à chaque voyageur un petit baquet dès qu'il mettait le pied sur le navire. C'était une utile précaution, mais que méconnaissaient parfois les nouveaux venus, forcés de redemander bientôt le récipient qu'ils avaient repoussé d'abord s'ils ne préféraient se soulager sur le bastingage. La traversée ne dure qu'une demi-heure, mais cela suffit en général pour indisposer la plupart des estomacs.

Honfleur qu'on atteint bientôt n'a pas d'origine bien précise, si certains l'ont fait remonter à l'époque romaine ; au XIIIe siècle, c'était déjà un centre relativement important, car on y rencontrait quatre églises. Lors de la guerre de Cent ans, Honfleur fut enlevé par les Anglais (20 avril 1417) ; la ville devait rester pendant trente-deux ans en leur pouvoir et ce fut seulement en 1450 que Charles VII la reprit. Ce fut du reste, au large de Honfleur, sous le commandement du Grand Sénéchal Pierre de Brézé, que fut donné le dernier acte de cette interminable guerre. Avec les luttes religieuses du XVIe siècle, de 1562 à 1594, Honfleur subit quatre sièges et pillages ; des luttes épiques entre catholiques et protestants eurent lieu surtout dans le quartier Saint-Léonard.— Les marins de Honfleur, comme ceux de Dieppe, devaient s'illustrer surtout avec les courses et expéditions au XVIe siècle. Samuel Champlain en partit pour le Canada le 13 mars 1603. D'autres se dirigeaient vers les Indes Orientales, à Java et Sumatra, à Madagascar, aux îles Tricen et à Achem. On sait que, sous Louis XIV, Colbert fit transformer en bassin à flot le fossé Sainte-Catherine.

Des quatre églises de la ville, Sainte-Catherine des Bois, Saint-Etienne des Prés, Notre-Dame des Vases et Saint-Léonard des Champs, deux seulement ont subsisté comme édifices consacrés au culte.

Sainte-Catherine est une curieuse construction en bois, au clocher séparé (XVe siècle). C'est une église à deux nefs dont la toiture semble une double carène de navire. Saint-Léonard est une assez vilaine bâtisse à la tour coiffée d'une sorte de diadème-bourrelet. Honfleur possède encore, surtout dans le quartier Sainte-Catherine, des rues entières de maisons construites en bois. Des deux portes anciennes de la ville, la porte de Rouen disparut vers 1682 ; la porte de Caen a subsisté, c'est aujourd'hui la Lieutenance, pittoresque construction que décore une bonne Vierge au voile empesé. Hors la ville et au sommet de la Côte

de Grâce, il existe encore une chapelle de Notre-Dame, remplie d'ex-voto et où l'on vient toujours en pèlerinage. Les amis du Vieux Honfleur ont installé un musée dans l'ancienne église Saint-Etienne près de laquelle subsistent un logis de bois et une prison rébarbative. Les collections du « Vieil Honfleur » ont trouvé là un cadre précieux, et l'on sait que c'est aujourd'hui une des curiosités de la ville.

La notice de M. E. Deville, qui énumère de nombreuses personnalités ayant vu le jour à Honfleur, est en somme intéressante et bien documentée. Honfleur a été condamnée par la création du Havre sur l'autre rive de la Seine, mais c'est toujours un centre d'histoire et d'art normands dont l'étude peut être facilitée par le travail de M. E. Deville.

On retrouve avec plaisir parmi l'illustration des dessins de Ch. Contel, qui s'est fait une spécialité dans le genre en reproduisant des vieilles maisons pittoresques de la ville.

§

Un volume de M. G. Aubault de la Haulte Chambre sur **Saint-Georges de Venise** donne la monographie d'un des plus anciens édifices de la ville. La construction d'une première église y est signalée en 790. En 982 furent élevés l'église et le monastère qui fut placé sous la règle de saint Benoît. C'était une construction en bois, comme la plupart des églises et maisons de Venise, et qui fut renversée par un tremblement de terre en 1223. C'est Paolo Vénier, XVIIIe abbé, qui réédifia l'église ; le cloître « des lauriers » est dû à l'architecte Sansovino, qui l'érigea de 1511 à 1537. L'église est la cinquième qui ait été bâtie dans le monastère.

M. Aubault de la Haulte Chambre la décrit ainsi que ses œuvres d'art parmi lesquelles des Stalles superbes. L'abbaye de Saint-Georges qui contient encore des tableaux, un mobilier de valeur dans les chapelles, eut des aventures diverses avec l'occupation autrichienne et la formation du royaume d'Italie, c'est aujourd'hui un établissement militaire et seul un pauvre ecclésiastique dessert l'église de l'ancienne abbaye. Il y a là un des plus beaux et des plus précieux coins de Venise.

L'ouvrage sur **l'Archéologie,** *son domaine, son but*, de M. W. Deonna, professeur à l'université de Genève, est une longue dissertation, par chapitres et paragraphes, bien plutôt qu'un traité

méthodique et d'exposition de la science monumentale, — qui est bien une science moderne, quoi qu'en dise l'auteur, et ne remonte guère qu'au XIXe siècle. Il faut une certaine complaisance, en effet, pour faire remonter l'archéologie, comme science, aux époques grecque et romaine (Vitruve excepté).

L'archéologie, dit l'auteur, au cours de ses démonstrations, est toujours fondée sur l'expérience, sur les faits réels que l'érudit a observés. Ce n'est pas une science qui s'établit par des axiomes, sa vérité résulte d'une suite de comparaisons et d'observations multiples. Cependant il va « un peu fort » lorsqu'il cite, en l'admirant, l'anecdote bien méridionale de Léonard de Vinci nous rapportant qu'une peinture de Zeuxis trompa même des oiseaux ; et qu'une autre peinture, représentant un père de famille, illusionna un enfant encore au maillot au point qu'il vint l'embrasser, ainsi que le chien et le chat de la maison. Il ne faut pas oublier en effet que les animaux, et surtout le chien et le chat, « y voient clair avec leur nez » et qu'une reproduction picturale n'a pas d'odeurs qu'ils puissent reconnaître.

Parmi les curiosités que cite l'auteur, en Egypte préhistorique, comme chez les Houzoules d'Autriche, l'œuf d'autruche est transformé en colombe, en lui donnant une tête d'oiseau en cire, une queue et des ailes de papier.

En Nouvelle Calédonie, la femme veuve porte le crâne de son mari dans un panier tressé et ne doit pas le quitter. Ailleurs, chez les Mincopies, elle le suspend au cou par une cordelette et s'en sert comme d'une boîte pour déposer divers objets. Le crâne récipient a été également découvert dans des grottes préhistoriques.

Mais nous sommes assez loin de nos études habituelles ; et les faits relevés appartiennent moins à l'archéologie qu'aux sciences ethnographiques.

Le volume de M. Jean Babelon, sur **Jacopo da Trezzo** *et la construction de l'Escurial*, est un travail abondant de documentation bien plutôt qu'un livre de lecture. L'auteur énumère les travaux et peint la situation de l'artiste à la cour d'Espagne où il s'employa comme architecte, médailleur, orfèvre, etc.

Le volume apporte surtout de très nombreuses indications relatives à la construction de l'Escurial.

§

Nouvelles Archéologiques. Aux dernières nouvelles, on

restaurerait, sauf l'église monolithe si connue, les ruines célèbres de Saint-Emilion, et le moins qu'on en puisse dire, c'est que ces ruines perdront du fait tout caractère d'authenticité.

A Saint-Germain-en-Laye, le conservateur du musée a retrouvé des restes importants du *château neuf*; il en subsiste également des pavillons et dépendances dans lesquels se trouve installé un restaurant. Le château neuf de Saint-Germain, dont on peut retrouver l'aspect en feuilletant la publication de Charles Normand, *l'ami des Monuments et des Arts*, a été détruit à l'époque révolutionnaire. Pour subvenir aux frais des fouilles entreprises, il est question d'organiser à Saint-Germain des fêtes qui comporteraient, entre autres choses, une reproduction du fameux duel de Jarnac et La Châtaigneraie qui eut lieu en présence du roi Henri II et de toute sa cour, entre les deux châteaux, vieux et neuf, de Saint-Germain et sur lequel on compterait surtout pour faire recette.

A Soissons, vieille ville historique que bombardèrent rageusement les batteries allemandes, on fait passer une route sous les restes de Saint-Jean des Vignes, — peut-être pour éviter un détour en gagnant la gare, — et dans l'espoir sans doute, par ce traitement bizarre, d'entraîner l'effondrement et bientôt la disparition de ces ruines encombrantes.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE PARIS

Musiques populaires. — Une péniche accrochée aux premières branches d'un marronnier, — la Seine déborde, — tend ses amarres. Skipperkerke, le petit batelier, le chien noir traditionnel embarqué sur cette bélandre, trottine autour de la cabine et aboie à l'eau. Un accordéon, dans la soirée du 3 janvier 1924, au large de Passy, vers l'île de Javelle, donne les premières mesures d'une java célèbre popularisée par Mlle Mistinguett. C'est pour en venir à cet accordéon et à la réhabilitation de tous les accordéons, en général.

Aujourd'hui, un accordéon coûte cher et les concertinas sont introuvables. Des gens aisés promènent des doigts agiles sur les petites touches de nacre. Dans l'Aisne, je connais un village où toutes les jeunes filles ont décidé d'apprendre l'accordéon. Quelques clowns fameux : les Fratellini et Dario possèdent des

concertinas. Ils en jouent avec habileté et sentiment. Ces jolis petits accordéons au clavier hexagonal viennent d'Angleterre et l'état du change ne favorise point leur importation chez nous. On ne joue pas de cet instrument délicat et plaintif en venant au monde, c'est d'un usage assez compliqué. En principe, ils doivent s'étirer entre les mains des matelots aux élégants pantalons à taille haute. C'est une petite force mondaine, en ce moment, que de savoir jouer de l'accordéon. Bien des écrivains, bons conducteurs des goûts secrets de leur époque, regrettent de ne pouvoir se servir de cet instrument jadis aussi déprécié que le phonographe.

Les peintres nordiques savent jouer de l'accordéon. Per Krogh peut faire danser des nuits entières. Mais que dire du phonographe ? Sacrifié par le faux goût d'une bonne et solide éducation artistique, littéraire et moyenne, il faisait hurler à la mort les amateurs d'art à qui les vulgarisateurs prêtaient des émotions, mais à la petite semaine. Ils se bouchaient les oreilles. C'était l'évocation conventionnelle de la villa avec ses boules brillantes qui reflètent le ciel qu'elle mérite. Le phonographe s'associe étroitement à la personnalité de qui le possède. « Montre-moi tes disques, je te dirai qui tu es. » Comme nous sommes loin de toutes ces erreurs.

La renaissance du gramophone ou plutôt sa véritable situation ne date que de quelques années, les dernières années de la guerre, quand les soldats des Etats-Unis d'Amérique apportèrent dans leurs trains de combat les airs et les rythmes populaires nécessaires aux lendemains de calamités : les fox-trott d'Irving-Berlin et de tous les conducteurs de jazz-band éparpillés comme de joyeux oiseaux autour d'une robuste fille blonde. Ce n'était plus la gigue mécanique, mais quelque chose d'infiniment jeune dédiée aux girls célèbres qui en font de belles, là-bas, dans cette étonnante ville du cinéma, à Los Angelès. Los Angelès !

Cette cité sent le cuivre monnayé, le Chinois mort et oublié sous le plancher d'un studio, le cow-boy en son avec une couture au milieu du visage, l'ours en peluche et la sueur des jeunes femmes qui jouent au tennis. Un saxophone soprano, qui domine une batterie inspirée, excite les larmes de glycérine d'une « star », évidemment soûle, avec de grands beaux yeux pour pleurer des larmes aussi grosses que le mot *girl* qui est rond

comme une larme et qui se détache, quand on le prononce, de même qu'une prune très ferme se détache de l'arbre. A l'heure classique où le bon travailleur, les draps tirés jusqu'au menton, s'endort déjà happé par le lendemain, avec le souvenir de ses collègues, Paris, autour de la Place Pigalle, sous les jeux combinés des lampes multicolores de la publicité, se transforme et se pare pour la plus internationale de toutes les nuits chères à Paul Morand. Des images magnifiques et barbares comme des icones de vingt mètres carrés dépossèdent les rues françaises de leurs droits. La ville en proie aux conquérantes venues du Nord-Est, suivies par les princes du sang danseurs et joueurs de balalaïka, la ville soumise aux cosaques galants et farouches, se dissimule dans l'ombre d'une porte-cochère, comme une vendeuse de bouquets qui réfléchit sur son sort. Ce spectacle d'invasion danse dans le rayon puissant des projecteurs dont le jet perce le coffre-fort où sont enfouies les anciennes attractions du plaisir européen.

Comme le passé se fane vite avec toutes ces lampes ! Les musiques nouvelles le tuent sans l'embaumer, L'ancien goût national pour le plaisir que les femmes dirigent, fouillé par les lumières crues et les sifflets des orchestres de couleur, sort des poubelles à quatre heures du matin, comme un vieux mort-né inutilisable. La roue tourne dans un sens qui ne nous ramène point en arrière. Sur la passerelle de fer qui domine Paris, ses Russes, ses Noirs, ses Blancs, ses princesses étrangères et ses braves petits boxeurs au nez de faucon, les filles standarisées luttent avec une énergie de brutes inlassables afin de transformer l'arrière-boutique d'un pharmacien équivoque en temple du dernier plaisir. La cocaïne ou la « bigornette », qui ronge le nez avec son joli nom d'instrument de musique facile, anime le grand volant de la cité des plaisirs. On en vit, on en meurt. L'argent passe de mains en mains, court comme la flamme d'un cordon bickford, fait semblant de s'éteindre, mais se propage autour du monde. La flamme court autour de la terre, pendant la nuit : c'est une petite souris de lumière qui fait crier les femmes pieds joints et jupes hautes.

§

Des temples, qui cependant exigent une manière d'initiation, le rythme du plaisir cérébral est descendu dans la rue. Des gens

chagrins, troublés par les orchestres expédiés de New-York avec la nostalgie populaire de la Louisiane, prédirent que cette vogue serait éphémère. En réalité, les airs américains se sont mêlés étroitement à notre existence sentimentale et publique. Ils ont apporté le rythme que beaucoup ne trouvaient plus autour des chanteurs des rues, la journée terminée. Nous sommes pour la plupart des petits moteurs faciles à déplacer : Les uns font leur électricité eux-mêmes et les autres se branchent sur l'usine commune. Cette différence essentielle mise de côté, les uns et les autres tournent plus vite qu'autrefois et le rythme de « *Manon, voici le soleil* » ne convient pas à notre besoin de fredonner en marge des grandes passions. Quand La Ramée, soldat aux gardes-françaises, courtisait Margot la ravaudeuse, il lui chantait la chanson qui pour les gens qui ne font pas leur électricité eux-mêmes pouvait tout de même provoquer des étincelles. Un mitrailleur d'infanterie, en 1924, possède un réseau nerveux beaucoup plus sensible. Sa vie quotidienne tourne plus vite. L'usine la plus voisine, lui fournira, pour séduire Germaine, amie de sa sœur et dactylo, le rythme et la force de *Some Suny day*, jouée par le faux orchestre Whiteman d'une « chope » de quartier. Si l'on considère avec un peu d'attention la composition même d'un jazz-band, on s'aperçoit que cet orchestre doit en effet plaire à la plupart d'entre nous, quand, le moteur fatigué, nous désirons recharger, en quelque sorte, nos accumulateurs. Il faut alors demander aux spectacles artistiques les forces qu'en d'autres temps ou en d'autres circonstances, la nature fournissait sans qu'il soit besoin pour cela de se soumettre à un effort intellectuel. Si l'air que l'on respire, si le soleil qui réchauffe et le vent peuvent donner à l'homme une excitation nécessaire, une musique, assimilée par endosmose ou capillarité, selon la place qu'on occupe, peut également agir sur les rouages essentiels de notre organisme. Le jazz-band marche à la vitesse du sang dans nos artères, la vitesse qu'il a acquise en fin de journée. Pour la première fois, on écoute une musique comique et sentimentale parce qu'elle est exécutée sur des instruments joués comiquement par des artistes sensibles. Des banjos donnent le rythme qui est celui des machines de l'atmosphère que nous nous sommes créée par la force des choses. Un instrument sentimental brode l'arabesque facile d'une mélodie à la fois compliquée et candide d'où les

amours joufflus sont définitivement bannis. Si la chanson de Paulus évoquait un pantalon rouge dans les bois de Meudon, les fox-trott fameux : *Chicago*, *Bébé*, *Sweet one*, etc., chantent la présence des grandes filles souples, l'orgueil des firmes commerciales les plus tentaculaires, et qui montent, les bras chargés de dossiers, dans les ascenseurs étincelants. La femme, en travaillant, offre à l'amour la possibilité intellectuelle d'un renouveau provisoire. Le mot joli s'accole de plus en plus à la profession comme une caresse, ou tout au moins, comme l'expression d'un désir rajeuni. La profession de la jeune femme, quand elle est intellectuelle, pèse de plus en plus dans le plateau de la balance. La Belle Heaulmière forme un ensemble désirable dont les deux éléments s'équilibrent. Mais au temps de Villon, seul l'alimentation et le commerce pouvaient lutter contre le prestige des fillettes publiques. Le jazz bourdonne ainsi que l'électricité dans un standard, les banjos frappent comme des bielles, le saxophone gémit à la manière de Florence, cette gracieuse négresse Pompadour qui chante maintenant je ne sais plus où ; des sifflets, tels des rossignols d'ébonite, saluent Lilian Gish, ce brin d'herbe blanche nourri par la lumière des « baby spoots » et des « sunlights » géants. Et *Swanie* enthousiasma les garçons en kaki et les bleus horizons qui offraient, timidement à cette époque, *la Madelon*, histoire de boniche, qui se lie d'ailleurs à la tradition charmante des chansons de garde-française, où la tonnelle, le « chenu pivois » et le « baiser en godinette », permettaient à un jeune soldat un peu ruffian d'émouvoir le cœur des filles.

Nos filles cérébrales sont plus ingénues et plus difficiles à atteindre pour qui veut parler cette langue. Mais elles sont sans défense, peut-être pendant quelques secondes, quand le jazz-band s'excite ou s'apaise dans un tapage aigu ou dans un ronflement de petite magnéto qu'on porterait à son poignet gauche, comme une montre scellée sur un bracelet.

Quand on pénètre dans un dancing où la musique, chauffée en vase clos, garde sa virulence, on se sent happé par une seule ventouse, la bonne, celle du nettoyage par le vide. Le temps de s'asseoir et l'homme de 1924 est débarrassé de toutes les impuretés, les scories du travail littéraire ou du travail des chiffres. De plus en plus, le gramophone, qui reproduit avec assez de bonheur les fioritures les plus subtiles et les plus saugrenues d'une musi-

que qui exprime toutes les différences entre l'humour et l'esprit, la camaraderie et l'amitié et la passion naïve de l'adolescence purifiée par les rouges flammes de l'enfer, permet d'entretenir chez soi, devant les livres discrets, un contact permanent avec le plaisir qui devient instantanément l'envers du travail.

Tel est encore Paris, avec son souci traditionnel d'être une usine où les parfums les plus rares sont mis dans des flacons qui en précisent la valeur commerciale. Paris avec ses grandes usines à plaisir qui fument par mille cheminées, avec ses musiques qui traînent dans les rues pour animer les ouvrières discrètement fardées et les jeunes hommes de métiers et de fortune divers, qu'un rythme musical conducteur d'énergie apparente au point qu'il est difficile, désormais, de découvrir dans cette foule les détails de toilette et de classe qui donnent aux vieilles sociétés leur couleur et leurs préjugés.

PIERRE MAC-ORLAN.

RÉGIONALISME

ALSACE. — Quelques mots sur l'évolution de la Littérature alsacienne. — Distinction de la Littérature populaire et de la Littérature savante. — Le Théâtre en dialecte. — Son origine. — Son état jusqu'en 1865. — Son évolution depuis 1870.

C'est à peine si l'on soupçonne en France l'existence d'un terroir alsacien, tellement on a négligé de le faire connaître et tellement ce terroir est resté emprisonné dans ses frontières linguistiques.

Le premier fait à constater dans notre littérature, c'est qu'elle se divise en deux parties bien distinctes : une littérature populaire et une littérature savante. La première, jusqu'au XIXe siècle, n'a laissé que peu de vestiges. Elle comprenait des «Schwänke », sorte de comédies assez semblables aux « Jeux » du Moyen âge français, aux « Jeux » artésiens par exemple, des nouvelles, des poésies et surtout des Légendes orales. Ces productions, originairement en dialecte alsacien, ont été transcrites en langue allemande pour la plupart lorsqu'elles ont été recueillies.

Quant à notre littérature savante, c'est la littérature du terroir, mais s'exprimant en langue allemande ou française, par besoin de précision ou d'élégance, trouvant le dialecte trop grossier ou réser-

vé à un nombre trop restreint de lecteurs. C'est de cette partie de notre domaine littéraire que relèvent depuis Roswitha, Sébastien Brant, l'auteur du *Navis stultorum*, et le moine Fischart, jusqu'au Colmarien Pfeffel ; d'autre part Spach, Laugel, Würtz, Pfister et les Lorrains Edmond About et Erckmann-Chatrian.

La langue allemande, se rapprochant davantage du dialecte, a été utilisée plus souvent par les auteurs alsaciens que le français. Elle est la langue des poètes, des romanciers et des auteurs dramatiques. Exception faite de quelques mémoires scientifiques du Professeur Bergmann et des Œuvres historiques se rapportant au passé de nos pays, telles que l'*Histoire de l'Alsace*, de Strobel, l'*Histoire de Mulhouse*, par Graff, la *Chronique de Thann* et les vieilles monographies des châteaux, les œuvres des auteurs alsaciens de langue allemande ne sont que des œuvres purement littéraires : c'est le cas des Stœber, Lamey, Théodore Klein, Durrbach, Hackenschmidt, Lustig, Lina Ritter, etc.

C'est en allemand que sont écrites beaucoup de ces chansons populaires, de ces « lieder » dont nous possédons une si vaste provision.

Ce sont tantôt des chansons gaillardes, joviales, que braillent à tue-tête les conscrits de l'année quand, un peu éméchés, bras-dessus bras-dessous, ils parcourent les rues.

Mais plus souvent, ce sont des mélopées d'amour, des complaintes, et elles constituent alors peut être la partie la plus précieuse de notre folklore.

Les refrains n'ont que peu varié depuis leur origine. Dans maint village on entend encore le veilleur de nuit chanter en faisant sa ronde :

Ohé, bonnes gens !
Ecoutez ce que vous veux dire,
Ecoutez bien.
L'horloge vient de sonner douze coups,
La nuit est noire
Que Dieu vous donne bon sommeil !

Depuis les premiers exemplaires que nous en possédons, les « Liederbüchlin » de Strasbourg, imprimés vers la fin du quinzième siècle, jusqu'aux romances et aux ballades d'aujourd'hui, toutes ces chansons sont nées de la même inspiration : amour, amour du pays, tristesse des départs, des adieux, tristesse de la

mort. Rudes parfois, d'aspect grossier même, elles sont souvent imprégnées de cette « Sehnsucht », de cette nostalgie vague, sans cause précise, qui est propre aux poètes nordiques. Apres parfois comme un chant de violon, elles vous émeuvent, vous remuent jusqu'aux entrailles et atteignent une sincérité que nous ne retrouvons guère que chez un poète allemand : le Henri Heine de la *Lorelei*.

Nous ne pouvons mieux faire, à ce propos, que de donner l'avis d'Anselme Langel (1).

Les œuvres littéraires allemandes ou patoises auxquelles je fais allusion ne se composent jamais que de pièces assez courtes, d'inspiration simple et peu compliquée. Ce ne sont ni des romans de longue haleine, ni des pièces de théâtre solidement étudiées et réfléchies, ni des poèmes à haute portée ; non, ce sont de jolies descriptions, des ballades, des légendes locales, ou bien des satires, des chants exaltants d'Alsace, des petites comédies légères ou des réflexions burlesques, bref, des œuvres courtes pour la composition desquelles il suffisait d'une certaine faculté poétique et d'un sentiment délicat.

Anselme Langel ajoute qu'à son avis c'est là une « littérature d'amateurs ».

Ce sont, dit-il, des auteurs caressant une Muse pas trop cruelle, avec qui ils aimaient se consoler des préoccupations et des soucis de leurs professions.

Il remarque justement que dans leur liste nous voyons figurer des magistrats (jusqu'à des notaires), des prêtres, des ouvriers, des artisans, comme Mangold, le poète pâtissier, le Raguenau alsacien, ou Hackenschmidt, le vannier.

C'est bien plutôt, à notre avis, la littérature naturelle, exprimant souvent avec toute la naïveté voulue ce que notre âme populaire renferme de plus humain, de plus joli. Gens simples, ces auteurs ne sont point des « littérateurs », même pas des « amateurs ». Ce sont des poètes selon la tradition, comprenant la nature, la rendant sans effet de style, vibrants de sentiments aussi neufs, aussi enthousiastes que ceux de leurs ancêtres, les « Minnesänger » du moyen âge.

La littérature alsacienne de langue française diffère profondément de cette littérature patoise ou allemande dont nous venons

(1) Anselme Langel : *Genèse du Théâtre alsacien contemporain*, Rev. Als. Illᵉ, 1900.

de parler. En parcourant la liste des auteurs qui s'y rattachent, nous nous apercevons que presque tous se sont consacrés à des travaux historiques, scientifiques ou philosophiques : MM. Spach, Auguste Langel, Ristelhuber, Schuré, Lauth, Koch, Pfister, Schlumberger, Würtz, Appell, etc. Si l'on excepte les *Poésies* de Louis Ratisbonne, *Henri Farel* et le *Nouveau Candide* de Louis Spach, on aurait peine à trouver une œuvre purement littéraire écrite en français par un auteur alsacien. Car Edmond About et Erckmann-Chatrian sont, il ne faut pas l'oublier, d'origine lorraine.

Que faut-il conclure de là ? Doit-on en tirer la conséquence que le génie de notre race alsacienne se porte, à mesure qu'il se cultive, vers des études plus abstraites, ou bien qu'il devient scientifique quand il pense en français, et qu'il reste littéraire quand il pense en allemand ?

La question nous semble plus facile à résoudre que ne le croit M. Anselme Langel. La connaissance de la langue française constitue en effet chez nos auteurs une supériorité intellectuelle indiscutable. Elle est beaucoup moins accessible à une population parlant un patois germanique que la langue allemande elle-même. La langue allemande est la langue des simples ; la langue française est la langue des érudits. Ainsi l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, *l'Ami Fritz* excepté, ne rend pas la véritable âme du peuple comme les humbles « lieds » des poètes ouvriers et des poètes artisans dont nous parlions tout à l'heure.

Quant au Théâtre en dialecte, son évolution, toute moderne, s'est produite de façon beaucoup plus brusque. La première pièce alsacienne qui ait été jouée au XIXe siècle est le *Pfingstmontag* d'Arnold. Elle a formé pendant longtemps à elle seule tout le répertoire du théâtre alsacien. Le public ne s'intéressant qu'aux pièces françaises, la comédie d'Arnold ne reprenait l'affiche que lorsqu'une troupe d'amateurs se décidait à la monter. C'est que la bonne société dédaignait ces œuvres écrites et jouées dans le langage de ses domestiques, et trouvait rebelle au bon goût tout ce qui n'était pas nouveauté parisienne. D'autre part les auteurs devaient se demander où et par qui ils se seraient fait jouer.

Cette période d'inertie se prolongea jusqu'en 1865 environ. De 1864 à 1869, Mangold fit jouer trois opérettes, dont deux avec musique de Weckerlin. Stoeber donna des scènes populaires sous le titre de : *E Firoweim e Sundgauer Wirtshus* (Une veillée

dans une auberge du Sundgau). Enfin Alphonse Pick écrivit une comédie en 2 actes intitulée *Der tolle Morgen* (La Folle Matinée).

Mais c'est de 1870 seulement, de l'époque où les théâtres municipaux commencèrent à donner des représentations en langue allemande, que date la vraie naissance du théâtre alsacien. La classe cultivée qui, depuis 1820, suivait les représentations françaises, s'abstint du jour au lendemain d'assister aux spectacles allemands. Il lui fallait d'autres distractions, et elle eut recours alors au théâtre en dialecte, qui doit de la sorte son existence au conflit germano-alsacien.

Diverses sociétés d'amateurs se formèrent sur le modèle de la « Théâtralia » de Strasbourg. Des auteurs autochtones se révélèrent, chaque jour plus nombreux. Des Allemands immigrés se passionnèrent pour le dialecte et se mirent à écrire alsacien. Ainsi Jules Greber nous a donné des pièces dont certaines sont parmi les meilleures de notre production régionale.

Maintenant qu'il y avait des pièces en dialecte, le Théâtre alsacien aurait dû fonctionner régulièrement. Mais il n'était pas encore arrivé au terme de ses vicissitudes.

Ces sociétés d'amateurs jouaient souvent dans des salles d'auberges surchauffées, trop petites pour contenir tout le public. Elles se faisaient et se défaisaient au hasard des querelles d'acteurs. Ce n'étaient pas des associations durables. A Strasbourg, il n'en exista bientôt plus qu'une seule, le « Théâter-Club ». Quand celle-ci eut vécu, un homme d'énergie, M. Hessler, réunit les débris de toutes et c'est de là que sortit le Théâtre Alsacien de Strasbourg. Il se fonda bientôt d'autres sections sur le modèle de celle de Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, à Guebviller, à Thann, et des Théâtres indépendants à Dambach et à Ribeauvillé. Le répertoire s'augmenta peu à peu des œuvres de MM. Stoskopf, Greber, Horsch, Bastian, etc.

Après l'interruption causée par la guerre, on est heureux de constater le renouveau de notre littérature. Elle qui, durant l'occupation, harcela de façon continue les Allemands de l'aiguillon de sa satire, il est à espérer qu'elle prospérera toujours et sera une des formes de l'énergie vitale de notre pays, qui s'élèvera vers des destinées de plus en plus heureuses.

CHARLES WOLFF.

LETTRES ESPAGNOLES

Félix de Urabayen : *Toledo,Piedad*, Fernando Fé. — Le cinquantenaire de Mallarmé à Madrid. — Rogelio Buendia : *La Rueda de Color*, Huelva, s. n. d'éd. — Salvador de Madarriaga et la poésie populaire. — Mémento.

Tolède est en deuil. La mort de celui qui, après les découvertes de Navarro Ledesma, Cossio, San-Roman, avait compris le prestige de l'exhumation qu'on venait de faire, le trésor spirituel dont s'enrichissait le monde,nous ramène à ce coin tragique,au centre du plateau central,parmi les peintures les plus étranges qui soient.Là vivent quelques intellectuels, professeurs, savants,artistes, prêtres, enivrés par la ville, illuminés par son mystère et sa beauté. L'un d'eux, Félix de Urabayen, Basque conquis par la Castille, commence avec **Toledo, Piedad** une série *d'idéologies passionnées* dont le second volume, *Toledo : la Despojada*, est actuellement sous presse.

La fièvre de la solitude et de la passion brûle ce livre, comme tous ceux qu'a inspirés et qu'inspirera Tolède. Cette déesse exige le fanatisme et les sacrifices les plus absolus. Vivre à Tolède, c'est accepter de ne parler que de Tolède; le drame se noue avec Tolède et tout ce qui fait Tolède, rues, églises, souvenir de Domenico Greco. Tels autres lieux feront naître des sentiments, des mouvements, un milieu social et moral dont le romancier peut se contenter. Ici Tolède joue forcément le premier rôle. L'amateur d'âmes se sert de Tolède et de ses divers aspects pour émouvoir la conscience de son antagoniste : et l'action de Tolède est si puissante qu'elle tue la malheureuse héroïne. Ainsi le roman d'Urabayen, comme tous les romans qu'on pourra écrire sur, ou plutôt avec Tolède, n'est qu'un guide spirituel, un Bædeker lyrique. Tout sentiment serait étouffé, qui n'aurait point Tolède pour origine ou pour objet.

Félix de Urabayen a tellement vécu Tolède qu'il a senti s'éveiller en lui la vie d'un singulier et effrayant personnage : il a osé l'audace de ressusciter le Greco lui-même. Il le promène dans les paysages du Tage et dans les galeries de sa maison, avec ses musiciens, sa troublante Jerónima, et ses amis les plus illustres : Covarrubias, Paravicino, Góngora. Il risque, à ce propos, une hypothèse qui, sans doute, n'aurait point déplu à Barrès : c'est que le Greco était juif, juif comme ce Fernando de Rojas, voisin

de Tolède, auquel on attribue la *Célestine*, juif, on l'a prétendu aussi, comme Góngora, voire comme Cervantes, qui ressemble tant à Montaigne. Mais ici nous arrivons à un vaste délire purement littéraire et qui permet à l'auteur de pleurer sur de vieilles murailles comme sur Sion la Sainte.

Le style d'Urabayen est cordial, naturel et vif : c'est l'accent passionné d'un homme qui nous guide à travers des merveilles dont il s'est satisfait jusqu'alors et qui lui paraissent dignes de remplacer, pour la durée de toute une existence humaine, les mille prétextes de vivre dont nous croyons nécessaire de nous encombrer.

§

Tandis que divers écrivains français se réunissaient sur la tombe et devant la maison de Valvins pour célébrer le cinquantenaire de la mort de Stéphane Mallarmé, des écrivains espagnols avaient décidé de s'unir à eux dans la même pensée. L'écrivain mexicain, Alfonso Reyes, spécialiste de Góngora, ce prédécesseur — malgré l'abîme de trois siècles — de Mallarmé, avait pris l'initiative de cette manifestation. Il réunit quelques amis, parmi les meilleurs de l'élite espagnole, au Jardin Botanique de Madrid, pour cinq minutes de silence. Quelle leçon ! Et combien mallarméen, cet exemple ! Néanmoins ces Méridionaux n'y ont pu tenir, et la *Revista de Occidente* a ouvert une enquête auprès de chacun des manifestants pour savoir ce qu'il a pensé durant ces cinq minutes. Chacun s'est analysé longuement et compendieusement bien entendu. Mais cette enquête, toute plaisanterie facile mise à part, demeure un document psychologique de premier ordre.

A un point de vue plus purement littéraire, cet hommage à Mallarmé est caractéristique de l'état d'esprit actuel des poètes espagnols. Ceux-ci retrouvent chez notre poète, le plus grand et le plus profond peut-être de toute notre littérature, celui qui donnait le plus d'espoir et celui qui, en se fermant, éveilla en lui le plus d'échos et de résonances et de quoi troubler à jamais l'esprit humain, cet orgueil et cet individualisme farouches jusqu'au mystère, cette obstination abrupte et mille autres traits qui ne reparaissent que dans l'art espagnol.

On retrouverait chez d'innombrables poètes actuels ce goût d'une perfection subtile et rare, cette noble façon de couper court à tout élan, de clore brusquement l'émotion, cet intellectualisme

difficile, ce plaisir d'enfermer la pensée comme une idole dans un labyrinthe et de jeter la clef en quelque lieu inaccessible. Rendre hommage à Mallarmé, c'est, pour les poètes espagnols, rendre hommage à ce Góngora dont Rogelio Buendia a pris les étranges vers suivants pour les mettre en épigraphe à l'un de ses poèmes :

> Le sommeil (auteur de représentations)
> dans son théâtre, sur le vent armé,
> a coutume de revêtir des ombres de forme belle.

Rogelio Buendia est l'auteur d'un volume de vers, **La Rue da de Color**, où apparaît ce sens du mystère et de la brièveté soudaine, un art singulier de saisir les formes de notre sensibilité, temps ou espace, brusquement, avidement, dans une formule rapide et que l'on perd, une fois comprise, comme une image cinématographique. Rogelio Buendía, pas plus que ses confrères d'*España* et de *la Pluma* (nommons Francisco Vighi, Jorge Guillén) ne refait du Mallarmé ni du Góngora ; mais ces deux maîtres fraternels ont enseigné aux poètes actuels une façon de sentir et de penser dont il semble qu'il leur soit difficile désormais de se départir.

§

A l'opposé de cette poésie « culte », il y a la poésie populaire, mais elles ne sont point si éloignées l'une de l'autre qu'un même esprit ne les puisse concilier, puisque Góngora, « ange de ténèbres », composa des poèmes populaires, — *romances* et *letrillas*, — si légers, si chantants et si spontanés qu'ils ne peuvent s'échapper de la mémoire une fois qu'ils l'ont traversée. **Salvador de Madarriaga**, auteur d'essais critiques fort ingénieux sur les rapports de la littérature anglaise et de la littérature espagnole (*Ensayos anglo-españoles*, Atenea), s'est lui-même diverti à écrire des *Chansons d'aveugles* (*Romances de Ciego, Atenea*), extrêmement ardentes et douloureuses. Miguel de Unamuno a préfacé ce petit volume de quelques pages déchirantes comme tout ce qu'il écrit. Pour Unamuno, la tragédie espagnole vient de ses oppositions de races. Lui-même, Basque exilé à Salamanque, a dû la sentir en lui, cette opposition. A présent, le voici, comme tant d'autres, comme son jeune compatriote tolédanisé dont je parlais tout à l'heure, dévoré par la Castille, qui est le lieu où se dévoilent le plus clairement la misère, la grandeur et

la passion espagnoles. C'est cette Espagne radicale, centrale, toute nue qui chante dans les *romances* de Salvador de Madarriaga.

Et cette voix, dit Unamuno, à nous, à nous, à nous, cette voix qu est nous-mêmes, qui est toutes les entrailles du désert, de la terre d'abîme et d'enfer, cette voix nous parle dans l'unique forme dans laquelle elle nous puisse parler, en *romance*, en vieux *romance*, en *romance* d'aveugle qui voit tout ce qu'il y a de vérité dans les ténèbres, c'est-à-dire les ténèbres elle-mêmes.

Dans la poésie populaire, nous touchons au plus secret de l'âme espagnole. Qui voudrait entreprendre cette ascèse de pénétrer l'Espagne, sa discipline et son mystère et les formes toutes spéciales qu'elle apporte au monde, devrait commencer par étudier la poésie populaire.

Salvador de Madarriaga, dans une conférence prononcée à l'Association anglo-espagnole de Londres, fait de curieux rapprochements entre cette poésie et certains aspects du génie de William Blake ; des mystiques seuls, en effet, peuvent atteindre une telle puissance de concrétion, un réalisme aussi saisissant et aussi aigu, et ces instantanés de la pensée et du sentiment qui sont le tour de force le plus difficile à réussir. « Chant profond », « chant de l'âme », ainsi appelle-t-on ces brefs poèmes qui réalisent merveilleusement l'idéal de Rimbaud : « De l'âme pour l'âme. » On comprend aisément que ces chefs-d'œuvre anonymes aient fait le désespoir des poètes. Amadeo Vives — musicien charmant dont une opérette, *Doña Francisquita*, tirée de la *Discreta Enamorada* de Lope, emporte en ce moment à Madrid un succès extraordinaire — a, dans une récente conférence de l'*Ateneo*, opposé à divers Noëls populaires un Noël du même Lope, qui, malgré le génie robuste et vivant de celui ci, rivalise difficilement avec autant d'inexplicable grâce et de miraculeuse simplicité. De même si nous passons sur le terrain de la littérature allemande, un des rêves de Gœthe n'était-il pas de faire du *Volkslied* ?

MEMENTO. — Blasco Ibañez : *La Tentatrice*, trad. par Jean Carayon, Calmann-Lévy. — Le grand poète Juan Ramón Jiménez a inspiré une nouvelle collection éditoriale, *Indice*, d'une présentation parfaite. Cette collection a déjà publié du Reyes, du Bergamín, de l'Antonio Espina, le *Polifemo* de Góngora, et, aujourd'hui, un délicieux album de dessins de Benjamin Palencia. Je signale de ce même artiste, dans la *Revista*

de Occidente, une série de « belles écouteuses », croquées dans une salle de concerts. — Rivas Cherif a traduit un roman de Mario Puccini, l'excellent écrivain italien dont les Espagnols connaissaient déjà *Vive l'Anarchie !* et dont nous ne connaissons encore rien. — M. Nicolas Deniker a cru devoir se donner la peine de traduire l'*Arbre généalogique,* roman de M. Hoyos y Vinent (Editions de « la Revue Mondiale »). Ce travail aura, en tous cas, le mérite de nous apprendre que Cadix se trouve au bord de la Méditerranée.

JEAN CASSOU.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Edward J. O' Brien : *The best short Stories of 1922*, Small, Maynard and C°. — E. J. O' Brien : *The advance of the American Short Story*, Dodd, Mead, and C°. — Fred Lewis Pattee : *The chapters of the development of the American Short Story*, Harper. — W. B. Pitkin : *How to write stories*, Harcourt, Brace. — W. B. Pitkin : *As we are*, Harcourt, Brace. — Alexander Jessup : *Representative American Short Stories*, Allyn and Bacon. — Ambrose Bierce (trad. Llona) : *Aux lisières de la mort*, La Renaissance du livre. — Stuart P. Sherman : *Americans*, Charles Scribners. — W. L. Phelps : *Some Makers of American Literature*, Marshall Jones. — L. E. Robinson : *Abraham Lincoln as a man of letters*, Putnam. — H. L. Mencken : *The American language*, A. Knopf. — Mémento.

Les œuvres en prose ne peuvent qu'être abondantes en un pays où, tout de même, l'action prime le rêve. La psychologie, l'histoire, l'exégèse sont notamment productives, mais ces œuvres n'appartiennent pas à ma rubrique et d'ailleurs comment les recevoir, comment les lire ?

La Nouvelle est un genre très américain. Partie de Poe et de Maupassant, elle s'est développée de façon originale, empruntant au paysage local, au dialecte, aux coutumes, des traits d'un curieux pittoresque. La nouvelle moderne, pour le lecteur français, a l'air d'une vieille gravure, et, pour ma part, j'y prends même plaisir. Elle est le plus souvent soit paysanne et pastorale, soit fantastique, c'est-à-dire qu'elle suffit à mon goût de l'aventure et de l'analyse. Je lui suis reconnaissant de m'éviter l'obligation de lire les longs romans qu'un Prix ou une amitié signale à notre attention. Il existe déjà, depuis Hawthorne et Poe, toute une littérature critique de la Nouvelle. Je ne peux songer à en tracer l'historique. Voici, cependant, quelques œuvres publiées dans le courant de l'année qui finit. Elles permettront de voir où en sont les choses.

Ed. J. O'Brien est un spécialiste de ce chapitre littéraire. Ses **Meilleures Nouvelles de 1922** sont un résumé commode, et son **Progrès de la Nouvelle Américaine** contient ce qu'il faut savoir de l'évolution et de l'état actuel de ce genre national.

Pour des références précises, consultons le livre de Pattee, **Chapitres du développement de la Nouvelle Américaine**, touffu, mais excellent livre de documentation. J'aurais mieux aimé qu'il ne fût que documentation, et que son auteur négligeât de nous donner son jugement personnel. Un autre spécialiste de la nouvelle est Pitkin dont le livre sur la **Façon d'écrire une nouvelle** est caractéristique de sa vogue actuelle. On pourra chicaner l'auteur sur la conviction dont il fait montre à proposer la recette infaillible. Il faut rendre hommage à cet optimisme et souhaiter qu'il favorise le génie. Le même auteur nous a donné une collection, **Tels que nous sommes**, où il a réuni des nouvelles appartenant toutes à un même thème, le thème social des classes, et, si quelques histoires de ce livre ont retenu mon attention, je ne saurais dire que toutes aient le réalisme précis et tragique que Pitkin leur reconnaît.

Un volume que je signale tout particulièrement aux lecteurs français c'est **Nouvelles américaines représentatives** d'Alexandre Jessup. Il couvre toute l'histoire littéraire des Etats-Unis, depuis la nouvelle anonyme de *Chariessa* (1788) jusqu'à la charmante histoire de Dreiser, *La Phœbé perdue* (1916), et celles de Charles Dobie (1921). Le livre se clôt sur une liste de *Nouvelles représentatives* , 1° par auteurs, 2° par ordre chronologique. Enfin une Préface historique et critique utilisant les travaux antérieurs indique la ligne de l'évolution, les influences, les caractères, l'avenir de la Nouvelle.

Cooper, avec sa couleur locale; William Cullen, Bruyant, plus connu comme poète, mais conteur de rêves qui méritent d'être appréciés ; Washington Irving, avec son humour et sa distinction ; Edgar Poe et sa vision subliminale ; Hawthorne et son amour des situations mélodramatiques de la vie ; Bret Harte, avec son goût pour les types locaux et sa sensibilité facile ; enfin tous les modernes, Jack London, Booth Tarkington, Edith Wharton, Ambrose Bierce, etc., avec leur réalisme psychique très pénétrant... tous contribuent à former une anthologie imposante, où

nos liseurs pourront puiser de l'Amérique une idée plus exacte que dans les colonnes des journaux ou dans la rue.

Mais, demanderai-je à Alexandre Jessup, pourquoi Sherwood Anderson n'a-t-il point place en ce livre ?

L'intérêt pour la Nouvelle américaine ne pourra qu'être accentué par la bonne traduction que donne de quelques histoires du mystérieux Ambrose Bierce M. Llona. Celui-ci est un amateur de littérature américaine et son flair l'a bien inspiré. Ambrose Bierce est une figure très attachante, aventurier, rêveur, dont on ne sait s'il vit encore ou si quelque étrange aventure l'a pris à l'existence réelle. M. Llona est un traducteur fidèle, honnête, et j'ai grand plaisir à l'écrire, quand on est tous les jours arrêté, ne fût-ce que le temps d'une malédiction impatiente, par de fort méchantes traductions d'œuvres anglaises.

Je regrette que M. Llona ait laissé passer (page 18) l'atroce « précautionneusement ».

§

L'esprit critique des Américains s'exerce sur deux terrains : le terrain étranger, en vue d'une plus grande compréhension des œuvres qui sont, pour tous les peuples, des modèles ; le terrain national où l'Amérique actuelle trouve les racines profondes de son magnifique épanouissement. Nous assistons à un retour aux grandes figures de l'histoire nationale et du développement littéraire. Les critiques, en face de ces héros, prennent deux attitudes, comme il est naturel : l'attitude dithyrambique qui est celle de Sherman ou de Phelps, l'attitude critique qui est celle de Mencken. Toutes les deux, d'ailleurs, prétendent jaillir d'un même amour et d'une espérance identique, la grandeur américaine. Car, comme en politique, quelle que soit ici l'opinion adoptée, il est une idée qu'on ne discute pas, qui est, pourrait-on dire, une catégorie a priori de l'entendement, c'est la réalité de la Grandeur nationale.

Nous apportons à nos lecteurs, à tous ceux qu'intéresse la psychologie de nos amis d'outre-Atlantique, quelques œuvres-types : des héros littéraires, des héros historiques, un monument du parler américain, allons-nous encore douter que les Etats-Unis n'aient une existence propre ?

Américains, de Sherman et **Quelques ouvriers de la Littérature américaine**, de William Lyon Phelps mérite-

raient un plus large commentaire que ne le permet cette chronique. L'idéal de l'Américain est obtenu, écrit Phelps, en « combinant en une seule personne les qualités de Jonathan Edwards et de Benjamin Franklin ». Pour Sherman :

Les Américains qui désirent connaître l'étendue et l'humanité de leurs propres traditions doivent consacrer jours et nuits à l'étude du xviiie siècle...

Ce siècle fut pour les Etats-Unis d'Amérique « une émancipation ». Pour nos deux critiques Emerson fut aussi un grand Américain.

De Whitman Sherman fait le symbole même de l'Amérique qui s'écrie : « En bâtissant pour moi je bâtis pour l'humanité ». De la « divine moyenne » réclamée par le poète des « Brins d'herbe » Abraham Lincoln est un exemple (1).

Abraham Lincoln comme homme de lettres est un livre clair, sans prétention, mais nourri d'une science sûre. Son auteur nous fait assister à l'élaboration du talent oratoire de Lincoln, depuis ses débuts modestes et médiocres jusqu'à l'admirable plénitude de l'adresse de Gettysburg. Après d'autres, Robinson se complaît à disposer en vers blancs la prose oratoire du grand Président. Et sa conclusion est que :

Les lignes de Lincoln fourniraient les éléments d'un oratorio...

Plus actuel est H. L. Mencken dont le volumineux et courageux ouvrage sur **Le langage américain** vient d'être réédité. Mencken s'est fait un nom retentissant par sa lutte contre la conception d'une Amérique puritaine, rationaliste, académique, telle que, par exemple, Sherman voudrait la représenter. Il parle vertement des critiques « qui ont des théories comme le chien des puces », ou encore de la majorité évangélique de la nation « pour qui l'illusion messianique est une maladie ». Il est sévère pour le mouvement actuel en poésie. Son livre de *Préjugés* d'où j'extrais ces lignes se termine par une significative déclaration :

Les grands artistes du monde ne sont jamais puritains.

Je ne peux que signaler sa remarquable étude du **Parler américain**, me réservant d'y revenir plus tard dans un long article particulier. Si quelqu'un doute encore de l'existence d'un

(1) Il est évident que c'est là un contre-sens.

langage en voie de différenciation et déjà riche de formes et locutions spéciales, il sera détrompé par la lecture du livre de Mencken. La S. P. E. (Société Pur Anglais) devra tenir compte des conclusions auxquelles ce chercheur est arrivé. Il devient difficile de résister au charme vigoureux des mots que la civilisation américaine a créés ou retrouvés ; aux nuances métaphoriques dont elle a coloré les mots existants ; aux tournures peu grammaticales mais pittoresques, aux néologismes enfin qu'une généreuse fantaisie et l'heureuse nécessité force d'imaginer (1).

Mémento. — *Revue Anglo-Américaine*, paraissant tous les deux mois, premier numéro octobre 1923, aux Presses Universitaires de France. Floris Delattre nous parle avec une luxueuse documentation de William James Bergsonien : « W. James et H. Bergson s'ignorant l'un l'autre, travaillant chacun de leur côté, basant leur effort l'un sur une confiance vigoureuse et exclusive en la science expérimentale, l'autre sur l'insatisfaction, au contraire, qu'il y trouve, se rencontrèrent à un croisement de leur route... » L'article aura une suite au deuxième numéro. — G. E. Bonnet éclaire la question monétaire aux Etats-Unis. Jean Guiffrey note le caractère de quelques expositions d'art américain à Paris : on voit par là que l'Amérique a sa part dans cette Revue, qui contient d'ailleurs une abondante matière anglaise. Le besoin se faisait désormais sentir d'une revue occupée des choses anglo-américaines et puisque Emile Legouis, L. Cazamian, C. Cestre, A. Digeon en sont les directeurs, il n'est pas d'inquiétude à avoir sur son heureux destin.

De Los Angeles nous parvient un nouveau magazine, *Four*, où des vers de Lench manifestent que l'influence de Whitman réapparaît de temps en temps.

Poetry, d'octobre 1923, contient les impressions d'Harriet Monroe à Londres. Pluie, récitations de vers, British Museum, Invisibles orchestres, elle a parcouru toute la gamme des joies esthétiques de la grande Angleterre et n'en a pas l'air très enthousiasmée. Le numéro de novembre contient ses impressions de Paris : Satie lui a confié que l'avenir de la civilisation est en Amérique, en Russie et en Chine. Ford Madox Ford qui a déserté l'Ile croit que l'avenir de l'art dépend de la France. Il a dit : « La France est le seul pays civilisé, le seul instinctivement frugal, réellement bien élevé, socialement démocratique... » Qu'en pense John Bull ? Ezra Pound espère aussi en nous, plus l'Italie. Paul Valéry et la traduction des sonnets de Shakespeare par Charles Marie Garnier sont encore parmi les meilleurs souvenirs parisiens

(1) Je signale à M. Mencken que ce n'est pas M. Montfort, mais moi-même qui dans les *Marges* de mai 1920 ai signalé quelques indices de particularisation américaine de l'anglais.

de Harriet Monroe. Dans le numéro de décembre des rythmes étonnants d'Amy Lowell. — *The Dial*, numéro d'août 1923 : Paul Morand écrit sa première lettre de Paris ; « l'Europe est à la mode », dit-il... Dans ce même numéro un spirituel et intelligent article de Gilbert Seldes sur le Jazz. Numéro d'octobre : de Walter Agard un article chaleureux sur Aristide Maillol, né en « Provence » (*sic*), avec reproductions de ses œuvres.

JEAN CATEL.

LETTRES CANADIENNES

Jean-Charles Harvey : *Marcel Faure*, chez l'auteur, à Québec.

Les organes de la puissance embryonnaire du Canada ne sont pas encore pleinement développés : nous n'avons qu'un seul ambassadeur, celui que la dernière conférence impériale vient chichement de nous accorder pour Washington. Nos romanciers aussi commencent seulement à pousser.

Le roman de M. Harvey, **Marcel Faure,** démontre qu'il y a de l'étoffe chez nous, *étoffe du pays* tissée dans nos campagnes ; elle est rugueuse, mais mieux adaptée à nos climats que les confections d'origine étrangère.

C'est une histoire d'amour (puisqu'il en faut dans tous les romans) et une leçon de patriotisme. On reproche aux Canadiens-Français d'être conservateurs : ici le héros est un homme de progrès et d'argent aux prises avec des gens trop avancés ou qui ne le sont pas assez.

Marcel Faure, c'est aussi le nom du protagoniste, va de l'avant avec modération. Il a également à lutter contre la passion et une maîtresse, importations récentes dans notre littérature où les personnages étaient, jusqu'ici, irréprochablement chastes. D'où scandale dans nos contrées pudibondes.

Il y a deux jeunes civilisations en présence au Canada, qui se disputent l'hégémonie : les descendants britanniques (Anglais ou Américains) combattent avec l'immigration qu'ils attirent dans leurs rangs ; les Canadiens-Français résistent avec la reproduction. Comme nous le dit si bien M. Harvey en paraphrasant la formule darwinienne : « La lutte pour la vie met chacun à sa place. » Les Canadiens-Français auront-ils la première ou la dernière ? Ce sera comme toujours le plus fort et ce n'est pas toujours affaire de nombre. Les Français qui n'ont pas d'excédents

de population ne nous envoient pas d'immigrants ; aussi nous sommes obligés d'employer des méthodes vertueuses et austères pour avoir des enfants. Les maîtresses n'en produisent pas, paraît-il. Abraham et Salomon, avec la polygamie, eurent de beaux résultats, mais les temps sont changés ; même les Turcs ne veulent plus de cette institution, populaire autrefois, et c'est une seule femme qui doit faire tout le travail maintenant et elle se rebiffe parfois. C'est pour cela et au nom de la religion, que nous n'admettons pas la concubine dans notre pays et dans nos livres. Les conflits du bien et du mal, qui fournissent de belles situations artistiques, sont absents de nos ouvrages d'imagination. Les races neuves n'ont pas le loisir de se regarder vivre dans la littérature et l'esthétique ; elles sont obligées de se contenter de l'homélie qui conserve la foi et la vertu intactes.

M. H. G. Wells, un auteur qui croit à l'internationalisme pourvu qu'il soit anglais, déclarait récemment à un journaliste américain au nom boche que la France rétrogradait et que l'Allemagne serait vraiment grande un jour, à condition qu'elle apprenne à lire les ouvrages de M. Wells dans l'original.

C'est le rêve de tous les marchands d'Angleterre et des Etats-Unis de faire l'article à tout l'univers, dans leur langue. Les Canadiens-Français qui connaissent déjà cet âge d'or n'en veulent pas pour eux. C'est pour cela qu'ils montent la garde sur leur citadelle de Québec d'où part le mouvement des patrouilles françaises vers l Ouest canadien. On fonde là-bas des avants-postes organisés en paroisse sous la conduite d'un curé ; c'est l'ancienne manière et elle a fait ses preuves. L'église est le château-fort de ces féodalités spirituelles.

Cet état de guerre pacifique exige des censeurs et nous en avons plusieurs. Comme la police doit avoir des accointances avec les criminels, ses agents ne sont pas toujours de première qualité. Certains tartuffes ont empêché le livre de M. Harvey de se vendre dans quelques librairies. Un homme d'affaires qui trempe souvent ses mains dans les bénitiers et les pots-de-vin l'a trouvé immoral.

M. Herriot, maire de Lyon et admirateur des Bolchéviks, a aussi souffert de cet état de choses : il n'y avait personne pour l'entendre quand il est venu nous voir, pas même les amis attitrés et décorés de la France.

L'Amérique est devenue un champ de propagande et nous serons bientôt forcés de réclamer des réparations.

M. Albert Thomas, avec sa barbe socialiste, a fait une tournée de réclame pour son Bureau International du Travail qui en a grand besoin, et, rendu chez nous, il a fait surtout du nationalisme intégral, comme s'il avait été Daudet ou Maurras.

La dernière victime est M. Lloyd George, un autre qui se croit inspiré de Dieu, comme l'empereur Guillaume. Cette fois-ci, des confidences reçues en langue anglaise lui ont dit que le monde serait sauvé par les deux nations qui lisent la Bible dans la version du Roi Jacques.

Nous avons nos propres prophètes dans notre Province et nous avons montré peu d'enthousiasme à recevoir ce pasteur manqué. Aussi n'est-il pas venu prêcher contre la France à Québec, prédication qui préparait en même temps la campagne électorale. Vous voyez que notre tiédeur envers les idées qui soufflent d'Angleterre, comme par exemple la conscription, pendant la guerre, a aussi son bon côté pour vous, pendant la paix. Car nous ne voulons pas plus de certaines amitiés sur le front des batailles que sur le front des conférences. Les Français ont appris ce que valaient ces camaraderies à Versailles et dans toutes les assemblées qui affligent nos temps depuis que la Salle des Glaces a réfléchi certaines figures d'illuminés.

Mais la terre tourne et les peuples vont à leur destinée, malgré les paroles et les restrictions qu'on y apporte. Les inquisitions passent et les chefs-d'œuvre restent. L'Okhrana est morte dans le sang et Tourguénieff vit dans la gloire. Quand les Canadiens sauront écrire comme lui, ou comme Anatole France, ils trouveront des lecteurs et un marché dans le vaste monde.

Cependant, ceux qui voudraient voir comment nous vivons et ne vivons pas, ici au Canada, devraient se procurer le livre de M. Harvey. Ils y verront une cité modèle non loin (pardon de parler encore de cette fameuse demoiselle) de la brousse de Maria Chapdelaine; tout y marche à ravir jusqu'à ce que le syndicalisme radical, qui existe peu par ici, s'attaque à ce paradis municipal, en compagnie d'une femme fatale (nous avons quelques spécimens autochtones de cette espèce dangereuse). Les méchants sont démasqués et terrassés au bon moment et tout finit dans la joie des justes noces où l'épouse de bon aloi verse les larmes classiques

du bonheur, tel qu'il convient en ce beau jour. L'artiste des grandes scènes, qui avait jeté le trouble dans les simples cœurs canadiens, retourne sans doute à la corruption européenne, laissant ses anciens auditoires s'amuser comme ils le peuvent, à l'aide du cinéma.

La trame est en grande partie composée de discours : les sermons de nos prêtres et les harangues de nos politiciens furent pendant longtemps nos seuls plaisirs intellectuels, et ils forment encore le fonds de notre littérature, comme l'épopée chez les vieux peuples guerriers. Mais M. Harvey y brasse beaucoup d'idées d'une manière vigoureuse et ses métaphores sont souvent saisissantes et tardives. C'est ce qui me fait espérer beaucoup de lui et, quand il aura pris en laisse son imagination voluptueuse, il pourra aspirer à un des prix de bonne conduite littéraire que décernent nos prudents génies officiels.

JULES BEAUCAIRE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Louis Barthou : *Caractères de ce temps. « Le Politique »*, Hachette. — Léon Daudet : *La Chambre du 16 novembre*, Nouvelle Librairie nationale. — Hans von Tresckow : *Von Fürsten und anderen Sterblichen*, Berlin, F. Fontane.

Si les « Caractères » de La Bruyère lui furent de quelque ennui pour parvenir à l'Académie, ceux de M. Barthou, à coup sûr, ne le gêneront pas dans son destin ; il n'est pas, à ce crépuscule législatif, de psychologie parlementaire plus souple dans la forme, plus indulgente dans le fond. **Le Politique** de M. Barthou a ceci d'original qu'il est exactement le contraire de ce que l'illustre exemple dont il s'inspire aurait exigé qu'il fût : en quoi le distingué représentant des Basses-Pyrénées s'avère une nouvelle fois, si ce n'est aussi fin qu'Henri IV, du moins aussi circonspect que Bernadotte, cet autre Béarnais aimé des dieux.

Le célèbre moraliste du XVIIe siècle, pour avoir manqué de cette qualité, sut ce qu'il en coûta d'avoir du talent et de l'ambition. Nous devons sans doute à ce mépris des contingences la bonne fortune de connaître, sous leur vrai jour, les figures morales d'une époque qu'il modela de son âpre ironie. M. Barthou, lui, sait bien que, par la cruauté des temps, toute sinécure,

sujette à l'instabilité,
en moins que rien tombe par terre,
et comme elle a l'éclat du verre
elle en a la fragilité.

Qui peut dire aujourd'hui comment subsistera demain cette vieille dame qui n'a pas vécu et qu'on nomme la Commission des Réparations? Son distingué président qui, peut-être, se posa cette angoissante question, a pensé la résoudre, en ménageant dès maintenant son avenir ministériel; et il a écrit: *Le Politique*, qui est à l'adresse du pouvoir ou de ceux qui en sont proches, une gerbe de fleurs au pénétrant et délicat parfum. Si quelque vénéneuse senteur, subtilement mêlée à cet envoi, chatouille parfois le nerf olfactif de la victime, celle-ci n'a pas le temps de s'en attrister, car à l'insinuation perfide, fugace comme l'éclair, succède aussitôt une enivrante série de louanges. M. Barthou a le souci de concilier les égards que l'on doit aux rancunes de l'opinion publique avec ses amitiés parlementaires que nous n'eussions pas supposées si nombreuses.

Il aura été jusqu'au bout de sa complaisance en voilant d'une indiscrète latinité le patronyme de ses personnages. Cet hommage rendu à leur modestie, chacun n'en sera que plus à l'aise pour se reconnaître dans le portrait flatteur que trace de lui M. Barthou.

Il n'est en réalité de caractéristique, dans ce recueil de « Caractères », que l'analyse psychologique du politique à ses débuts. On pourrait à cette partie du libelle, qui constitue une remarquable étude des milieux parlementaires et de l'esprit si particulier qui y règne, donner pour titre: *Introduction à la vie publique*.

Pour ce qui est du reste, M. Barthou a vraiment trop voulu faire plaisir à tout le monde. L'intérêt de ce livre si joliment écrit a bien souffert de cette indulgence. Le président de la Commission des Réparations avait une occasion exceptionnelle de dire une fois dans sa vie quelques vérités. Il ne l'a pas fait et cela nous fait souvenir d'une anecdocte qui eut pour cadre, en septembre 1922, les salons du Quai d'Orsay. M. Barthou, comme ministre de la Justice, devait présider la séance d'ouverture du Conseil Consultatif d'Alsace-Lorraine. Un de nos confrères, — aussi connu par la sûreté de ses informations que pour l'audace avec laquelle il les sollicite, — pressait M. Poincaré de lui com-

muniquer le texte du discours que devait dans cette circonstance prononcer son ministre.

— Mais je ne l'ai point, disait le Président du Conseil, demandez-le à M. Barthou, il vous le donnera sans doute.

— Oh ! fit notre confrère, avec un air plein de sous-entendus, je connais mon petit Barthou.

— Vous êtes plus heureux que beaucoup d'autres, remarqua M. Poincaré au milieu des rires de l'assistance.

Comme ces autres-là, les lecteurs du *Politique* ne connaîtront pas M. Barthou.

Des inimitables *Souvenirs*, où M. Léon Daudet anima pour nos jeunes années une société intellectuelle issue de la défaite, aux esquisses de **la Chambre du 16 novembre**, il y a l'essentielle distinction des temps nouveaux, nés sous le signe de la guerre ou plus exactement sous celui de la paix victorieuse. Ceux que la grande espérance de 1919 poussa au Parlement, dans un élan enthousiaste mais aveugle, solliciteront dans quelques semaines le renouvellement de leur mandat. Comme M. Marcellin, dans *Politique et Politiciens d'après-guerre*, mais beaucoup moins objectivement, M. Daudet présente d'une façon toujours pittoresque et éloquente, parfois injuste, le bilan de la Législature agonisante. Naguère, il bataillait contre une époque, où s'effritaient dans un pacifisme criminel les vertus de la race. Il était alors de l'opposition. Aujourd'hui qu'il mêle ses votes à ceux d'une majorité républicaine, il défend, avec une énergie digne d'une meilleure cause, le Bloc National dont quatre années d'expérience négative ont démontré la veulerie et l'absence d'esprit politique. Ce changement d'attitude suffit à expliquer la différence de ton qui singularise, de ceux qui l'ont précédé, ce savoureux tableau de mœurs.

M. Léon Daudet distribue, avec une prodigalité dont nous ne l'eussions pas soupçonné, l'éloge et la sympathie. Il se découvre pour M. Herriot une tendresse littéraire et les traits qu'il décoche à M. Briand sont eux-mêmes mouchetés d'une truculente bonhomie. M. Mandel pour d'autres raisons, toutes à son honneur, est le héros shakespearien tel que doit le rêver un polémiste de la trempe de M. Daudet Sous la plume de l'écrivain royaliste, surgissent, de l'enveloppe débile du représentant de la Gironde, les dons curieux et exceptionnels qui en font un personnage de

premier plan. Ainsi, sur chacun de ceux qu'il nomme, s'exerce sans fatigue et sans outrance une verve intarissable et sans cesse renouvelée.

Il en est un cependant devant qui l'homme d'esprit, pris au dépourvu, reste coi. Devant celui-là, qui échappe à ses moyens satiriques, pourtant assez vastes, il ne trouve que l'habituelle insulte, plus dommageable pour son auteur que pour celui qu'elle vise. Pour dépeindre (?) M. Tardieu, — puisque c'est de lui qu'il s'agit, — l'embarras de M. Daudet est si évident qu'il est contraint de recourir aux pauvres ficelles des comparaisons oiseuses et des recoupements sans fin. De cette mixture, il serait bien en peine d'extraire une substance. « Il est moins ceci que... plus cela que... mais pas autant autre chose que... » : tels sont les adverbes oscillants et incertains dont M. Léon Daudet alimente, contre M. Tardieu, son animosité de poincariste.

Au surplus, sur un ton grave que nous ne lui connaissions pas, il mêle, dans son ire grandissante, aux arguments contre cet auteur du « mauvais traité », des erreurs de fait, bien regrettables chez un homme politique de son importance, Il écrit : « Imaginer un système de paiement lunaire et contraire à la nature des choses, telle fut l'œuvre de M. Tardieu ».

Le plus incompétent des politiciens de petite ville sait bien que M. Tardieu fut totalement étranger à l'élaboration des clauses concernant les réparations et que, seuls MM. Klotz et Loucheur doivent en être rendus responsables. Dès lors, quelle confiance peut-on fonder sur les éléments d'information d'un parlementaire, non dépourvu d'autorité et de notoriété, et à qui échappent de pareilles bourdes ? — Ce qui est dans la nature des choses, c'est que le tempérament d'un homme comme M. Tardieu, aussi redoutable pour les adversaires du régime que pour les mutilateurs du traité, — parmi lesquels figure en belle place l'actuel président du Conseil,— ne pourra s'affirmer, comme celui de son illustre chef, Clemenceau, qu'aux heures de crise nationale. De celui qui gagna la guerre que le Chef d'Etat d'alors prolongea en maintenant trois ans Malvy au pouvoir, M. Tardieu connaîtra le destin changeant dont l'hostilité de *l'Action Française* et la haine de Poincaré sont les incidents rituels. Que la jovialité proverbiale de M. Léon Daudet se soit mue, exclusivement « au profit » de M. Tardieu, en mots aigres et incolores, voilà qui contri-

bue grandement à nous convaincre de la force et de la volonté implacable qu'il devine chez son adversaire. C'était le plus bel hommage qu'il pouvait lui rendre.

De M. Poincaré, à qui M. Daudet attribue un noble caractère, nous dirons : étant en désaccord avec M. Clemenceau sur certaines clauses du traité intéressant notre sécurité sur le Rhin, il avait le choix entre l'éclat d'une démission qui n'engageait que lui et sa signature qui engageait le pays tout entier ; or, il ne manifesta jamais, même devant le chef du gouvernement, l'intention de se retirer ; il resta à l'Elysée et parapha, sans la moindre objection de sa part, le traité que depuis il a jugé néfaste pour la France. De ce jour, la noblesse de caractère de M. Poincaré nous parut une légende aussi solidement établie par ses amis occasionnels, que le fut naguère, par ces mêmes gens, celle de la valeur financière de Caillaux. M. Daudet, dont le journal dénonce chaque jour le danger d'une guerre, n'est il pas frappé par certains rapprochements symptomatiques ? Sous le septennat de M. Poincaré, nous vîmes défiler au pouvoir toute la fine fleur du pacifisme pro-allemand d'avant-guerre : Monis, Doumergue, Caillaux et quelques jours avant la mobilisation générale, on acquittait celle que l'*Action Française* nomme encore aujourd'hui « la tueuse ». En 1922-23, Poincaré étant consul, nous aurons vu Marty, Midol, élus dans une centaine de communes de France, le non-lieu de Paul Meunier, l'acquittement de Judet et celui, plus ignominieux encore, de Germaine Berton.

Ce ne sont sans doute pas les gouvernements qui rendent les verdicts, mais ce sont eux qui créent l'atmosphère. Est-il besoin d'assurer que, sous le ministère Clemenceau, de tels scandales ne se fussent jamais produits ?

Au dehors, le tableau est plus sombre encore : le traité de Versailles devenu inopérant par l'opération mal ordonnée de la Ruhr, le contrôle militaire interallié suspendu depuis 16 mois, l'Allemagne préparant la revanche, à l'horizon une Chambre rouge et derrière elle le spectre d'une nouvelle guerre... Tel est le bilan de deux années de poincarisme.

L'admiration que commande l'indéniable talent de M. Léon Daudet et la respectueuse sympathie que, devant une tombe encore ouverte, nous inspire sa courageuse personne, ont rendu particulièrement délicate cette analyse que nous eussions souhaitée

moins sévère. Mais nous pensons qu'au mouvement des Idées, où l'Action Française tient si haut le flambeau, il est loisible à quiconque d'apporter ce qu'il croit fermement être un peu de lumière et de justice.

GEORGES SUAREZ.

§

Un commissaire de police berlinois, Hans von Tresckow, chargé spécialement pendant longtemps de surveiller les chantages et les délits contre les mœurs, vient de publier ses souvenirs sur **Des Princes et d'autres mortels**. S'ils se lisent sans effort, leurs conclusions ne s'imposent pas toujours. Chargés de retrouver les criminels d'après des indices souvent bien équivoques, les policiers ont une inclination bien explicable à croire qu'ils ont démontré une culpabilité quand au contraire ils n'ont fait que rendre une accusation plausible. Cette tendance à voir partout des délinquants se retrouve dans Tresckow. Il croit volontiers aux cancans. Citons par exemple ce passage de ses souvenirs sur Darmstadt où son père était colonel du 115e régiment:

Le grand-duc, qui avait été marié avec une fille de la reine d'Angleterre, était veuf. J'ai souvent vu jouer dans le jardin ses ravissantes filles, alors encore fillettes en jupes courtes. L'une épousa plus tard le grand duc Serge de Russie et l'autre le tsar Nicolas... Quand Serge vint à Darmstadt, pour les fêtes de son mariage, il ne rougit pas d'amener avec lui sa maîtresse décorée du titre de blanchisseuse. Habillée en costume russe, elle excitait la curiosité des gamins des rues. Le grand-duc fut assez faible pour tolérer cet affront. Il se tut aussi quand la reine d'Angleterre, sa belle-mère, étant venue le visiter, amena avec elle son valet de chambre Brown avec lequel on disait qu'elle entretenait des relations amoureuses et qu'elle aurait épousé par la suite. Le prince de Galles, son fils, l'a, en tout cas, dans des conversations entre hommes, parfois appelée Mrs Brown, et après la mort de Mr. Brown, elle lui fit élever un monument pompeux à Windsor. Lors de cette visite, Brown occupa au château les meilleures chambres et fut l'objet des plus grandes prévenances. La belle-mère eût été fort mécontente s'il en eût été autrement et n'eût pas donné l'argent dont le grand-duc avait toujours tant besoin. On causait beaucoup de cela dans la société de la cour...

Son père étant mort quelque temps après, Tresckow fut forcé d'entrer dans la police berlinoise pour vivre. Les renseignements qu'il donne sur la façon dont étaient choisis les chefs de cette

police sous les rois de Prusse prouvent que le « fait du prince » n'est pas l'apanage des républiques : von Richthofen avait dû sa nomination à ce qu'un von Puttkammer (allié aux Bismarck) avait voulu avoir sa place de Landrat (sous-préfet). Rien ne désignait Puttkammer pour les fonctions de président de la police. C'était un homme peu accessible, brusque dans sa façon de parler, appliqué au travail et grand ennemi des femmes, « mais ayant une inclination particulière pour les jeunes soldats ». L'inspecteur criminel von Meerscheidt-Hüllesem la remarqua et le fit filer, mais Richthofen, s'en étant aperçu, le força à s'en excuser. Von Windheim, le successeur de Richthofen et d'ailleurs beaucoup plus adroit, dut sa nomination à ce qu'il avait servi dans le 1er régiment de la garde à pied en même temps que Guillaume II. Il fut remplacé par von Borries à qui la place échut parce qu'à l'Université, le ministre de l'Intérieur Hammerstein et lui avaient appartenu au corps Vandalia. Hammerstein favorisait tellement ses anciens camarades de corps que l'on parlait d'une invasion des Vandales à Berlin. Quant à la place du chef de la police criminelle, elle fut donnée à un jeune conseiller de gouvernement qui ne travaillait pas, buvait beaucoup et ne devait sa nomination qu'à ce qu'il était le neveu du sous-secrétaire d'Etat.

Tresckow, au bout de quelques années de service, fut chargé de diriger la section qui s'occupait de la répression des chantages. A cette spécialité s'ajoutèrent peu à peu les affaires d'homosexualité, la plupart des cas de chantage étant occasionnés par celles-ci. Le code civil allemand contenait en effet un § 175 ainsi conçu : « Les actes de débauche contre nature qui auront été commis entre personnes du sexe masculin ou avec des animaux seront punis d'emprisonnement. » L'application de cet article, par les procès scandaleux auxquels il a donné lieu, a énormément contribué à exagérer l'importance de ces délits.

Les affaires d'homosexualité dont Tresckow s'occupait, le forcèrent à étudier ce vice. Il a comparé le résultat de ses observations avec les constatations des Drs von Krafft-Ebing, Albert Moll et Magnus Hirschfeld et dit avec eux : L'homosexualité n'est pas un vice, mais une disposition malheureuse.

Il y a actuellement à Berlin, écrit-il, plus de 100.000 personnes à sentiments homosexuels. Elles se sont liguées étroitement et possèdent même un journal, *L'Amitié*, qui paraît régulièrement. Il y a un an, il

fut l'objet d'un procès pour insertion d'annonces immorales... Hirschfeld y déclara qu'il y a actuellement à Berlin plus de 100 tavernes qui ne sont guère fréquentées que par des homosexuels. Le but de leur mouvement est la suppression du § 175 que personnellement je considère comme désuet, car il ne peut être que rarement appliqué... Il contredit d'ailleurs à l'axiome : *Volenti non fit injuria*. Naturellement, les mineurs et les faibles d'esprit doivent être protégés...

Je connais beaucoup de mariages d'homosexuels, mais en général ils n'ont pas été heureux, quoique des enfants en soient issus. La disposition à l'homosexualité s'hérite d'ailleurs souvent. Dans les familles où il y a beaucoup de mariages consanguins, elle est fréquente : c'est le cas de la noblesse baltique... Il en est de même des familles princières allemandes... Krafft-Ebing qualifie les homosexuels d'infortunés, mais eux-mêmes ne se considèrent pas comme tels. Adolf Brand, leur écrivain, a dit dans sa revue : *Celui qui s'appartient* : « Nous sommes les meilleurs »... Ce sont souvent des natures artistiques... mais ils ont rarement un caractère ferme et honorable ; la force de volonté leur manque ; ils ont recours volontiers à l'intrigue, à l'hypocrisie et au mensonge, armes féminines... Chez beaucoup d'entre eux, j'ai constaté une absence regrettable du sentiment national. Ils se considèrent comme cosmopolites. Le principal pour eux est que ceux qu'ils fréquentent soient disposés comme eux... Cette particularité peut devenir dangereuse dans la carrière diplomatique et je crois que maint secret de l'Empire allemand a été ébruité par des diplomates homosexuels... L'ambassadeur prince d'Eulenburg fréquentait beaucoup L..., le conseiller de l'ambassade de France. Tous deux avaient des dispositions homosexuelles et le savaient. Quand, par suite des articles de la *Zukunft*, la position de L... eut été ébranlée, elle aussi, son gouvernement le rappela et l'envoya dans un Etat balkanique où l'amour entre hommes, loin d'être méprisé comme chez nous, est considéré comme un passetemps inoffensif. A l'ambassade de Russie, il y avait aussi un secrétaire nommé von Pagenkopf qui fréquentait beaucoup d'officiers et de diplomates allemands ayant les mêmes dispositions que lui. Les homosexuels se reconnaissent souvent entre eux au premier regard... d'après une expression de la figure, les gestes des mains, une intonation ou des mouvements des hanches...

Les homosexuels avaient depuis longtemps attiré l'attention de la police... [L'inspecteur criminel von Meerscheidt Hüllessem, que des embarras d'argent forcèrent à se suicider], avait ordonné de remettre à l'Empereur un paquet de fiches concernant une centaine d'homosexuels des hautes classes de la société... mais Guillaume rendit le paquet sans l'ouvrir, disant : « Ce sont des affaires de police, envoyez cela au président de celle-ci ». [Celui-ci me le remit.] Tous ceux qui figurèrent d'une

façon désagréable dans les procès sensationnels postérieurs étaient notés sur ces fiches avec motifs à l'appui...

L'homosexualité a produit une prostitution masculine considérable. Beaucoup d'hommes à dispositions normales s'y livrent pour obtenir un gain honteux, mais copieux... Ceux qui l'exercent, pour attirer l'attention de leurs clients, s'habillent d'une façon tapageuse, se fardent et se poudrent... [L'affaire finit souvent par un chantage sans fin.]

Les régiments en garnison à Berlin et à Potsdam avaient été complètement contaminés par les homosexuels qui, pour leur commerce, préféraient souvent les soldats. C'étaient principalement les régiments de cavalerie qui, à cause de leurs uniformes voyants, avaient surtout à souffrir des séductions des homosexuels... [Le colonel des cuirassiers de la garde, pour y remédier, interdit à ses hommes les tavernes fréquentées par les homosexuels, les fit surveiller par des patrouilles et fit ouvrir la correspondance de ses subordonnés.] Dans le corps des officiers, particulièrement dans les régiments de la garde, il y avait aussi quelques homosexuels.

Chaque monarque a l'entourage qu'il mérite... Guillaume II, avec sa façon impulsive, choisit des hommes qui lui avaient plu par des qualités extérieures. Il fut bientôt entouré d'un cercle d'homosexuels, parceque ces gens-là se distinguaient par leurs talents de société et par leur souplesse. [L'empereur ne soupçonnait rien... Comme les homosexuels sont comme enchaînés les uns aux autres et n'ont point de secrets entre eux, ils formaient comme un mur qui empêchait l'Empereur de voir...

Le principal membre de cette clique était le prince d'Eulenburg-Herteteld, ancien ambassadeur. La disgrâce de Caprivi fut décidée dans son château de Liebenberg. Faisaient aussi partie de cette clique, le comte Kuno Moltke surnommé Tutu par ses amis, commandant de la place de Berlin, violoniste très apprécié de l'Empereur, l'aide de camp comte Wilhelm Hohenau (du sang des Hohenzollern, homme grand, élégant et d'aspect viril, tutoyé par l'Empereur), Bodo von dem Knesebeck (introducteur des ambassadeurs et secrétaire du cabinet de l'impératrice), le comte Edgard Wedel (maître des cérémonies), le général von Kessel, commandant les Gardes du corps. En fait, il n'y eut de preuves que contre Wedel (qui dut démissionner) et contre Knesebeck ; pour

Hohenau, la chose était notoire; contre les autres, rien ne put être prouvé.

La campagne contre « la Camarilla perverse » fut engagée par le *Weltram Montag*, puis Harden reprit et développa l'accusation. C'était surtout Eulenburg qui était visé. Quand il commença sa campagne contre lui, Harden n'avait aucune preuve. Tresckow, chargé d'enquêter secrètement, releva seulement qu'Eulenburg, passant par Berlin, avait fait coucher son valet de chambre dans la même chambre que lui, sous prétexte que, souffrant de crises cardiaques subites, il ne pouvait pas passer la nuit seul.

On nota aussi qu'il avait fait venir de chez l'éditeur Max Spohr, de Leipzig, 6 livres traitant de l'homosexualité. Mais Harden, qui probablement ignorait même ces faits et n'avait accusé Eulenburg que d'après des rumeurs vagues, fut averti, pendant le procès qui lui fut intenté pour diffamation, que deux pêcheurs du lac de Starnberg avaient, dans un procès à Munich, avoué avoir commis à plusieurs reprises, avec le prince, des actes indécents. Le procès contre Harden fut suspendu et une procédure commencée contre Eulenburg pour parjure. Elle aboutit à un procès qui fut conduit dans un huis-clos si rigoureux que Tresckow lui-même ne put y assister. L'aggravation de l'état de santé d'Eulenburg fit ajourner le jugement qui ne put jamais être rendu.

Harden avait-il agi de lui-même? Le conseiller intime Hamann déclara à Tresckow le 20-6-07 que le chancelier de Bülow conjecturait que c'était S. E. von Holstein qui, par haine d'Eulenburg, avait fourni les documents à Harden. Dans les cercles de la cour, on attribua au contraire à Bülow la campagne de Harden.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Cap. de frégate Chack : *La Guerre des Croiseurs*, Tome II, Challamel. — Lieut. de vaisseau J. Amet : *le Jutland*, avec préface du V. A. Lacaze, Renaissance du Livre.

Le second volume de **la Guerre des Croiseurs**, de M. le Commandant Chack, chef du service historique de la Marine, continue l'étude de la crise que subit le transit maritime jusqu'à la date du 8 décembre 1914, sur toutes les mers du globe, par suite de la présence de quelques croiseurs allemands, postés aux nœuds des routes commerciales. Comme nous l'avons fait remar-

quer en rendant compte du premier volume de ce grand ouvrage (1), il s'agit uniquement de la guerre de Course qui, malgré l'interdit jeté sur elle par les diplomates et les marins officiels, avait pris une activité extraordinaire, dès l'ouverture des hostilités. L'Allemagne ne l'avait cependant aucunement préparée ; mais les capitaines des croiseurs allemands n'avaient pas eu besoin d'instructions particulières de leur gouvernement pour comprendre l'intérêt qu'il y avait à frapper la puissance économique de l'adversaire partout où elle pouvait être atteinte. Les résultats réalisés par l'initiative de deux petits croiseurs, l'*Emden* et le *Karlsruhe*, qui, en l'espace de quelques semaines, coulèrent, l'un 105.000 tonnes, et l'autre 76.000, ont dû inspirer bien des réflexions amères au grand Amiral Von Tirpitz, le Richelieu à œillères de la Marine allemande, dont l'idée fixe avait été de contrebalancer la puissance anglaise en poursuivant uniquement le développement d'une marine de cuirassés. Grâce à cette politique étroite, tous les grands paquebots allemands, sauf un petit nombre d'exceptions, restèrent internés dans les ports neutres, sans aucune utilité. Ils auraient pu jouer un rôle considérable comme croiseurs auxiliaires, en contribuant à ruiner le commerce ennemi. Si l'on s'applique à tirer des enseignements, à la seule lumière du bon sens, de la magistrale étude du commandant Chack, on aboutit à cette conclusion, que l'auteur ne formule pas, il est vrai, à savoir que le premier objectif du pouvoir naval est la ruine de la puissance économique de l'adversaire. Si cette destruction est poursuivie avec méthode et énergie, la paralysie est immédiate. Des flottes cuirassées pourront, au contraire, se heurter et s'entre-détruire en un point géographique, sans aucune répercusion sensible sur les directions de la guerre. Exemple, la bataille du Jutland. Le rayon d'action d'une flotte cuirassée est, en effet, trop limité et conditionné par trop d'exigences pour qu'elle puisse travailler longtemps à paralyser l'adversaire. Son action ne peut être qu'intermittente, sur un théâtre très limité. Aussi la seule conception rationnelle de la puissance maritime doit-elle se trouver, aujourd'hui, dans une flotte marchande, nombreuse, fortement dotée en croiseurs auxiliaires rapides. C'est la seule solution qui permette de posséder, en temps de paix, un instrument de premier ordre de la richesse économique et en temps de guerre

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1922.

un magnifique outillage d'une efficacité certaine. Une flotte de submersibles, pour appuyer l'action d'une marine, essentiellement vivante, aux atterrages et aux régions focales des voies de transit, doit être considérée comme un auxiliaire indispensable. On pourrait faire l'économie de tout le reste. On avait, dans notre marine, à une époque où les marins avait moins le goût de la figuration et davantage le sens des réalités de la guerre, une conception assez proche de ce que nous venons d'exposer. Nos grands paquebots étaient alors presque tous armés en croiseurs auxiliaires. Leur suppression fut décidée en 1905 ou 1906 pour des raisons de politiciens. Il fallut y revenir en 1914.

La partie centrale du second volume du commandant Chack est l'étude du combat de Coronel et de la bataille des Falklands, restitués avec une documentation et une précision, qui ne laissent presque rien à désirer. Rencontres, certes, émouvantes, riches d'enseignements, singulièrement suggestives pour des hommes du métier, et, en même temps, magnifiques exemples de décision militaire. Il est permis, toutefois, de se féliciter, de notre côté, du manque d'intelligence que l'amiral Von Spee apporta dans l'accomplissement de sa mission. Si, comme le fait remarquer le commandant Chack, il avait fait la guerre de course, « en ordre dispersé », avec les cinq croiseurs dont il disposait, au lieu de les traîner en ligne de file des mers de Chine à la côte du Chili, puis aux Falklands, il aurait certainement travaillé plus utilement pour son pays. Qu'en fût-il résulté ? Laissons au commandant Chack le soin de nous le dire :

Une telle guerre, conduite sur les grandes routes de l'Atlantique, aurait vraisemblablement obligé à dégarnir la Grande Flotte britannique, si bien que la mer du Nord aurait pu devenir le théâtre de la bataille que rêvait Tirpitz et à l'issue de laquelle, comme le disait l'amiral allemand, *notre défaite l'affaiblirait à tel point que, malgré sa victoire, sa flotte serait désormais incapable d'assurer sa supériorité mondiale.* Qui peut même dire de quel côté eût été la victoire ? Si, d'autre part, la guerre de course, menée par Von Spee, eût été accompagnée, de la part de la Flotte de Haute mer allemande, d'actions telles que la grande Flotte britannique eût été obligée de rester concentrée, l'action de l'escadre allemande des croiseurs aurait peut-être replongé le trafic allié dans une paralysie plus grave encore que celle du début. De toute manière, le cours de la guerre eût pu être changé. Mais l'Allemagne n'avait pas préparé la guerre de course.

Nous ne possédons jusqu'ici sur la Bataille du Jutland que la relation de M. O. Guéhinenc, rédigée sur des renseignements de presse et par suite prématurée, et la version unilatérale de M. le commandant de Parseval. qui doit être considérée simplement comme un hommage de reconnaissance au vice-amiral Jellicoe. M. le lieutenant de vaisseau J. Amet nous apporte, dans son livre, **Le Jutland**, une version plus documentée et, d'une manière générale, plus satisfaisante. L'engagement des croiseurs de bataille, qui précède la rencontre des flottes cuirassées, est présenté avec une grande clarté, et la véritable physionomie de cette première passe, si émouvante, si suggestive, nous est vraiment restituée, croyons-nous, pour la première fois. Il est curieux de constater que la bataille du Jutland débute par un acte de désobéissance du vice-amiral Beatty aux ordres de Jellicoe. Celui-ci avait donné à Beatty rendez-vous à 14 heures le 31 mai en un point géographique, avec ordre de le rallier dans le nord de ce point, s'il ne se trouvait pas à l'heure dite au rendez-vous. Ni l'un ni l'autre ne s'y trouvent à l'heure convenue. Beatty continue à marcher à l'est, lorsqu'à 14 h. 10 les fumées des croiseurs allemands lui sont signalées. Il est à ce moment, à peu de chose près, au point de rendez-vous. Que va-t-il faire? Rallier Jellicoe en envoyant ses croiseurs légers reconnaître les fumées en vue, c'est laisser échapper l'occasion de prendre contact avec l'adversaire. Il n'hésite pas. Il signale par T. S. F. sa position à Jellicoe et il gagne à toute vitesse dans la direction de l'ennemi supposé. Question de tempérament. Beaucoup d'autres n'eussent pas agi ainsi, témoin le contre-amiral Thomas Evans commandant la 5e escadre cuirassée qui, comme l'âne de Buridan, hésite entre son désir de rallier Jellicoe et celui de suivre Beatty. Il se maintient à grande distance au nord de ce dernier, à tel point que celui-ci est obligé de lui signaler à trois reprises de le rallier. M. le lieutenant de vaisseau Amet se montre justement sévère pour l'amiral Evans. Il ne l'est pas moins pour Jellicoe, malgré quelques réticences regrettables. Il est curieux de constater qu'il n'ose pas, cependant, mettre en lumière la faute énorme, commise par Jellicoe, en débouchant sur le champ de bataille dans une formation serrée. Si Jellicoe avait déployé sa flotte avant d'arriver au contact, comme l'ordonnaient le bon sens et les principes de tactique les plus élémentaires, il n'aurait pas éprouvé le cruel embarras où il s'est

trouvé quand il lui fallut s'engager. Se déploierait-il sur la droite ou sur la gauche ? En se déployant sur la gauche, il se trouvait trop près de l'ennemi ; sur la droite, il s'en trouva trop loin. Or s'il s'était présenté en ligne déployée, il serait entré en jeu au point qu'il aurait voulu. Nous avons été, jusqu'ici, le seul à signaler cette faute capitale dans *The Anglo-French Review* au lendemain de la parution du livre de Jellicoe. Cela nous valut les pires injures d'un publiciste, dont la mission consistait à chanter *Laudes* à tous les gestes de l'Amirauté. Nous n'eûmes qu'à renvoyer notre publiciste à l'ouvrage de Jellicoe, dont la relation loyale et sincère nous a seule permis de connaître la vérité. Eût-il cherché à la dissimuler qu'il y aurait indubitablement réussi, car aucun de ses capitaines ne l'aurait trahi. Quoi qu'il en soit, voici comment M. Amet apprécie la manœuvre de Jellicoe : « Il en résulta, dit-il, une certaine confusion. Afin de faciliter la tâche des commandants, l'Amiral réduisit la vitesse à 14 nœufs. Toutefois, il ne put empêcher l'avant de la ligne anglaise de s'étirer outre-mesure, tandis qu'à l'arrière les derniers bâtiments serrés en paquets devaient diminuer de vitesse et même stopper pour se dégager les uns des autres, sous le feu imprécis, mais intense, des cuirassés allemands. » C'était la pagaye. Il fallut toute l'habileté manœuvrière des capitaines pour rétablir l'ordre de bataille.

JEAN NOREL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

La coopération économique franco-allemande. — Les différentes faces du problème que pose la coopération économique franco-allemande sont actuellement étudiées et âprement discutées dans les milieux financiers et dans certains cercles politiques.

Cette coopération, dont il a été souvent question depuis l'armistice et qui a sommeillé pendant la durée de la résistance dite passive, terminée par la défaite de l'Allemagne, revient à l'ordre du jour depuis que les magnats industriels rhéno-westphaliens, l'épée dans les reins, ont été forcés de conclure des accords avec la M. I. C. U. M.

Arnold Rechberg, soi-disant mandataire de la grande industrie allemande, est venu à Paris offrir à la France une participation dans

l'industrie allemande. De son côté, Hugo Stinnes déclare au correspondant d'un journal parisien qu'il travaille pour la paix et se pose en champion d'un rapprochement économique franco-allemand, en demandant de transformer en accords à longue échéance, d'une durée minimum de vingt-ans, les conventions conclues avec la M. I. C. U. M. qui viennent à expiration en avril prochain.

Enfin, M. Paul Reynaud, député des Basses-Alpes, nous invite, à la tribune du Parlement, à collaborer avec l'industrie allemande, estimant que c'est là le moyen qui nous permettrait d'obtenir de l'Allemagne les réparations auxquelles nous donne droit le Traité de Versailles.

Le projet de Rechberg nous attribue, au titre des réparations, une certaine fraction d'actions ou d'obligations d'entreprises allemandes, entièrement libérées, 25, 30 ou 33 o/o, pour lesquelles l'Etat français ou ses délégués, — l'industrie française, — toucherait les dividentes y afférents.

Pour éviter que la part des actionnaires allemands soit trop fortement rognée, toutes les entreprises, atteintes par le projet, — et pour être efficace il devrait s'étendre aux exploitations agricoles, aussi bien qu'aux entreprises industrielles, commerciales et même financières, — augmenteraient le chiffre de leurs capitaux dans la même proportion où s'effectuerait la participation de l'Etat français, à savoir 30 o/o, si l'on prend pour base le chiffre moyen de Rechberg.

Etant donné que l'Etat français s'est généralement révélé piètre commerçant, absolument incapable de gérer lucrativement une entreprise économique, voire d'équilibrer son budget, il devrait mobiliser sa créance en cédant ses titres soit à des établissements de crédit soit à des organismes syndicaux, soit à des industriels. Toute notre vie économique nationale serait ainsi associée au développement de la vie économique allemande. Non seulement elle y participerait, en bénéficierait, mais encore la France aurait en mains les moyens de la surveiller de près, de la contrôler étroitement.

Cette solution, qui a été préconisée par nombre de bons esprits, car Arnold Rechberg n'en est pas l'unique prometeur (1), — est trop séduisante pour ne pas l'examiner attentivement sans parti pris et sans illusion.

(1) Cf. mon ouvrage sur *l'Avenir des relations franco-allemandes.*

Tout d'abord, les inconvénients, dont le plus grand, c'est que ces capitaux allemands qui seront mis entre nos mains rapporteront des revenus en marks, c'est-à-dire en monnaie totalement dépréciée. Que ferons-nous de ces marks, si la valeur du mark-papier demeure aussi basse ou se remet à baisser ?.. A cette objection, il est facile de répondre que la baisse du mark n'est nullement en rapport avec la situation économique réelle de l'Allemagne et qu'elle provient essentiellement de l'inflation fiduciaire et non pas du marasme des affaires.

Du reste, à cette baisse du mark correspondent une augmentation équivalente des capitaux et de formidables distributions de dividendes dont nous aurions notre part.

La création du mark-or ou du mark-rente, — à condition toutefois que l'émission ne dégénère pas en inflation, — peut également, dans une certaine mesure, répondre à cette objection.

Rien ne nous empêcherait d'échanger nos dividendes, payés en marks-or, contre des devises étrangères à valeur stable : dollars, livres sterling, florins ou francs suisses.

L'association de notre économie à l'économie allemande constituerait incontestablement le meilleur préventif contre une nouvelle conflagration ; nous serions en mesure de contrôler toute l'activité industrielle de l'Allemagne et de l'empêcher de dériver vers une guerre de revanche. Par surcroît, il se produirait naturellement dans certains domaines un phénomène de copénétration.

C'est ainsi que, pour ne prendre qu'un exemple, — il est vrai l'un des plus suggestifs, — la France et l'Allemagne ne peuvent se dispenser l'une de l'autre dans l'industrie métallurgique. En effet, par suite du retour de la Lorraine à la France, notre puissance de production sidérurgique va se trouver doublée, tandis que notre capacité d'absorption restera sensiblement la même. Avant la guerre, nous produisions environ cinq millions de tonnes de fer et d'acier, dont nous ne consommions, — machines comprises, — qu'un peu plus de quatre millions et demi.

La richesse des gisements de minerai de fer situés en Lorraine et le développement de l'industrie métallurgique qu'y avaient installée les Allemands sont tels que notre puissance de production va être portée à dix millions de tonnes au moins.

On ne peut guère fixer notre consommation nationale pour

les prochaines années à un chiffre supérieur à six millions de tonnes. Il en découle que nous devrons exporter environ quatre millions de tonnes de fer et d'acier, soit en Allemagne, soit dans d'autres pays.

Notre acheteur tout indiqué, c'est l'ancien exploitant des mines dont nous sommes aujourd'hui possesseurs : l'Allemagne, de laquelle nous dépendons, au demeurant, pour la livraison du charbon. Les industriels auxquels appartenaient autrefois les mines lorraines n'étaient-ils pas même propriétaires de charbonnages dans le bassin de la Ruhr... L'expansion de notre industrie sidérurgique demeure fonction de son ravitaillement en charbon et surtout de son ravitaillement à un prix de revient relativement très bas qui lui permette de concourir sur le marché mondial.

Nous pouvons donc affirmer que le fer et l'acier français sont liés au charbon allemand et que tout l'avenir de notre expansion, dans ce domaine, est attaché à une étroite collaboration des deux pays.

Les problèmes qu'agitent le plan Rechberg sont donc d'ordre essentiellement national. Un tel plan, s'il aboutissait, équivaudrait à une véritable révolution dans l'ordre économique aussi bien que politique, car il ne faut pas se cacher que sa conclusion aurait de formidables répercussions dans tous les domaines.

Mais encore faut-il que l'on soit à deux pour conclure un traité. Or, la presse allemande, dans son ensemble, condamne le projet Rechberg et dénie à ce dernier tout droit de négocier à Paris au nom de l'Allemagne, voire d'un groupe notable de grands industriels. Rechberg n'est chargé d'aucune mission officielle. C'est de sa propre initiative qu'il est venu défendre son projet à Paris et le Dr. Sorge, président de la Fédération des industriels allemands, vient de déclarer, par la voie de la presse, que son association ne reconnaît nullement à M. Rechberg, qui ne joue aucun rôle dans la vie économique allemande, le droit d'être son mandataire. De son côté, le gouvernement du Reich fait savoir qu'il n'a rien de commun et ne veut avoir rien de commun avec les plans de Rechberg.

Néanmoins, l'idée est trop belle pour être abandonnée. Il reste à savoir si, la personnalité de Rechberg, — chargé sans doute de frayer la voie, encore qu'il ait été désavoué,— mise à l'écart, les pourparlers en vue de cet accord se feront entre les industriels des deux pays ou bien si l'Etat français s'en préoccupera.

Etant donné que la participation de la France à l'industrie allemande constitue une solution, du moins partielle, à l'épineux problème des réparations, nous estimons que le devoir impérieux de notre gouvernement est d'intervenir sans tarder.

AMBROISE GOT.

§

Egypte.

Le triomphe de Zaghloul et la « Question d'Egypte ». — Zaghloul Pacha, à Gibraltar, crut sa fin prochaine. Le médecin du gouverneur lui-même s'y trompa. Et les ministres de S. M. B. qui ne se souciaient pas d'avoir sur la conscience la mort de l' « agitateur », lui rendirent sa liberté. Or, Zaghloul n'eut pas plutôt foulé le sol du *beled* (1) qu'il se sentit tout ragaillardi. Il reprit goût à la vie et à la lutte. La date des élections approchant, il rassembla ses lieutenants, concerta avec eux le plan de campagne, attisa leur ardeur, et dûment chapitrés les lança par tout le « royaume »; dans les *moudiriéhs* et les *markaz*, prêchant la bonne parole, publiant les louanges et le programme de Saad, ils minaient, sur l'air de *Yéhia Masr Horra !* (2) le prestige des concurrents. Deux beys chrysostomes reçurent la mission de se rendre à Paris afin de cajoler la grande presse et « l'inspirer », organiser des banquets présidés par quelque sénateur idéologue, déclamer des discours sonores, répandre des brochures, en un mot rappeler à l' « opinion publique » la « Question » d'Egypte.

... Les élections vont avoir lieu, annonça l'un de ces messagers. Espérons qu'elles seront libres, et que, de cette consultation nationale, sortira un état de choses logique et sain. Ce n'est pas en vain qu'on aura consulté cette grande conscience qu'est l'âme populaire. Ce n'est pas en vain qu'on se sera adressé aux travailleurs de nos campagnes et aux citadins éclairés de nos villes florissantes. Ils sauront dire, les uns et les autres, qu'ils veulent que soit libre la terre que depuis des milliers d'années ils fécondent de leur sueur, et libres aussi les institutions que les *classes supérieures* ont données aux pays, grâce à une étude attentive des besoins de l'Egypte et à un souci continuel de la voir prospérer dans l'indépendance et la liberté.

Les élections viennent d'avoir lieu, en toute liberté. Cependant que les cortèges des travailleurs des campagnes et des citadins

(1) Pays.
(2) Vive l'Egypte libre.

éclairés défilaient devant les urnes, Lord Allenby poursuivait au Soudan sa tournée d'inspection annuelle, et Fouad Ier, de son côté, pour mieux attester sa neutralité, s'en est allé faire une petite excursion sur le canal de Suez et le Sinaï. Ainsi, ni Abdin, ni Kasr el Doubarra (1) n'ont, dans un sens ou dans l'autre, agi sur la grande conscience qu'est l'âme populaire. Les candidats Zaghloulistes ont pu, tout à leur aise, culbuter sur toute la ligne les Constitutionnels, les Libéraux, les Nationalistes, et quelques « neutres », leurs adversaires. Les « extrémistes » sont restés maîtres absolus du champ de bataille électoral. Leurs journaux, le *Balagh* et *Mabroussa*, chantent victoire. Ce résultat, proclament-ils, sonne la défaite définitive des Pachas propriétaires fonciers. Il met fin au régime féodal en Égypte. C'est, en effet, le règne du tiers-état, des classes supérieures qui commence. Le bourgeois égyptien, l'Effendi, supplante dans les ministères et les administrations le Pacha de souche turque, client de l'Occupation. L'expérience prouvera si le « travailleur des campagnes » aura gagné au change. Le passé montre qu'il n'eut jamais plus cruel oppresseur que le « citadin éclairé », fellah appelé au pouvoir et investi d'une parcelle d'autorité. L'exemple le plus fameux est celui d'Ismaïl Saddik le Mouffetich. Quoique généralement issu de fellahs, l'effendi est plus étranger aux fellahs que ne le furent les Pachas. Le fellah demeure, ce qu'il a toujours été, « semblable à l'abeille, [ne paraissant] destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même de ses peines et de ses sueurs » ; l'école et l'université, ces couveuses artificielles, font des monstres de ses fils : des primaires au vernis exotique, fonctionnaires, avocats ou médecins, férus d' « idées avancées », de modernisme et de progrès, superficiels et creux, plein de rhétoriques, infatués de leurs maigres talents, aimant la parade, jouisseurs. Les fellahs, bientôt dégrisés, trouveront à leurs dépens qu'ils n'auront fait que changer de despotes, une fois de plus.

Quant à Fouard Ier, comment prendra-t-il les choses ? Sa fortune et son élévation il les doit aux Anglais, et il aime la « royauté » pour la liste civile qui y est attachée, autant que pour les satisfactions qu'elle procure à sa vanité. Il prend son rôle au sérieux, frappe monnaie à son effigie, accrédite des « ministres » à l'étranger. Il se propose même de rendre visite aux chefs d'État

(1) Le Palais et la Résidence.

de l'Europe. Tout cela est dans la tradition d'Ismaïl-le-Dissipateur. Mais le « roi » n'est point comme ce Khédive un souverain absolu. L'autocratie ne se porte plus. Fouad Ier s'étudie à passer pour démocrate et débonnaire ; sur les timbres versicolores, l'image estampée de ce descendant de Méhemet-Ali s'épanouit en veston et faux-col, tel un *effendi* replet et réjoui, les moustaches conquérantes sous le tarbouch incliné sur l'oreille. Mais cette attitude est, au fond, plus politique qu'on ne l'imagine. Elle apparaît symbolique. Fouad Ier souhaite que ses sujets, et surtout les pétulants *effendis*, suivent son exemple, et sachent se contenter des apparences de l'indépendance comme il se contente lui-même des signes extérieurs de la royauté. Les Égyptiens doivent s'estimer heureux d'avoir obtenu le *self-government*, leur sagesse serait courte s'ils s'entêtaient à réclamer l'impossible. L'indépendance sans conditions, ils ne sauraient l'espérer que du démembrement violent de l'Empire britannique, et même alors il est à craindre que l'Égypte ne retombe presque aussitôt dans les serres du vainqueur. C'est là une fatalité sur laquelle le Trismégiste s'est lamenté avec des accents inoubliables. Fouad Ier, en confiant à Zaghloul le soin de former un ministère, lui commentera ces vérités, et il démontrera à cet extrémiste comment, grâce à l'ingénieux mais très délicat système du « royaume souverain et indépendant », ses intérêts, ceux de son parti et ceux de la « nation » se trouvent liés aux intérêts de la dynastie, s'il veut conserver les avantages concédés, Zaghloul devra se faire son complice et le complice des Anglais, et feindre de croire à ce qui n'est pas, car, s'il défie l'autorité du « roi », s'il bafoue sa Majesté et, s'il ameute le pays, les Anglais, dont les forces encerclent l'Égypte, seraient tentés d'intervenir.

Zaghloul Pacha, avec les élections, a triomphé sur un terrain d'où les Anglais s'étaient volontairement retirés. Mais il n'est pas au bout de ses épreuves, et la « Question d'Egypte » subsiste tout entière avec les « quatre points réservés ». C'est autour de ces points que se livrera la grande bataille, si Zaghloul ne s'amende entre temps et ne se révèle, au pouvoir, un « modéré » et le soutien du trône.

AURIANT.

§

Thibet.

RÊVES MESSIANIQUES THIBÉTAINS. — Juifs et Chrétiens ne sont

pas les seuls à attendre, soit la venue d'un Messie, soit le retour du Christ; nombreux sont les rêves analogues éclos dans l'imagination humaine, et dont la réalisation est escomptée, à plus ou moins brève échéance, en divers points du Globe.

Les Hindous parlent de Kalti, une nouvelle incarnation de Vichnou sous une forme guerrière. Les Bouddhistes espèrent Maitreya, le futur bouddha plein de bonté et d'amour pour les êtres, qui, par sa prédication persuasive, établira, sur la terre, le règne de l'universelle bienveillance. Les Thibétains, eux, songent au « Héros qui viendra du Nord ».

Quelque dégénéré que soit le Bouddhisme professé par les Lamaïstes du Thibet, l'idée de Maitreya se conserve chez eux. Leurs lettrés l'interprètent de façon plus ou moins symbolique ; certains mystiques vont même jusqu'à déclarer que la naissance de ce « Roi d'amour » (1) signifie la destruction de tout égoïsme dans le cœur de l'homme, et l'avènement de sentiments de tendresse et de véritable fraternité embrassant tous les êtres. De telles conceptions trouvent, naturellement, peu d'écho parmi la masse fruste et brutalement énergique des Thibétains. Celle-ci place sa foi et ses espoirs en de vieilles prophéties revêtant des formes multiples, mais identiques quant à leur fond, annonçant la venue d'un héros originaire de Chambala.

Qu'est-ce que Chambala ? — Les idées sont partagées à ce sujet : Certains croient que ce fut, jadis, le nom donné par les Thibétains à la capitale des Grecs en Orient. Quoi qu'il en soit, depuis longtemps ce nom a été attribué à une contrée mythologique située au Nord, par delà l'Océan. De nos jours, cependant, quelques-uns ont rapproché d'eux ce pays fantastique et le déclarent identique aux territoires russes de l'Asie, c'est-à-dire la Sibérie.

Plusieurs Lamas de haut rang, de ceux que les Etrangers résidant en Chine appellent, bien improprement, des « Bouddhas vivants », passent pour avoir déclaré qu'ils ne se réincarneraient plus au Thibet, mais renaîtraient parmi les Russes ; l'un d'eux annonça, même, qu'il y serait un officier ? Ces idées d'avenir « post mortem » sont intimement liées à la croyance en une réa-

(1) Maitreya est nommé, en thibétain, Gyalpo Tchampa, c'est-à-dire le roi de l'amour. *Tchampa* est l'amour pur à distinguer de *Deatchaks* ou *tchaks pa* qui exprime la passion, la luxure.

lisation prochaine des prophéties concernant le « héros venant du Nord ». Qui sera-t-il ? — On lui prête différentes identités. Une idée très répandue, surtout dans la province de Kham, est qu'il doit être Guésar, le chef aventureux dont les exploits forment le sujet d'un ancien poème épique, une véritable Iliade thibétaine (1).

Quel qu'il puisse être, sa mission est clairement définie : rassemblant autour de lui les braves guerriers, les Lamas célèbres des temps passés qui doivent reprendre naissance en Chambala, il en formera son Etat-Major. Doué du pouvoir d'accomplir des prodiges, il construira des soldats de pierre qu'il animera de façon à les rendre semblables à des hommes véritables. Ceci, et bien d'autres merveilles, étant accompli, l'armée conduite par ce grand chef descendra vers le Sud, comme une irrésistible avalanche, balayant devant elle, anéantissant la foule des infidèles.

Alors, lorsque, pêle-mêle, démons et mécréants seront couchés dans la poussière, un puissant autocrate sera établi à Lhassa. Tournant ensuite ses armes vers la Chine, le grand chef du Nord y remettra l'empereur sur son trône. Le premier soin de ce monarque sera de jeter à la mer les Etrangers qui demeureront encore près de la côte et d'interdire, à tout jamais, l'entrée de ses Etats à leurs pareils. Ensuite, une ère de paix et de prospérité sans précédent s'ouvrira pour le Thibet et la Chine, heureusement réunis. Cet avenir béni est prochain, paraît-il. Le fils adoptif de Guésar, son compagnon dans ses campagnes d'antan, existe déjà, réincarné, au pays russe ; moins de quinze années doivent s'écouler avant le triomphe du « héros venant du Nord » ; certaines rumeurs coururent même, l'hiver dernier, au sujet de son apparition en Mongolie.

C'est à tort que l'on s'imaginerait que l'état d'hostilité existant depuis plusieurs années entre le Thibet et la Chine provient de l'antipathie des Thibétains pour leurs suzerains, ou du désir d'établir leur indépendance absolue. Une complète autonomie peut être souhaitée par quelques dirigeants obéissants à des motifs divers, tous fortement intéressés, mais la masse n'y pense pas. Quels qu'aient pu être la cupidité, le despotisme des fonctionnaires chinois, à qui elle a eu affaire autrefois, les maîtres indigènes qui la gouvernent actuellement lui rendent l'existence cent fois

(1) Voyez l'« l'Iliade Thibétaine et ses bardes », *Mercure de France*, n° 606.

plus misérable. Ce qui a excité le mécontentement des Thibétains, c'est l'établissement de la République en Chine.

A part quelques rares Lettrés, les Thibétains ignorent complètement l'histoire de la Chine; ils ne soupçonnent point que différentes dynasties étrangères : mongoles ou mandchoues, y ont occupé le trône. Pour eux, l'empereur est perpétuellement la réincarnation du Bodhisatva de la Science et de l'Eloquence : Manjoucri. Déposséder ce plus que divin personnage, leur a paru un abominable sacrilège et, en combattant les Chinois qui s'en sont rendus coupables, ils nourrissent le fantastique espoir d'avancer jusqu'à Pékin et d'y restaurer l'Empire.

Mais qui a donc causé la déchéance de l'Empereur ? Qui donc gouverne, aujourd'hui, en Chine ? Il n'est pas un Thibétain qui ait le moindre doute à ce sujet : ce sont les étrangers, c'est-à-dire les Blancs. Sont-ils entièrement dans l'erreur ? Je n'oserais me prononcer, mais sans aborder une si épineuse question, il convient de dire que les idées des naïfs Thibétains, sur ce sujet, sont simplement extravagantes.

Yuen-schi-kai, en devenant Président de la République chinoise, fit frapper une nouvelle monnaie à son effigie. On le voit, sur ces dollars neufs, vêtu d'un uniforme militaire, de façon européenne. Les Thibétains et, avec eux, un grand nombre de paysans chinois, n'ont jamais pu admettre que le monsieur ainsi habillé pût être autre chose qu'un étranger. Au cours de mes pérégrinations dans l'Ouest, j'ai expliqué des centaines de fois, peut-être, que le Président était un Chinois, qu'un Chinois seul était éligible à ce poste, et que l'empereur dépossédé était un Mandchou, etc. Je ne sais pas si j'ai réussi à convaincre une demi-douzaine d'individus. Quant aux Thibétains, ils sont d'une obstination invincible : Les étrangers règnent à Pékin aux lieu et place du légitime souverain ; on ne peut leur persuader le contraire, et si un dollar frappé par le défunt président leur tombe sous la main, il donne fréquemment occasion à des gestes obscènes d'insulte.

L'on comprend, dès lors, pourquoi le « chef venant du Nord » est si impatiemment attendu pour rétablir l'ordre, tel que l'entendent les Thibétains, et faire pleuvoir, sur Lhassa, une pluie perpétuelle de largesses, la suppression de ces dernières, depuis l'avènement de la République, ayant péniblement affecté le monde des Lamas.

Pour nous, qui ne croyons ni à la venue du demi-dieu Guésar, descendant vers la terre sur un « arc-en-ciel blanc », ni à son armée de soldats de pierre, nous pouvons-nous laisser aller à rêver à cela « qui » pourra surgir du Nord pour ce peuple dans l'attente? Peut-être y a-t-il là, en réserve pour lui, bien des sujets d'étonnement.

ALEXANDRA DAVID.

VARIÉTÉS

A coups de ciseaux. — Jules Claretie rapporte, au cours de ses souvenirs du Dîner Bixio, que John Lemoinne déplorait, en 1885, « la perte, causée par le télégraphe, du journalisme à *écriture* et à idées ». John Lemoinne voyait juste. Il n'avait pas entièrement raison, toutefois, car c'est la guerre autant que le télégraphe qui a transformé nos journaux. Entre 1885 et 1914, en effet, l'on vit « le journalisme à *écriture* » par télégraphe. De la province et de l'étranger d'excellents écrivains rédigeaient leurs articles sur des formules télégraphiques et leurs dépêches valaient parfois les *papiers* de Lemoinne lui-même.

Depuis la guerre, la boutade se trouve mieux fondée. En raison certainement de l'accroissement des frais de production, en raison très probablement aussi d'une certaine lassitude intellectuelle de la part du lecteur, les faits divers tendent de plus en plus à remplacer les idées. Comme procédé mécanique, c'est une paire de ciseaux qui remplace l'appareil Morse, ce qui ne veut pas dire, par ailleurs, que le journal y perde en intérêt.

L'évolution, assez lente au début, poursuit maintenant une marche plus rapide. Et, naturellement, elle a commencé chez les Anglo-Saxons; les journaux américains et anglais, les premiers surtout, ont sur les nôtres une grande influence. Ne voit-on pas nos directeurs, nos techniciens chercher des leçons de choses à New-York et à Chicago ?

Il fut un temps où notre presse d'information, à l'exemple des feuilles américaines, travaillait sur une grande échelle,— grandes dépêches et grandes dépenses. Cela date d'environ une quinzaine d'années. A cette époque, on attachait de l'importance aux Délégations austro-hongroises, au Home Rule Bill, voire à la Diète prussienne; on donnait au lecteur débats parlementaires et discours politiques, de Londres et de Berlin, de Rome et de Péters-

bourg. Maintenant, c'est la tendance anglaise qui domine, — beaucoup de faits divers. On ne télégraphie plus de Constantinople les combinaisons diplomatiques, mais de Prague que les Tchéco-Slovaques, reprenant une tradition patriotique, ont décidé de porter la barbe. Le fil spécial de Londres n'apporte plus le discours du Chancelier de l'Echiquier, mais l'histoire de la logeuse de Chelsea que rendent malade les sonates de Beethoven jouées par son locataire. L'on accorde trois lignes au *chien écrasé* parisien, mais l'on fait les honneurs de la première page à celui de Kalamazoo (Etat de Michigan).

Barbey d'Aurevilly l'avait prévu il y a quarante ans :

A une époque plus prochaine qu'on ne croit, le journal, qui aura tué le livre, cessera lui-même d'être un journal. Le petit fait le rongera. Ce sera son insecte, ce sera sa vermine. Comme le lierre qui dégrade les murs sur lesquels il s'étale, le petit fait grimpera à toute page du journal et couvrira tout.

Et de tout cela, le grand responsable, c'est feu Alfred Harmsworth, vicomte Northcliffe. Ce « Napoléon du journalisme », — il adorait ce titre et se complaisait à imiter la mèche du Corse aux cheveux plats, — avait débuté par un hebdomadaire, *Answers*, bourré de tous les faits bizarres, anecdotes, historiettes, qu'il glanait de-ci de-là. C'était, un pot-pourri de paragraphes, — la chatte qui allaite des chiots, le veau à six pattes, la tortue millénaire, le nombre de billets de cinq livres qu'il faut joindre bout à bout pour aller de Londres à Pékin, et cent autres à l'avenant. Les lecteurs, par milliers, se montrèrent avides de cette pâture. Harmsworth, du reste, n'était pas l'inventeur du genre, car il existait déjà les *Tit-Bits* de Newnes. Mais il sut le développer. *Answers* eut des imitateurs, mais aucun ne parvint à ravir sa nombreuse clientèle.

Fort logiquement, quand Harmsworth fonda son premier journal quotidien, la *Daily Mail*, il n'abandonna pas la voie qui l'avait conduit au succès. Il n'aurait pas été sage, toutefois, de rompre entièrement avec les habitudes ; il fallait bien fournir les informations du jour. Mais dès le début, le petit fait s'étala en bonne place. Dans un des premiers numéros, on pouvait lire une dépêche de Paris, — « de notre correspondant particulier », — signalant les prouesses d'une poule merveilleuse, reine d'une basse-cour de province, dont les œufs avaient deux jaunes. Les jour-

nalistes de la vieille école n'auraient probablement pas négligé une pondeuse anglaise de même qualité. Mais une poule française! Et par dépêche! C'était renverser l'axiome de Villemessant, qu'un accident de voiture rue Blomet est plus intéressant pour le lecteur qu'une révolution en Perse.

Le petit fait gagnait toutes les rubriques. Le rédacteur des mondanités, notant un lundi matin les personnalités reconnues la veille à la « Church Parade » de Hyde Park, rapportait qu'il avait vu passer Lord X... « d'abord avec et ensuite sans son parapluie ». Il oubliait d'indiquer où diable était passé le parapluie dans l'intervalle.

C'était bien commencer. Par la suite, le *Daily Mail* fit mieux. Sa clientèle fut repue d'animaux phénomènes, de mensurations bizarres, d'événements étranges, butin ramassé au jour le jour dans les quatre coins du monde. Elle digérait tout; elle en redemandait. A tel point que d'autres quotidiens se créèrent ou se transformèrent pour exploiter leur part de l'inépuisable filon découvert par le précurseur. D'aucuns estiment qu'à l'heure actuelle certains élèves ont dépassé le maître. Le *Daily Express* cuisine excellemment ce genre de plat, à témoin ces titres glanés dans un seul numéro : — *Il se suicide en pyjama, Des jumeaux qui boxent, Quatre poulains d'une jument, Soixante et un ans à la même ferme, Un évêque inaugure un théâtre, Il coupe le nez de sa belle-mère.*

L'insecte de Barbey d'Aurevilly s'attaqua même au *Times*, ce temple de la tradition. Quand Lord Northcliffe en devint le principal actionnaire, il imposa le petit fait. L'on vit ce sacrilège : la poule phénomène déposer ses œufs à travers les colonnes du vieil organe de la Cité. La mort enleva le « Napoléon du journalisme » avant que le lierre eût tout couvert. La nouvelle direction s'empressa d'y donner quelques coups de sécateur.

D'où viennent ces petits faits ? Le nombre en est restreint; ce n'est pas toutes les semaines qu'une jument donne le jour à quatre poulains. Par ailleurs, l'on conçoit avec difficulté « notre correspondant particulier » explorant en personne écuries et basses-cours à la recherche de sa proie. C'est ici que les ciseaux entrent en jeu.

Depuis de nombreuses années, le personnel d'une rédaction en Amérique et en Angleterre comprend un *exchange editor*, ré-

dacteur chargé de la lecture des *exchanges*, en français *services*. Armé de ciseaux, il parcourt les confrères, tant de sa propre ville que de la province et de l'étranger. Un grand journal de New-York ou de Londres reçoit quotidiennement une centaine de *services*. Il en vient des antipodes aussi bien que de la ville voisine ; il y a aussi les hebdomadaires et les revues.

Pendant longtemps, la tâche principale de *l'exchange editor* fut de rechercher des indications. Un confrère signalait-il l'arrivée d'une sommité littéraire ou scientifique, l'*exchange editor* découpait l'information, la collait sur une feuille et la faisait tenir au rédacteur en chef avec la note marginale : « Pourrait fournir interview intéressante ». Un autre confrère rappelait un anniversaire ; note : « Pourrait fournir sujet d'article illustré ». Il découpait aussi quelques brefs entrefilets utiles au metteur en pages et qui servaient, sur le marbre, à boucher des trous en bas de colonne.

De nos jours, *l'exchange editor*, tout en remplissant sa mission primitive, découpe les petits faits. Il va de page en page et ses ciseaux n'arrêtent pas. Il découpe, découpe toujours, les pondeuses hors pair et les veaux à six pattes, quelle que soit leur provenance, de Bucarest ou de Yokohama, de San Francisco ou d'Aberdeen, de Bombay ou de Melbourne. Et les petits faits s'accumulent sur son bureau. C'est en général une récolte de deuxième zone, si l'on peut dire. Néanmoins elle peut comporter de véritables perles à « monter en épingle ». Le reste servira toujours de bouche-trou.

Pendant ce temps, les correspondants particuliers, à Paris, à Berlin, à Vienne, à Rome, dans vingt autres villes, outillés surtout d'une machine à écrire et d'une paire de ciseaux, découpent les petits faits dans les feuilles locales. Qu'elles émanent de Paris, de Londres ou de New-York, leurs instructions sont les mêmes : « Donnez-nous des faits divers (*Give us human interest stories*) » L'on câble donc de Paris à New-York le récit du combat d'un scaphandrier avec une pieuvre aussi gigantesque que marseillaise ; à Londres celui de « la célèbre somnambule » du Havre (notons en passant qu'à Paris elle n'était qu'anonyme, ayant omis de signer sa lettre au Procureur de la République) qui a « vu » l'assassinat de Philippe Daudet ; tandis que de Londres, — pas encore de New-York, cela coûterait trop cher ; on attend l'arrivée des

feuilles américaines pour les dépecer sur place, — déferle sur Paris le flot des petits faits anglais. Jamais les journalistes n'ont consommé autant de journaux ; jamais ils n'y ont autant taillé.

Il en résulte un échange constant et universel de petits faits. Un seul journaliste ne saurait lire tous les journaux. En outre, par une curieuse déformation professionnelle, le correspondant est enclin à croire qu'avec ses ciseaux il vient de découvrir à l'origine même la pieuvre marseillaise ou le mouton à deux têtes. Ceci explique probablement pourquoi à Paris les grands journaux d'information reproduisent régulièrement le lendemain les dépêches que certaines agences ont traduites la veille, des éditions parisiennes du *New-York Herald*, des *Daily Mail* et de la *Chicago Tribune*, et citent bénévolement l'agence au lieu du confrère étranger. C'est une preuve que les agences savent, mieux que les journaux, se servir des ciseaux. Il convient de signaler en passant l'abondante moisson de petits faits que peut fournir la presse régionale, tant hebdomadaire que quotidienne, ainsi que les revues, les organes techniques et professionnels et les bulletins de sociétés. Il y a des trouvailles à faire aussi bien dans le *Bonhomme Normand* que dans l'*Escalier de Service*. Dans cet ordre d'idées le *Quotidien* a innové en créant « la Revue des journaux qu'on n'a pas l'habitude de lire ».

Fréquemment du reste, c'est un jeune reporter de province qui, sans s'en douter, récoltera le petit fait qui fera le tour du monde. Car il faut bien que quelqu'un commence, qu'une plume transcrive les quelques lignes sur lesquelles s'acharneront tant de paires de ciseaux. C'est un journaliste bernois, par exemple, qui signala en octobre 1921 que « l'empereur Charles sera probablement autorisé à rester en Suisse jusqu'à la fin du mois ». Les ciseaux fonctionnèrent immédiatement, — de Berne à Genève, de Genève à Londres (*Daily Express*), de Londres à Paris (*New-York Herald*, en anglais), et le lendemain du *New-York Herald* à l'*Echo de Paris*, en français naturellement. Le cinquième jour, la plupart des feuilles londoniennes publiaient cette dépêche :

Paris. — Selon l'*Echo de Paris*, l'empereur Charles restera en Suisse jusqu'à la fin du mois. — *Reuter*.

L'itinéraire, souvent, est plus compliqué. En 1922, au cours de la réunion des sports d'hiver à Saint-Moritz, le jockey Frank O'Neil fut frappé à la tête par un collègue allemand. La nou-

velle va à Londres en premier lieu (*Daily Telegraph*). Elle y reste vingt-quatre heures, pour paraître dans le *Sportsman*. Elle traverse la Manche pour qu'en bénéficie un journal parisien de langue anglaise. Elle repasse le détroit pour figurer à Londres comme dépêche de Paris. Restée jusqu'à ce moment en anglais, elle est traduite pour venir aux journaux français de Paris, d'où elle se répand en Italie, en Espagne, peut-être même en Suisse.

Il y a mieux. A Constantinople, avant la guerre, se publiait le *Levant Herald*, dont on a prétendu que, lorsque le directeur désirait se reposer, il écrivait un *éditorial* destiné à provoquer de la censure une suspension d'un mois. Le *Levant Herald* faisait un *service* au *New-York Herald* de Paris. C'était du temps de Gordon Bennett, grand ami des bêtes.

> Que Dieu lui pardoint ses défauts ;
> Car moult aima chiens et oiseaulx...

les chiens surtout. Le rédacteur qui désirait plaire au patron ne pouvait mieux faire que de s'intéresser aux chiens.

Un soir, par désœuvrement, un reporter fait sauter la bande du *Levant Herald*, le parcourt machinalement, et tombe en arrêt, — c'est bien le cas de le dire, — sur un entrefilet intitulé : *Retrieved his own tail* (Il rapporte sa propre queue). Suivait ce récit : Deux chasseurs ; deux chiens. Des chasseurs, l'un bon et l'autre médiocre. Des chiens, l'un setter et l'autre épagneul, tous deux excellents. On bat la plaine. Un lièvre détale. Le chasseur médiocre fait feu et l'épagneul rapporte à son maître le bout de sa queue, emporté par le coup de fusil. Il le pose à ses pieds, tout en frétillant du tronçon qui lui reste.

Ce n'était pas malin. Néanmoins, en l'occurrence, c'était une trouvaille. Deux coups de ciseaux, et l'épagneul passait dans le *New-York Herald* le lendemain.

Dans sa hâte, le reporter oubliait même de citer le *Levant Herald*. L'histoire ne dit pas ce que Bennett en pensa, mais pendant plus de deux mois, l'*Argus*, tel l'épagneul, rapportait au secrétaire de la rédaction le drame de la queue, raconté dans toutes les langues. L'entrefilet alla jusqu'à Pékin. Et il y a tout lieu de croire que le *Levant Herald* l'avait rédigé à coups de ciseaux.

§

Quelle moralité tirer de tout cela ? Que tout peuple a la presse

qu'il mérite? Rien n'est moins sûr. Car de nos jours, c'est le journaliste qui décide ce que le lecteur désire. Et comme, de plus en plus, les journaux tendent à se ressembler, le lecteur est bien obligé d'acquiescer.

G. HANET-ARCHAMBAULT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jeanne Leuba : *Les Chams et leur art*. Avec une préface de M. Louis Finot. Nombr. ill. ; Van Oest. » »

Art

Joseph Uzanne : *Le paysagiste Didier-Pouget*. Avec de nomb. reproductions ; Figuière. » »

Éducation

Marcel Foucault : *Observations et expériences de psychologie scolaire* ; Presses Universitaires de France. 5 »

Joseph Wilbois : *La nouvelle éducation française* ; Payot. 10 »

Ludovic Zoretti : *L'éducation nationale et le mouvement ouvrier en France* ; Libr. populaire. 3 »

Histoire

Edouard Renard : *Louis Blanc, sa vie, son œuvre* ; Hachette. 10 »

Linguistique

Paul Lescale : *Recherches et observations sur le patois du Quercy* (dialecte de Cahors et environs), Imp. Bergon, Cahors. » »

Littérature

Jules Arment : *Poèmes et maximes* ; S. n. d'édit. » »

Amélie Barthaud : *Godeau évêque de Grasse et de Vence* ; Chiberre. 2 25

Charles Baudelaire : *Excentriques* ; Avec un portrait inédit et une notice par Florian Parmentier ; Le Fauconnier. 2 50

F. Boillot : *Quelques heures de français dans une université anglaise*. Avec une pl. en coul. ; Presses Universitaires de France. 12 »

Augustin Cabat : *Le langage des choses* ; Chiberre. 3 »

Henri Massis : *Jugements*. II : *André Gide. Romain Rolland. Georges Duhamel Julien Benda. Les chapelles littéraires* ; Plon. 7 50

Armand Praviel : *Histoire anecdotique des jeux floraux* ; Didier. 7 »

Tsen Tsonming : *Anciens poèmes chinois d'auteurs inconnus* ; Desvignes et Cie, Lyon. » »

Musique

Dominique Sordet : *Douze chefs d'orchestre* ; Fischbacher. 8 »

X... : *Francis Poulenc*.

X... : *John Irland*.

X...: *Alfredo Casella*.

Miniature essays ; Chester, Londres. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

L.-L. Klotz : *De la guerre à la paix* ; Souvenirs et documents ; Payot. 12 »

Fritz Von Unruh : *Verdun*. Avec une préface inédite. Traduction de Benoist-Méchin ; Kra. 10 »

Philosophie

Dr Sigm. Freud : *Cinq leçons sur la psychanalyse*, traduit par Yves Le Lay, avec introduction par Ed. Claparède ; Payot. 5 »

Bertrand Russel : *Les problèmes de la philosophie*, traduit par Mlle J.-F. Renauld ; Alcan. 8 »

Poésie

Marcel Dugas : *Flacons à la mer* ; les Gémaux. 7 50

Raoul Lecomte : *Rythmes* ; Bosse. » »

Marie Le Franc : *Les voix de misère et d'allégrese* ; Crès. » »

Andrée Massenet : *Premiers poèmes* ; Figuière. 5 »

Louis M. Poullain : *L'ondoyante jeunesse* ; Trédon, Tours. » »

Raoul Raynaud : *Les gouttes de sang* ; Pensée latine. 3 50

Henri Tilleul : *Les voyages fervents* ; Soc. an. Edit. de l'Ouest, Angers. 4 50

Politique

Berthe Georges-Gaulis : *La nouvelle Turquie* ; Colin. 7 »

Gaston Raphaël : *Le roi de la Ruhr : Hugo Stinnes, l'homme, son œuvre, son rôle* ; Payot. 12 »

Werner Sombart : *Les juifs et la vie économique*, traduit de l'allemand par le Dr Jankélévitch ; Payot. 20 »

G. Welter : *Ce qu'il faut savoir de la Russie économique*. Préface de F. de Chévilly ; Dunod. 6 50

Questions coloniales

Victor Beauregard : *L'empire colonial de la France, formation, résultats, destinées*. Avec 20 cartes en coul. ; Challamel. 8 »

Roman

Pierre Dominique : *Contes désobligeants* ; Nouveau Mercure. » »

A. Ferdinand Herold : *Nala et Damayanti* ; Piazza. » »

Robert Hichens : *Bella dona*, traduit de l'anglais par F. des Courtis ; Payot. 7 50

Jules Hoche : *L'étrange imposture* ; France-Edition. 6 50

Edouard de Keyser : *Les passionnées* ; Albin Michel. 6 75

Maurice Larrouy ; *L'esclave triomphante* ; Plon. 7 »

H. de Montherlant : *Le Paradis à l'ombre des épées* ; Grasset (Cahiers verts, n° 31). 6 75

Rachilde : *La Haine amoureuse* ; Flammarion. 7 »

Armand Richter : *Cincinnatus* ; Bonniche. 7 »

Jacques Sindral ; *Attirance de la mort* ; Grasset. 6 75

Benjamin Vallotton ; *Sur le roc* ; Payot. 7 »

Yérith : *Le voyage d'une tortue*. Préface de Xavier Privas ; Le Fauconnier. 5 »

Sciences

Mme Curie : *Pierre Curie* ; Payot. 5 »

Dr Loisel : *La radioactivité* ; Quillet. 9 50

Charles Richet : *L'œuvre de Pasteur* ; Alcan. 6 »

Sociologie

Georges Davy : *Eléments de Sociologie*. I : *Sociologie politique* ; Delagrave. » »

Théâtre

Jacques Copeau : *La Maison Natale*, drame en 3 actes ; Nouv. Revue franç. 2 75

Varia

Almanach Vermot, *1924*. Nombr. illust. ; Vermot. 4 75

Ernest Bell : *La vie intérieure des animaux*, traduit de l'anglais par Mlle Renée Favre ; Famille théosophique. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Maurice du Plessys. — Le prix de cinq trillions de marks. — Les cinq trillions; leur poids; leur valeur marchande. — Prix littéraires. — Jules Michelet, son rouge-gorge et le Panthéon. — Saint François de Sales et la danse. — La date de naissance de Ronsard. — Chesterfield et l'Egypte. — Mort de « Charloun dou Paradou ». — Une collaboration de Charles Baudelaire et d'Auguste Vitu. — Le culte de Shakespeare. — Les manuscrits des Evangiles. — L'Eternel retour de Nietzsche. — Esthes et Lettons. — Du prix des farines et d'un accident survenu à Mlle Quinault. — Le poney irlandais. — Une lettre de M. Silvain, de la Comédie-Française. — Projets oubliés, projets abandonnés.

Mort de Maurice du Plessys. — Maurice du Plessys est mort, le 16 janvier dernier à l'asile Notre-Dame du Bon Secours, rue des Plantes, à Paris, où il avait été transporté, il y a quelques mois, grâce aux fonds recueillis à la suite de la souscription publique ouverte par les *Nouvelles Littéraires*. On se souvient du pressant et éloquent appel de son rédacteur en chef, M. Frédéric Lefèvre, qu'avait ému la profonde détresse du poète. Depuis plus d'une année, frappé de paralysie et d'impuissance intellectuelle, Maurice du Plessys déclinait, au fond d'une soupente, au sixième étage d'un immeuble de l'avenue des Gobelins. Son état semblait si désespéré qu'en août 1922 il avait reçu les derniers sacrements. Mais la mort ne devait avoir raison de lui qu'après une lutte acharnée de dix-huit mois. Des sursauts de vie, par instants, rallumaient l'espoir des siens. Un médecin avait même déclaré son mal guérissable. Malheureusement, il n'en était rien. Mais quand on songe à l'interminable supplice que le mal lui infligeait, on peut dire que la mort fut, pour du Plessys, une heureuse délivrance.

Il était né à Paris, le 14 octobre 1864, d'un père lillois et d'une mère languedocienne. Lorsque je le connus, aux environs de 1885, il habitait chez ses parents à Saint-Denis, où son père dirigeait une usine de produits chimiques. C'est là qu'il se rencontra avec Anatole Baju, instituteur communal dans cette ville. Baju était un esprit fruste, mais armé de volonté et d'ambitions, qui rêvait de renouveler la littérature française. Maurice du Plessys s'imposa à lui comme il s'imposait à tous ceux qui l'approchaient par la force irrésistible de son ascendant, et, tout en s'égayant, à part lui, de la candeur provinciale de Baju, le poussa vers les entreprises hardies et ne fut pas étranger à la création du *Décadent*. Il se contentait d'en être l'inspirateur, écrivant peu, non par impuissance, mais par amour de la perfection.

Je ne sais, si, comme il l'affirmait, du Plessys descendait des Comtes de Flandre, mais il faut bien convenir qu'il respirait la « race » et qu'il offrait la vraie distinction et tous les raffinements du gentilhomme. Ce fut peut-être le seul de sa génération qui ne fut pas touché par la doctrine anarchiste, tant il portait en lui le goût inné de l'ordre

et de la discipline. Il voulait même que l'*Ecole roman* fût « une caserne ». Un besoin de domination lui faisait rejeter les revendications populaires, et, bien que le sort l'ait rejeté parmi les opprimés, il ne cessa jamais de faire cause commune avec ceux qui étaient de l'autre côté de la barricade C'était encore un indice de sang bleu que cette révérence gardée aux privilèges de l'Autorité. J'en trouve un autre indice dans son orgueilleuse fierté. Jamais, aux pires moments de détresse, une plainte n'est sortie de sa bouche et il se fût offensé du moindre mot de commisération. Sa pensée planait au-dessus des événements. Il défiait les coups du sort et mettait sa gloire à mépriser les réalités. Il se considérait, non pas tel qu'il était, mais tel qu'il se voulait être, la volonté tendue vers un idéal supérieur.

Il avait forgé son personnage de toutes pièces. Il s'était décoré lui-même du titre de : Chevalier Maurice du Plessys de Lynan. Son véritable nom était Flandre-Noblesse.

Ah ! de quelle ferveur il s'appliquait les vers d'Alfred de Vigny :

> J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire ;
> Il n'a lui que du jour où mon front l'a porté.

Il ne devait rien vouloir qu'à lui-même. Je ne sais quel dissentiment intime l'avait séparé de sa famille ; mais je suppose que c'était sa volonté de se consacrer aux lettres.

Quand je lui parlais de ses parents, il déjouait ma curiosité en répondant : « Ils n'existent plus pour moi. » Sans doute péchait-il ici par un excès d'intransigeance ou de susceptibilité. Il exagérait en parlant de leur indifférence à son égard. J'ai connu son oncle, M. Amigues, architecte, qui logeait rue de Flandre, un brave homme, un vieux garçon fort à l'aise, et qui déplorait que son neveu refusât de faire appel à ses libéralités. Cet oncle était prêt à le recueillir. Il s'étudiait à lui faire parvenir quelques subsides, mais par une voie détournée, sachant bien qu'ils seraient rejetés si l'origine en était connue. Cette délicatesse maladive était l'une des particularités du caractère de Maurice du Plessys et donnait du fil à retordre à ses amis. Il compliquait les choses les plus simples comme à plaisir et saisissait partout des allusions blessantes ou des motifs de se formaliser. Pas de nature plus ombrageuse que la sienne. Il fallait surveiller sa langue avec lui et lorsqu'on se promenait en sa compagnie, condescendre à sa manie de zigzaguer à travers la chaussée et de changer à chaque instant de trottoir, afin d'éviter tel ou tel établissement d'où il aurait rougi d'être aperçu et le plus souvent pour de simples futilités, quand ce n'était pas pour des raisons inexistantes.

Il faut pourtant louer sa conscience d'artiste et son dédain de toute réclame tapageuse et de publicité. Il ne voulait rien publier qu'il n'eût

revu et corrigé jusqu'à le conduire à son état de perfection. Il se méfiait tellement de ses premiers sonnets qu'il les donna d'abord sous des noms étrangers. Deux sonnets de lui, dans le *Décadent*, ont paru sous la signature de Rimbaud. Un troisième sous la signature de Louis II de Bavière. Le quatrième fut donné comme un poème retrouvé de du Bellay.

C'était une manière de former son style et de hâter l'opinion. Au reste, il ne se sentait pas mûr encore et son instinct protestait tout bas contre les théories décadistes auxquelles la mode l'avait un moment inféodé. Il avait composé, dans ce goût, toute une série de petits poèmes qu'il se proposait de réunir sous le titre : la *Peau de Marsyas* et qu'il ne devait pas tarder à renier.

J'en ai publié quelques-uns dans le *Mercure de France* en 1891 et je m'en applaudis, puisque ce sera autant d'arraché à l'oubli ; mais je dus me passer de l'autorisation de l'auteur, qui ne les trouvait pas dignes de l'impression, et je crois bien qu'il ne me l'a jamais pardonné. C'est qu'il avait évolué dans l'intervalle et conçu une esthétique plus sortable à son goût d'humaniste et à ses aspirations de régent. Il allait s'efforcer de restaurer en France l'*Ode pindarique*. Ce fut sa contribution au mouvement roman et il y fit preuve, au début, d'une belle activité, puisqu'il donna successivement en l'espace de quelques mois la *Dédicace à Apollodore* et le *Premier livre pastoral*. Il est vrai que Moréas l'invitait au travail. Dès leur première rencontre, il avait chargé du Plessys d'écrire une sorte de manifeste qui devait être publié dans le numéro du 1er janvier 1891 de la *Plume*. Du Plessys, qui n'en finissait jamais de raturer, laissait s'écouler délais sur délais. A la fin, Moréas excédé ne trouva d'autre moyen de le forcer à s'exécuter que de l'enfermer toute une après-midi à tour de clé dans un cabinet du café Voltaire d'où il ne le laissa sortir que la besogne terminée. Même ce *Premier livre pastoral*, dont Moréas lui avait arraché des mains le manuscrit encore tout frais d'encre, pour le livrer aux presses de Vanier, du Plessys jugea à propos d'y revenir et de le donner modifié, en suite des *Etudes lyriques* parues à la *Plume* en 1896.

Ces admirables *Etudes lyriques* n'eurent, bien entendu, aucun succès. Le stock en fut liquidé presque aussitôt par suite de la déconfiture commerciale de la *Plume*. Les exemplaires allèrent s'en disséminer sur les quais, où ils ne trouvaient pas même d'acheteurs au rabais. On les recherche aujourd'hui à prix d'or. C'est une aventure trop commune pour devenir sujet d'étonnement.

Maurice du Plessys avait bien autre chose à faire que de s'occuper du lancement de ses livres. Il refusa même de figurer dans l'*Anthologi* du *Mercure de France*. Se cultiver soi-même était sa principale étude, et c'est pour mieux s'y livrer, qu'il prit un moment l'idée de disparaître pour s'abstraire

Du vacarme que font les fantômes entre eux.

Et nul ne se fût plus occupé de lui si, à la fin, sa misère n'avait crié plus haut que ses vers. On se souvient des généreuses initiatives prises en sa faveur d'abord par Fernand Gregh, il y a une quinzaine d'années, puis récemment par Maurice Rostand, qui n'avaient réussi qu'à le tirer momentanément d'embarras. D'ailleurs la maladie allait bientôt le terrasser.

L'œuvre du poète était achevée. Cette œuvre encore dispersée va être réunie prochainement par les soins de l'éditeur Garnier, sous le titre : *Le Feu sacré*. On peut présentement se procurer chez Bernouard, 71, rue des Saints-Pères, deux plaquettes, *Odes Olympiques* et les *Tristes*. Une troisième est annoncée : *Le Buveur et la Guerre*, l'un des plus purs chefs-d'œuvre du poète et qui fut son chant du Cygne. Ses amis espèrent retrouver dans ses tiroirs quelques poèmes inédits et surtout des importants fragments de cette épopée des Francs à laquelle il a consacré de longues années sans pouvoir la terminer. Il en avait gardé jusqu'au bout une si constante préoccupation que n'ayant plus la force de lire, il n'en voulait pas moins voir sur son lit, toujours présent, un exemplaire vulgaire de la *Chanson de Roland* qu'il caressait encore des yeux en rendant le dernier soupir. — ERNEST RAYNAUD.

§

Le prix de cinq trillions de marks. — Le jury du prix de cinq trillions de marks, créé, selon les termes du règlement, pour « consacrer définitivement le plus mauvais livre couronné par un jury littéraire au cours de l'année », s'est réuni le 20 janvier, à quatre heures de l'après-midi.

Les membres présents étaient au nombre de dix. Cinq membres s'étaient fait excuser. Deux des membres présents s'étaient déclarés autorisés à voter pour trois des membres absents. Mais s'étant trouvés dans l'impossibilité de présenter des mandats dûment et régulièrement établis, leur demande de voter par procuration n'a pas été admise.

Le nombre des votants étant ainsi de dix, la majorité absolue était de six voix.

L'attribution du prix a donné lieu à quatre tours de scrutin, dont voici le détail :

1er tour.

JEAN VIOLLIS (Prix Flaubert)	5 voix.
VICTOR GIRAUD (Prix Lasserre)	3 —
PAUL VALÉRY (Prix des Peintres)	1 —
J.-M. RENAITOUR (Prix national de Littérature)	1 —

2e tour.

JEAN VIOLLIS	4 voix.
PIERRE MILLE (Prix Flaubert)	4 —
VICTOR GIRAUD	1 —
J.-M. RENAITOUR	1 —

3e tour.

JEAN VIOLLIS.. 4 voix.
FRANÇOIS PORCHÉ (Grand Prix de Littérature de l'Académie Française).......................... 4 —
VICTOR GIRAUD.. 1 —
PIERRE MILLE.. 1 —

4e tour.

JEAN VIOLLIS.. 6 voix.
FRANÇOIS PORCHÉ.. 4 —

M. Jean Viollis a été proclamé lauréat pour l'année 1923 et recevra dans le plus bref délai le montant du prix, au musée Cernuschi, dont il est le conservateur. Rappelons que M. Jean Viollis avait obtenu pour son roman, *la Flûte d'un sou*, le Second Grand Prix Flaubert.

A la suite de la proclamation du résultat du scrutin, un des membres du jury, M. Fernand Fleuret, a donné sa démission. Cet incident montre avec quel sérieux, voire avec quelle ardeur, le jury a voté et discuté entre les tours. Cette démission, donnée sous le coup de l'émotion produite par le résultat final, n'a pas été acceptée par le jury.

La morale du scrutin est facile à tirer. On voit tout d'abord que le jury a dédaigné tous les petits prix littéraires, où il n'avait cependant que l'embarras du choix. Il les a écartés d'un revers de main, pour ne s'attacher qu'aux grands prix et aux noms connus. Cette constatation faite, il est à remarquer que deux de ces grands prix, le prix Goncourt et le prix Femina-Vie Heureuse, ont été complètement négligés. Pas une voix ne s'est manifestée en faveur de l'un ou de l'autre. Par contre, l'Académie Française et la Revue des Deux Mondes ont bénéficié d'une sérieuse considération. Mais c'est sur le plus grand scandale qui se soit produit au cours de l'année 1923, en matière de prix littéraires, que se sont principalement portés les suffrages : le Prix Flaubert. L'un des trois lauréats de ce prix ayant été, par une disposition spéciale du règlement, déclaré hors concours, c'est sur les deux autres que se sont distribués un grand nombre de votes, pour former finalement une majorité au profit du second de ces lauréats. C'est, en fait, le prix Flaubert qui sort vainqueur du tournoi. Et c'est d'une excellente morale. Le prix de cinq trillions de marks a sa raison d'être.

§

Les cinq trillions. Leur poids. Leur valeur marchande. — Un billet de mille marks pèse 2 grammes. Les 5 milliards de billets formant les cinq trillions pèsent donc 10 milliards de grammes, soit 10.000 tonnes.

Au prix du papier, calculé à 200 francs la tonne, les cinq trillions représentent 2 millions de francs.

Si ce poids de papier était en or monnayé, il vaudrait 31 milliards de francs-or.

Nos 5 milliards de 1871 ne pesaient, en or, que 1613 tonnes.

§

Prix littéraires. — Le Grand prix de Carthage, fondé l'an dernier, sur l'initiative du gouvernement français et du gouvernement beylical, pour être décerné à un roman écrit sur la Tunisie, a été donné pour la première fois. Le lauréat est le commandant de Laffargue, chef de l'aviation militaire de Tunisie, en littérature M. de Gouvrieux, pour son ouvrage *Le Maître de l'air*.

§

Jules Michelet, son rouge-gorge et le Panthéon. — Il y a cinquante ans, mourait un des plus grands écrivains du XIXe siècle : l'historien Jules Michelet succombait à Hyères, le 9 février 1874, des suites d'une maladie de cœur qu'avaient aggravée les malheurs de la Patrie, l'invasion allemande, le Siège de Paris et la Commune.

Pourquoi les funérailles de Michelet n'eurent-elles lieu à Paris que deux ans plus tard (18 mai 1876) ? C'est que sa volonté formelle, exprimée plusieurs fois, d'être enterré à Paris, au Père-Lachaise, ne put être exécutée sans obstacle et sans peine par Mme Michelet.

Cependant, toute sa vie, Michelet avait dit : « Je désire être enterré à Paris et c'est au Cimetière du Père Lachaise que je veux dormir mon dernier sommeil. »

Et, dans ses pages posthumes, on relève également l'expression de sa volonté :

> Paris a été tout pour moi, dit-il. J'y suis né. J'y ai vécu, j'y ferai dans la tombe le long séjour bien autrement long que la vie. Mes émotions, toutes mes traditions s'y rattachent et aussi tout mon avenir. Tous les souvenirs solennels de ma vie ont eu pour témoin tel ou tel lieu de cette grande ville. Mon enfance s'est passée dans le centre humide et sombre, ma jeunesse dans les faubourgs. Pendant dix ans j'ai erré, rêvé sur les routes du Père-Lachaise. Je suis né à Paris, j'y ai vécu, j'y serai enterré, s'il plait à Dieu.

Malheureusement le texte quelque peu obscur du codicille d'un dernier testament rédigé à Hyères provoqua des discussions juridiques qui ne durèrent pas moins de deux années; il fallut engager un procès pour que Michelet obtienne d'être ramené au cimetière qu'il avait désiré.

Ses funérailles furent grandioses.

L'Europe intellectuelle s'associa au deuil de la France. Des délégations des étudiants de tous les pays suivirent le convoi.

En relisant les discours qui furent prononcés devant la tombe nous trouvons, dans le texte de M. Bersot, qui parla au nom de l'Académie

des Sciences morales et politiques, une anecdote où apparaissent tout ensemble la fraîcheur d'âme, le génie et l'ingénuité sincère (qualité rare) de ce grand homme :

Le 30 avril 1871, à Pise, dit M. Bersot, il tomba à terre, comme foudroyé; il se remit lentement, malade aux mains d'une malade ; la seule consolation du triste ménage était un rouge-gorge familier, qui aimait à se poser et à chanter au-dessus du lit de son maître ; et, celui-ci, reconnaissant, ouvrant les yeux, murmurait : « Pauvre petit esprit ! »

L'auteur de l'*Oiseau* consolé par un rouge-gorge, quel touchant sujet d'estampe dans le style romantique ! Mais comme cette anecdote explique bien que Michelet ait choisi son tombeau au Père-Lachaise, parmi les arbres tout vibrants d'oiseaux, et comme sa famille eut raison de protester lorsqu'il fut question, en 1898, de la translation des cendres de l'historien dans les sinistres caveaux, du Panthéon, aux pierres poussiéreuses et aux couronnes rouillées. — L. DX.

§

Saint François de Sales et la Danse. — Saint François de Sales, de qui le tri-centenaire vient d'être célébré, avait été conduit par son ministère à s'occuper des « plaisirs du monde » et parmi ceux ci de la danse.

Dans son *Introduction à la Vie dévote*, il avait comparé les bals aux champignons, dont les meilleurs ne valent rien, disait-il. Pourtant il ne les défendit pas avec une rigueur excessive et les autorisa même sous certaines réserves.

Son indulgence, qui lui fut reprochée par ses contemporains et depuis par bien des auteurs, ne tenait-elle pas au fait que son frère Louis s'étant épris d'une jeune fille, Jacqueline Favre, fille d'un magistrat célèbre, avait vu sa demande agréée par le père de la jeune personne.

Celle-ci, au cours d'un bal, ayant été fort admirée, se dit soudain : « Pauvre Favre, que te reviendra-t-il de ces pas mesurés que tu fais avec tant d'attention ? On dira de toi : cette demoiselle a bien dansé, et puis ce sera tout, quelle triste récompense ! »

C'était la grâce qui venait de la toucher. Elle fit ses confidences à l'évêque de Genève et, peu après, entrait au couvent.

Le frère de saint François s'inclina.

— Si vous me quittiez pour un autre homme, dit-il à Mlle Favre, j'en serais inconsolable, mais pour Dieu, je renonce à toutes mes prétentions.

L'indulgence de saint François n'a pas toujours été suivie. L'un des premiers actes de Mgr Dubois, quand il accéda au siège archiépiscopal de Paris, ne fut-il pas de publier un avis par lequel il « conjurait » ses diocésaines de s'abstenir des danses inconvenantes ?

Ce faisant Mgr Dubois suivait l'exemple donné, quelques année

auparavant, par son prédécesseur, Mgr Amette, qui avait condamné solennellement le tango, ce qui lui avait valu, d'ailleurs, d'être assigné devant la première chambre du tribunal civil par un professeur de danse, M. Stilson, en 20,000 francs de dommages-intérêts, « attendu, disait l'assignation, que le cardinal en condamnant le tango, sous prétexte qu'il serait lascif et offensant pour la morale, et en défendant « en conscience d'y prendre part » a commis une grave imprudence en méconnaissant le caractère véritable d'une danse qui ne lui est vraisemblablement connue que par les renseignements inexacts qui ont pu lui être apportés ; et attendu « que cette interdiction, dont le retentissement a été considérable, a causé à l'exposant, qui enseigne le tango, le plus grave préjudice matériel et moral... »

Saint François s'était vu pareillement en butte aux tracasseries non d'un professeur de tango mais, de ceux qui lui reprochaient tout le contraire précisément de ce dont on faisait grief à Mgr Amette. Il n'était pas assez sévère ; de là venait tout le mal ; aussi un prédicateur, tirant un jour de sa manche un exemplaire de la *Vie Dévote* qui venait de paraître, se fit-il apporter une bougie et brûla-t-il en chaire ce livre qu'il jugeait « pernicieux ».

Ce prédicateur devait être un homme trop zélé, car la Congrégation de l'Index — qui fonctionnait déjà depuis une cinquantaine d'années quand parut l'*Introduction à la Vie dévote* — ne trouva, dans ce livre, rien d'hostile ou de contraire à la doctrine et à l'enseignement de l'Eglise — L. DX.

§

La date de naissance de Ronsard. — On a beaucoup discuté sur la date exacte de la naissance de Ronsard. Aucune conclusion ne me paraît absolument certaine. Tout le monde connaît l'*Elégie à Remy Belleau* avec ce passage :

L'an que le roi François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedi, Dieu me prêta la vie
L'onzième de septembre et presque...

Ce passage a paru pour la première fois dans le *Bocage* de 1554 (*Epitre à Paschal*).

La bataille de Pavie est du 24 février 1524 (ancien style). Le nouveau style, qui fait commencer l'année au 1er janvier au lieu du 25 mars, n'ayant été introduit par Charles IX qu'en 1564, il ne peut être question dans le *Bocage*, dont le permis d'imprimer est de janvier 1553, que de l'ancien style. Le millésime est donc bien 1524. Malheureusement le 11 septembre 1524 a été un dimanche et non un samedi. Est-il plus probable que Ronsard se soit trompé sur le jour de la semaine que sur le quantième ? Je crois que oui.

Un esprit aussi curieux que le sien, et curieux de tout, a dû chercher à se mettre sous les yeux son acte de baptême, qui lui donnait le quantième.

Il a pu associer le samedi à ce quantième de plusieurs façons.

Par exemple, s'il est né dans la seconde partie de la nuit du samedi 10 au dimanche 11, son père, qui l'a élevé jusqu'à l'âge de 17 ans, a pu lui parler du samedi où l'on attendait sa naissance. Dans ce cas, il faudrait lire les vers :

> La *nuit* d'un samedi, Dieu me prêta la vie
> L'onzième de septembre. . . . .

Supposons aussi que, comme il est fort possible, Ronsard ait composé l'*Epître à Paschal* vers la fin de 1551. Il était dans sa 28e année et il a pu compter qu'il avait vu 7 jours bissextiles en 28 ans, au lieu de 6 seulement : ceux de 1527, 1531, 1535, 1539, 1543 et 1547 (ancien style). Ce jour supplémentaire aurait suffi pour lui faire croire que le 11 septembre 1524 était tombé un samedi et non un dimanche.

En conclusion, je trouve donc, comme la plus vraisemblable, la date du dimanche 11 septembre 1524, peut-être dans les premières heures du jour. Le Comité du 4e centenaire s'est mis d'accord sur celle du samedi 10 septembre 1524. Je suis persuadé que si ces Messieurs voulaient faire sur leur naissance propre l'expérience de Ronsard, un certain nombre d'entre eux commettraient la même erreur que lui. — PAEJJ.

§

Chesterfield et l'Egypte. — La réouverture du tombeau de Tout-Ankh-Amen et l'annonce de la découverte du sarcophage en état de parfaite conservation a provoqué un vif mouvement de curiosité dans le monde entier, mais plus particulièrement en Angleterre.

C'est que, de l'autre côté de la Manche, on a suivi avec passion les travaux de Lord Carnavon et de son successeur H. Carter. L'Anglais du xxe siècle est loin de partager, en effet, pour l'Egypte le mépris de Lord Chesterfield, le célèbre homme d'Etat et écrivain, ami de Montesquieu.

C'est Lord Chesterfield qui, dans une lettre au jeune Lord Huntingdon auquel il portait intérêt et qui lui avait exprimé son désir de visiter l'Egypte, écrivait :

> Les sauvages arabes de l'Egypte...sont infiniment indignes de votre attention et indignes du temps qu'ils vous prendraient. Les pyramides brisées et les temples ruinés de ces pays désolés ne méritent aucun regard — sauf dans les gravures où on les peut voir à leur plein avantage...

Le spirituel écrivain est même revenu une autre fois encore sur ce sujet. « Ce que j'ai vu ou lu des Egyptiens, disait-il, n'a jamais excité mon admiration. Leurs œuvres d'art, dont il y a bien des restes, sont

les plus vulgaires les plus rudes que j'ai jamais vues. Leurs pyramides sont étranges : ce sont des tas de pierres informes édifiés par l'orgueil de quelques rois imbéciles. Elles sont sans goût et sans proportions. Quant à leurs statues, leurs sculpteurs n'ont fait qu'ajouter à la difformité des faces noires des modèles. »

§

Mort de « Charloun dou Paradou ». — Qui, en lisant ce vocable magique du Paradou, n'évoque aussitôt le Zola de *La Faute de l'Abbé Mouret ?* C'est dans cette bienheureuse Arcadie que vécut Charles Rieu, « *Charloun* ». Simple campagnard, né dans la terre de Baux, il justifie parfaitement le vieil adage scolastique : *Nascuntur poetae, fiunt oratores*. Le recueil de ses premiers vers : *Cant dou Terraire*, suivi de deux autres livres de poésies provençales : *Nouvèu Cant dóu Terraire* et *Li darrié Cant dóu Terraire*, sa version provençale de l'*Odyssée* ne doivent pas nous faire oublier cette *Margarido dóu Destet* que, précisément, on représentait huit jours avant sa mort — le dimanche 6 janvier dernier — à Maraussane, près le Paradou, avec un succès triomphal. Cette représentation aura été l'une des dernières — sinon la toute dernière joie de l'ami de Mistral, dont les gentilles chansons, de langue aussi pure que de sentiments délicats, avaient fait le véritable aède de la terre de Provence. Sa dernière production : *Blavinou de Mount-Pavoun* sera, malheureusement, restée inachevée.

Né en 1846, l'aïeul actuel des félibres coulait des jours heureux au château de Gay-Lussac — le Mas d'Auge, — au milieu des montagnes parfumées de la Provence, quand, mercredi soir 9 janvier, vers huit heures, une congestion le frappa alors qu'il se trouvait sur une terrasse haute de quatre mètres. Tombé de cette hauteur sur le sol, il y resta toute la nuit, sous la pluie et au froid. Ce ne fut que le lendemain matin que des paysans des fermes voisines le découvrirent agonisant, avec plusieurs blessures, dont une fracture au crâne. Les soins du Dr Bec, d'Avignon, aussitôt appelé à son secours, furent vains et Charloun décéda dans la matinée de vendredi, alors que sa magnifique santé permettait de croire qu'il vivrait encore de longues années. Il était depuis 14 ans l'un des majoraux du félibrige et, de tous les félibres, le plus populaire. Ses obsèques ont eu lieu le dimanche 13 janvier au Paradou. On trouvera tous renseignements sur lui et sur son œuvre au tome II de l'*Anthologie du Félibrige Provençal*, dont, si nous ne nous trompons, notre collègue et ami Ch. Julian, Principal du Collège de Carpentras, corrige présentement les épreuves. — C. P.

§

Une collaboration de Charles Baudelaire et d'Auguste Vitu. — Elle est peu connue, cette collaboration — ou, plus exactement cette mystification littéraire, — à laquelle Auguste Vitu prêta son esprit

en collaboration avec Charles Baudelaire, Théodore de Banville et Pierre Dupont. On ne l'a même pas rappelée à l'occasion du centenaire de la naissance de Vitu, en octobre dernier.

Un beau jour de 1845, un fait-théâtre de l'*Epoque*, quotidien qui parut peu, mais auquel ne fut inconnue, sauf l'avion, aucune manière de publicité, annonça qu'Arsène Houssaye mettait la dernière main à une tragédie, *Sapho*, destinée à Mademoiselle Rachel.

L'*Entr'acte* s'empressa de reproduire l'information du journal de Victor Bohain (on dut également à cet ancien préfet la création du Jardin d'hiver et du Château des fleurs) et la mystification prit alors toute son ampleur, par la publication, dans le *Corsaire-Satan* du 25 novembre 1845, de ces importants

FRAGMENTS LITTÉRAIRES

Voici quelques vers de cette œuvre remarquable, où rayonne l'éclat et la vigueur de l'école moderne aux grâces coquettes et charmantes de Marivaux et de Crébillon fils. Ils sont détachés d'une scène d'amour entre Phaon et la célèbre Lesbienne :

Oui, Phaon, je vous aime, et lorsque je vous vois,
Je perds le sentiment et la force et la voix.
Je souffre tout le jour le mal de votre absence,
Mal qui n'égale pas l'heur de votre présence ;
Si bien que vous trouvant, quand vous venez le soir,
La cause de ma joie et de mon désespoir,
Mon âme les compense et sous les lauriers roses
Etouffe l'ellébore et les soucis moroses.

Maintenant Phaon, le timide pasteur, s'épouvante de cette passion qu'il est pourtant tout prêt à partager.

Cette belle a, parmi les genêts près d'éclore,
Respiré les ardeurs de notre tiède aurore.
En chatouillant l'orgueil d'un berger tel que moi,
Son amour n'est pas sans me donner de l'effroi.

A part la césure peut-être romantique de ce dernier alexandrin, on ne peut méconnaître une grande fermeté de touche et une sobriété de forme qui rappellent heureusement la facture de *Lucrèce*. Mais, continue Phaon :

Comme de ses chansons chaudement amoureuses,
Emane un fort parfum de riches tubéreuses,
Je redoute — moi dont le cœur est neuf encor,
De ne la pouvoir suivre en son sublime essor ;
Je baisse pavillon, pauvre âme adolescente,
Au feu de cette amour terrible et menaçante.

Maintenant c'est au tour de Sapho d'exprimer, en traits éloquents, ses doutes et ses alarmes :

Pour aimer les bergers, faut-il être bergère ?
Pour avoir respiré la perfide atmosphère

De tes tristes cités, corruptive Lesbos,
Faut-il donc renoncer aux faveurs d'Antéros ?
Et suis-je désormais une conquête indigne
De ce jeune berger, doux et blanc comme un cygne ?

L'auteur nous pardonnera sans doute ces courtes citations, qui ne peuvent nuire à l'intérêt qu'inspirera son œuvre et qui sont assez piquantes pour attirer vers elle l'attention et la faveur publiques.

Ce ne fut pas, au surplus, la seule collaboration de Charles Baudelaire et d'Auguste Vitu ; les *Causeries du Tintamarre*, signées Francis Lambert, Marc-Aurèle et Joseph d'Estienne (septembre 1846-mars 1847), que les éditions du Sagittaire devaient recueillir sous le titre abrégé de *Causeries*, étaient dues, suivant une note de Vitu lui-même, à la collaboration de MM. Vitu, Baudelaire et Banville.

On s'étonnera donc moins peut-être que Théodore de Banville ait écrit une préface pour les *Pensées d'un emballeur* de Commerson : il était assez funambulesque pour avoir un pied dans la maison. — P.D.

§

Le Culte de Shakespeare. — La réunion annuelle des conservateurs du Musée de Shakespeare, à Stratford-on-Avon, où naquit l'auteur de *Roméo et Juliette*, a révélé un certain nombre de faits intéressants qui témoignent de l'admiration universelle que suscite l'œuvre du plus célèbre des auteurs anglais.

C'est ainsi qu'on a compté cette année 66.732 visiteurs, soit 8.214 visiteurs de plus que l'année qui jusqu'ici détenait le record (1920).

Le Roi de Siam a envoyé 100 guinées (environ 8000 francs) avec une lettre autographe au Conservateur principal où il dit :

J'ai toujours été un dévôt de Shakespeare depuis le jour où je sus assez d'anglais pour lire le poète..... Il est pour moi un ami vers qui je me tourne toujours quand je suis embarrassé et triste.

Grâce au produit des entrées, des réparations indispensables ont pu être effectuées, que la guerre avait obligé à différer. Le jardin a été remis en état. Enfin des mesures ont été prises pour faire disparaître les signatures de visiteurs trop empressés qui avaient cru pouvoir mettre leurs paraphes dans les endroits les plus divers. C'est ainsi que le plafond de la chambre où naquit le « Grand Will » était couvert de signatures. Elles ont disparu — à l'exception toutefois de l'une d'elles qui méritait évidemment d'être respectée — celle de William Macpeace Thackeray.

§

Les manuscrits des Evangiles. — Les journaux anglais ont annoncé récemment la découverte, auprès d'Assiut, par M. Guy Brunson, de l'École britannique d'archéologie, d'un fragment de l'Evangile de

saint Jean, écrit en dialecte coptique sahidique de l'Egypte supérieure.

Ces rouleaux de parchemin auraient été trouvés enveloppés dans un morceau de toile, à l'intérieur d'un pot de terre exhumé de la tombe d'un des premiers chrétiens.

L'importance de cette trouvaille est considérable, aussi a-t-elle été vivement commentée par tous les savants anglais, qui élèvent cependant quelques doutes sur l'authenticité de ce document. Leur méfiance n'est que trop justifiée. Ils n'ont pas oublié, en e et, l'histoire du Grec Constantine Simonides qui, en 1855, prétendit avoir découvert le manuscrit d'un auteur inconnu jusqu'alors : Uranius. Des savants parmi les plus qualifiés étudièrent le manuscrit, notamment le philologue allemand Dindorf, qui le publia dans la bibliothèque de l'Université d'Oxford avec force commentaires et une préface en latin.

Cinq ans plus tard, le même Simonides annonçait un autre manuscrit : l'Evangile de saint Mathieu écrit par « Nicholas le diacre quinze ans après l'Ascension ». Ce document sans précédent fut bientôt suivi d'autres fragments de l'Evangile tout aussi sensationnels, des œuvres de Zoroastre et, enfin, du livre de bord de l'amiral d'Alexandre le Grand.

Le monde savant était en effervescence. Les Académies, les sociétés d'érudits discutaient de ces textes, les étudiants en tiraient des conclusions, formulaient des hypothèses, quand, en 1863, la Société Royale de Littérature d'Angleterre prouva que toutes les découvertes de Simonides étaient simplement des œuvres de sa fabrication.

Avec bonne grâce Simonides en convint. Il poussa même l'amour de la vérité jusqu'à révéler, alors, qu'il était aussi l'auteur d'un manuscrit du Nouveau Testament « datant du IVe siècle » et trouvé en 1844 par un savant russe, Tischendorf, sur le Mont Sinaï. Ce manuscrit, que les savants désignaient dans le monde entier sous le nom de *Codex Sinaiticus*, était tout entier de la main du mystificateur.

Cette révélation amena alors bien des érudits à penser que l'affirmation du jésuite Hardouin suivant laquelle tous les classiques de l'antiquité sont, en fait, l'œuvre des moines du moyen âge, n'était peut-être pas, après tout, aussi paradoxale qu'elle en avait l'air.

§

L'Eternel Retour de Nietzsche.

Monsieur le Directeur,

Tous les nietzschéens connaissent cette marotte du grand écrivain à laquelle il tenait tant qu'il regrettait de n'avoir pas le temps de faire à son sujet des études complètes. On m'a dit que cette hypothèse a été définitivement ruinée par un théorème de Clausius que je ne connais pas, mais ce n'est pas là l'objet de ces lignes.

Remy de Gourmont a signalé que Cyrano de Bergerac avait déjà avancé cet intéressant paradoxe en deux phrases de son *Voyage dans la lune*, ce qui est exact.

J'ai trouvé récemment, par hasard, dans un livre — qui n'est pas sans valeur — (du Capitaine Marryat), *Pierre simple*, trad. Defauconpret, Paris, Gosselin, 1845, pages III et suivantes :

Le charpentier (du navire), qui se nommait Muddle, avait reçu le sobriquet de Philosophe, parce qu'il s'était formé une théorie particulière, à laquelle rien ne pouvait le faire renoncer. C'était que tout le système moral et physique de l'univers était une espèce de roue immense qui, tournant toujours, faisait qu'après une certaine révolution de temps, tout se retrouvait à la même place. Je lui demandai bien des fois sur quelle base il fondait ses calculs, mais il ne voulut jamais me l'expliquer, et il me répondait toujours : « Vous êtes trop jeune » pour le comprendre, M. Simple, mais le fait est qu'à pareil jour, dans 27.672 ans, tout ce que vous voyez en ce moment se passer auteur de vous, s'y passera de la même manière.

On sait que l'axe de rotation de la terre décrit un cône environ en 26.000 ans (précession), après quoi notre pôle céleste se retrouve au même endroit, puis recommence. Peut-être Marryat a-t-il malicieusement utilisé ce chiffre sans le dire.

La théorie de Muddle le charpentier est bien celle de Nietzsche. C'est un *fatalisme circulaire* impliquant l'impossibilité de la réalité de l'infini et le retour du temps sur lui-même, analogue à ce que certains auteurs allemands appelaient « *Rücklœufigkeit des Raumes* » pour l'espace, Marryat, antérieur à Nietzsche, aurait-il utilisé Cyrano ou d'autres, consécutifs au héros de Rostand ? UN LECTEUR.

Esthes et Lettons. — Nous recevons de Pologne la lettre suivante :

Lodz, 28-XII-23.

Monsieur,

Dans votre article sur le traité Estho-Letton (*Mercure de France*, n° 612 p. 791) se trouve une erreur capitale. J'y lis : «... Les Etats qui ont signé les premiers un traité d'union ont été l'Esthonie et la Lettonie : *l'origine ethnique commune*... les lient plus que n'importe quel pays de la Baltique. »

Or un Letton est — vu que le Letton provient d'un ancien rameau *aryen* — un parent plus proche d'un Français, d'un Espagnol ou d'un Breton que de son voisin immédiat, l'Esthonien. Ses parents les plus proches sont les Lithuaniens et les anciens Borusses ou Prathènes et les Yatvègues.

Les Esthoniens (dans leur langue Tallopoëg, Iggaouni en letton) font partie de la famille finnoise de la race *mongole*. Leurs parents étaient les anciens Courons et les presque disparus Lives, dont le reste, 2 ou 3.000, habite le cap Domesnæs. L'origine ethnique des Lettons et des Esthoniens est donc toute différente. Z. M.

§

Du prix des farines et d'un accident survenu à Mlle Quinault. — La cote des farines de consommation, pour la région parisienne, ayant été portée de 126 à 127 francs le quintal, nous allons, dit-on, payer le pain 1 fr. 25 le kilog. Ce sera le chiffre fixé par la taxe.

Elle a fait un joli saut, cette taxe, depuis le jour où, cédant à l'émeute, le roi Louis XVI fixait le prix du pain à deux sous la livre (1775). Deux sous : chiffre encore exorbitant pour le temps. C'était le résultat de toute la série d'accaparements que l'histoire a classés sous les dénominations de « Pacte de famine », « guerre des Farines », etc.

C'est vraisemblablement à cette époque que fut écrite la très singulière lettre qui figure dans un des anciens catalogues de la librairie Charavay et que Mlle Jeanne-Françoise Quinault, la célèbre actrice de la Comédie-Française, adressait à son ami Grimod de la Reynière, pour lui raconter certain accident qu'elle rapporte ainsi.

Elle était à l'église lorsque cinq chiens lui ont passé entre les jambes et l'ont renversée. Elle craignait qu'il n'y eût quelque enragé parmi ces chiens, mais le bedeau l'a rassurée et lui a dit :

> Mademoiselle, c'est que le pain béni est si petit aujourd'hui qu'ils lonpris pour une gimblette et ils ont crue que cétois pour eux...

Etranges conséquences du prix de la farine qui font que le pain bénit peut être réduit aux proportions d'une petite pâtisserie et que des chiens se précipitent dans une église pour dévorer ce symbole de la fraternité chrétienne.

Fort heureusement, l'accident de Mlle Quinault n'eut pas pour elle de suites fâcheuses. La fin de sa lettre est, en effet, très rassurante, car elle mande à Grimod de la Reynière :

> Je ne suis que crottée et point blessée. J'ose même vous rassurer sur la dessence de ma chutte, si vous doutès je vous enveré un certificat de tous les marguilliers qui certainement sont gens bien clair voyant, et qui vous jureront qu'ils n'ont rien vue.

L. DX.

§

Le Poney islandais. — Dans son essai de Psychologie équestre M. Joseph Desaymard écrit : « Le toucher du cheval paraît localisé surtout dans le museau : ce qu'il flaire en réalité il le tâte » ; or, cette note du bas de la page 82 du no 613 du *Mercure de France* est absolument exacte et son auteur sera heureux de voir confirmer son opinion par mon observation sur le Poney de la Terre de glace. Quand nous arrivions dans les régions désertiques du centre de l'île, près d'un passage dangereux, d'une plaine marécageuse parsemée de *fondrières*, les poneys s'arrêtaient, *flairaient* le terrain avec un reniflement sonore, comme s'ils

savaient le sonder par le museau, puis reculaient, obéissant à leur sûr instinct ; nous pouvions alors être certains du danger absolu de s'enliser et du reste le plus fort coup de fouet ne les eût pas forcés à avancer.

Le poney islandais, toujours en lutte avec les éléments déchaînés, est un cheval remarquablement sagace, doux et intelligent.

Dr HENRY LA BONNE.

Une lettre de M. Silvain, de la Comédie-Française.

Asnières, mercredi 9 janvier 1924.

Monsieur le Directeur,

Me voilà en passe de devenir un des rédacteurs les plus fréquents du *Mercure de France*.

Que me veut M. Béraud ? Je n'achète pas ses livres. Pourquoi vient-il au théâtre quand je joue ?

Ce gros homme, jeune encore, me dit-on, a le corps tout gonflé de bile. Conseillez-lui Vichy ; cela le rapprochera de Lyon. L'air de Paris ne lui vaut rien.

Et, à l'occasion de la nouvelle année, je lui souhaite ma bonne humeur, s'il veut durer.

Béraud brait. Quel bruit ! Quel entrain !
Mais je me ris de sa colère
Et le renvoie à son pétrin.
Béraud brait. Quel bruit ! Quel entrain !
Plus ses insultes vont leur train,
Moins elles sont pour me déplaire.
Béraud brait. Quel bruit ! Quel entrain
Mais je me ris de sa colère.

SILVAIN,
Doyen de la Comédie-Française

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — On lisait dans *le Gaulois* du 23 juin 1902 :

La Commission du vieux Paris, sur l'initiative du sculpteur Ringel, va saisir le Conseil Municipal d'un curieux projet.

Il s'agirait « d'illustrer » les plaques indicatrices des rues en y ajoutant un médaillon que fournirait la Manufacture nationale de Sèvres, représentant le personnage illustre, s'il y a lieu, dont le nom aurait été donné à la rue.

Une brève indication rappellerait son œuvre ou ses actes.

Le projet n'aboutit point. Pourtant, à défaut du médaillon, la brève indication sur le personnage illustre ne serait pas toujours inutile pour le faire connaître. Et cet usage n'est-il pas établi dans la plupart des villes de province ? — L. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXIX

—

CLXIX N° 613. — 1er JANVIER

CLXIX N° 614. — 15 JANVIER

CLXIX N° 615. — 1er FÉVRIER

L'OFFICE DE LIVRES DU

"CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

A la demande de ses Abonnés, le *Crapouillot* vient d'organiser un SERVICE DE LIBRAIRIE d'un genre absolument inédit.

Certains Abonnés des Colonies et de l'Etranger regrettaient de n'être jamais « à la page » des nouveautés littéraires.

Renommé pour l'indépendance, sinon l'intransigeance de sa critique littéraire, et possédant dans le domaine « du goût » l'entière confiance de ses Lecteurs, le *Crapouillot* vient de mettre sur pied un « OFFICE DE LIVRES », basé sur le principe suivant :

Tout Abonné du *Crapouillot*, moyennant une provision (*intégralement remboursée* par le prix marqué des livres) reçoit, chaque mois, dès leur parution, les meilleures nouveautés littéraires.

L'Abonné peut, d'autre part, sans craindre aucun double emploi, commander, sur sa provision, tout ouvrage l'intéressant.

Chaque Souscripteur remplit un bulletin spécial (ci-dessous) où il explique clairement ses goûts. Chaque colis de livres est composé en suivant fidèlement les indications de l'Abonné pour lequel est constitué un dossier personnel. A chaque envoi, l'Abonné est averti du décompte exact de sa provision.

Pour recevoir cinq livres par mois, le Souscripteur doit tabler pour un an sur une provision de 360 francs.

Ce service absolument nouveau, tout en satisfaisant les desiderata des Lettrés de province, des Colonies et de l'Etranger, aidera puissamment à la diffusion du bon LIVRE FRANÇAIS. C'est une initiative à soutenir.

ABONNEMENT ET "OFFICE DE LIVRES" DU "CRAPOUILLOT"

NOM ET ADRESSE : ....

Je vous adresse 40 francs, 50 francs (étranger), pour un abonnement d'un an au Crapouillot et à titre de provision la somme de.. destinée à couvrir les frais d'envoi de.. livres choisis par mois, ainsi que les livres que je commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

(pour faciliter l'établissement des dossiers, biffer les lignes inutiles)

1° **Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition : les grands prix littéraires** (Goncourt, Balzac, Vie Heureuse, Renaissance, Grand Prix du Roman);

2° Les œuvres nouvelles de mes écrivains favoris (citez) :

3° Ma Maison d'Edition préférée est :

4° Je désire recevoir : 1) des romans psychologiques ; 2) d'aventures ; 3) des livres d'histoire ; 4) des pièces de théâtre ; 5) des livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; 6) des livres sur la guerre ; 7) des livres de vers ; 8) des romans coloniaux ou exotiques ; 9) des traductions d'auteurs étrangers ; 10) des livres gais ou satiriques.

SIGNATURE :

L'OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

et LE CHANGE

Dans les pays à change haut, un bon nombre de libraires n'ont tenu aucun compte de **la dépréciation du franc.** Par exemple, un roman à 6 francs se vend couramment *un dollar* (soit 19 francs, au cours du change) aux États-Unis — et le même abus existe dans presque toutes les colonies anglaises — **alors que notre Office le facture 6 francs net, plus le port** (soit au maximum **: 7** fr.).

Les souscripteurs des pays à change haut reçoivent donc **près de** *trois* volumes pour le prix d'un *seul* dans leur pays.

Voici, à titre d'indication, ce que devaient adresser à la date du 14 septembre 1923, d'après le cours moyen des changes, les souscripteurs des divers pays à change haut :

POUR UN OFFICE DE BASE

à 5 volumes par mois

de 360 francs

et un abonnement d'un an au " Crapouillot " : 50 fr. (soit 410 fr. français)

Un souscripteur anglais devait adresser (livre)...............	£ 5
Un souscripteur américain (dollar)............................	$ 22,5
Un souscripteur brésilien (milreis)............................	ml. 250
Un souscripteur argentin (peso)................................	P. A. 70
Un souscripteur hollandais (florin)............................	Fl. 57,50
Un souscripteur suédois (Kronen)...............................	Kr. 82,50
Un souscripteur suisse (Franc suisse)..........................	Fr. s. 130
Un souscripteur canadien (dollar canadien).....................	$ can. 23

Les chèques des divers pays reçus par l'Office de livres sont passés en banque le jour même et le souscripteur reçoit un avis bancaire de la somme exacte au cours du change moyen du jour.

Pour certains pays, « l'Office de livres » du Crapouillot réalise une ***économie de 2/3 pour les acheteurs de livres français.***



F. RIEDER ET Cie, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7. — PARIS-VIe

PRIX FÉMINA

JEANNE GALZY

LES ALLONGÉS

Un volume... 6,75

VIE HEUREUSE

R. d. C. Seine : 22.052

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON



Librairie Edgar MALFÈRE
7, rue Delambre, AMIENS
R. C. AMIENS 3031

Dépôts à Paris : 1, rue Vavin (6e) et à la Maison du Livre français.
Dépôt général pour la Belgique : Agence Dechenne, à Bruxelles.

THIERRY SANDRE

MIENNE

ROMAN

« Un talent qui s'affirme par un coup de maître. »

JEAN-JACQUES BROUSSON (*Excelsior*).

« Tranchant hautement sur la médiocrité courante, MIENNE dépasse « le charme et atteint la grandeur. »

VICTOR MARGUERITTE (*Le Peuple*).

« Il y a longtemps que THIERRY SANDRE a gagné l'estime des lettrés. Voici « son premier roman, et il est magistral. A moins d'une commune et « criante injustice, vous verrez qu'on en parlera beaucoup. »

ORION (*Action Française*).

« UN CHEF-D'ŒUVRE ? Mot qui pèse au bout de la plume d'un critique. « Tant pis, j'y vais et j'y vais dur, sans crainte. Sachez simplement que « je mets ce livre dans ma bibliothèque à côté d'ADOLPHE, de Benjamin « Constant, et d'EDGAR, d'Henri Duvernois. »

CHARLES DERENNES (*Bonsoir*).

MIENNE a obtenu une voix au prix Goncourt 1923

Du même auteur dans la même collection :

Jean Second. - LE LIVRE DES BAISERS

Joachim du Bellay. - LES AMOURS DE FAUSTINE

Pour paraître Janvier en 1924 :

Musée. - LA TOUCHANTE AVENTURE DE HÉRO ET LÉANDRE

ÉDITIONS
DE LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
TÉL : FLEURUS 12-27

R. C. Seine : 35.806.

J. KESSEL

L'ÉQUIPAGE

ROMAN. — Un volume in-18 . . . . 6.75

EXTRAITS DE PRESSE

« ... Entre Jack London et Kipling ou Bourget, il est plus près de ces grands Anglo-Saxons, mais si près qu'il commande, malgré sa jeunesse, l'admiration et le respect. »

Pierre Bonardi (*L'Ere Nouvelle*, 23 novembre 1923).

« ... Ce qui caractérise ce roman si vrai, c'est que derrière les passions humaines et au-dessus d'elles, quelque chose de surnaturel et de voilé est deviné, senti, comme les réglant et les arbitrant. »

Léon Daudet (*L'Action Française*, 24 novembre 1923).

« ... Un beau sujet, superbement traité... »

Paul Souday (*Le Temps*, 29 novembre 1923).

« ... Sujet simple et grand, traité dans un beau mouvement d'émotion... »

André Billy (*L'Œuvre*, 4 décembre 1923).

« Je crois bien que voilà le joyau littéraire de l'année, tout au moins le roman le mieux fait, le plus émouvant... Je me risque volontiers à prédire à *L'ÉQUIPAGE* un triomphe éclatant. »

Jean de Pierrefeu (*Le Journal des Débats*, 5 décembre 1923).



Achetez chez votre libraire

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

SPORTS D'HIVER AUX PYRÉNÉES

SAISON 1923-1924

Service spécial de Wagons-lits, voitures directes 1re et 2e cl. entre Paris-Villefranche-Vernet-les-Bains (Font-Romeu) et Paris-Luchon (Superbagnères).

Wagon-Restaurant entre Paris et Vierzon et entre Toulouse et Villefranche-Vernet-les-Bains.

ALLER. — *Du 19 Décembre au 20 Janvier et du 9 au 17 Février.*
Départ de Paris-Quai d'Orsay à 18 h. 50. — Arrivée à Villefranche-Vernet-les-Bains à 10 h. 17, à Font-Romeu à 11 h. 56, à Luchon (Superbagnères) à 9 h. 11.

RETOUR. — *Du 20 Décembre au 21 Janvier et du 10 au 18 Février.*
Départ de Luchon (Superbagnères) à 20 h. 00, de Font-Romeu à 17 h. 21, de Villefranche-Vernet-les-Bains à 18 h. 54 — Arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 50.

Service spécial de Wagons-lits, voiture directe 1re et 2e cl. de Paris à Villefranche-Vernet-les-Bains (Font-Romeu).

Voiture directe 1re et 2e cl. avec couchette en 1re classe de Paris à Luchon (Superbagnères).

Wagon-Restaurant entre Montauban et Villefranche-Vernet-les-Bains.

ALLER. — *Du 21 Janvier au 8 Février et du 18 Février au 2 Mars.*
Départ de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 50. — Arrivée à Villefranche-Vernet-les-Bains à 12 h. 41, à Font-Romeu à 14 h. 14, à Luchon (Superbagnères) à 11 h. 23.

RETOUR. — *Du 22 Janvier au 9 Février et du 19 Février au 3 Mars.*
Départ de Luchon (Superbagnères) à 17 h. 53, de Font-Romeu à 13 h. 42, de Villefranche-Vernet-les-Bains à 15 h. 21. — Arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 9 h. 20.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 23 Janvier 1924 2 h.
1er lot : **PROPRIÉTÉ A NOISY-LE-GRAND** (S.-et-O.), rte de Paris, à Meaux, appelée **CHATEAU de la VARENNE.** Cont. 10.308. M. env. Louée avec promesse vente 10.000 fr. Location portée à 12.000 fr. à compter 1er avril 1931. **M. à pr.: 150.000 fr.**
2e lot : **MAISON A St-CHRISTOPHE** *(Indre-et-Loire)* Grande-Rue, avec cour et jardin. **M. à pr. 5.000 fr.** S'adr. NORGEOT, av., 64, rue Tiquetonne, Prestat, av., André Prud'homme et Salats, not. Paris, Rocheron, not. à Saint-Christophe.

Vente au Palais, Paris, 19 janvier, 14 heures.
IMMEUBLE DE RAPPORT, 36, R. DU BAC à Paris. Cont. 467m env. Rev. br.: 37.213 fr. **M. à pr. : 350.000 fr.** S'adr. Mes THOREL, avoué, 4, rue de la Paix, *Nottin*, *Burthe*, notaires.

Vente au Palais, le Samedi 19 Janvier 1924, à 2 h.
En deux lots : 1° **PROPRIÉTÉ** avec **CONSTRUCTIONS A BAGNOLET** (Seine). Aven. Galliéni, n° 10. Cont. 443m14 env. **LIBRE DE LOCATION. M. à prix : 30.000 fr.**
2° **TERRAIN** sis à **BAGNOLET**, Avenue des Fleurs, lieudit « Les Fossillons ». Cont. 362m 50 env. non loué. **M. à pr. : 8.000 fr.** S'adr. à Me Roger Bertin, Vallet, Taguez, av. Paris, Flamand, Duval, not. Paris.

Vente au Palais, Paris, 12 Janvier 24, 2 heures.
TERRAIN DE 3.257 MÈT. sis à **SAINT-DENIS (SEINE),** **ANGLE**, avenue de la Gare et rue de Paris, **avec CONSTRUCTIONS** y édifiées. **Libre de location. Mise à prix : 100.000 fr.** S'adresser à Mes PLAIGNAUD, et Haguin, avoués à Paris, et Me Planque, Syndic.

Vente au Palais, 12 Janvier 1924, 2 heures.
PAVILLON A St-MANDÉ (Seine), 35, av. Sainte-Marie, et **TERRAIN** y faisant suite, en façade sur l'avenue Herbillon, n° 20. **M. à pr. : 70.000 fr.** S'adr. Etude DÉGLISE, avoué, 39, rue de l'Arcade, et Moreau, avoué, Paris.

Vente au Palais, Paris, le 9 janv. 1924, à 14 h. de :
1° Imm. à Paris, **AVue du Gal-MICHEL-BIZOT, 131.** Cont. 1.188 m. ; R. br. : 7.492 fr. **M. à pr. 225.000 fr.**
2° Terrain à Paris, **RUE SIBUET, 10,** contenance : 1.457 mètres. Revenu brut : 4.550 fr. **Mise à prix : 85.000 fr.**
3° Imm. à Paris. **R. des MARAICHERS, 87.** Cont. 148m40. Revenu brut : 8.852 francs. **Mise à pr. : 65.000 fr.**
4° Imm. à Paris. **R. DES HAIES, 45,** Contenance : 1.038 mètres. Revenu brut : 8.250 fr. **Mise à prix : 150.000 fr.**
5° Construct. sur terrain, **Rue de MONTREUIL, 119** et droit au bail. Rev. br. : 15.324 fr. **M. à pr. : 100.000 fr.**
6° Constr. sur terr. **Bd SOULT, 61, 63, 65, 67** et rue **MONTEMPOIVRE, 32,** et droit au bail. Revenu brut : 8.759 fr. **Mise à prix : 20.000 francs.**
7° Construct. sur terrain, **AVue du Gal MICHEL-BIZOT,** 165, 165 *bis* et 167, et droit au bail du Terrain, 169, même avenue. Rev. brut : 29.075 fr. 60. **M. à pr. : 60.000 fr.** S'adr. Mes NAUCHE et Jardot, avoués; Ditte, not. à Paris, et à Me Wargny, not. à Neuilly.

Compagnie des Messageries Maritimes

Reg. du Com. Seine { *31.016* / *176.390* }

Paquebots-poste français

**Italie — Grèce — Turquie — Egypte — Syrie — Indes — Indo-Chine
Chine — Japon — Océan Indien — Madagascar — La Réunion —
Australie — Nouvelle-Calédonie.**

DIRECTION GÉNÉRALE : *Paris, 8, rue Vignon, — 9, rue de Sèze.*
EXPLOITATION : *Marseille, 3, place Sadi-Carnot.*

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DU MAROC

Société anonyme française au capital de 50.000.000 francs.
Siège social à Paris : 280, Boulevard Saint-Germain

Numéro d'inscription au Registre du Commerce : Seine 184.352

Placement de 365.000 obligations 6 1/2 0/0 de 500 francs nominal au prix de Frs 422.50 par obligation, jouissance 1er novembre 1923.

Ces obligations rapportent un intérêt annuel de frs. 32,50 payable par semestre les 1er mai et 1er novembre de chaque année.

L'amortissement s'effectuera au pair de 500 francs en 65 années au plus, à partir du 1er janvier 1935, au moyen de tirages au sort qui auront lieu le 1er septembre de chaque année au plus tard; le premier tirage aura lieu le 1er septembre 1935 au plus tard, le dernier au plus tard le 1er septembre 1999. Les obligations amorties seront remboursées le 1er novembre suivant chaque tirage. Les numéros des obligations sorties au tirage seront publiées dans un journal d'annonces légales de Paris.

La Compagnie des Chemins de fer du Maroc se réserve à chaque tirage, à partir de 1935 et cette année comprise, la faculté d'augmenter le nombre des obligations appelées au remboursement ou même de procéder au remboursement complet des obligations non encore amorties, étant entendu que l'accélération de l'amortissement portera sur les derniers tirages. L'exercice de cette faculté comportera un préavis de 4 mois avant l'échéance du coupon suivant le tirage. Ce préavis sera publié dans un journal d'annonces légales de Paris. Ces remboursements anticipés ne pourront être faits que d'accord avec les Gouvernements français et chérifien.

Le paiement des coupons et le remboursement des titres seront effectués nets de tous impôts chérifiens et français présents et futurs, exception faite de la taxe française de transmission dont le montant sera déduit du paiement des coupons des titres au porteur, comme le rend obligatoire l'article 19 de la Loi de finances du 30 juin 1923.

Conformément à l'article 5 de la Convention de Concession du 29 juin 1920, l'intérêt et l'amortissement de ces obligations sont garantis par le Gouvernement chérifien et par le Gouvernement français, la garantie étant attachée au titre et le suivant en quelque main qu'il passe.

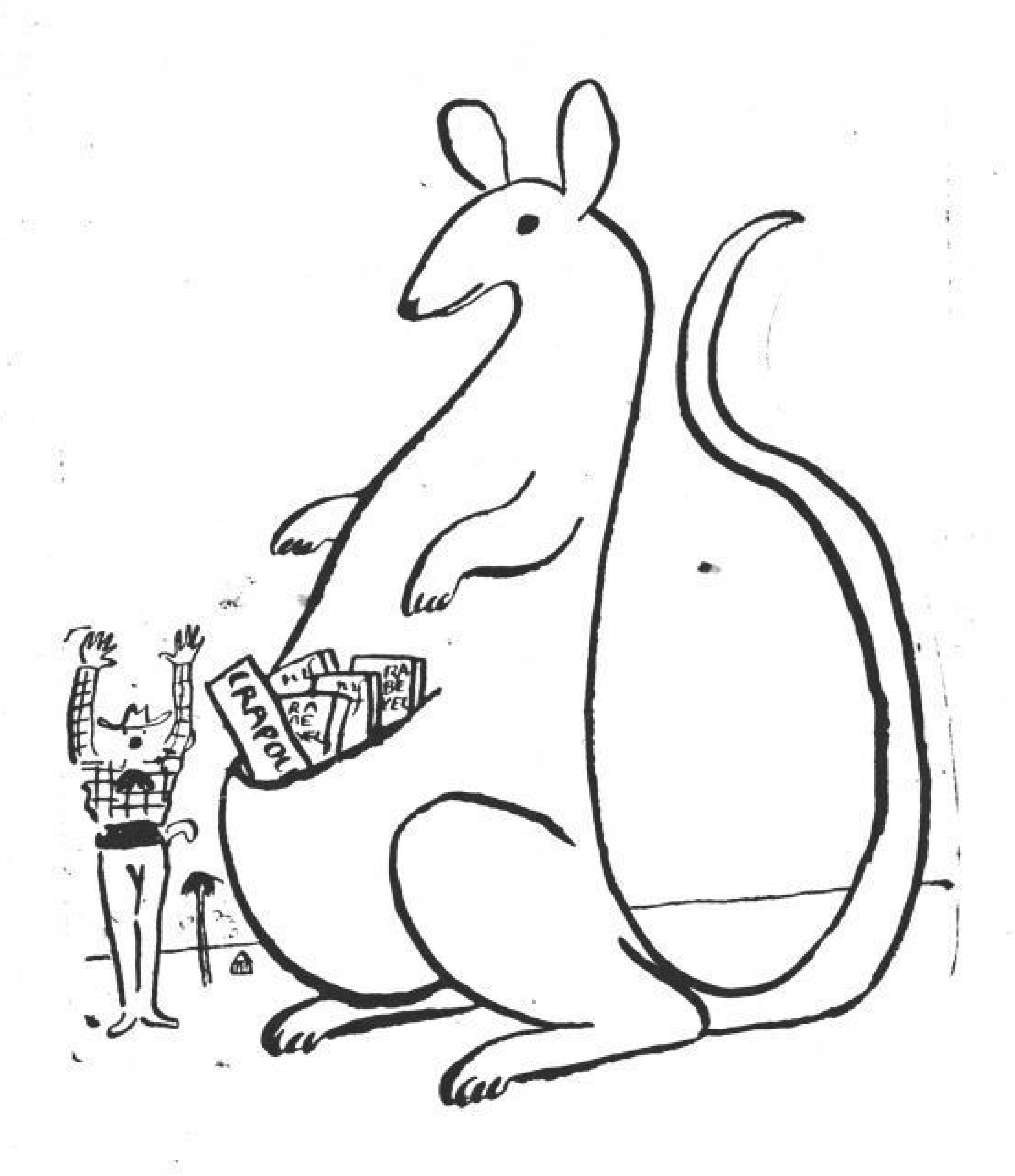
Les demandes sont servies, aux guichets des Etablissements ci-après, jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles :

Banque de Paris et des Pays-Bas, Crédit Loynnais, Comptoir National d'Escompte de Paris, Société Générale pour favoriser le Développement du Commerce et de l'Industrie en France, **Société Marseillaise de Crédit** Industriel et Commercial, **Banque de l'Union Parisienne, Banque Nationale de Crédit, Crédit Algérien,** Sté Générale de **Crédit Industriel et Commercial, Compagnie Algérienne, Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** *dans leurs Sièges, Agences et Succursales en France, en Algérie et en Tunisie.*

La Notice prescrite par la loi a été publiée au Bulletin des Annonces Légales obligatoires du 10 décembre 1923, n° 50.

L'OFFICE DE LIVRES

du "Crapouillot"



permet à un étranger cultivé de se tenir, mois par mois, au courant du mouvement littéraire.

Liste des Livres à choisir dans le

I. — LITTÉRATURE

SIBILLA ALERAMO. — *LE PASSAGE, traduit de l'italien,* un vol. 6.50

ANTHOLOGIE DES CONTEURS YIDISCH, *traduite du yidisch,* un vol. 6.75

RENÉ ARCOS. — *CASERNE.* Un vol. broché, 6.75, relié. 10.75

H. BACHELIN. — *SOUS D'HUMBLES TOITS,* un vol. 4.90

ANDRÉ BAILLON. — *HISTOIRE D'UNE MARIE,* un vol. broché 7 fr. relié. . . . . 11 »

ANDRÉ BAILLON. — *EN SABOTS,* un vol. . . 6.75

F.-J. BONJEAN. — *UNE HISTOIRE DE DOUZE HEURES,* un vol. br. 6.75 rel. 10.75

MAURICE BOUCHOR. — *CINQ PIECES EN UN ACTE,* un vol. 3.75

MAURICE BOUCHOR. — *SAYNETES ET FARCES,* un vol. 3.75

A. BRETTE. — *PROPOS DU SIÈCLE,* un vol 4.90

CYRIL BUYSSE. — *LE BOURRIQUET, traduit du flamand,* un vol. br. 5 fr. relié . . . . . 9 »

CYRIEL BUYSSE. — *C'ETAIT AINSI..., traduit du flamand,* un vol. . . . . 7 »

LORD BYRON. — *CAIN, traduit de l'anglais,* un vol. 6.75

A. COOMARASWAMY. — *LA DANSE DE ÇIVA, traduit de l'anglais,* un vol. . . . . 8 »

P. COLIN. — *ALLEMAGNE (1918-1921),* un vol. . . . . 7 »

F. VAN EEDEN. — *LE PETIT JEAN, traduit du néerlandais,* un vol. 6.75

R. D'ÉTIVEAUD. — *UNE JEUNESSE, témoignage contemporain,* un vol. 6.50

JEANNE GALZY. — *LES ALLONGÉS,* un vol. 6.75

WALDO FRANK. — *RAHAB, traduit de l'anglais,* un vol. 6.75

MAXIMILIEN GAUTHIER. — *LA VIE D'UN HOMME,* un vol. 6.50

FRANCIS GRIERSON. — *LA VALLÉE DES OMBRES, traduit de l'anglais,* un vol. 5.75

PIERRE GUÉGUEN. — *MARÉES DE PRINTEMPS,* un vol. 6.50

KNUT HAMSUN. — *VICTORIA, traduit du norvégien,* un vol. 6.50

KNUT HAMSUN. — *AU PAYS DES CONTES, traduit du norvégien,* un vol. 6.75

THOMAS HARDY. — *LES PETITES IRONIES DE LA VIE, traduit de l'anglais,* un vol. . . 6.75

FRANZ HELLENS. — *BASS-BASSINA-BOULOU,* un vol. 6.75

HENRI HERTZ. — *SORTIES,* un vol. . . . 6.50

JANE HUGARD. — *CES DEMOISELLES DE L'OPERA,* un vol. . . . . 7 »

F. JEAN-MONIQUE. — *L'ENLISEMENT,* un vol. 6.75

J. JOLINON. — *LE VALET DE GLOIRE,* un vol. 6.75

P. J. JOUVE. — *LES DEUX FORCES, pièce en 4 actes,* un vol. 4.50

GOTTFRIED KELLER. — *SEPT LEGENDES, traduit de l'allemand,* un vol. . . . . 6 »

LEGRAND-CHABRIER. — *CHRISTINE LIBERTE,* un vol. broché 6.50, relié. . .

LEGRAND-CHABRIER. — *CHRISTINE E DELIEE,* un vol. . . . .

EUGÈNE LE ROY. — *MADEMOISELLE D RALPHIE,* un vol. broché 7.50 rel. . . .

EMILE MASSON. — *UTOPIE DES ILES HEUREUSES,* un vol. br. 6.50 rel. . . .

L. MELCHINE. — *DANS LE MONDE REPROUVES, traduit du russe,* un vol. . .

WILLIAM MORRIS. — *NOUVELLES DE N PART OU UNE ERE DE REPOS,* tra *l'anglais,* un vol. . . . .

GEORGES PÉRIN. — *MAIN SANS BAGU* vol. . . . .

GEORGES PÉRIN. — *PETITE MADAME LOMB,* un vol. . . . .

J.-J. ROUSSEAU. — *LA REINE FANTAS* un vol. . . . .

M. SEVADJIAN. — *NOUVELLES,* trad *l'arménien moderne,* un vol. . . . . . .

SCIPIO SLATAPER. — *MON FRÈRE LE C traduit de l'italien* un vol. . . . . . .

J. M. SYNGE. — *LES ILES ARAN,* trad *l'anglais,* un vol. broché 6.75 relié. . . .

A. TABARANT. — *L'EVANGILE NOU* un vol. . . . .

ANTON TCHEKOV. — *TROIS ANNÉES, du russe,* un vol. . . . .

HENRY THOREAU. — *DÉSOBEIR,* trad *l'anglais,* un vol. . . . .

FÉLIX TIMMERMANS. — *PALLIETER, du flamand,* un vol. . . . .

WALT WHITMAN. — *CHOIX DE POÈME duit de l'anglais,* un vol. . . . .

II. — ARTS

L'Art français depuis vingt

LE MOBILIER, par EMILE SEDEYN, un broché 8 fr. relié. . . . .

LE TRAVAIL DU MÉTAL, par HENRI ZOT, un vol. broché 8 fr., relié. . . . .

LA PEINTURE, par T. L. KLINGSOR, broché 8 fr., relié. . . . .

L'ARCHITECTURE par H. M. MAGNE, broché 8 fr., relié. . . . .

LA DÉCORATION THÉATRALE, par MOUSSINAC, un vol. broché 8 fr. relié. . .

LES DÉCORATEURS DU LIVRE, par SAUNIER, un vol. broché 8 fr. relié . . .

Maîtres de l'Art Moderne

(in-8 double pot de 144 pages dont 40 p hors texte en héliotypie).

CÉZANNE, par TRISTAN-L. KLINGSOR, broché 10 fr., relié . . . .

GAUGUIN, par ROBERT REY, un vol. broch relié . . . .

**CLAUDE MONET,* par CAMILLE MAUCLA vol. broché 10 fr., relié . . . .

**PISSARRO,* par A. TABARANT, un v ché 10 fr., relié . . . .

RENOIR, par FRANCOIS FOSCA, un v ché 10 fr., relié . . . .

(*) Les volumes marqués d'un astérisque seront envoyés en Février.

...ogue des Editions F. Rieder et Cie

...II. — CRITIQUE - PÉDAGOGIE

...BERNARDIN. — *LES CHEFS DU CHŒUR, ...NEILLE, MOLIÈRE, RACINE, BOILEAU,* ...ol. 4.90

... BERNARDIN. — *DU XVe AU XXe SIE-... ETUDES D'HISTOIRE LITTERAIRE,* ...l. 4.90

...OUGLÉ. — *L'ÉDUCATEUR LAIQUE,* un 2.50

...ERRIOT. — *PRÉCIS DE L'HISTOIRE ... LETTRES FRANÇAISES,* un vol. 13.50

...COB. — *DEVOIRS, conférences de morale ...iduelle et de morale sociale,* un vol. . 6 »

...ACOB. — *LETTRES D'UN PHILOSO-...* un vol. 4.90

...GER. - *L'ÉDUCATION LAIQUE,* un vol. 2 »

...ELLISSIER. — *ETUDE DE LITTÉRA-...E ET DE MORALE CONTEMPORAINES,* ...l. 4.90

...EY. — *LES SCIENCES PHILOSOPHI-...S,* un vol. . . . . 30 »

...ROUSSEAU. — *DU CONTRAT SOCIAL, ...n critique,* par G. BEAULAVON, un vol. 9.80

IV. — SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES

...LEMAND. — *LES SOUFFRANCES DES ...S EN RUSSIE ET LE DEVOIR DES ...S CIVILISES,* un vol. 4.90

...NDLER. - *LE MANIFESTE COMMUNISTE ...ARL MARX ET ENGELS,* un vol . . 4 »

...ACHE. — *LE SOCIALISME, METHODE ...HIMERE,* un vol. 4.90

...URGIN. — *PROUDHON,* un vol. . . 2 »

...URGIN. — *HISTOIRE DE LA COMMUNE,* ... . 4 »

...BRAUN. — *LE PROBLÈME DE LA ...E, traduit de l'allemand,* un vol. . . 4.90

...BUTLER. — *LES AMÉRICAINS traduit ...glais,* un vol. . . . . 3 »

...LEANS. — *ROBERT OWEN,* un vol. 2 »

...AUMONT. — *HISTOIRE ABRÉGÉE DE ...OOPÉRATION EN FRANCE ET A L'E-...GER,* un vol. 4.50

...NEBAUM-BALLIN. — *LA SÉPARATION ...ÉGLISES ET DE L'ETAT,* un vol. 4.90

...RÈS. — *DISCOURS A LA JEUNESSE,* ...roch. 0.75

...RÈS. — *PAGES CHOISIES,* un vol. bro-... fr. relié. . . . . 16 »

...MADAY. — *LA CHARTE INTERNATIO-... DU TRAVAIL,* un vol. . . . . 3 »

...ARX ET F. ENGELS. — *LE MANIFESTE ...UNISTE, traduit par* C. ANDLER, un ... . 2 »

...LOURIÉ. — *LA RÉVOLUTION RUSSE,* ... . 3 »

... PERCIN. — *L'ARMÉE DE DEMAIN,* ... . 2 »

...SSON. — *SOCIALISME ET COOPÉRA-...* un vol. . . . . 3 »

E. RIGNANO. — *POUR UNE RÉFORME SOCIALISTE DU DROIT SUCCESSORAL,* un vol. 3 »

E. RIGNANO. — *LA QUESTION DE L'HÉRITAGE* un vol. . . . . 6 »

A. SCHAEFFLE. — *LA QUINTESSENCE DU SOCIALISME,* un vol. . . . . 2 »

E. VANDERVELDE. — *LE COLLECTIVISME ET L'EVOLUTION INDUSTRIELLE,* un vol. 6 »

V. — HISTOIRE

A. BRETTE. — *LES LIMITES ET LES DIVISIONS TERRITORIALES DE LA FRANCE EN 1789,* un vol. 4.90

H. BERGMANN. — *L'ITALIE (Les Etats Contemporains),* un vol. . . . . 7 »

P. BRIZON. — *L'ÉGLISE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,* un vol. . . . . 2 »

F. DELAISI. — *L'ÉGLISE ET L'EMPIRE ROMAIN,* un vol. . . . . 2 »

F. DELAISI. — *LA FORCE ALLEMANDE,* un vol. . . . . 2 »

L. EISENMANN. — *LA TCHÉCOSLOVAQUIE (Les Etats Contemporains),* un vol. . . . . . 5 »

MARCEL DUNAN. — *L'AUTRICHE (Les Etats Contemporains),* un vol . . . . 5 »

G. GAULIS. — *LES QUESTIONS D'ORIENT* un vol.. . . . . 2 »

CH. GUIEYSSE. — *L'ÉGLISE AU DIX-NEUVIEME SIECLE,* un vol. . . . . 2 »

CH. GUIEYSSE. — *LA FRANCE ET LA PAIX ARMEE,* un vol. . . . . 2 »

E. HALEVY. — *THOMAS HODGSKIN (1787-1869),* un vol. 3.50

E. HALEVY. — *L'ANGLETERRE ET SON EMPIRE* un vol. . . . . 2 »

H. HAUSER. — *L'IMPÉRIALISME AMÉRICAIN,* un vol. . . . . 2 »

MICHEL LHÉRITIER. — *LA GRÈCE (Les Etats Contemporains),* un vol. . . . . 5 »

J. LUCHAIRE. — *L'ÉGLISE ET LE SEIZIÈME SIECLE,* un vol. . . . . 2 »

P. G. LA CHESNAIS. — *L'ÉGLISE ET LES ETATS,* un vol. . . . . 2 »

A. METIN. — *L'EXTRÊME ORIENT, CHINE, JAPON, RUSSIE,* un vol. . . . . 2 »

R. MUSSET. — *L'EGLISE DE FRANCE AU DIX-SEPTIÈME SIECLE,* un vol. . . . . . 2 »

A. REBILLON. — *L'EGLISE AU MOYEN-AGE,* un vol. . . . . 2 »

VI. — CONNAISSANCES PRATIQUES

CH. DRIESSENS. — *L'ALPHABET DE LA MENAGERE,* un vol. 5.90

Dr LAMBERT. — *QUE MANGEONS-NOUS?* un vol. 3.50

MLLE L. MAYAUD. — *POLITESSE ET BONNE TENUE,* un vol. 3.50

R. DE NOTER, H. LÉCUYER, P. VUILLERMOZ. — *LES SYNONYMES,* un vol. . . . . . 8 »

E. WEILL. — *QUELQUES CAUSERIES SUR L'ASTRONOMIE,* un vol. 4.90

EUROPE



Bulletin d'Abonnement

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de UN AN au prix de ....

à dater du ....

Ci-joint mandat ou chèque .... *francs*

Nom ....

Adresse complète (très lisible) ....

....

Je désire recevoir gratuitement et franco les volumes suivants :

TITRES DES VOLUMES	PRIX
(Prière d'ajouter un titre dans le cas où l'un des ouvrages choisis serait épuisé.) TOTAL	

Signature

Bulletin à renvoyer à la Librairie F. RIEDER ET Cie, 7, Place Saint-Sulpice, Paris (6e). *Compte Chèques Postaux : Paris 330-77.*

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **40 fr.** (France) / **50 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"

2. — Je vous adresse ci-joint { **200 fr.** (France) / **225 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des cinq premières années du Crapouillot (1919-1923)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de .... (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 20 .... (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :
....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....
....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

VI. Prière de ne pas m'adresser les romans parus précédemment dans les revues suivantes, auxquelles je suis abonné :

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles.

(2) Comme base, tabler sur environ 360 fr. pour 5 livres par mois pendant un an, 700 fr. pour 10 livres. Ajouter une provision supplémentaire si vous désirez des livres d'art, éditions originales, etc...

LE CAPITOLE

Revuei llustré, bieographique, littéraire, théâtrale

Consacre chacun de ses numéros à un écrivain contemporain ou à une personnalité artistique.

Il publie des Biographies, Etudes ou articles critiques analysant successivement chaque aspect de leur œuvre, avec des Illustrations et Dessins originaux.

LE CAPITOLE a publié des **numéros spéciaux** sur :

LA COMÉDIE FRANÇAISE

Album illustré de 52 pages. Prix : **3.25** — Edition de luxe : **6.25**

Maurice BARRÈS	1.50	Richard WAGNER	1.50
Georges de PORTO-RICHE	1.50	Firmin GEMIER	1.50
Georges COURTELINE	1 50	Paul BOURGET	2 »
Henry BATAILLE	1 »	Pierre LOTI	2.25
Henry BERNSTEIN	1 50	Mme COLETTE	2.25
Sacha GUITRY	1.50	Edmond ROSTAND	2.25
Maurice DONNAY	1.50	Anatole FRANCE	2.25

LE CAPITOLE du 15 janvier (36 pages illustrées) est consacré à

G. DE PAWLOWSKI
ET A
PIERRE BENOIT

Sommaire : *G. de PAWLOWSKI*, par Henri Bernstein, Maurice Verne, Pierre Veber, H. Duvernois, Lugné-Poe, G. Pioch, Charles Méré, Pierre Mac-Orlan, Paul Lombard.

PIERRE BENOIT, par G. de Pawlowski, Lucien Dubech, Pierre Scize, Tristan Derème, Aug. Nardy, Albert Lantoine et Francis Carco.

Prix : 1 franc. — Édition de Luxe : 2,50

A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

A toute personne souscrivant avant le 31 janvier 1924 à un abonnement d'UN AN, la collection des quinze premiers numéros du CAPITOLE sera laissée au prix de 12 fr. ou chacun de ces numéros pris séparément au prix de 1 fr. Sauf *La Comédie Française*, 2 fr. 25.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France	**Étranger**
Un an : 10 numéros.... **10** fr.	Un an : 10 numéros .... **15** fr.

***Adresser mandats au nom de G. Pigot, Directeur, 44, rue Saint-Placide, Paris (VIe), ou Chèque postal* Paris 544-52.**

Numéro spécimen contre envoi de 1 fr.

RYTHMIQUE IMPROVISATION SOLFÈGE

52, Rue de Vaugirard, 52

(en face le Luxembourg)



RYTHMIQUE JAQUES-DALCROZE

ÉCOLE DE PARIS

PROFESSEURS DIPLOMÉS DE L'INSTITUT DE GENÈVE

Cours pour Enfants, Jeunes Filles, Dames, Messieurs. Leçons particulières à domicile. Cours organisés dans les Établissements d'Instruction

Adresser les demandes de renseignements au Secrétaire de l'Ecole: 52, rue de Vaugirard, Paris (VI)

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18...... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.......................... 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.......................... 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.......................... 7 »

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Volume in-18.......................... 7 50

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.......................... 7 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Volume in-18.......................... 7 »

Sur le mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Volume in-18.......................... 7 50

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Volume in-18.......................... 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Volume in-18... 7 »

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Volume in-18.......................... 7 »

Actions et Réactions, trad. par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Volume in-18.. 7 »

« Capitaines Courageux », traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine Walker. Volume in-16.......................... 7 »

Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Volume in-18.......................... 7 »

Sa Majesté le Roi, roman, traduit par Louis Fabulet. Volume in-16.......................... 7 »

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces *annonces sont exclusivement reçues* par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Emprunt du Crédit National

LE CRÉDIT NATIONAL procède à l'émission d'un emprunt à lots de 3 milliards au maximum divisé en séries de un million d'obligations rapportant un **intérêt annuel de 6 0/0 nets de tous impôts présents ou futurs.**

Le prix d'émission est fixé à 480 francs par obligation.

Ces obligations jouissent de la garantie de l'Etat Français.

Elles participent, chaque année, **à quatre tirages de lots** effectués trimestriellement, les **1er Mars, 1er Juin,** 1er Septembre et 1er Décembre.

Chaque série de 1 million d'obligations sera dotée annuellement de 48 lots comportant : *1 lot de 500.000 francs, 1 lot de 200.000 francs, 2 lots de 100.000 francs, et 44 lots de 25.000 francs, ce qui représente, pour l'emprunt total de 3 milliards :*

6 lots de Fr.	**500.000**	soit...... Fr.	**3.000.000**
6 —	**200.000**	—	**1.200 000**
12 —	**100.000**	—	**1.200.000**
264 —	**25.000**	—	**6.600.000**
Total **288** lots pour un montant de		...................Fr.	**12.000.000**

Les obligations non sorties à des tirages de lots seront remboursées en 50 ans au plus à 510 francs pendant les cinq premières années, 512 francs la sixième année, 514 francs la septième année et ainsi de suite jusqu'à 600 francs la cinquantième année.

Le CRÉDIT NATIONAL s'interdit tout remboursement anticipé avant le 1er Janvier 1934.

Les coupons seront payables les 1er Avril et 1er Octobre de chaque année. Le coupon échéant le 1er Avril 1924 sera exceptionnellement de 7 fr. 50 représentant 3 mois d'intérêt.

Le premier tirage aura lieu le 1er Mars 1924 ; toutefois, en cas de circonstances exceptionnelles il pourra être reporté à une date ultérieure.

Le paiement des intérêts et le remboursement des obligations du présent emprunt — en capital prime et lots, — seront effectués **nets de tous impôts présents et futurs.**

La souscription sera close au plus tard le 2 Février 1924.

Les demandes seront servies dans l'ordre de leur arrivée, jusqu'à concurrence du nombre d'obligations disponibles.

La notice exigée par la loi a été publiée au « Bulletin des Annonces Légales Obligatoires à la charge des Sociétés Financières » du 31 Décembre 1923.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

(Régie intéressée) *Registre du Commerce de la Seine n° 45.948.*

La « Société du Gaz de Paris » procède actuellement à l'émission de : 638.297 Obligations de 6 o/o de 500 fr. nominal, nettes d'impôts présents et futurs, y compris celui de transmission.

Les intérêts annuels de 30 francs nets par titre seront payables par coupons semestriels de 15 francs, les 15 Avril et 15 Octobre. Le premier coupon, à échéance du 15 avril 1924, sera exceptionnellement de 9 fr. 85.

Les obligations seront remboursables au pair en 40 ans, par tirage au sort annuels, le premier remboursement ayant lieu le 15 Octobre 1929 A partir de 1934, la Société se réserve le droit de rembourser ces obligations, par anticipation, en totalité ou en partie, soit au pair par voie de tirages au sort supplémentaires, soit par voie de rachat en Bourse ou autrement.

Le présent emprunt est garanti par la Ville de Paris autorisée à cet effet par la Loi du 27 juillet 1923.

Prix d'émission : 482 fr. 50 par obligation, payables à la souscription (Jouissance du 1er Décembre 1923).

Les Souscriptions sont reçues :

A Paris : à la « Société Centrale des Banques de Province », 41, rue Cambon et dans ses Agences ;

A la « Caisse Municipale de la Ville de Paris » (Hôtel de Ville, Salle des Coupons, rue de Rivoli) ;

En province : Chez MM. les Banquiers Membres du Syndicat des Banques de Province.

La notice exigée par la loi a été publiée au Bulletin des Annonces Légales Obligatoires, à la date du 17 Décembre 1923.

La COMPAGNIE D'AUDITIONS DRAMATIQUES
donnera le SAMEDI 9 FÉVRIER, à 2 h. 1/2, à la

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

15, avenue Montaigne

une représentation (reprise) des

Epoux d'Heur-le-Port

Légende dramatique en trois actes

par

EDOUARD DUJARDIN

qui sera suivie d'une répétition d'ensemble du

Retour des enfants prodigues

Poème dramatique inédit en trois tableaux (*du même auteur*)

On peut retenir ses places à l'avance, sans aucun supplément :
soit en allant ou en écrivant à la *Comédie des Champs-Élysées* ;
soit en écrivant à Mme Jane Hugard, à la Compagnie d'Auditions Dramatiques, 42, rue Raynouard.

Œuvres précédemment représentées d'EDOUARD DUJARDIN

1891 : A la Bodinière : *Antonia*.
1892 : Théâtre Moderne : le *Chevalier du Passé* (deuxième partie d'*Antonia*).
1893 : Vaudeville : la *Fin d'Antonia*.
1913 : Théâtre Antoine : *Marthe et Marie*.
1919 : Comédie des Champs-Elysées : les *Epoux d'Heur-le-Port*.
1923 : Théâtre Antoine : le *Mystère du dieu mort et ressuscité*.

La trilogie d'*Antonia* est éditée au Mercure de France ; *Marthe et Marie* et les *Epoux d'Heur-le-Port* aux Cahiers Idéalistes et paraîtront au printemps prochain en édition définitive, avec le *Retour des enfants prodigues*, au Mercure de France.

Le *Mystère du dieu mort et ressuscite*, actuellement sous presse, paraîtra incessamment à la Librairie Albert Messein.

Bulletin de Souscription

Par les soins de son fils, Michelange BERNARD, Imprimeur d'Art, 14, Rue Armand-Colin, à Tonnerre (Yonne), le peintre Emile BERNARD publiera prochainement une étude sur

le Grand et très Divin
MICHELANGE BUONARROTI

où le catholique, le poète, le peintre, le sculpteur, l'architecte seront tour à tour étudiés.

Ce volume de 324 pages, tiré à la presse à bras et imprimé sur papier écru, en caractères elzéviriens corps 10, et du format in-8, sera limité à **cent cinquante exemplaires** *numérotés au prix de* **soixante quinze francs** *l'un. Il contiendra quatre portraits du maître.*

On peut s'inscrire dès maintenant, 14, Rue Armand-Colin à Tonnerre **(Yonne)**. *Le paiement se fera à la réception du livre.*

M **demeurant**

s'inscrit pour **exemplaire**

Signature :

Prière de s'adresser directement à l'Imprimeur, 14, Rue Armand-Colin, à Tonnerre (Yonne).

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

REMY DE GOURMONT

- *Le Chemin de velours* — 7 »
- *Les Chevaux de Diomède* — 7 »
- *Un Cœur virginal* — 7 »
- *Couleurs* — 7 »
- *La Culture des Idées* — 7 »
- *Dialogues des Amateurs sur les choses du temps* — 7 »
- *Divertissements* — 6 50
- *Epilogues*, 4 vol. Chacun — 7 »
- *Esthétique de la Langue française* — 7 »
- *Histoires magiques* — 7 »
- *Lettres à l'Amazone* — 7 »
- *Lettres d'un Satyre* — 6 50
- *Lettres à Sixtine* — 6 50
- *Lilith* suivi de *Théodat* — 7 »
- *Le Livre des Masques* — 7 »
- *Le IIe Livre des Masques* — 7 »
- *Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps* — 7 »
- *Une Nuit au Luxembourg* — 7 »
- *Pages choisies* — 10 »
- *D'un Pays Lointain* — 7 »
- *Le Pèlerin du Silence* — 7 »
- *Pendant la Guerre* — 6 50
- *Pendant l'Orage* — 3 »
- *Physique de l'Amour* — 7 »
- *Le Problème du Style* — 7 »
- *Promenades littéraires*, 5 vol. Chacun — 7 »
- *Promenades philosophiques*, 3 vol. Chacun — 7 »
- *Sixtine* — 7 »
- *Le Songe d'une Femme* — 7 »

CHARLES GUÉRIN

- *Le Cœur Solitaire* — 7 »
- *L'Homme intérieur* — 7 »
- *Premiers et Derniers Vers* — 7 »
- *Le Semeur de Cendres* — 7 »

LAFCADIO HEARN

- *Chita* — 7 »
- *Fantômes de Chine* — 7 »
- *Feuilles éparses de littératures étranges* — 7 »
- *Le Japon* — 7 50
- *Kotto* — 7 »
- *Kwaidan* — 7 »
- *La Lumière vient de l'Orient* — 7 50
- *Le Roman de la Voie lactée* — 7 »
- *Youma* — 7 »

FRANCIS JAMMES

- *Choix de Poèmes* — 7 »
- *Clairières dans le Ciel* — 7 »
- *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir* — 7 »
- *Le Deuil des Primevères* — 7 »
- *Feuilles dans le vent* — 7 50
- *Les Géorgiques chrétiennes* — 7 »
- *Ma Fille Bernadette* — 6 50
- *Monsieur le Curé d'Ozeron* — 7 »
- *Le Poète Rustique* — 7 »
- *Le Premier Livre des Quatrains* — 5 »
- *Le Deuxième Livre des Quatrains* — 5 »
- *Le Roman du Lièvre* — 7 »
- *Le Rosaire au Soleil* — 7 »
- *Le Tombeau de Jean de La Fontaine* — 6 50
- *Le Triomphe de la Vie* — 7 »
- *La Vierge et les Sonnets* — 6 50

RUDYARD KIPLING

- *Actions et Réactions* — 7 »
- *Les Bâtisseurs de Ponts* — 7 »
- *« Capitaines Courageux »* — 7 »
- *Le Chat Maltais* — 7 »
- *L'Histoire des Gadsby* — 7 »
- *L'Homme qui voulut être roi* — 7 »
- *Kim* — 7 50
- *Lettres du Japon* — 7 »
- *Le Livre de la Jungle* — 7 »
- *Le Second Livre de la Jungle* — 7 »
- *La plus belle Histoire du monde* — 7 »
- *Le Retour d'Imray* — 7 »
- *Sa Majesté le Roi* — 7 »
- *Stalky et Cie* — 7 »
- *Sur le Mur de la Ville* — 7 50

JULES LAFORGUE

- *Mélanges posthumes* — 7 »
- *Moralités légendaires* — 7 »
- *Poésies complètes*, 2 vol à 5.75 — 11 50

ENRIQUE LARRETA

- *La Gloire de don Ramire* — 7 »

LOUIS LE CARDONNEL

- *Carmina Sacra* — 7 »
- *Poèmes* — 7 »

EDMOND LEPELLETIER

- *Emile Zola, sa Vie, son Œuvre* — 10 »
- *Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre* — 15 »

CHARLES VAN LERBERGHE

- *La Chanson d'Eve* — 7 »
- *Les Flaireurs* — 1 50
- *Pan* — 5 75

MAURICE MAETERLINCK

- *Le Trésor des Humbles* — 7 »

JEAN MORÉAS

- *Choix de Poèmes* — 7 »
- *Contes de la Vieille France* — 7 »
- *Esquisses et Souvenirs* — 7 »

Envoi franco du Catalogue complet

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE Palais, Paris, le 6 Février 1924, 2 h. en 8 lots, av. faculté de réunion des 8 lots.

1º NAVIRE dénommé **" ATHÉNÉE "** construit en 1918. 1.352 tonnes net, moteur vapeur 410 chevaux. **DÉSARMÉ AU HAVRE. Mise à prix : 1.050.000 francs.**

2º NAVIRE dénommé **" LIBERTAS "** construit en 1891, refonte 1918, 3.500 tonnes net. Moteur vapeur 1.000 chevaux, **DÉSARMÉ A MARSEILLE. Mise à prix : 300.000 francs.**

3º NAVIRE dénommé **" VICTORIA "** construit en 1836. 210 tonnes net. Moteur vapeur 135 chevaux. **DÉSARMÉ A BORDEAUX. Mise à prix : 50.000 francs.**

4º NAVIRE dénommé **" ARS "** construit en 1917, 1259 tonnes net. Moteur vapeur 1.000 chevaux. **DÉSARMÉ A MARSEILLE. Mise à prix : 800.000 francs.**

5º NAVIRE dénommé **" JANUS "** construit en 1901, 3081 tonnes net. Moteur vapeur 2 200 chevaux. **DÉSARMÉ A ORAN. Mise à prix : 650.000 francs.**

6º NAVIRE dénommé **" INDUSTRIA "** construit en 1917, 509 tonnes net. Moteur vapeur. 412 chevaux. **DÉSARMÉ A MARSEILLE. Mise à prix : 150.000 francs.**

7º NAVIRE dénommé **" LABOR "** construit en 1917 1.231 tonnes net. Moteur vapeur 1.000 chevaux. **DÉSARMÉ A MARSEILLE. Mise à prix : 900.000 francs.**

8º NAVIRE dénommé **" VESTA "** construit en 1919. 923 tonnes net. **DÉSARMÉ A MARSEILLE. Mise à prix : 200.000 francs.**

S'adresser à { Mº PLAIGNAUD, av. à Paris, et à Mº Planque, syndic à Paris. M. Barry et M. Salles, courtiers maritimes à Marseille.

Les enchères ne seront reçues que pour des Français.

Vente au Palais, le 2 Février 1924, 2 heures
En un lot
MAISON A PARIS 15 RUE MOURAUD.
Conten. environ 65 m. 1/2. **Mise à prix 10.000 fr.** S'adr. Mº François FICHOT, avoué à Paris, 6, rue du Rocher ; Mº Cazier, avoué.

Vente au Palais, Paris, le 16 Février 1924
MAISON à Paris RUE DE VANVES. Nº 115, ET AVENUE VILLEMAIN, Nº 1, 3 et 5 M.A P. 80.000 f.
Cont. 414 m. env. Rev. 7.995 fr. env. S'adres. à Mes BOURGAIN, avoué, 51 *bis*, rue Sainte-Anne, Beaumé, avoué, Moisy et Bourdel, notaires, au greffe du Tribunal, et sur les lieux pour visiter.

VENTE sur licitation, au Palais, Paris, le [illegible] Février 1924, à 2 heures, **en deux lots :**
1º IMMEUBLE DE RAPPORT A PARIS RUE DE CHAILLOT, 37.
Cont. 1.405 m. env. **Mise à pr. : 550.000 fr.** 2º :
HOTEL PARTICULIER A PARIS, 7, RUE QUENTIN-BAUCHART, 7
Cont 448 m env. **Libre de location. Mise à prix : 350.000 fr.** S'adresser à Mº DE BIEVILLE, avoué à Paris, 45, rue de Clichy ; Mes Giry et Cazier, avoués ; Valentin, adm. judic., Lardy, notaire.